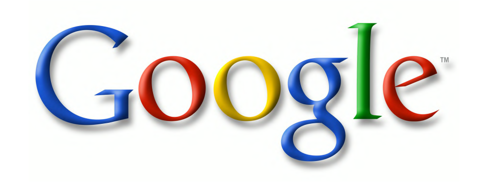
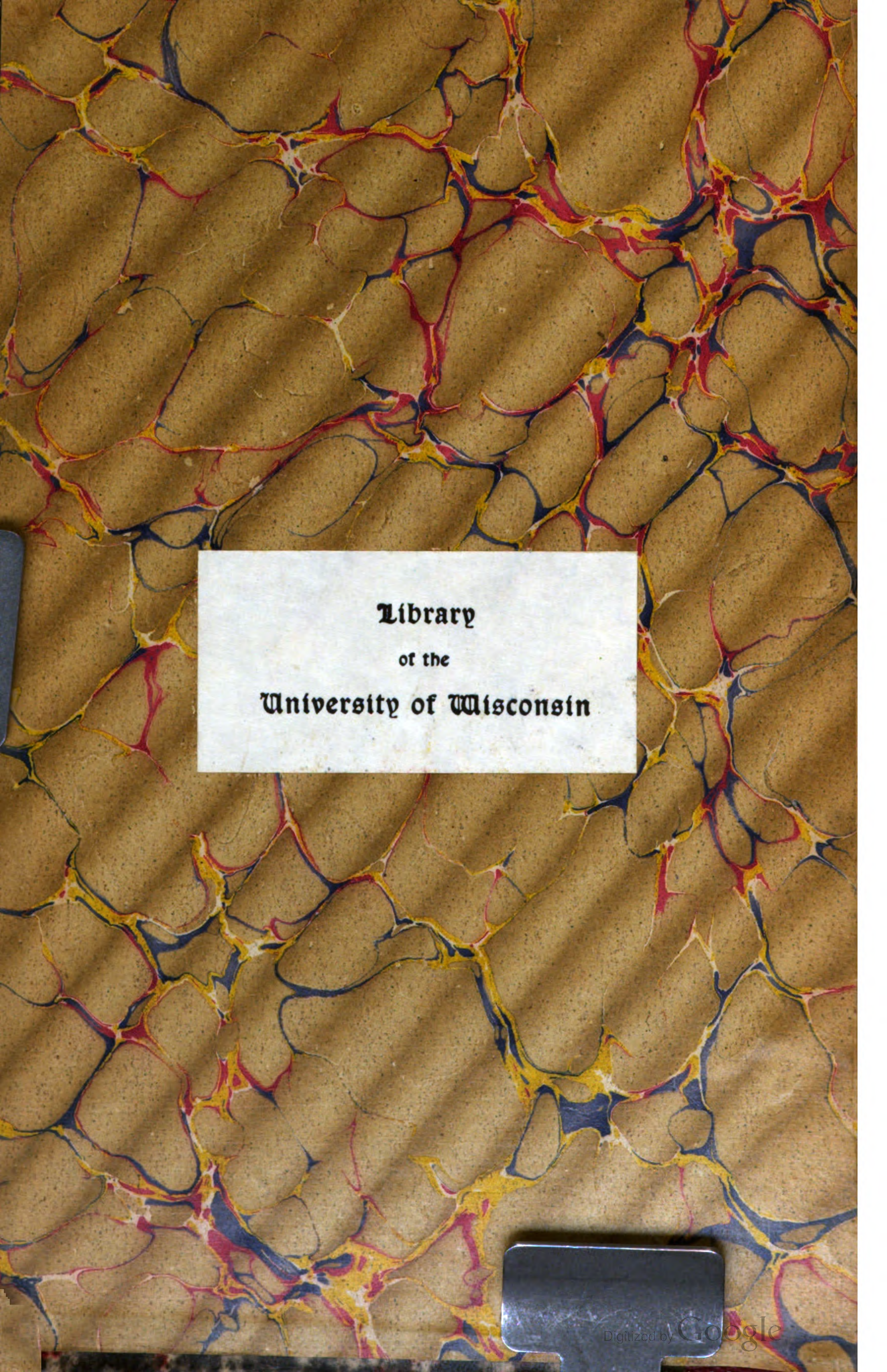
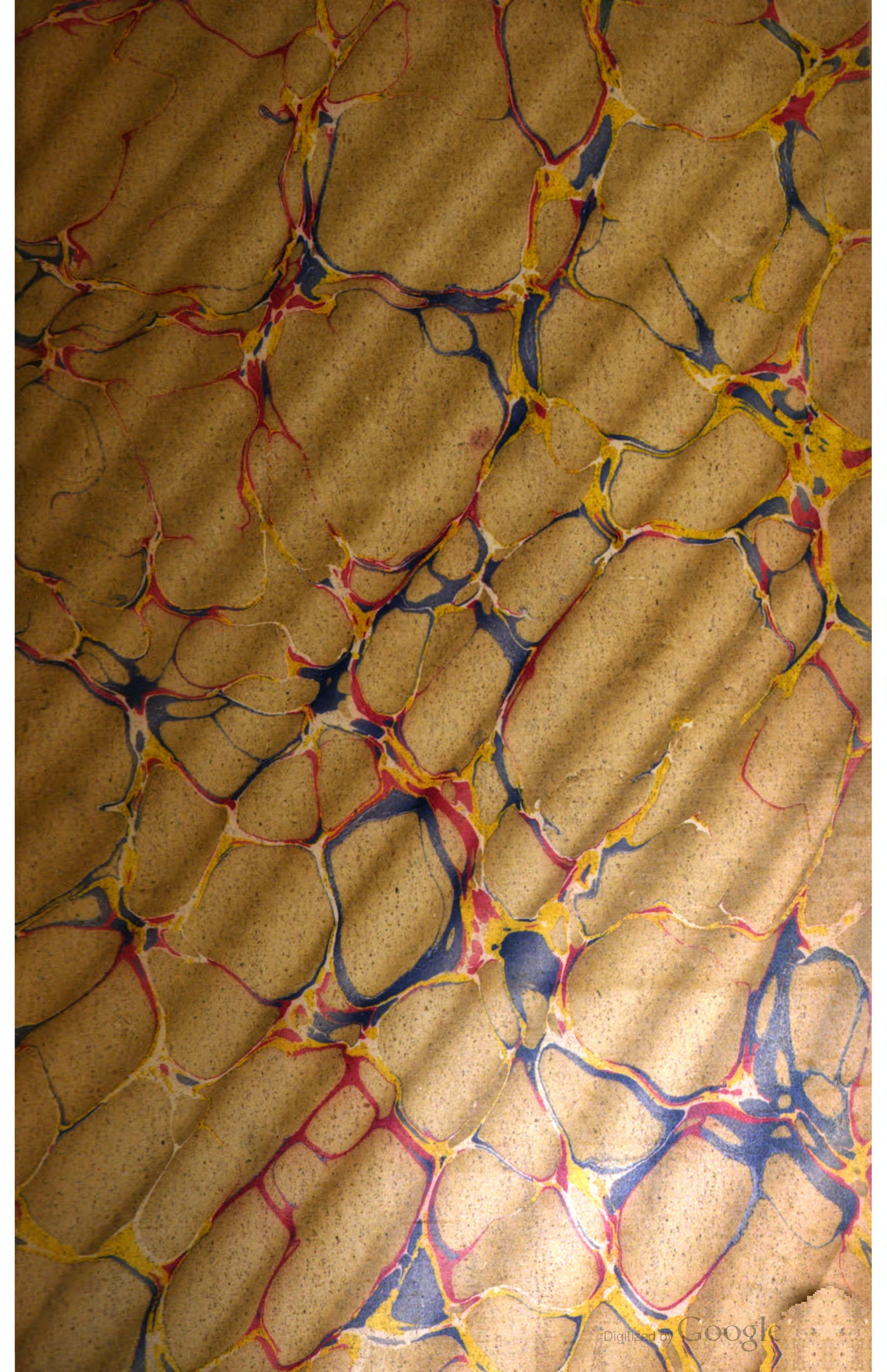



Les fables ésopiques de Babrius
Babrius, Eugène Lévêque, Aesop
Digitized by Google





LES FABLES ÉSOPIQUES

DE

BABRIOS

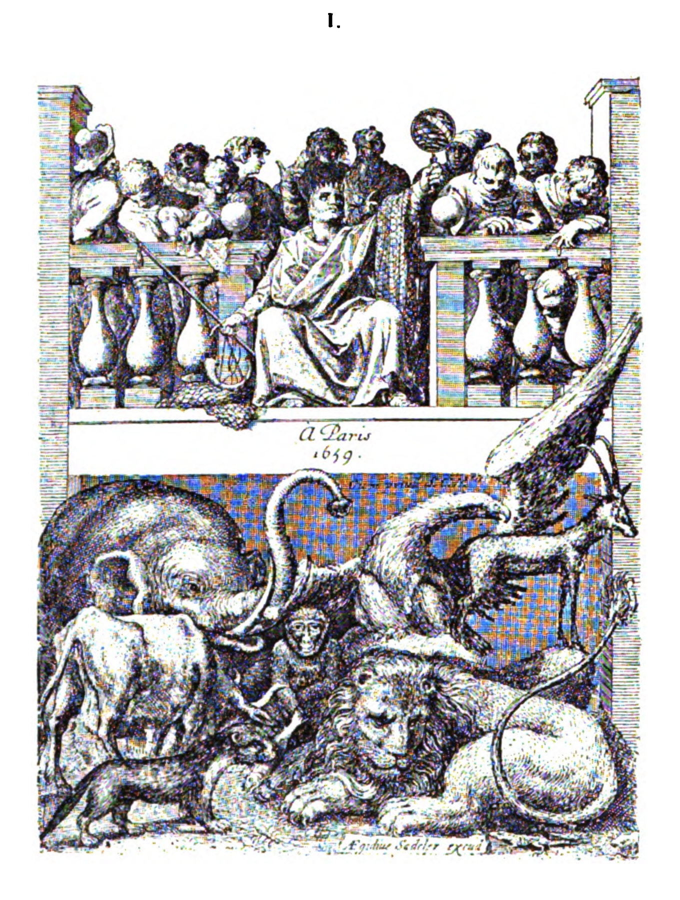
CUL-DE-LAMPE

Camée antique. *Le Lion amoureux* (Voir l'explication, p. 153).

FIGURES HORS TEXTE

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

I.



1. Le Théâtre des mœurs.

LES FABLES ÉSOPIQUES

DE

BABRIOS

TRADUITES EN TOTALITÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

comparées aux fables d'Horace et de Phèdre, de Corrozet et de La Fontaine

avec une étude sur leurs origines et leur iconographie

PAR

EUGÈNE LÉVÊQUE

OUVRAGE CONTENANT 21 FIGURES HORS TEXTE

GRAVÉES PAR BOUSSOD ET VALADON



PARIS

BELIN FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DE VAUGIRARD, N° 52

—

1890

la grâce et l'esprit (p. 7). Phèdre n'a que 24 sujets qui lui soient communs avec Babrios, parce que, se sentant incapable de traiter avec originalité une matière rebattue, il s'est rejeté sur les anecdotes grecques et latines (p. 417). Corrozet, l'ingénieux prédécesseur de La Fontaine, n'est point lu autant qu'il mérite de l'être, parce que son recueil n'a été réimprimé qu'à un petit nombre d'exemplaires pour les bibliophiles (p. 15); nous le citons toujours *in extenso*. Quant à La Fontaine, il nomme souvent Ésope, mais il n'en existe pas de traduction française; d'ailleurs une saine critique exige que l'on compare un poète à un poète (p. 21), de manière à mettre en parallèle l'Ésope de La Fontaine avec l'Ésope de Babrios[1].

Les fables grecques, faisant abstraction des temps et des lieux, ont un caractère général qui laisse l'esprit flotter dans le vague. Pour en préciser les contours en parlant à l'imagination, il est utile de connaître les monuments figurés qui expliquent l'origine des fables, comme *le combat des Chats et des Rats* (fig. 4), *le Héros perçant un Lion de son glaive* (fig. 15), *l'Aigle à deux têtes* (fig. 16), *les Œufs d'or* (p. 193), etc., ou qui montrent de quelle manière les anciens illustraient celles-ci, comme *le Lion et les Taureaux* (fig. 10), *le Chêne et l'Hamadryade* (fig. 11), *l'Anier, l'Ane et le Crocodile* (fig. 12), etc. On a ainsi une histoire de l'art qui va des plus anciens monuments de la sculpture chaldéenne (p. XI) jusqu'aux illustrations de La Fontaine (fig. 8). D'ailleurs, les 21 figures que nous donnons offrent, avec le cul-de-lampe du titre, des spécimens de tous les genres, sculpture, orfèvrerie, peinture, mosaïque, broderie, dessin et gravure.

1. Pour donner un Ésope complet de La Fontaine, nous traduisons les fables grecques en vers et en prose où sont traités des sujets qui ne se trouvent pas dans Babrios (p. 317-415). Enfin, dans les *Sources des Fables de La Fontaine* (p. 422), nous mettons en français les Fables d'Abstemius, de Faërne et de Verdizotti dont la traduction n'existe dans aucun commentaire.

LES ORIGINES ORIENTALES

LES ORIGINES ORIENTALES DES FABLES D'APRÈS BABRIOS

Babrios a indiqué d'une manière précise les origines orientales des fables grecques. Comme il vécut en Syrie, il était en situation de bien connaître la tradition.

La fable est une ancienne invention des Syriens qui vivaient sous Ninos et sous Bélos[1]. Le premier, selon la tradition, le sage Ésope récita des apologues aux Grecs[2] et Kibyssès aux Libyens (p. 167).

Ces fables étaient des comparaisons, des paraboles, des proverbes, des légendes. On en trouve des exemples dans le recueil de Babrios dont nous donnons la traduction.

COMPARAISONS. Les comparaisons forment les origines premières des fables. On en lit dans les fragments chaldéens traduits par M. Oppert.

Dans un hymne adressé à la nouvelle Lune[3], le chantre dit :

« Lumière du ciel qui apparais comme une flamme dans la contrée,
Tu es un Léopard qui atteint sa proie en courant[4],
Tu es un Lion qui se promène en cercle. »

Les comparaisons de ce genre sont fréquentes dans la

1. Bélos désigne les Chaldéens, et Ninos, les Assyriens; ceux-ci se sont bornés à traduire les tablettes des premiers.

2. Il y avait un recueil de Fables ésopiques, comme *l'Homme qui brisa une idole* (p. 186), et un recueil de Fables libyques, comme *l'Aigle et l'Archer* (p. 220).

3. Appendice de l'*Histoire d'Israël* de Ledrain, t. II, p. 484.

4. ICONOGRAPHIE. Voir la figure 6, où un Léopard saisit à la gorge une antilope, tandis qu'un Lion se jette sur un taureau.

littérature hébraïque, qui est sœur de la littérature chaldéenne. Témoin le discours de Jacob à ses fils[1].

Tu es un Lion[2], Jehouda, lorsque tu te lèves de dessus ta proie, ô mon fils. Quand il s'étend, qu'il se couche comme un Lion, comme une Lionne, qui le fera lever?

Issakar est un Ane vigoureux[3], se couchant entre les étables. Il voit que le repos est doux et le pays fertile. Il courbe l'épaule pour porter les fardeaux et reçoit le salaire des serviteurs.

Benjamin est un Loup qui dépèce[4]; le matin, il mange encore, et, au soir, il partage le butin.

Homère, à son tour, a donné aux poètes l'exemple de comparer des héros à des animaux.

Telle une bataille furieuse éclate entre un Lion et un Sanglier, sur le sommet d'une montagne, pour un mince filet d'eau auquel tous deux sont impatients de se désaltérer. Mais le Lion surpasse en force son adversaire qui perd haleine et succombe. (*Iliade*, XVI.)

A cette comparaison correspond une fable de Babrios, *le Lion et le Sanglier* (p. 227).

Pendant l'été, quand la chaleur excite la soif, un Lion

1. Ledrain, *Histoire d'Israël*, t. I, p. 57.
2. Homère compare souvent ses héros à des Lions.

Tel un Lion dans un pâturage où paissent de grasses brebis, si, en sautant vers l'étable, il est effleuré d'un trait, reçoit de nouvelles forces de la main qui l'a frappé sans le vaincre; les pâtres n'osent plus lui faire obstacle; il pénètre dans l'étable, il disperse le troupeau abandonné, il jonche le sol de victimes, et, plein de vigueur, il bondit enfin hors de la bergerie; tel le robuste Diomède se jette au milieu des Troyens. (*Iliade*, V.)

3. Homère compare Ajax à un Ane.

Tel un Ane, aux pieds lents, entre dans un enclos, malgré les enfants qui le gardent; ils accourent et brisent sur son dos leurs bâtons, mais il ne cesse point de paitre, il brave leurs mains débiles, et à peine leur cède-t-il lorsqu'il est rassasié; tel Ajax est assailli sans relâche par les Troyens et par leurs auxiliaires, qui frappent de leurs javelots son énorme bouclier; mais il se retourne, arrête l'effort de leurs phalanges, puis se remet à fuir. (*Iliade*, XI.)

4. Voir la comparaison d'Homère, p. 322, note 4.

et un Sanglier vinrent boire à une fontaine. S'étant disputés à qui boirait le premier, ils s'élancèrent l'un contre l'autre pour se donner mutuellement la mort. Tout à coup ils s'écartèrent pour reprendre haleine, et aperçurent des Vautours qui attendaient que l'un d'eux tombât pour le dévorer. Ils se calmèrent alors et dirent : « Ne vaut-il pas mieux nous lier d'amitié que de servir de pâture à des Vautours[1] ? »

PARABOLES. Une tablette, qui est un des plus anciens monuments de la sculpture chaldéenne, représente un Lion marchant de gauche à droite et un Aigle volant au-dessus de lui les ailes déployées[2]. Ce sont deux emblèmes dont David explique le sens quand il déplore la mort de Saül et de Jonathan[3].

Plus que les Aigles ils étaient légers,
Plus que les Lions il étaient forts.

A l'association du Lion et de l'Aigle correspond une parabole dans le recueil de Babrios, *le Lion et l'Aigle* (p. 154).

Un Aigle s'abattit près d'un Lion et lui demanda son alliance. « Qu'est-ce qui empêche? répondit le Lion ; mais, pour gage de ta foi, ne me donneras-tu pas tes ailes rapides? car comment pourrai-je me fier à un ami qui ne restera pas près de moi? »

1. La conclusion fait penser à la *Stèle des Vautours*, qui est au Musée chaldéen du Louvre (Perrot, *Chaldée et Assyrie*, p. 591, fig. 284). On y voit des Vautours mettre en pièces et dévorer des cadavres que le vainqueur a laissés sans sépulture. Homère exprime la même idée au début de l'*Iliade* : « La colère d'Achille fit descendre avant le temps dans l'Hadès les âmes vaillantes de beaucoup de héros et livra leurs corps en pâture aux chiens et à tous les oiseaux. »

2. ICONOGRAPHIE. Voir au Musée du Louvre la vitrine qui renferme les antiquités rapportées par M. de Sarzec.

L'Aigle est également associé au Lion dans la décoration en briques émaillées du harem de Sargon. Voir la figure 13, p. 218.

3. Ledrain, *Histoire d'Israël*, t. I, p. 271.

On peut en rapprocher, pour la forme sentencieuse, une parabole hébraïque[1].

Amasias, roi de Juda, demanda pour son fils la fille de Joas, roi d'Israël : « Viens, que nous nous voyions. » Devinant un piège, celui-ci lui répondit : « L'Épine du Libanon a envoyé vers le Cèdre du Libanon ce message : « Donne ta fille pour femme à mon fils ! » Mais voici que vint la bête des champs qui est dans le Libanon, et elle a foulé aux pieds l'Épine. »

PROVERBES. Les Chaldéens avaient des proverbes dont nous connaissons quelques-uns par la traduction de M. Oppert[2].

O homme, tu es comme de vieux réchauds.
Tu es difficile à changer en mieux[3].

Tu t'es levé pour prendre le champ de l'ennemi.
Il est venu et t'a pris ton champ, l'ennemi[4].

Le recueil de Babrios contient un proverbe de ce genre (p. 78).

Un Lézard voulut, dit-on, égaler un Dragon en grosseur ; il creva[5].

LÉGENDES. Nous possédons des légendes chaldéennes et assyriennes dont l'étude a une grande importance dans la question des Origines. Nous les examinerons dans le chapitre suivant.

1. Ledrain, *Histoire d'Israël*, t. II, p. 11.
2. Appendice de l'*Histoire d'Israël* de Ledrain, t. II, p. 493.
3. Tant le naturel a de force !
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli. (La Fontaine, II, 18.)
4. « Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui
Qui souvent s'engeigne soi-même. » (La Fontaine, IV, 11.)
5. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

(La Fontaine, I, 3, *la Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.*)

LES LÉGENDES CHALDÉENNES ET ASSYRIENNES

LA BIBLIOTHÈQUE DU PALAIS DE NINIVE

Au cours de son exploration de Ninive, M. Layard rencontra deux chambres assez spacieuses dont le sol était entièrement recouvert, sur une profondeur de cinquante centimètres, de tablettes en argile cuite chargées d'écriture cunéiforme. L'étude des inscriptions permet de se rendre compte de l'ordre méthodique d'après lequel elles avaient été originairement disposées sur des rayons de bois[1]. Les fragments proviennent d'ouvrages qui traitaient des sujets les plus divers. On y trouve la traduction assyrienne des seules légendes chaldéennes qui nous soient parvenues. George Smith a mis en anglais les fragments de trois d'entre elles, d'ailleurs très mutilées, qu'il a intitulées *Samas et le Chacal, le Bœuf sauvage et le Cheval, l'Aigle et le Serpent*[2].

Nous allons en réunir ou en résumer les phrases dont l'interprétation donne un sens satisfaisant.

Samas et le Chacal.

Le Chacal a offensé Samas[3] qui l'a condamné à mort. Le dieu l'envoie chercher par le Chien, auquel il recommande de ne le point laisser échapper. Le Chacal, en apprenant cela, se prosterne en la présence de Samas et fond en larmes. Il s'avance vers le dieu redoutable, et dit

1. Menant, *Bibliothèque du palais de Ninive*.
2. G. Smith, *the Chaldean account of Genesis*, ch. IX (London, 1876). Les trois légendes ont été analysées d'après lui par M. Menant.
3. Samas était le Soleil, dieu adoré dans la basse Chaldée.

en pleurant : « O Samas, ne me fais pas périr par ta sentence... »

Une longue et regrettable lacune nous prive du discours du Chacal, qui devait être sans doute aussi éloquent que celui du Renard dans *le Lion, le Renard et le Cerf* de Babrios. Par ce qu'on peut déchiffrer ensuite, on comprend que Samas adresse au Chacal une sévère réprimande : « Va dans ma forêt, et ne reviens pas désormais... Par l'irritation qui agite mon cœur et par le courroux qui éclate sur mon visage, tu dois trembler devant moi. » Puis il ordonne de le châtier. Le Chacal verse encore des larmes et se prosterne devant Samas pour implorer son pardon. Alors s'engage une discussion dont le texte est très incomplet ; on y démêle cependant que le Chacal finit par obtenir sa grâce.

Samas et le Chacal ont pour équivalents Zeus et le Renard dans une fable ésopique.

Zeus, admirant l'esprit rusé et inventif du Renard, lui accorda d'être le roi des animaux dénués de raison. Il voulut connaître si le Renard, en changeant de condition, avait aussi changé de caractère ; au moment où celui-ci était porté en litière, il lâcha un escarbot devant ses yeux. L'animal ne put se maîtriser en voyant voler l'escarbot devant lui ; il sauta honteusement à bas de la litière et essaya d'attraper l'insecte[1]. Zeus, indigné contre le Renard, le remit dans sa première condition.

Le Renard personnifiait en lui l'esprit de ruse chez les Grecs, comme le Chacal chez les Chaldéens[2] ; c'est pourquoi on l'appelait *le fourbe* par excellence.

Le Bœuf sauvage et le Cheval.

Une légende chaldéenne, dont il ne reste que des fragments, raconte que le Cheval a été asservi par l'homme tandis que le Bœuf sauvage est resté libre.

1. Comparer à *la Belette et Aphrodite*, p. 68.

2. Le Chacal est également l'animal rusé par excellence dans les Fables indiennes, notamment dans la première fable du *Pantchatantra*, où il déploie auprès du Lion l'astuce d'un courtisan auprès d'un roi. Mais, en Égypte, il est remplacé par le Chat.

II.



2. Roi combattant un Lion. — 3. Roi poursuivant un Cerf.

Sur les rives arrosées par le Tigre et couvertes d'herbes et de fleurs s'étendaient de vastes plaines, où, errant librement, des bandes d'animaux vivaient en société. Le Bœuf et le Cheval s'étaient liés d'amitié ensemble, et jouissaient de leur affection réciproque; ils unissaient leurs cœurs, et trouvaient dans leurs plaisirs une véritable félicité.

Le Bœuf ouvrit la bouche et adressa ces paroles au Cheval glorieux à la guerre : « Je réfléchis au bonheur qui est à ma portée. Depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin je réfléchis à ce que je vois. L'homme a détruit une grande quantité d'herbes, il a desséché des cours d'eau, il a foulé les fleurs avec ses chariots, il en a fait un tapis, il a approprié à son usage les vallées et les sources, il a avili les hauts lieux, il a exercé sa rage sur les cours d'eau; le son de ses cors effraie les animaux timides; il s'est attribué un vaste espace. Il t'a pris toi-même et il te monte[1]. »

Le Cheval essaie de justifier son asservissement; mais le Bœuf lui témoigne son mépris en le comparant à lui-même : « Je suis noble et tu es asservi. Le maître du chariot me combat; mais je suis ferme dans mes membres et je lui tiens tête. »

Le sens du récit est expliqué par l'iconographie assyrienne. Sur un bas-relief, on donne la chasse, dans un steppe, à une troupe de chevaux sauvages; deux hommes, en ayant pris un avec un lacet, tirent chacun de leur côté pour le maîtriser et le conduire à la réserve où il sera dressé[2]; ailleurs, il est représenté portant sur son dos un chasseur qui poursuit un Cerf (figure 3).

A la figure du Cheval portant un chasseur correspond une fable grecque, *le Cheval et le Cerf*, dont Aristote attribue l'invention à Stésichore.

Les habitants d'Himère avaient élu Phalaris pour général avec un pouvoir absolu. Ils allaient lui donner des gardes du corps, quand Stésichore essaya de les en dissuader, et leur conta cet apologue :

« Un Cheval possédait seul un pré. Ayant vu un Cerf y entrer et y faire des dégâts, il voulut se venger et alla

1. A l'asservissement du Cheval correspond l'asservissement du Chameau, p. 328.

2. Iconographie. Voir Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, 9e édition, t. IV, p. 9.

De lui-même, le mulet demandera sa charge,
Ton cheval enlèvera ton char sans s'arrêter.
Ton taureau dans le joug n'admettra pas de rival. »
Izdubar ouvrit la bouche et dit,
Et parla ainsi à la souveraine Istar :
« Comment pourrais-je me lier avec toi?
Je ne verrais que cadavres et pourriture;
Tu ne me vaudrais que misère et faim.
Je n'irais pas contre les lois de ma divinité,
Ni ne renierais les statuts de ma royauté.
La colère des Dieux, je la devrais craindre.
Les renseignements donnés, comment les abandonnerais-je?
Où serait l'avantage de mon changement?
Jamais je ne t'aimerai.
Ne me répète pas : « Fais entrer! »
La porte du derrière et du devant laisse entrer le vent et l'air.
Le palais est la perte de la vaillance,
Une bouche empoisonnée sont ses alcôves,
Un stylet empoisonné sont ses colonnes,
Un buisson d'épines ensanglanté sont ses colonnes.
Un antre vorace est entouré par le mur en pierre.
Un hibou qui y réside réjouit le pays des rebelles.
Une flamme dévorante, ce sont tes façades.
Jamais, au grand jamais, ne te caressera dans ses bras,
Jamais ne t'épousera un être divin!
Va, pour que je révèle tes méfaits[1].
Quant à ceux-là, bavarde donc sur eux au ciel et sur terre!
Ton mari, ton premier époux,
Tu l'as achevé d'année en année par le chagrin mortel;
L'*Allalu*, l'ailé, tu l'as ensorcelé,
Tu l'as épuisé et brisé ses ailes[2];
Il a disparu; dans sa colère, il a déchiré ses ailes.

1. Izdubar reproche à Istar d'avoir épuisé ses amants par ses débauches, et de les avoir ensuite fait mourir par le chagrin ou périr par ses maléfices. C'est ainsi que, dans le chant X de l'*Odyssée*, Ulysse reproche à la magicienne Circé d'avoir changé ses compagnons en bêtes, et de lui tendre à lui-même des embûches en lui offrant son amour.
2. Il s'agit d'un de ces Génies ailés qu'on voit représentés sur les bas-reliefs assyriens.

1. *Tu as ensorcelé un Lion d'une puissance extraordinaire;*
Sept par sept, tu lui as arraché ses ongles et ses dents[1].
Tu as ensorcelé un Cheval superbe dans la bataille;
Tu l'as achevé par le fouet, la chaîne et le chardon,
Tu l'as achevé par une course de sept parasanges sans l'arrêter,
Tu l'as achevé par le repos et par la boisson[2].
Sa mère Silili, tu l'as achevée par un chagrin mortel.
2. *Tu as ensorcelé un Pasteur des troupeaux,*
Que continuellement tu as ahuri de tes pleurs.
Il t'a exaucé, il t'a immolé jusqu'au bout toutes les victimes;
Tu l'as fait sortir, tu l'as changé en panthère;
Ses propres voisins du village l'ont expulsé,
Ses chiens ont déchiré ses membres.
3. *Tu as ensorcelé un manant, le Jardinier de ton père,*
Qui toujours avait eu une vénération craintive pour ta personne.
Journellement il avait rempli pour toi ton vase sacré;
Tu lui éblouis l'œil, et tu le flattas ainsi :
« *Mon manant, laisse le travail, nous voulons manger,*
Et tu auras un baiser; laisse là ta crainte contre nous. »
Le manant te répondit ainsi :
« *Moi, pourquoi t'épouserais-je?*
Ma mère, tu n'es pas belle, et moi je ne veux pas manger;
Car on dit : beaucoup manger ne fait que flatulences et diarrhée. »
Et toi, lorsque tu entendis ces paroles,
Tu l'as frappé et l'as lié avec des cordes,
Et tu l'as mis au milieu d'un tombeau.
Je ne marcherai pas à la perdition; je n'irai pas au massacre[3];

1. *Sept* est un nombre sacré (Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. V, p. 208). C'est ainsi que Dalila séduisit Samson par ses caresses; puis, lui ayant arraché son secret, lui fit raser par un Philistin les *sept* mèches de cheveux dans lesquelles résidait sa force. (Ledrain, *Histoire d'Israël*, t. I, p. 220.)

2. C'était sans doute un philtre semblable à celui que Circé fit prendre aux compagnons d'Ulysse.

3. Cette conclusion est semblable à celle des *Proverbes de Salomon* (VII, 26), où il est dit que la courtisane fait descendre ses amants dans le Schéol.

Car moi, si tu m'ensorcelais aussi, je pâtirais comme celui-là. »

Les trois épisodes que nous avons mis en italique donnent lieu à des rapprochements avec des fables grecques.

1. *Le Lion ensorcelé par Istar.*

La légende a passé de la Chaldée dans l'Asie Mineure, où elle a subi un changement : le Lion amoureux n'est plus mutilé par son amante, comme dans la légende babylonienne; mais il se laisse arracher les dents et couper les ongles par le conseil de son futur beau-père, qui le fait ensuite périr, comme Istar agissait à l'égard de ses amants. Diodore de Sicile rapporte que le général Eumène de Cardie récita à ses soldats cette légende pour les détourner de prêter l'oreille aux propositions d'Antigone.

Antigone envoya des hommes demander aux satrapes et aux Macédoniens de ne pas se joindre à Eumène et de se fier à lui : il laissera à chaque satrape sa province, et il donnera aux Macédoniens un grand territoire, ou bien il les renverra dans leur patrie avec des dons et des honneurs; quant à ceux qui voudront servir, il assignera à chacun d'eux un rang convenable. Les Macédoniens n'acceptèrent pas ses propositions, mais congédièrent ses envoyés avec des menaces. C'est pourquoi Eumène s'avança au milieu d'eux, les loua et leur raconta un apologue qui était *une tradition antique*[1].

« On rapporte qu'un Lion, s'étant amouraché d'une jeune fille, demanda au père de la lui donner pour femme. Le père répondit : « Je suis prêt à te l'accorder, mais je crains tes dents et tes griffes, si, après le mariage, tu approches brutalement de ma fille sous l'empire d'une vive émotion. » Le Lion se fit couper les griffes et arracher les dents. Alors le père, le voyant privé de ce qui le rendait redoutable, prit un bâton et le tua facilement.

» Antigone, ajouta Eumène, agit de même à votre égard. Il vous amuse par des promesses jusqu'à ce qu'il soit à la tête d'une forte armée, et qu'il puisse faire périr vos chefs. » (*Bibliothèque historique*, XIX, 25.)

1. Cette expression indique que nous n'avons pas ici un apologue ésopique, mais une légende de l'Orient.

La légende rapportée par Diodore de Sicile a été mise en vers par Babrios (p. 152), et a passé de lui à La Fontaine, qui en a fait le *Lion amoureux*.

2. *Le Pasteur changé en panthère et dévoré par ses chiens.*

L'aventure du Pasteur ensorcelé par Istar, puis changé en panthère et dévoré par ses chiens, est racontée avec clarté et précision. Elle est le type de l'aventure d'Actéon si célèbre dans la mythologie grecque.

Autonoé et Aristæos eurent pour fils Actæon, qui, élevé par le centaure Chiron, apprit de lui l'art de la chasse et fut ensuite dévoré sur le Kithæron par ses propres chiens. Il mourut de cette manière, parce qu'il avait vu Artémis au bain[1]. On dit que la déesse le changea immédiatement en cerf, et transporta de rage les cinquante chiens qui le poursuivaient, de sorte qu'ils le dévorèrent sans le connaître. (Apollodore, *Bibliothèque,* III, IV.)

Ovide, qui s'est borné à amplifier cette légende dans ses *Métamorphoses* (III, 206), rapporte pareillement que cet événement se passa sur le Cithéron. Mais le poète Nicandre, né à Colophon, le faisait arriver en Asie. Dans un fragment cité dans l'*Onomasticon* de Pollux, il dit que les chiens d'Actéon, quand leur rage fut calmée, traversèrent l'Euphrate, et, s'étant rendus dans l'Inde, y donnèrent naissance à la race qui est propre à cette contrée[2].

3. *Le Jardinier enfermé dans un tombeau.*

Istar enferme dans un tombeau le Jardinier de son père, parce qu'il refusait de faire une orgie avec elle. Dans un apologue grec où est racontée une aventure analogue, une femme enferme pareillement son mari dans un tombeau[3], mais, pour un motif contraire : elle se propose de le guérir de son ivrognerie (p. 380).

1. ICONOGRAPHIE. La scène est figurée sur une peinture antique. Voir Fr. Lenormant, *Chefs-d'œuvre de l'art antique*, 2e série, t. II, pl. 38.

2. Un chien de cette race est figuré sur une tablette assyrienne de terre cuite. Voir Perrot, *Chaldée et Assyrie*, p. 557, fig. 259.

3. Dans la *Vie d'Ésope*, un ami du fabuliste le renferme dans un tombeau pour le soustraire à la colère de Lycéros.

Le Monstre dévorant[1].

Parmi les fragments qui appartiennent aux cinq premières tablettes du poème d'Izdubar, il en est un qui parle d'un monstre marin appelé *Boul* (le Dévorant), lequel sortait périodiquement des flots pour ravager le pays, et dévorait les jeunes filles exposées à sa fureur. Izdubar en délivra le pays[2].

Izdubar parla à son Veneur en ces termes : « Va, mon Veneur, avec la femme Hakirtu et la femme Upasamru, et quand le monstre passera, sortant de ses confins, que chaque femme dépose son vêtement. Ainsi leur beauté sera en vue, et le monstre se précipitera sur elles. Alors, toi, immole-le se livrant ainsi. »

Le Veneur Saïd partit; avec lui partirent Hakirtu et Upasamru. Ils prirent la route et se dirigèrent là-bas le long du chemin. Le troisième jour, dans un pays désert, ils arrivèrent, le Veneur et la femme Hakirtu, et la femme Upasamru. Ils s'assirent là un jour; et le second jour, en face des confins du monstre... Le monstre passa... Il se précipita sur elle... Il le détruisit, lui, le monstre, par l'ordre de son père... Le Veneur Saïd prit la route et vint dans la ville d'Uruk.

C'est le prototype de l'histoire de Persée et d'Andromède.

Étant arrivé en Éthiopie où régnait Céphée, Persée trouva sa fille Andromède exposée pour servir de pâture à un monstre marin. En effet, Cassiépeia, femme de Céphée, avait disputé pour la beauté avec les Néréides et s'était vantée de l'emporter sur elles toutes. Les Néréides en avaient été irritées, et Poseidôn, partageant leur ressenti-

1. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. IV, p. 69.
2. Cette légende s'explique par ce fait qu'il y avait dans l'Inde une population de Soudras appelés Matsyas (Poissons), pêcheurs et navigateurs, qui offraient à leurs Dieux-Poissons des victimes humaines. Ils achetaient ou enlevaient sur les côtes, pour les transporter dans l'Inde, des femmes destinées au service de certains sanctuaires où elles remplissaient, d'après une coutume qui subsiste encore, les fonctions de danseuses et de courtisanes. (Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 140.)

ment, avait envoyé contre le pays un monstre et une inondation. On avait consulté l'oracle d'Ammon qui avait répondu que, pour se délivrer du fléau, il fallait donner en pâture au monstre la fille de Cassiépeia. Contraint par les Éthiopiens d'exécuter l'ordre d'Ammon, Céphée avait attaché sa fille à un rocher. Persée l'ayant vue s'éprit d'elle, et promit à Céphée de tuer le monstre pour sauver Andromède, si le roi s'engageait à la lui donner pour épouse. Ayant reçu son serment, il attendit le monstre et le tua, puis délia les chaînes d'Andromède. (Apollodore, II, IV.)

Ovide a amplifié cette légende dans le livre IV des *Métamorphoses,* d'où l'Arioste a tiré l'aventure d'Angélique et Roger, qui a fourni à Ingres le sujet d'un tableau célèbre.

LA TRADITION ORALE

En général, les fables chaldéennes et assyriennes sont arrivées en Grèce par la tradition orale, qui seule dans l'antiquité a propagé les contes orientaux.

Les légendes principales de notre recueil ont un caractère oriental.

L'Image du Lion et le Fils de roi, p. 217.
Le Lion, le Renard et le Cerf, p. 144.
Zeus et le Serpent, p. 300.
Zeus et le Chameau, p. 320.

Les paraboles se distinguent par la nature des animaux qu'elles mettent en action.

Le Lion et l'Archer, p. 29.
L'Aigle et l'Archer, p. 220.
Le Lion et l'Onagre, p. 110.
Le Lion et le Moucheron, p. 361.
Le Renard et le Léopard, p. 257.
La Queue et les Membres du Serpent, p. 207.

Dans plusieurs récits, des animaux de l'Occident sont substitués à des animaux de l'Orient.

Le Cheval et l'Ane remplacent *le Chameau et le Bœuf,* p. 37;
Le Cerf et les Chasseurs, *le Cerf et le Lion*, p. 80;

Les Taureaux et le Lion, *les Licornes et le Lion*, p. 82 ;
La Chauve-Souris, *l'Autruche de Libye*, p. 181.

On reconnaît des proverbes de l'Orient dans plusieurs fables grecques.

La Lionne et la Laie, p. 267.
Le Satyre et l'Homme, p. 271.
La Marmite de terre et le Chaudron d'airain, p. 272.

LES MONUMENTS FIGURÉS

L'étude des monuments figurés aide à comprendre les fables et à en déterminer l'origine ; c'est le cas de *l'Homme et le Lion faisant route ensemble* (p. 274, figure 15).

Les emblèmes méritent une attention particulière. Nous en avons signalé deux, *le Lion* et *l'Aigle* (p. XI), qui ont passé dans la symbolique chrétienne (p. 219).

Dans le même ordre d'idées, les animaux ont servi d'attributs aux Dieux pour les distinguer les uns des autres. C'est ainsi qu'Istar (considérée comme déesse de la guerre) était représentée assise sur un trône, les pieds sur un Lion, ou bien debout, les pieds sur deux Lions, ce qui la faisait nommer *Istar aux Lions*[1]. L'Asie Mineure a pareillement attribué le Lion à Cybèle[2].

REMARQUE. Les Chaldéens ont inventé en outre des symboles célèbres où ne figurent pas des animaux. On voit sur les sculptures et sur les cylindres un vase projetant deux flots ou quatre flots qui figurent des cours d'eau[3]. Les Grecs et les Romains sont partis de là pour représenter les sources des fleuves par des urnes d'où s'échappent des flots. (Voir le Tibre dans la figure 14.)

1. Menant, *Glyptique*, t. I, p. 164, fig. 101.
2. Daremberg et Saglio, *Dict.*, p. 1687, fig. 2245 et 2246.
3. Perrot, *Chaldée*, p. 602, fig. 292 ; Menant, *Glyptique*, t. I, p. 111, fig. 64 ; Heuzey, *un Palais Chaldéen*, p. 81-106.

LES PARABOLES HÉBRAIQUES

Les Légendes que nous offrent les textes chaldéens ou assyriens ne sont que des fragments. Les Paraboles hébraïques nous mettent en état de juger ce que ces légendes étaient pour la composition et pour le style. La plus importante sous ce rapport est celle que Jotham, fils de Guidéon, récita aux habitants de Sichem[1].

Les Arbres et le Buisson[2].

Les Arbres allèrent un jour pour oindre un roi, et ils dirent à l'Olivier : « Règne sur nous. — Ai-je perdu, répondit l'Olivier, ma fertilité, avec laquelle on honore Élohim et les hommes, pour que j'aille m'inquiéter des Arbres? »

Alors les Arbres dirent au Figuier : « Toi, sois notre maître. » Et le Figuier leur répondit : « N'ai-je donc plus ma douceur et mon fruit exquis, que j'aille me fatiguer pour les Arbres? »

Les Arbres dirent alors à la Vigne : « Viens, toi, et règne sur nous. » Et la Vigne leur répondit : « N'ai-je donc plus mon vin nouveau, qui réjouit Élohim et les hommes, que j'aille me fatiguer pour les Arbres? »

Alors tous les Arbres dirent au Buisson : « Viens, toi, et règne sur nous. » Et le Buisson répondit aux Arbres : « Si c'est avec sincérité que vous m'oignez roi, venez à mon ombre! Elle vous protégera; sinon, un feu sortira du Buisson, et il dévorera les cèdres du Libanon. »

Le recueil de Babrios contient une parabole où figure pareillement le Buisson; il rabat l'orgueil du Pin.

1. Ledrain, *Histoire d'Israël*, t. I, p. 202.
2. La parabole a été mise en vers par Faërne, 93.

Le Pin et le Buisson se disputaient [1]. Le Pin se comblait de louanges : « Je suis beau, j'ai une belle taille, je dresse ma tête dans les nuages [2]; je fournis les poutres des plafonds des palais et les carènes des vaisseaux [3]. Je suis le plus magnifique de tous les arbres. » Le Buisson lui répondit : « Si tu songeais aux haches qui te frappent sans cesse, aux scies qui sans cesse te coupent, tu aimerais mieux être un Buisson. »

D'ailleurs une autre fable de Babrios, *l'Homme et le Renard*, rappelle la légende de *Samson et les Chacals* (p. 41).

LES PROVERBES DE SALOMON [4]

Le Lion rugissant.

Le Lion rugissant était chez les Israélites, comme chez les Assyriens et les Égyptiens, le symbole de la colère du roi.

XIX, 120. La colère du Roi est comme le rugissement du Lion; et la sérénité de son âme est comme la rosée qui tombe sur l'herbe.

XX, 2. La terreur que cause le Roi est comme le rugissement du Lion; quiconque l'irrite pèche contre son âme.

La Fontaine cite la maxime dans *les Obsèques de la Lionne*.

La colère du Roi, comme dit Salomon,
Est terrible et surtout celle du Roi Lion.

1. Le début est le même dans *le Chêne et le Roseau* de La Fontaine.
2. L'*Ecclésiastique* dit du grand prêtre Siméon :

« Il était comme un Cyprès qui atteint les nues. »

3. Les rois d'Assyrie faisaient servir les arbres du Liban à la construction de leurs palais, et les Phéniciens à celle de leurs vaisseaux.
4. On a mis le *Livre des Proverbes* au compte du Salomon légendaire qui passait pour la sagesse incarnée, pour l'homme qui avait expérimenté toutes choses, et avait rapporté de ses longues et nombreuses expériences une foule de dictons pour la direction de la vie. Mais quelques-unes des maximes portent le nom des gens d'Ézéchias; elles se distinguent par un tour vif, par des images à la fois saisissantes et délicates. (Ledrain, *Histoire d'Israël*, t. II, p. 55.)

La Fourmi.

La Fourmi est donnée comme un modèle de travail et de prévoyance.

« Va à la Fourmi, ô paresseux, considère sa conduite et apprends la sagesse :
Quoiqu'elle n'ait ni chef, ni maître, ni prince,
Elle fait sa provision pendant l'été, et elle amasse pendant la moisson de quoi se nourrir.
Jusqu'à quand dormiras-tu, ô paresseux? Quand te lèveras-tu?
Tu prolongeras un peu ton sommeil et ta somnolence, tu fermeras les mains pour dormir,
Et tu verras le besoin entrer chez toi comme un hôte, et la pauvreté comme un homme armé. Au contraire, si tu es laborieux, ta moisson sera pour toi une source abondante, et le besoin s'enfuira loin de toi. »

Une pensée analogue est développée dans la première Satire d'Horace, dont La Fontaine s'est inspiré dans *la Mouche et la Fourmi.*

La petite Fourmi qui se livre à un grand travail peut servir d'exemple. Elle traîne avec son bec tout ce qu'elle peut, et l'ajoute au monceau qu'elle entasse dans une sage prévision de l'avenir. Dès que le Verseau attriste la fin de l'année, elle ne trotte plus; elle jouit judicieusement de ce qu'elle a amassé[1].

1. « Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai, par monts ni par vaux,
M'exposer au vent, à la pluie;
Je vivrai sans mélancolie;
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera. »
(La Fontaine, IV, 3.)

LES CONTES ÉGYPTIENS

Pour connaître les origines des fables grecques, il faut, aux fables chaldéennes et assyriennes, ajouter les contes populaires de l'Égypte ancienne qui étaient analogues aux contes des *Mille et une Nuits*. On a découvert dans notre siècle des papyrus qui permettent d'en étudier les idées et le style [1]. Deux récits font parler les animaux comme les légendes que nous venons de passer en revue.

Les deux Frères [2].

Le conte le plus célèbre est celui des *deux Frères*. Nous en examinons deux épisodes.

Les vaches de Bitiou. Deux frères, Anoupou et Bitiou, l'un marié et l'autre célibataire, vivaient ensemble dans la même maison et s'occupaient d'agriculture. Le plus jeune, Bitiou, poussait ses bœufs pour les faire manger dans les champs. Tandis qu'il allait derrière ses bœufs, ceux-ci lui disaient : « L'herbe est bonne dans tel endroit; » lui, il écoutait tout ce qu'ils disaient et les menait au bon pâturage qu'ils souhaitaient.

Quand ce fut la saison du labourage, son frère, qui était avec lui aux champs, l'envoya à la maison chercher des semences. Frappée de la vigueur de Bitiou, sa belle-sœur voulut le faire entrer dans son lit, et, repoussée par lui, elle agit comme la femme de Putiphar à l'égard de Joseph [3], elle l'accusa d'avoir tenté de lui faire violence. Anoupou, trop crédule, entreprend de tuer son frère par trahison. Il se place derrière la porte de son étable afin de le frapper

1. Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte ancienne traduits et commentés*, 1882.
2. Maspero, *Contes*, p. VI-XIX, et p. 5-28. Nous analysons.
3. Maspero, *Contes*, p. X-XII.

quand il reviendrait des champs. Mais, quand Bitiou ramène les vaches à l'étable, celle qui marche en tête lui dit : « Voici ton grand frère qui se tient devant toi avec un couteau pour te tuer ; sauve-toi devant lui ! » Quand il eut entendu ce que disait la vache qui marchait en tête, la seconde lui ayant parlé de même, il regarde par-dessous la porte de l'étable, il aperçoit les pieds de son grand frère qui se tenait derrière la porte, son couteau à la main. Alors il prend la fuite, et il échappe à la poursuite par la protection du Soleil. Anoupou, ayant ensuite reconnu l'innocence de Bitiou, met à mort la calomniatrice et la jette aux chiens.

Aux Vaches de Bitiou correspond dans la Bible l'Anesse de Balaam [1].

La boucle de cheveux de la femme de Bitiou [2]. Bitiou étant sorti pour aller à la chasse, la jeune femme était sortie pour se promener sous l'Acacia qui était auprès de sa maison. Elle aperçut le fleuve qui tirait vers elle, elle se prit à courir devant lui, elle entra dans sa maison. Le fleuve dit à l'Acacia : « Que je m'empare d'elle ! » Et

1. Un Ange du Seigneur se présenta devant Balaam qui était sur son Anesse et qui avait deux serviteurs avec lui. L'Anesse, voyant l'Ange qui se tenait dans le chemin avec une épée nue à la main, se détourna et alla à travers champs. Comme Balaam la battait et voulait la ramener dans le chemin, l'Ange se plaça dans un lieu étroit, entre deux murailles qui enfermaient des vignes. L'Anesse, le voyant, se serra contre le mur et pressa le pied de celui qu'elle portait. Il continua à la battre. Mais l'Ange, passant en un lieu encore plus étroit, où il n'y avait pas moyen de se détourner ni à droite ni à gauche, s'arrêta devant l'Anesse, qui, voyant l'Ange arrêté devant elle, tomba sous les pieds de Balaam. Celui-ci, transporté de colère, se mit à la battre encore plus fort. Mais le Seigneur ouvrit la bouche de l'Anesse, et elle dit à Balaam : « Que t'ai-je fait ? Pourquoi m'as-tu déjà battue trois fois ? » Balaam lui répondit : « Parce que tu l'as mérité et que tu t'es moquée de moi. Que n'ai-je une épée pour te tuer ! » L'Anesse lui répondit : « Ne suis-je pas ta bête, sur laquelle tu as coutume de monter ? Dis-moi si je t'ai jamais rien fait de semblable. — Jamais, » répliqua Balaam. Alors le Seigneur ouvrit les yeux de Balaam, et il vit l'Ange qui se tenait dans le chemin, une épée nue à la main, et il se prosterna devant lui. L'Ange lui dit : « Pourquoi as-tu battu ton Anesse trois fois ? Si elle ne se fût détournée du chemin, en me cédant, lorsque je m'opposais à son passage, je t'eusse tué, et elle fût demeurée en vie. »

2. Maspero, *Contes*, p. 18-20.

l'Acacia livra une boucle de ses cheveux. Le fleuve la porta en Égypte, il la déposa au logis des blanchisseurs de Pharaon. L'odeur de la boucle de cheveux se mit dans les vêtements de Pharaon. L'on batailla avec les blanchisseurs, disant : « Odeur de parfum dans les vêtements de Pharaon. » Le chef des blanchisseurs vint sur la berge du fleuve et s'arrêta juste en face de la boucle de cheveux qui était dans l'eau. Il fit descendre quelqu'un qui la lui apporta, trouvant qu'elle sentait bon, et lui la porta à Pharaon. On amena les scribes magiciens. Ils dirent à Pharaon : « Cette boucle de cheveux appartient à une fille de Râ-Hamarkhouti[1], qui a en elle l'essence de tous les Dieux. O toi à qui la terre étrangère rend hommage, que des messagers aillent vers toute terre étrangère pour chercher cette fille. » Sa Majesté dit : « C'est parfait; » et envoya des archers et des hommes de char pour chercher et ramener la fille des Dieux. Une femme était avec eux et lui donna tous les beaux affiquets d'une femme. Cette femme vint en Égypte avec la fille des Dieux. Sa Majesté l'aima beaucoup et la salua grande favorite.

La boucle de cheveux de la femme de Bitiou a servi de modèle à la *Sandale de Rhodopis*, dont l'histoire est racontée par Strabon (*Géographie,* XVII, 1) et par Élien (*Histoires variées*, XIII, XXXIII).

On rapporte que Rhodopis (au visage de rose) fut la plus belle des courtisanes égyptiennes. Un jour qu'elle se baignait, la Fortune, qui aime les choses imprévues et extraordinaires, lui donna un sort qu'elle méritait par sa beauté plutôt que par son esprit. En effet, pendant qu'elle se baignait et que ses servantes gardaient sa robe, un aigle s'abattit, prit une de ses sandales, et, s'élevant dans les airs, la porta à Memphis où Psammétichos rendait la justice, et la laissa tomber sur ses genoux[2]. Le roi, étonné par l'élégance de la forme qu'avait la sandale, par la beauté du travail, par la nouveauté de l'acte qu'avait accompli

1. Râ-Hamarkhouti, le Soleil dans les deux horizons. Voir Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. III, p. 176, fig. 99.

2. Rien de plus commun dans l'antiquité que les fictions de ce genre. L'Aigle grec remplit ici le même rôle que le Vautour égyptien qui tient dans ses serres un sceau et une palme. Voir Perrot, *Égypte*, p. 23, fig. 13.

l'oiseau, ordonna de chercher dans toute l'Égypte la femme qui chaussait cette sandale; puis, l'ayant trouvée, il la prit pour épouse. »

C'est le prototype de la pantoufle de *Cendrillon* dans les Contes de Perrault.

Le Prince prédestiné[1].

Le conte a pour but de démontrer que nul ne peut échapper à sa destinée, comme l'enseigne *l'Image du Lion et le Fils de roi* de Babrios (p. 217).

Il y avait une fois un roi à qui ne naissait pas d'enfant mâle. Il demanda un garçon aux Dieux, et ceux-ci lui en firent naître un. Quand les Hathors[2] vinrent pour lui destiner un destin, elles dirent : « Qu'il meure par le Crocodile, par le Serpent, voire par le Chien ! » Ayant appris leur prédiction, le roi fit construire pour son fils une maison élevée sur la montagne, garnie d'hommes et de toute sorte de bonnes choses, afin que celui-ci n'en sortît pas. Cependant, quand il fut grand, il envoya un message à son père, disant : « Allons, pourquoi être comme les fainéants? Puisque je suis destiné à trois destinées fâcheuses, n'agirai-je jamais selon ma volonté? Quant à Dieu, qu'il agisse selon sa volonté ! » Ayant été mis en liberté, il se rendit en Syrie, où il épousa la fille d'un prince; puis, au bout de quelque temps, il retourna en Égypte. Une nuit qu'il dormait, un Serpent vint pour le mordre; mais sa femme, qui n'était pas couchée, enivra le Serpent de lait et le perça d'une pique. Ayant ainsi échappé à un des trois sorts, il alla chasser et rencontra un Crocodile, dont un Géant le préserva. Le Crocodile dit alors au prince : « Je suis ton destin qui te poursuit. Quoi que tu fasses, tu seras ramené sur mon chemin[3]. » Il rencontra en effet encore une fois le Crocodile, et il en triompha avec l'aide de son Chien; mais

1. Maspero, *Contes*, p. 33. Nous analysons.
2. Les Hathors étaient des déesses, semblables aux fées du Moyen Age, qui prédisaient la destinée d'un enfant à sa naissance. Voir Maspero, *Contes*, p. LIII-LV; Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. III, p. 120, fig. 79.
3. La prédiction du Crocodile est mutilée.

celui-ci, dans l'ardeur de la lutte, blessa mortellement son maître, et accomplit involontairement la prédiction des Hathors.

A l'histoire du Prince prédestiné, on peut comparer l'*Histoire d'Atys* racontée par Hérodote (I, 34-43). Le fond des deux légendes est le même; les détails seuls diffèrent entre eux.

Un songe annonça à Crœsos qu'un de ses deux fils, nommé Atys, périrait frappé par une pointe de fer. Aussitôt éveillé, il fit prendre femme à son fils, cessa de l'envoyer à l'armée des Lydiens, et ordonna d'enlever de l'appartement des hommes toutes les armes dont on se sert à la guerre, de peur que, si on les laissait suspendues, l'une d'elles ne tombât sur la tête d'Atys. Sur ces entrefaites, les Mysiens vinrent demander secours à Crœsos contre un sanglier qui dévastait les champs. Le roi promit de leur envoyer l'élite des Lydiens avec leurs équipages de chasse. Atys, qu'il voulait garder près de lui, lui demanda de prendre part à la chasse, en se fondant sur ce que le songe avait annoncé qu'il périrait par une pointe de fer et non par les défenses d'un sanglier. Ayant fait accepter à son père cette interprétation, il partit avec les jeunes gens et les chiens. Quand tous furent arrivés sur le mont Olympe, ils se mirent en quête du sanglier; ils le trouvèrent, l'entourèrent d'un cercle et lancèrent leurs javelots. Alors un hôte de Crœsos, Adraste, ayant dirigé son trait sur le sanglier, le manqua et atteignit le fils de Crœsos. Atys, frappé par la pointe de fer, accomplit ainsi la prédiction du songe.

Le Maître d'école et l'élève [1].

La discipline des écoles était très sévère. Le maître exigeait de ses élèves une application soutenue, une assiduité sans relâche au travail, et il paraît avoir été de mode d'obtenir cette application beaucoup plus par la rudesse que par la douceur. Les correspondances des scribes avec leurs disciples sont remplies de réprimandes contre la paresse.

« On enregistre les hommes, on en fait le recensement.

1. ICONOGRAPHIE. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. III, p. 40-41.

Le petit garçon vient au monde pour être arraché du sein de sa mère. Il n'arrive à l'âge d'homme qu'après avoir été roué de coups comme un âne. Tu seras toujours primé si tu n'as pas le cœur au ventre. Si tu négliges les devoirs agréables et lucratifs de l'employé, ta palette et tes rouleaux de papyrus, tu devras désespérer toujours. Sache-le bien. »

Si la réprimande ne suffisait pas, le bâton était là pour inculquer la discipline et l'amour du travail.

« Bien préparé, le scribe habile dans son métier est sûr d'arriver. Il se fortifie par un travail continuel. Que ton bras soit donc toujours appliqué à tracer des lettres. Ne prends pas un jour de repos ; sinon l'on te battra. Le jeune homme a un dos pour être bâtonné ; il écoute quand il est frappé. On apprend à danser aux chèvres, on dompte les chevaux, on enseigne aux pigeons à nicher où l'on veut, aux faucons à voler. La vigueur du raisonnement ne t'en écarte jamais ; les livres, ne t'en dégoûte pas, tu y trouveras ton profit. »

Le même sévérité se retrouve dans toutes les écoles jusqu'au temps de La Fontaine.

Une peinture d'Herculanum représente l'intérieur d'une école, où les garçons et les filles étaient réunis. Un maître frappe un élève sur le dos avec un fouet fait de peau d'anguille [1]. Orbilius, le maître d'Horace, devait en faire un grand usage ; car le poète le qualifie de *plagosus* (frappeur [2]).

Une miniature d'un manuscrit du XIII[e] siècle offre le tableau d'une école au Moyen Age. Les enfants sont figurés sous la forme de Singes étudiant en classe, tandis que le maître lève un gros paquet de verges sur les fesses d'un paresseux [3].

A l'époque de la Renaissance, Érasme, dans l'*Éloge de la*

1. ICONOGRAPHIE. Voir Rich, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, art. *Ludus*.

2. Horace, *Épîtres*, II, I, 70. Suétone cite à ce sujet un vers de Domitius Marsus :

Si quos Orbilius ferula scuticaque cecidit.

3. Voir Champfleury, *la Caricature au Moyen Age*, p. 204.

Folie[1], accuse les maîtres d'école de pédantisme et de dureté : « Sont-ils contents d'eux-mêmes, quand, d'une voix menaçante, ils épouvantent leurs marmots tremblants, qu'ils déchirent ces malheureux à coups de férule, de verges et de fouet ! »

La Fontaine, laissant de côté les châtiments pour ne s'occuper que des remontrances, nous fait assister à des scènes plus plaisantes dans *l'Enfant et le Maitre d'école*[2], et dans *l'Écolier, le Pédant et le Maître du jardin.*

LES ANIMAUX DE L'ÉGYPTE[3]

Le Singe cynocéphale écrivant.

Le Singe cynocéphale écrivant avec un roseau sur une tablette[4] était l'emblème de Toth, l'Hermès égyptien, qui présidait à la Littérature et aux Sciences. Horapollon l'atteste dans ses *Hiéroglyphiques*. « Les Égyptiens peignent un Cynocéphale pour indiquer les lettres, parce qu'il y a des Cynocéphales qui connaissent les lettres égyptiennes. C'est pourquoi, dès qu'un Cynocéphale est introduit dans un temple, le prêtre lui présente une tablette avec un roseau et de l'encre, afin de constater s'il appartient à l'espèce des Cynocéphales qui connaissent les lettres ; l'animal trace des lettres sur cette tablette[5]. »

Baudoin a connu ce passage d'Horapollon par Cesare Ripa, de l'ouvrage duquel il a tiré son *Iconologie*[6]. En décrivant l'emblème de l'Académie de Platon, il mentionne un Singe jouant au milieu des livres, et tenant une tablette ;

1. Érasme, *Éloge de la Folie*, traduction de Develay, p. 148; dessin de Hans Holbein.
2. Voir la fable 158 de Babrios, p. 238.
3. Voir le Scarabée, p. 360.
4. ICONOGRAPHIE. Voir Guigniaut, *Histoire des Religions de l'antiquité*, t. III, pl. 37, fig. 167.
5. C'est l'attitude d'un scribe. Voir Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. III, p. 106.
6. Baudoin, *Iconologie tirée des recherches et des figures de Cesare Ripa* (Paris, 1636), pl. 1, p. 4; Singe tenant une tablette.

il ajoute : « Le Singe est un animal ingénieux. Il était chez les Égyptiens une figure mystique des lettres et des sciences, à raison de quoi ils le consacraient à Mercure pour les avoir toutes inventées. »

La Fontaine a tout résumé en un vers, dont aucun commentateur n'a expliqué le sens et l'origine (XI, 5) :

Le Singe maître ès arts chez la gent animale.

Le Singe cynocéphale dansant.

Les prêtres égyptiens dressaient des Cynocéphales à adorer le Soleil levant et à danser en son honneur. L'obélisque qui a été élevé à Paris sur la place de la Concorde possédait en Égypte un socle dont les faces nord et sud étaient décorées chacune de quatre Cynocéphales adorant le Soleil[1]. Quant à la danse des Cynocéphales, elle est mentionnée dans un hymne à Ammon-Râ[2] : « C'est à toi que les Cynocéphales donnent les offrandes qui sont dans leurs mains, à toi qu'ils adressent leurs chants, dansant pour toi, faisant pour toi leurs incantations et leurs prières. »

Comme la danse des Cynocéphales prêtait à la raillerie, elle a fourni aux Grecs la matière d'un conte cité par Lucien dans l'*Apologie pour ceux qui sont aux gages des Grands.*

Le Singe de la fameuse Cléopâtre avait appris à danser avec grâce et mesure; on l'admirait surtout pour sa bonne tenue, la bienséance de son maintien et la justesse de ses mouvements, toujours d'accord avec les voix et les flûtes qui chantaient l'*Hyménée* : un jour, il aperçoit là-bas, par terre, des figues, je crois, ou des amandes. Adieu les flûtes, adieu la danse; il saute sur les fruits, et se met à les dévorer, en jetant, ou plutôt en brisant son masque.

Dans *le Pêcheur*, Lucien rapporte une variante de ce conte.

1. Perrot, *Égypte*, p. 624.
2. Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, 4e édition, p. 282.

On dit qu'un jour un roi d'Égypte fit apprendre la pyrrhique à des Singes, animaux qui imitent aisément les actions des hommes; en un instant, ils furent instruits et prêts à se mettre en danse, revêtus de robes de pourpre et masqués. Ce spectacle eut longtemps la vogue; mais un spectateur, pour s'amuser, prit des noix qu'il avait sous sa robe et les jeta au milieu du théâtre : à cette vue, les Singes, oubliant la pyrrhique, et se rappelant qu'ils sont Singes avant d'être danseurs, déchirent leurs masques, mettent en pièces leurs habits, et se battent pour avoir des noix; voilà la danse désorganisée, et les spectateurs éclatent de rire.

Ce conte a passé dans les Fables de Sadeler (30), qui, dans sa gravure, a représenté la scène d'une manière un peu différente : au milieu d'un cercle de spectateurs, un montreur de bêtes joue de la flûte pour faire danser deux Singes; l'un d'eux se jette sur des noix qu'une femme a dans son tablier[1].

Le Crocodile.

Le Crocodile est ordinairement représenté comme guettant les animaux qui viennent boire l'eau du Nil et les hommes qui s'approchent du fleuve pour y puiser de l'eau.

I. De là dérive une fable de Phèdre, I, 26, *le Chien et le Crocodile.*

Les Chiens d'Égypte, à ce que l'on rapporte[2], boivent en courant l'eau du Nil, pour ne pas être pris par les Crocodiles. Un Chien s'étant donc mis à boire de cette manière, un Crocodile lui dit : « Bois à ton aise, sois sans crainte.

1. La Fontaine n'a pas imité directement cette fable; mais, dans *le Singe et le Léopard*, en s'appropriant l'apologue grec *le Renard et le Léopard*, il a remplacé le Renard par le Singe :

> Il sait danser, baller,
> Faire des tours de toute sorte.

2. Élien, *Histoires variées*, I, IV.

— Je le ferais volontiers, lui répondit le Chien, si je ne savais que ma chair est de ton goût. »

II. Une fresque d'Herculanum représente un Crocodile faisant le guet pour happer un Ane qu'un Anier retient par la queue (fig. 12), comme dans la fable grecque *l'Ane et l'Anier* [1].

L'action se passe dans un paysage égyptien, où l'on remarque à première vue un petit temple flanqué de deux socles qui soutiennent des crocodiles. Les deux pilastres supportent un fronton arrondi, avec un buste au milieu et un serpent d'airain sur le faîte. Plus loin, une niche avec une idole égyptienne. Plus loin encore un autre édifice, sur la corniche duquel est accroupi l'aboyeur Anubis. Un Ane, portant des bouteilles de verre qui laissent voir une liqueur rouge, s'avance vers la rive du Nil pour boire, et va se jeter dans la gueule d'un Crocodile qui le guette [2]. Un Anier s'efforce de retenir l'imprudent animal en le tirant par la queue.

III. Une fresque de Pompéi représente, au milieu d'un paysage analogue, un Crocodile qui saisit un enfant, tandis qu'un autre enfant s'enfuit épouvanté [3]. A cette scène correspond une fable de Florian [4].

1. Un Ane, s'étant écarté du droit chemin, s'avançait sur le bord d'un précipice. « Malheureux, lui cria l'Anier, où vas-tu? » En lui parlant ainsi, il le prit par la queue et le tira à lui; mais il ne put l'arrêter. Alors il le poussa dans le précipice : « Remporte la victoire, dit-il; elle te coûtera cher. » (Gitlbauer, p. 122, fable ïambique.)

La fable est citée par Horace; il dit à son livre : « Celui dont tu n'écoutes pas les avis rira à tes dépens, comme celui qui, irrité contre un Ane rétif, le poussa dans le précipice. » (*Épîtres*, I, xx, 14-16.)

2. Le peintre semble avoir imité un tableau de Néalcès dont Pline l'Ancien fait la description suivante. « Néalcès était ingénieux et habile dans son art. En effet, quand il peignit une bataille navale entre les Perses et les Égyptiens, il voulut indiquer qu'elle avait été livrée sur le Nil; or, comme l'eau de ce fleuve est semblable à celle de la mer, il exprima par un emblème ce qu'il ne pouvait exprimer par son art; il peignit un Ane buvant sur le rivage, et un Crocodile s'approchant pour le saisir. (*Histoire naturelle*, XXXV.)

3. ICONOGRAPHIE. Voir Duruy, *Histoire des Romains*, t. III, p. 612.

4. Sur la rive du Nil, un jour deux beaux enfants

Le Chat.

L'Égypte antique est le berceau du Chat comme animal domestique[1]. Ses habitants s'en servaient pour détruire les rats et les petits serpents. Ils l'employaient aussi à la chasse des oiseaux; ils utilisaient ses instincts pour le dresser à saisir et à rapporter les oiseaux qui avaient été atteints par le jet d'un bâton préparé pour cet usage. L'un d'eux s'est fait peindre sur son tombeau debout sur une nacelle faite de tiges de papyrus avec des personnages de sa famille; il tient à la main un bâton court et recourbé, et il a un Chat près de lui[2].

D'ailleurs le Chat ne se gênait pas pour étrangler et dévorer, quand il en trouvait l'occasion, des oiseaux domestiques; il déployait à ce sujet toute sa ruse, comme il fait encore aujourd'hui. On peut en juger par deux fables de Babrios, *le Chat et le vieux Coq* (p. 50), *le Chat et la Poule* (p. 189). La Fontaine dépeint une scène analogue dans *le Chat et les deux Moineaux.*

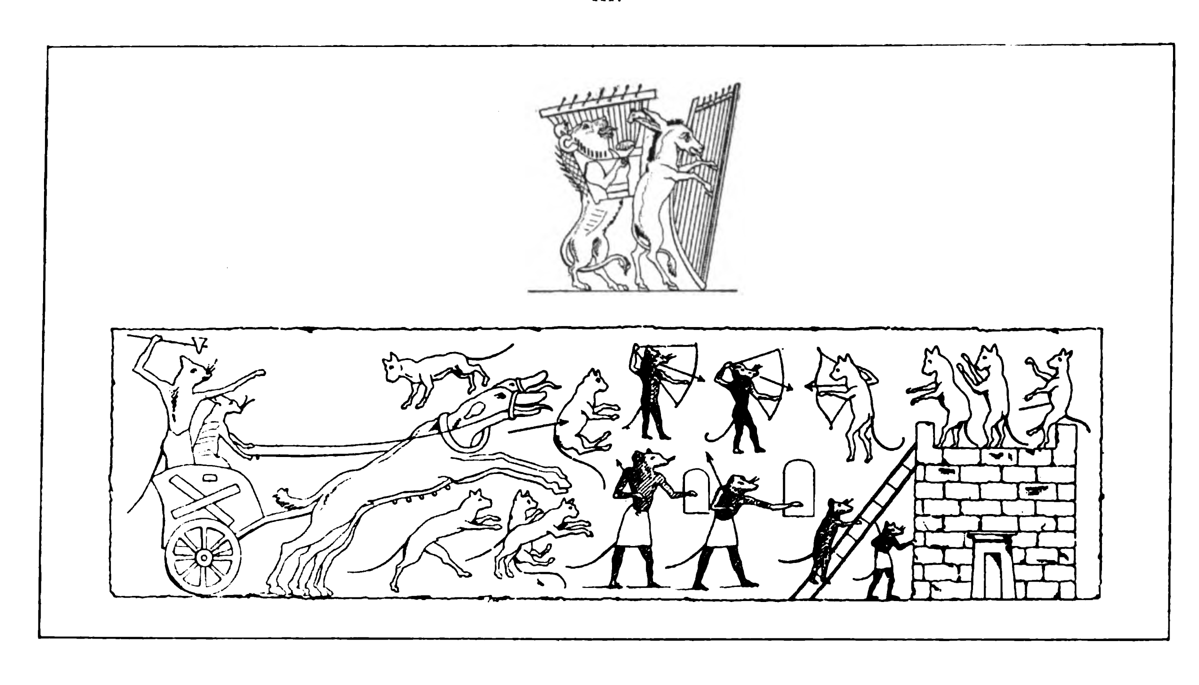
LES PAPYRUS SATIRIQUES

A l'étude des contes égyptiens on peut joindre celle des *Papyrus satiriques*[3]. On y voit figurer des scènes auxquelles correspondent des fables grecques, comme *le Combat des Chats et des Rats* (fig. 4, p. 66), *le Lion et la Gazelle* (p. 139).

S'amusaient à faire sur l'onde
Avec des cailloux plats, ronds, légers et tranchants,
Les plus beaux ricochets du monde.
Un Crocodile affreux arrive entre deux eaux,
S'élance tout à coup, happe l'un des marmots,
Qui crie et disparaît dans sa gueule profonde.
L'autre fuit, en pleurant son pauvre compagnon. (Florian, V, 11.)

1. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. I, p. 355-356.
2. ICONOGRAPHIE. Voir Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. II, p. 15.
3. ICONOGRAPHIE. Voir Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art égyptien d'après les monuments*, t. II de l'Atlas; Perrot, *Égypte*, p. 802.

III.



4. Le combat des Rats et des Chats. — 5. L'Ane jouant de la harpe.

L'Ane jouant de la harpe[1].

La figure de l'Ane jouant de la harpe a acquis une célébrité proverbiale. Les Latins disaient, pour désigner un ignorant qui voulait se mêler des choses savantes, *Asinus ad lyram* (l'Ane devant la lyre[2]).

La tradition s'est transmise au Moyen Age, où les musiciens de profession sont parodiés dans les églises; par exemple, un chapiteau de l'église de Meillet montre un Lion jouant de la viole, tandis qu'à côté de lui un Ane pince de la lyre; à la même classe appartiennent les sculptures de l'église de Vezelay, où un Singe joue du violon en face d'un Ane qui tient dans ses pattes un cahier de musique[3].

Quant au proverbe latin, Érasme l'a cité dans l'*Éloge de la Folie*[4] : « Ces prédicateurs emploient des plaisanteries si pleines de goût et d'à-propos, qu'on dirait absolument *l'Ane devant la lyre*[5]. » La Fontaine y fait allusion dans *le Lion, le Singe et les deux Anes.*

« Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot[6]. »

Chat offrant une oie à une Chatte.

Un dessin fait au pinceau sur un ostracon qui est au Musée de New-York nous montre une Chatte noble

1. Voir figure 9. 5
2. Phèdre a composé une fable sur ce sujet. (Fables nouvelles, 12.)
3. Voir Champfleury, *la Caricature au Moyen Age*, p. 53.
4. Érasme, *Éloge de la Folie*, traduction de Develay, p. 184.
5. Pour illustrer le proverbe *Asinus ad lyram*, Holbein a dessiné un Ane qui brait devant un homme qui touche de la harpe.
6. Horapollon attribue cette idée aux Égyptiens :
« Pour désigner un homme qui n'est jamais sorti de son village, les Égyptiens figurent un *homme à tête d'âne*. Ils indiquent de cette manière que cet individu n'a entendu raconter aucune histoire et ne connaît rien de ce qui se passe à l'étranger. » (*Hiéroglyphiques*, § 23.)

assise sur un pliant, en grande toilette, et tenant une coupe à boire dans une de ses pattes et une fleur dans l'autre, tandis qu'un misérable Chat, la queue entre les jambes, portant un flabellum, lui offre d'un air piteux une oie dépouillée de ses plumes[1].

Le sens de la caricature est facile à saisir. Le suppliant veut se rendre favorable la puissante dame ou calmer son courroux[2].

C'est ainsi que La Fontaine dit dans *le Paysan du Danube* :

N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois.

Pour terminer, nous remarquerons avec M. Maspero que les Chats étaient les animaux favoris des caricaturistes égyptiens. On doit en conclure que, dans les contes populaires, ils jouaient le même rôle que le Chacal dans les fables des Chaldéens et dans celles des Indiens, et le Renard dans les fables des Grecs.

Remarque. Il est à noter que, dans les contes populaires qui sont postérieurs à la conquête de l'Égypte par les Perses, le Chat, animal sacré de l'Égypte, est constamment opposé au Coq, oiseau sacré de la Perse (p. 286). Babrios en offre un exemple dans *le Chat et le vieux Coq* (p. 30). Phèdre en offre un autre exemple dans une de ses Fables nouvelles (f. 26).

Un Coq était porté en litière par des Chats. Un Renard, le voyant s'en glorifier, lui dit : « Prends garde à la ruse. Considère le visage de ces Chats ; ils ont l'air de porter une proie plutôt qu'un fardeau. » Quand la compagnie féroce

1. Iconographie. Voir Champfleury, *la Caricature antique*, p. 26.
2. Un Scribe, passant en revue les diverses professions, dit que le Tisserand, s'il manque un seul jour de fabriquer la quantité d'étoffe réglementaire, est lié comme le lotus des marais ; c'est seulement en gagnant par des dons de pain les gardiens des portes qu'il peut revoir a lumière.

eut faim, elle déchira son maître et s'en partagea les morceaux.

La *Vie d'Ésope* en offre un troisième exemple.

« J'ai ici, dit Nectanébo à Ésope, des Juments qui conçoivent quand les Chevaux de Babylone se mettent à hennir[1]. Explique-moi la chose. — O Roi, répliqua Ésope, je te répondraï demain. » Rentré dans sa demeure, il ordonna à ses domestiques de prendre un Chat et de le promener par la ville en le fouettant. Les Égyptiens, qui regardent cet animal comme sacré, furent transportés d'indignation à cette vue ; ils délivrèrent le Chat des mains de ceux qui le fouettaient et allèrent immédiatement porter plainte à Nectanébo. Celui-ci fit appeler Ésope et lui dit : « Ne sais-tu pas que le Chat est chez nous un animal sacré? Pourquoi as-tu agi ainsi? — O Roi, répondit Ésope, ce Chat a fait tort à Lycéros la nuit passée. Il lui a tué un Coq belliqueux et vaillant, qui lui marquait par son chant les heures de la nuit[2]. — Ne rougis-tu pas de mentir ainsi? reprit Nectanébo. Comment en une nuit un Chat a-t-il pu aller d'Égypte en Babylonie? — Pourquoi non? répliqua Ésope, puisque les Juments d'ici conçoivent quand les Chevaux de Babylone se mettent à hennir[3]. »

1. La légende est dans Homère : « Ces coursiers que Harpyia aux pieds agiles conçut du vent Zéphyros, quand elle paissait dans une prairie au bord de l'Océan. » (*Iliade*, XVI, 150). Voir Virgile, *Géorgiques*, III, 266-279.

2. Le Coq était chez les Perses un oiseau sacré, parce que son chant éveillait le matin les mages pour mettre du bois sur le feu d'Ahura-Mazda.

3. Le Chat d'Ésope est un ancêtre du Chat botté de Perrault. Voir Deulin, *les Contes de ma mère l'Oie*, p. 191-212.

L'ART PHÉNICIEN

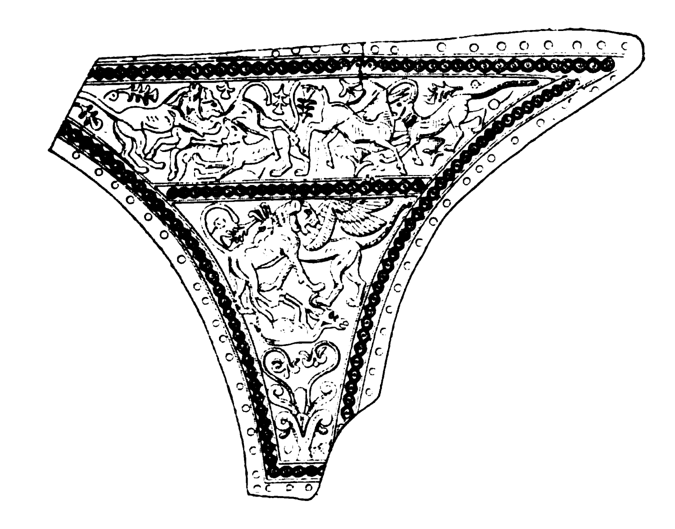
Les Phéniciens n'ont point laissé de monuments littéraires; mais ils ont joué un rôle important dans l'antiquité par leur commerce et par leur industrie. Ils ont répandu sur les côtes de la Méditerranée les produits de l'art égyptien et de l'art chaldéo-assyrien. En outre, pour augmenter les bénéfices de leur trafic, ils les ont imités; mais, contre toutes les règles du goût, ils ont mélangé les formes que leur offraient des modèles d'origines diverses, et ils ont ainsi créé un style bâtard où l'on reconnaît qu'ils étaient plus marchands qu'artistes[1]. Quoi qu'il en soit, ils ont fait connaître aux Grecs les monuments figurés de l'Orient à l'aide d bijoux, de coupes et de broderies.

PECTORAL DE BRONZE DORÉ.

Le Musée du Louvre possède un pectoral de bronze doré, de forme triangulaire, dont le bord est percé de trous très fins ayant servi à le fixer sur un vêtement (figure 6).

La frise qui occupe le tiers de la hauteur contient deux scènes : 1° un Léopard saisit une Antilope à la gorge[2] et l'étrangle; 2° un Lion, étreignant entre sa patte droite et son cou un Taureau qui lève la tête en poussant un cri de douleur, lui brise l'épine dorsale. Entre les jambes du Taureau se glisse une Lionne qui, ouvrant la gueule, réclame sa part de la proie[3].

1. Voir Perrot, *Phénicie et Cypre*, p. 800.
2. Voir ci-dessus l'hymne chaldéen, p. IX.
3. ICONOGRAPHIE. Le sens de la scène est indiqué plus clairement



6. Pectoral de bronze doré.



7. La coupe de Palestrina.

Au-dessous des deux scènes qui occupent la frise, à la place d'honneur, est figuré le combat d'un Lion et d'un Griffon. Le Lion s'avance la gueule béante, tandis que le Griffon lui déchire le dos : la cause de la lutte est une Antilope étendue devant eux[1].

A la troisième scène correspond une fable grecque, *le Lion et l'Ours* (p. 319), dont La Fontaine a tiré *les Voleurs et l'Ane.*

COUPE DE PALESTRINA

Les orfèvres phéniciens s'étaient rendus célèbres dès une haute antiquité dans la fabrication des cratères et des coupes d'argent.

Homère parle des cratères dans l'*Iliade* (XXIII).

Achille plaça d'autres prix de la valeur. Le premier

sur le médaillon central d'un plat d'argent qui est figuré dans la *Phénicie* de M. Perrot (p. 769, fig. 544) : un Lion mord à la gorge un Taureau qui détourne la tête; un second Lion, ouvrant la gueule et fixant sur l'autre un regard menaçant, revendique la proie pour lui seul en posant sur le Taureau la patte droite et en l'attirant à lui.

Homère place un groupe analogue en or et en étain sur le bouclier d'Achille : « Deux Lions horribles saisissent, à la tête du troupeau, un Taureau mugissant; ils déchirent leur victime, boivent son sang et dévorent ses viscères. »

Dans les fouilles récentes que l'on a faites à l'Acropole d'Athènes, on a découvert un groupe en tuf calcaire qui correspond à la description d'Homère : il représente un Taureau terrassé par deux Lions qui commencent à le dévorer; la tête de l'animal touche à terre, son mufle s'ouvre pour un dernier beuglement, tandis que les Lions, posant sur la bête terrassée leurs fortes pattes, la déchirent et font couler son sang. Le groupe est enluminé : le corps des Lions est d'un rouge pâle, sur lequel tranche énergiquement une crinière d'un rouge vif; le taureau est bleu, taché çà et là de larges plaques rouges, à l'endroit où le sang s'échappe par les blessures. (Diehl, *Excursions archéologiques en Grèce*, p. 101.) — Ici, l'emploi du rouge et du bleu s'explique par ce fait qu'ils correspondent à l'or et à l'étain dont est composé le groupe homérique.

1. La même scène est représentée sur une pierre gravée du Cabinet des médailles, n° 1920 : deux Lions s'élancent l'un contre l'autre; devant eux est étendu un Cerf qu'ils se disputent.

était un cratère d'argent artistement travaillé ; il contenait six mesures, et il l'emportait par sa beauté sur tous les vases de la terre. En effet, des Sidoniens, habiles artisans, l'avaient orné de ciselures admirables; des Phéniciens l'avaient transporté sur les sombres flots, et, s'étant arrêtés au port de Lemnos, en avaient fait présent à Thoas.

Homère mentionne un autre cratère phénicien dans 'Odyssée (IV, 613) : « De tous les dons que renferme mon palais (dit Ménélas à Télémaque), je t'offrirai le plus beau et le plus précieux. Je t'offrirai un cratère d'un travail admirable, œuvre d'Héphæstos; il est d'argent massif, et es bords en sont couronnés d'or. Le héros Phædimos, roi des Phéaciens, m'en fit présent lorsqu'il m'accueillit dans sa demeure, au retour d'Ilion, et je te l'offre aujourd'hui. »

Les principaux vases phéniciens qui ont été étudiés par les archéologues ne sont pas des cratères, mais des coupes semblables à des assiettes, que les Latins appelaient des *patères*. La décoration consiste dans un médaillon central entouré de plusieurs zones de figures. Parmi ces figures qui représentent des êtres réels ou fantastiques, il en est beaucoup qui ne sont que des formes vides, des images prises de droite et de gauche, en Assyrie et en Égypte. Il en est quelques-unes qui sont groupées de manière à représenter des tableaux de la vie idéale ou de la vie réelle[1]. La plus célèbre est la coupe de Palestrina[2] (fig. 7).

Le fond de la coupe est occupé par un médaillon central (*le Chien fidèle*). Ce médaillon est entouré d'une première zone que remplit une file de huit chevaux, passant à droite, au trot ou au pas relevé; au-dessus de chaque bête sont deux oiseaux volant à tire-d'aile dans le même sens. Cette première zone est enveloppée elle-même d'une zone plus large, où l'artiste a fait tenir une

1. Perrot, *Phénicie et Cypre*, p. 756-792.
2. Clermont-Ganneau, *l'Imagerie phénicienne*, pl. 1; Perrot, *Phénicie*, p. 759.

série de scènes aussi remarquables par le style de l'exécution que par la diversité des sujets, par le nombre des personnages qui y sont figurés, par la nature des actes qu'ils accomplissent (*le Chasseur et le Singe*). La limite de la seconde zone est un serpent dont le corps décrit un cercle, figure analogue au symbole par lequel les Égyptiens et les Phéniciens aimaient à représenter l'univers, un serpent roulé en cercle qui se mord la queue.

Le Chien fidèle[1].

La surface du médaillon est divisée en deux parties inégales par un trait indiquant le sol, sur lequel s'appuient les pieds des trois personnages humains. C'est d'abord à gauche un homme barbu et aux longs cheveux; il est nu, ses deux bras sont rejetés en arrière et pendent, attachés à la partie supérieure d'un poteau qui plie sous le poids. Devant lui, et lui tournant le dos, un second personnage, le pied gauche en avant, marche vers la droite à grandes enjambées. Il tend en avant son bras gauche infléchi, tandis que de la main droite, élevée au-dessus de sa tête, il tient de haut en bas un long bâton. Un troisième personnage est debout devant lui; il fait le même mouvement, mais il s'appuie davantage sur la jambe gauche et traîne fortement la droite. Cette attitude s'explique par l'intervention d'un chien qui a happé entre ses crocs aigus le talon droit du troisième personnage. Le dénouement de l'aventure est figuré dans la scène qui occupe le compartiment inférieur. Le troisième personnage est étendu à terre, nu et couché sur le ventre; le chien lui mord le talon gauche.

Le costume des personnages indique que l'aventure se passe en Égypte. Un malfaiteur a été attaché à un poteau pour servir d'exemple, et un garde a été chargé de veiller à ce qu'on ne vînt pas enlever le corps[2]. Il s'est éloigné un

1. M. Perrot a reconnu que l'explication du médaillon central par M. Clermont-Ganneau n'est point satisfaisante, et que le Chien est le héros de l'aventure; mais il s'est borné à donner cette indication. Nous la complétons par des rapprochements qui démontrent quel est le vrai sens des deux scènes.

2. Dans le conte de *Rampsinitos*, que M. Maspero a inséré et commenté dans ses Contes égyptiens, le cadavre du voleur est exposé

peu, et, dans l'intervalle, un complice s'est approché du corps pour le détacher. Mais le chien du garde veillait en son absence ; il s'est jeté sur le voleur, et lui a mordu le talon droit. La lutte a donné au garde le temps d'arriver, et, levant son bâton, il se met à fustiger le voleur. Celui-ci, accablé de coups, tombe à terre, et le chien achève sa punition en lui mordant le talon gauche[1].

Aristophane esquisse une scène semblable dans *les Thesmophories* (vers 909). « Archer, ramène ce coquin, attache-le au poteau ; puis tiens-toi là, garde-le et ne laisse personne approcher de lui. A qui violerait la consigne, un bon coup de fouet. »

Le Chasseur et le Singe.

Dans la zone excentrique, le point de départ est une forteresse. 1. Un personnage en sort, monté sur un char qui est conduit par un Cocher, et au flanc duquel est attaché un carquois ; il a un parasol au-dessus de sa tête. 2. Ayant aperçu un cerf, il est descendu de son char et s'est embusqué derrière un arbre ; il décoche une flèche à l'animal. 3. L'arc à la main, il s'élance à la poursuite de la bête qu'il a touchée. 4. Dans un bois où figurent des palmiers avec d'autres arbres, le Cocher donne à manger aux chevaux qu'il a dételés du char. Pendant ce temps, le Chasseur dépèce le cerf. 5. Assis sur un siège portatif que couvre le parasol, il offre un sacrifice aux Dieux représentés par la Lune et par le disque solaire aux ailes éployées, tandis qu'un gros Singe l'épie, caché dans une caverne au pied d'une montagne, sur laquelle broutent un cerf et un lièvre. 6. Le Singe, étant sorti de sa caverne, lance une énorme pierre, dans l'intention de tuer le Chasseur ; mais son coup porte dans le vide, parce qu'une déesse (Tanit) a enlevé

sur la muraille de la ville, et des gardes sont chargés de surveiller les passants ; le frère du voleur enivre les gardes et emporte le cadavre pour l'ensevelir. Le conte de *la Matrone d'Éphèse* roule sur un fait semblable.

1. Élien rapporte une histoire où un chien joue un rôle semblable en dénonçant un voleur qui avait commis un sacrilège. (*De la Nature des animaux*, VIII, XIII.) Phèdre a composé une fable, *le Chien fidèle*, où le Chien déjoue les tentatives du voleur en refusant de prendre le pain qu'il lui jette.

dans les airs le Chasseur et le Cocher avec le char et les chevaux. 7. Le char, ayant été reposé à terre, a été lancé à la poursuite du Singe : le Chasseur décoche un trait contre le Singe, et les chevaux le foulent aux pieds. 8. Le Chasseur est descendu de son char : d'un coup de massue, il achève l'animal. 9. Étant remonté dans son char, il rentre dans la forteresse.

Le prodige du char enlevé dans les airs par la déesse qui protège son pieux adorateur n'est pas un fait isolé dans la mythologie ancienne. Au livre III de l'*Iliade,* Aphrodite enlève Pâris, au moment où il va succomber sous les coups de Ménélas, et, l'ayant enveloppé d'un brouillard impénétrable, elle le transporte dans sa chambre nuptiale où elle appelle Hélène près de lui. Au livre V, elle entraîne au loin Énée, que Diomède a blessé d'une pierre à la cuisse ; atteinte elle-même à la main par le héros, elle charge Apollon de protéger Énée qui est revenu au combat, et le dieu le dérobe aux coups de Diomède en le transportant à Pergame. Horace, dans ses *Odes* (II, VII), raconte qu'à la bataille de Philippes le rapide Mercure l'enleva tout tremblant à travers les ennemis, en l'entourant d'un nuage épais.

BAS-RELIEF D'ORNITHOPOLIS[1]

M. Renan a trouvé à Ornithopolis, *Cité des oiseaux*, ville de Phénicie située entre Sarepta et Tyr, un bas-relief qui représente un oiseau se dirigeant vers une cage ouverte. C'est une allusion au nom de la ville qui fait penser à la ville d'Aristophane[2].

1. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 655. Le bas-relief est au Musée du Louvre.

2. D'Ornithopolis Aristophane a fait *Néphélococcygie* (la Cité des Nuées et des Coucous) : la *Cité des Nuées*, parce qu'elle était située sur un contrefort du Liban, et la *Cité des Coucous*, parce qu'Aristophane regardait le Coucou comme un oiseau propre à la Phénicie et à l'Égypte. Il l'affirme en effet dans *les Oiseaux*.

FIDÈLE-AMI. Le Coucou fut roi de l'Égypte et de la Phénicie ; et, quand il disait : « Coucou, » tous les Phéniciens allaient dans leurs champs moissonner le froment et l'orge.

BON-ESPOIR. C'est de là sans doute que vient le proverbe : « Coucou, circoncis, allez aux champs. »

L'oiseau est une Linotte. On la prend au moyen d'une cage dans laquelle est enfermée une autre Linotte pour servir d'appeau. On y met une noix, un ver ou quelque autre chose de ce genre. La Linotte accourt, attirée par l'appeau. La porte de la cage a un ressort qui empêche la Linotte de sortir une fois qu'elle est entrée [1].

A ce sujet, se rattache aussi une fable hébraïque, *les deux Oiseaux* (Ehrmann, *Aus Palaestina and Babylon*, p. 172).

Un Oiseau était dans une cage. Un autre vola près de lui et lui dit : « Tu es heureux; tu n'as aucun souci de ta nourriture; elle t'est donnée régulièrement. — Tu ne considères que la nourriture, répliqua le prisonnier; mais réfléchis que suis enfermé [2]. »

1. Denys, *Ornithiaca*, éd. Didot, p. 124.
2. La moralité de la fable est la même que celle de la fable *le Loup et le Chien.*

LES ORIGINES GRECQUES

d

LES FABLES GRECQUES EN VERS

HOMÈRE[1]

Homère n'a pas composé des fables proprement dites, mais il en a constitué les éléments. Dans l'*Iliade*, il ne formule pas seulement des mythes relatifs aux Dieux, tels que ceux dont Babrios s'est inspiré dans *Apollon et Zeus* (p. 112) et dans *les Mariages des Dieux* (p. 114), mais encore il énonce des mythes moraux; telle est l'allégorie des *deux Tonneaux de Zeus* qu'Achille cite à Priam.

Vivre dans la douleur, tel est le sort que les Dieux ont fait aux misérables mortels; eux seuls sont exempts de soucis.

Deux Tonneaux sont placés devant le seuil de Zeus, et contiennent les dons qu'il répand. L'un distribue les maux, l'autre, les biens[2]. Lorsque le maître de la foudre les mélange, celui qui reçoit ses présents, tantôt endure le mal,

1. Iconographie. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 445, *Apothéose d'Homère*, bas-relief d'Archélaos de Priène. Ingres s'en est inspiré dans le tableau d'après lequel Balze frères et Dumas ont peint un plafond au Musée étrusque du Louvre.

2. Jean Cousin a, dans le *Livre de Fortune*, publié par M. Ludovic Lalanne d'après le manuscrit de l'Institut, illustré cette allégorie par un dessin : Jupiter est assis sur un nuage, tenant des foudres dans ses deux mains, entre deux tonneaux qui ont pour étiquettes, *Boni* (Tonneau du Bien), *Mali* (Tonneau du Mal).

Corrozet, dans son *Hécatongraphie*, a composé sur ce sujet un emblème intitulé : *Lyesse et Tristesse*, et La Fontaine s'en est inspiré dans le poème *le Quinquina*.

> Pour dispenser les biens et les maux de la vie,
> En deux tonneaux à part l'un et l'autre fut mis.
> Ceux de nous que Jupin regarde comme amis
> Puisent à leur naissance en ces tonnes fatales
> Un mélange des deux, par portions égales;
> Le reste des humains abonde dans les maux.

tantôt jouit du bien. Mais, si Zeus puise seulement à la source des douleurs, l'infortuné est condamné aux outrages; la faim dévorante le chasse par toute la terre; il erre en tous lieux et est méprisé par les Dieux et par les mortels. » (*Iliade*, XXIV.)

A cette allégorie correspond une fable de Babrios, *les Biens et les Maux* (p. 262).

Ensuite Homère prête la parole au Cheval d'Achille; il emploie la même précaution oratoire que la légende hébraïque de l'Anesse de Balaam (p. XXIX), ce qui fait supposer que cette fiction était nouvelle de son temps.

« Xanthe et Balie (dit Achille), songez à ramener votre maître dans les rangs des Grecs, lorsque nous cesserons de combattre; et ne l'abandonnez pas comme Patrocle, s'il vient à succomber. »

A ces mots, l'agile Xanthe incline la tête. Héra (Junon), aux bras éblouissants de blancheur, le doue un moment de la voix : « Oui, sans doute, nous te ramènerons plein de vie près de tes vaisseaux; mais, hélas! le jour de ton trépas approche, et la faute n'en sera pas à nous, mais à un dieu puissant, à l'inexorable Parque. N'accuse ni notre lenteur. ni notre mollesse, si les Troyens ont dépouillé Patrocle de ses armes, adresse tes reproches au dieu puissant qu'enfanta la belle Latone : c'est lui qui a frappé ton compagnon au premier rang pour couvrir de gloire le divin Hector. Oui, nous égalerons en vélocité Zéphyre, le plus rapide des vents; mais ta destinée est de tomber sous les coups d'un homme et d'un dieu. » (XIX.)

Enfin, Homère dépeint les caractères des animaux dans des comparaisons qui sont les origines premières de plusieurs fables (p. x).

HÉSIODE

Pendant le siècle qui s'est écoulé depuis Homère jusqu'à Hésiode, la fable grecque s'est constituée. Dans *les Travaux et les Jours* apparaît le premier modèle d'un

apologue complet, *l'Épervier et le Rossignol*[1]. Mais celui-ci fait corps avec le poème où il est inséré, comme les fables d'Horace (p. 5). Toutes les fables en vers de la première période ont la même forme.

Maintenant, quelle que soit leur sagesse, je raconterai aux rois une fable.

Un Épervier avait pris dans ses serres un Rossignol mélodieux et l'emportait à travers les nues. Le Rossignol gémissait, percé par les ongles de l'oiseau de proie. Celui-ci lui adressa ces dures paroles : « Pourquoi te plains-tu, malheureux? Tu es au pouvoir d'un plus fort que toi, tu vas où je t'emporte. Quelle que soit la douceur de tes chants, je ferai de toi ce que je voudrai, soit que je te mange, soit que je te lâche. » Ainsi parla l'Épervier au vol rapide et aux ailes étendues. Insensé qui ose lutter contre un plus puissant que lui! Vaincu, il ne recueille que l'outrage et la souffrance.

La moralité d'Hésiode a été remplacée par une autre moralité dans une fable grecque dont Abstemius s'est servi pour composer *le Rossignol qui propose à l'Épervier de racheter sa vie par une chanson*. La Fontaine en a tiré *le Milan et le Rossignol* (p. 340).

En outre, Hésiode a inséré dans *les Travaux et les Jours* l'allégorie de Pandore, qui a fourni une fable à Babrios, *l'Espérance* (p. 100).

ARCHILOQUE

Archiloque avait composé deux apologues qui ne nous sont point parvenus sous leur forme originale.

Le premier apologue, *le Renard et le Singe*, avait la forme d'une épître. Il en reste dix vers ïambiques.

Le Singe s'avançait séparé des autres animaux, seul en tête. Le Renard rusé vint au-devant de lui, méditant une fourberie... [Il se disait en lui-même :] « Celui-ci me le paiera. » [Pour rendre hommage au Singe,] il portait astu-

1. Iconographie. Voir Roux et Barré, *Herculanum et Pompéi*, t. V, p. 59, pl. 30, Épervier dévorant un Rossignol.

cieusement dans une main de l'eau, et dans l'autre du feu... [Il l'attira dans un piège] attaché à un gros bâton[1]. [Il lui dit :] « Comment osais-tu t'arroger un pareil honneur, ayant de telles fesses[2] ! » (Bergh, *Anthologia lyrica.*)

Le récit est complet dans l'apologue ésopique que nous donnons plus loin, et dont La Fontaine a tiré *le Renard, le Singe et les Animaux* (p. 336).

Le second apologue, *la Renarde et l'Aigle*, ne nous est connu que par l'imitation qu'en a faite Babrios (p. 263).

ALCÉE

La tradition attribue à Alcée une fable, *le Serpent et le Crabe*, qui ne nous est parvenue qu'en prose[3].

Un Serpent vivait avec un Crabe avec lequel il s'était lié d'amitié. Le Crabe, ayant un caractère droit, engageait le Serpent à renoncer à sa fourberie; mais celui-ci ne l'écoutait pas. Il s'ensuivit que le Crabe épia le moment où le Serpent dormait, lui saisit le cou avec une pince, et le serra jusqu'à l'étouffer. Voyant ensuite que le Serpent était étendu, après sa mort, il lui dit : « Tu aurais dû être ainsi droit et sans replis; tu n'aurais pas encouru le châtiment que je t'ai infligé. »

A la fable d'Alcée correspond une fable indienne, *la Grue et l'Écrevisse* (*Hitopadésa*, trad. de Lancereau, p. 180).

Dans le pays de Mâlava, il y a un étang qui porte le nom de Padmagarbha (qui produit le lotus). Une vieille Grue, qui avait perdu ses forces, restait au bord de cet étang et faisait semblant d'être triste. Une Écrevisse l'aperçut de loin et lui dit : « Pourquoi restes-tu là sans prendre de nourriture? — Les Poissons me servent de pâture, répondit la Grue, et des pêcheurs doivent venir ici les détruire; j'ai appris cette nouvelle dans les environs de la ville. N'ayant plus alors de quoi subsister, je ne pourrai

1. Voir la figure d'Oudry.
2. Le Renard reproche au Singe de ne pas avoir de queue; c'est le cas des Magots.
3. Ésope de Furia, 231; Halm, 344.

pas échapper à la mort. C'est cette certitude qui fait que je néglige de me nourrir. » Entendant ces mots, tous les Poissons se dirent en eux-mêmes : « Cette Grue se montre aujourd'hui disposée à nous protéger; il faut lui demander comment nous devons faire? — Grue, dirent les Poissons, dans la situation où nous sommes, quel est le moyen de nous sauver? — Le moyen de salut qui vous reste, répondit la Grue, c'est de vous réfugier dans un autre étang où je vous transporterai l'un après l'autre. — Soit, » dirent les Poissons effrayés. La méchante Grue prenait les Poissons un à un; puis elle les portait dans un endroit où elle les mangeait, et, en revenant, elle disait aux autres : « Je les ai mis dans un autre étang. » Cependant l'Écrevisse lui dit : « Grue, transporte-moi aussi dans cet étang. » La Grue, qui voulait aussi manger la chair d'une Écrevisse, dont elle n'avait jamais goûté, l'emporta respectueusement et la déposa à terre. L'Écrevisse, voyant le sol jonché d'arêtes, se dit à elle-même : « Ah, malheureuse! Je suis perdue! Eh bien! je vais agir comme la circonstance l'exige. » Cette réflexion faite, au moment où la Grue allongeait son cou pour la tuer, l'Écrevisse lui coupa le cou avec ses pinces, et elle mourut.

La Fontaine a connu la fable indienne par le *Livre des Lumières* (I, f. 12); il en a fait *les Poissons et le Cormoran*.

STÉSICHORE

Homère, dans une comparaison de l'*Iliade*, avait dépeint la lutte de l'Aigle et du Serpent (p. XVI). Stésichore, cité par Aristote pour la fable *le Cheval et le Cerf* (p. XV), avait, à l'imitation d'Homère, composé sur *le Combat de l'Aigle et du Serpent* un petit poème dont le cadre était formé par une légende de Sicile[1].

1. Cette légende a été résumée dans un apologue grec, *l'Aigle et le Dragon*, dont Al-Vaëz a tiré *le Faucon et le Roi*, dans l'*Anwairi-Sohaili :* « Un jour que le Sultan chassait, il chercha un ruisseau pour étancher sa soif. Il en découvrit un et détacha la tasse d'or pendue à l'arçon de sa selle. Comme l'eau ne venait que goutte à goutte, il fut très longtemps à la remplir; il la portait à sa bouche, lorsque le Faucon, perché sur son poing, renverse d'un coup d'aile la tasse et l'eau. Transporté de colère, le Sultan jette le Faucon par terre avec

L'analyse qu'en avait faite Cratès de Pergame nous a été conservée par Élien (*De la Nature des animaux*, XVII, XXXVII).

Seize moissonneurs, altérés par la chaleur du soleil, envoyèrent l'un d'eux puiser de l'eau à une source voisine. Celui-ci s'y rendit, tenant à sa main droite sa faucille et portant sur une épaule le vase qu'il voulait remplir. En arrivant à la fontaine, il trouva un Aigle qui était étroitement serré dans les replis d'un Serpent et qui allait être étouffé. En effet, l'Aigle s'était abattu sur le Serpent; mais il n'avait pas réussi dans son attaque, et il n'avait pas pu, pour parler comme Homère, porter de la nourriture à ses petits; s'étant trouvé pris dans les replis du Serpent, il allait périr au lieu de faire périr son adversaire. Le moissonneur, sachant que l'Aigle est le messager et le ministre de Zeus, et que d'ailleurs le Serpent est un animal nuisible, le coupe de sa faucille et délivre l'Aigle des liens qui l'enveloppaient. Cela fait, il se hâte de puiser de l'eau, la rapporte, la mélange au vin et en verse à tous ses compagnons. Ceux-ci boivent copieusement en mangeant. Quant au moissonneur qui avait apporté l'eau, il se prépare à boire à son tour après avoir servi les autres. Au moment où il approche la coupe de ses lèvres, l'Aigle auquel il avait sauvé la vie, et qui par bonheur se trouvait là, pour lui témoigner sa reconnaissance, s'abat sur la coupe, la bouscule et renverse ce qu'elle contenait. Le moissonneur, altéré par la soif, lui dit avec indignation : « Est-ce ainsi que toi (car il reconnaissait l'oiseau) tu t'acquittes envers ton bienfaiteur? Est-ce convenable? Qui voudra désormais rendre service à autrui par respect pour Zeus qui veille sur la reconnaissance due à un bienfaiteur? » Tel était le langage que la soif lui faisait tenir. Tout à coup il se tourne vers les convives, et les voit rendre le dernier soupir. Le Serpent, comme il est probable, avait empoisonné l'eau de la source. Ainsi l'Aigle s'acquitta envers le moissonneur auquel il devait la vie en lui rendant un service pareil.

tant de force qu'il l'étend mort à ses pieds. Son écuyer étant arrivé, il lui ordonne de chercher la source du ruisseau pour y puiser de l'eau avec plus de facilité. L'écuyer fait quelques pas et découvre une fontaine au milieu de laquelle il voit étendu un énorme serpent. »

LES FABLES GRECQUES EN PROSE

VIE D'ÉSOPE. L'origine d'Ésope est incertaine. Tout ce que l'on sait par Hérodote, c'est qu'il fut esclave à Samos sous le règne d'Amasis et qu'il eut pour maîtres successivement Iadmon et Xanthos. Ayant fini par être affranchi, il obtint quelque considération à Samos où il récita dans l'assemblée du peuple *le Renard, les Tiques et le Hérisson* (p. 413). Puis il s'embarqua pour voyager en Grèce, et composa pendant la traversée la plaisanterie intitulée *Ésope sur un vaisseau* (p. LX). Il visita plusieurs villes et se rendit enfin à Delphes, où, par son langage caustique, il excita contre lui la colère des habitants qui le condamnèrent à mort sous prétexte qu'il avait dérobé une coupe d'or au temple d'Apollon pythien (p. 360). Il fut précipité du haut d'un rocher après avoir vainement essayé d'obtenir sa grâce en récitant *l'Aigle et l'Escarbot* (p. 359).

La fin tragique d'Ésope n'empêcha pas sa renommée de se répandre dans la Grèce. Il fut surnommé par excellence le Fabuliste et le Conteur. Plutarque le fit figurer dans le *Banquet des sept Sages*, en lui prêtant le rôle d'un homme qui raille les autres par des bons mots et par des fables, *le Loup et les Bergers*, etc. Ensuite Philostrate fit la description d'un tableau ingénieux dont Ésope était le héros[1].

1. La description de Philostrate nous apprend que les apologues d'Ésope lui paraissaient mériter de fournir des sujets aux peintres. Blaise de Vigenère en a donné une traduction inexacte dans les *Images ou Tableaux de plate peinture des deux Philostrate* (1614); il y a joint une estampe de grande dimension dessinée par Caron, et gravée par Gautier; elle n'est point composée dans le goût antique, mais elle fait connaître comment on se représentait alors Ésope d'après la *Vie* attribuée à Planude.

Ayant acquis de l'honneur à cause d'Ésope, les Apologues[1] approchent de la porte du Sage pour lui ceindre la tête de bandelettes et lui offrir une couronne de feuilles vertes. Celui-ci vient de composer un apologue; il l'indique par un sourire et par ses yeux baissés vers la terre. Le peintre a compris que la composition des apologues exige un esprit calme. Il a d'ailleurs habilement personnifié les Apologues : car, en joignant des Hommes à des Animaux, il a formé autour d'Ésope un chœur dont il lui a emprunté les personnages. Le Renard est le coryphée; il joue un rôle dans un grand nombre de récits, comme Dave dans les comédies. (*Images*, p. 344 ; éd. Didot.)

Enfin, tout ce que l'érudition byzantine connaissait sur Ésope fut réuni dans la *Vie d'Ésope* attribuée à Planude qui n'en est point l'auteur, mais probablement l'éditeur[2]. Elle comprend deux parties rédigées à des époques différentes. La plus ancienne, qui est la partie principale, fait l'histoire d'Ésope depuis le temps où il fut vendu comme esclave en Asie jusqu'au temps où il se rendit à la cour de Crœsos et depuis son départ pour la Grèce jusqu'à sa mort. La partie la plus récente, qui n'est qu'une interpolation, rapporte les prétendues aventures d'Ésope à la cour de Lycéros et à celle de Nectanébo : anachronisme évident, puisque Nectanébo est postérieur de deux siècles à Crœsos[3]. La Fontaine, en abrégeant cette biographie fabuleuse, en a tiré l'introduction dont il avait besoin pour ses fables.

1. Nous mettons Apologues et non Fables, parce que les Fables ne sauraient être figurées par les Hommes dont Philostrate parle plus loin.
2. Eberhard a donné une édition critique de la *Vie d'Ésope* dans les *Fabulæ romanenses græce conscriptæ* de la Bibliothèque grecque de Teubner, 1872.
3. La première partie forme un recueil de contes grecs : l'anneau public de Samos enlevé par un aigle qui le laisse tomber dans le sein d'un esclave, etc. La seconde partie forme un recueil de contes orientaux : les enfants enlevés dans des paniers par des aiglons, les énigmes de Nectanébo (p. XLI).

PORTRAIT D'ÉSOPE. Phèdre rapporte que les Athéniens avaient élevé une statue à Ésope[1]. Agathias atteste que cette statue était l'œuvre de Lysippe et qu'elle fut transportée à Constantinople. Elle représentait le fabuliste sous la forme d'un vieillard[2]; mais elle ne lui donnait certainement aucun des traits grotesques qui lui sont attribués dans la *Vie d'Ésope*.

Si le portrait qu'on y lit n'a aucune valeur historique, cependant l'écrivain grec ne l'a pas inventé. Il a dû l'emprunter à une tradition populaire[3], d'après laquelle le fabuliste cachait sa sagesse sous un extérieur grotesque et ressemblait à Thersite, comme Socrate ressemblait à Silène et à Marsyas. Quoi qu'il en soit, ce portrait fut accepté au siècle de Louis XIV, et il donna l'idée d'une statue qui fut placée à l'entrée du Labyrinthe du jardin de Versailles, en face la statue de l'Amour[4].

Depuis cette époque, on a découvert à la villa Albani un buste dans lequel on a reconnu un buste d'Ésope : le corps est difforme, mais le masque est noble. De plus,

1. « Les Athéniens élevèrent une statue au génie d'Ésope, et placèrent un esclave sur un piédestal éternel, pour montrer que la voie est ouverte à tous les hommes, et que la gloire est le prix du mérite et non de la naissance. » (Phèdre, Épilogue du livre II.)

2. Agathias atteste que cette statue était l'œuvre de Lysippe :
« Statuaire de Sicyone, vieux Lysippe, tu as placé avec raison la statue d'Ésope le Samien devant les sept sages; car ceux-ci ont mis de la rigidité, non de la persuasion, dans leurs enseignements. Mais Ésope, dans ses fables pleines de raison, dans ses fictions ingénieuses qui donnent des conseils opportuns, tout en jouant, persuade sérieusement la tempérance et la sagesse. On fuit de dures exhortations, tandis que les préceptes du Samien ont le charme doux et puissant de l'apologue. » (*Anthologie grecque*, t. II, p. 186, § 332.)

3. Une légende analogue sur Lokman a cours chez les Arabes. Elle est dérivée de celle d'Ésope.

4. Les deux statues, en plomb polychrome, par Legras et par Tuby, sont aujourd'hui placées dans le bosquet de l'Arc de triomphe. — Vélasquez a, de son côté, peint d'imagination un portrait d'Ésope gravé par La Guillermie. C'est un vieillard drapé dans un manteau espagnol; la tête a un air d'ironie qui est très expressif.

le Cabinet des médailles possède, sous le n° 2041, une pierre gravée qui représente le buste d'Ésope[1].

FABLES ÉSOPIQUES. Les apologues que citent Platon, Xénophon, Aristophane, Aristote, Plutarque, Lucien, Élien, ne font point connaître le style d'Ésope, mais sa méthode et son caractère.

La méthode d'Ésope est expliquée dans la *Rhétorique* d'Aristote (II, xx). Le fabuliste insérait des apologues dans ses discours ou dans sa conversation à titre d'exemples fictifs. On peut prendre pour type à cet égard *le Renard, les Tiques et le Hérisson* (p. 413).

Quant au caractère sarcastique d'Ésope, il apparaît clairement dans une fable mise en vers par Babrios, *Zeus, Poseidôn, Athêna* (p. 101), où il semble s'être peint lui-même sous les traits de Mômos. On peut en rapprocher le conte intitulé *Ésope sur un vaisseau*[2].

Ésope le conteur, étant de loisir, monta sur un vaisseau. Les matelots lui ayant adressé une raillerie qui appelait une réplique, il leur dit :

« Dans l'origine, l'eau régnait avec le chaos[3]. Zeus, voulant faire apparaître la terre, lui ordonna de boire la mer à trois reprises[4]. Au premier coup, elle découvrit les montagnes; au second coup, elle mit à nu les plaines; si elle boit l'eau une troisième fois, elle rendra votre art inutile. »

1. ICONOGRAPHIE. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 628-629.

2. Gitlbauer, p. 44, fable ïambique.

3. Allusion au système de Thalès, d'après lequel l'eau était le principe de toutes choses.

4. Aristote cite cette fable dans sa *Météorologie* (II, III) : « Si quelqu'un croit, avec Démocrite, que l'eau de la mer diminue peu à peu et qu'elle finira par être épuisée, il professe une opinion qui ne diffère point de celle qui est exprimée dans les fables d'Ésope. En effet, celui-ci a imaginé que Charybde ayant englouti l'eau de la mer à deux reprises, elle avait, au premier coup, découvert les montagnes; puis, au second coup, fait apparaître les continents; qu'enfin, au troisième coup, elle mettrait la mer à sec. Cette fiction n'était pas mauvaise chez Ésope qui était irrité contre les matelots.

Comme les chants d'Homère, les apologues d'Ésope furent longtemps transmis par la tradition orale. Enfin on sentit le besoin d'en faire un recueil qu'Aristophane mentionne dans *les Oiseaux*[1]. On y inséra les apologues qui avaient été composés en vers avant Ésope et qui avaient été mis en prose pour les besoins de la conversation. On y ajouta plus tard les apologues qui furent imaginés sur le modèle de ceux d'Ésope.

Fables libyques. A côté des Fables ésopiques, Aristote et Quintilien nomment les Fables libyques sans leur attribuer aucun caractère distinctif. On en peut juger par *l'Aigle et l'Archer* (p. 220) et par *l'Autruche de Libye* (p. 180). Élien, dans *l'Histoire des Animaux* (VI, LI), nous a conservé une autre fable de cette espèce, *l'Ane et le Dipsade*.

Lorsque Prométhée déroba le feu, Zeus fut indigné de ce vol, et donna à ceux qui l'avaient dénoncé un remède contre la vieillesse. Ceux-ci chargèrent ce remède sur le dos d'un Ane. Comme on était en été, l'Ane, fatigué par le fardeau, avait très soif; il approcha d'une fontaine pour y boire, mais un Serpent qui la gardait l'arrêta et le fit reculer. Alors l'Ane, torturé par la soif, offrit au Serpent de lui donner le remède qu'il portait s'il le laissait boire. Le marché conclu, l'Ane but, et le Serpent se dépouilla de sa vieillesse; mais il prit en outre la soif de l'Ane[2].

Quoi donc? Suis-je l'auteur de cette fable? pas le moins du monde. Car, avant moi, elle a été racontée par Sophoclès le tragique, par Dinolochos adversaire d'Épicharmos, par Ibycos de Rhégium, par Aristias et par Apollophanès, poètes comiques.

Fables milésiennes. Les anciens appelaient Fables milésiennes de petits récits qui roulaient sur des aven-

1. « Tu es un ignorant, tu n'as aucune curiosité, tu n'as pas étudié Ésope. »

2. Le Dipsade (de δίψα, soif) est un serpent de Libye, dont la morsure cause une soif inextinguible et mortelle.

tures amoureuses, comme *la Femme et le Laboureur* (p. 312).

Recueils ésopiques. Les Fables ésopiques, libyques, milésiennes, sont confondues toutes ensemble dans les recueils que nous possédons. La Fontaine en a consulté deux, l'Ésope latin, dont Corrozet et Haudent s'étaient servis avant lui[1], *Æsopi phrygis et aliorum fabulæ*, et l'Ésope grec-latin de Nevelet, *Mythologia æsopica*[2]. Le travail de Nevelet a été amélioré pour le texte grec par Furia (*Fabulæ æsopicæ*, Leipzig, 1810; recueil réimprimé à l'usage des classes par Holtze), par Coraï (Paris, 1810), par Halm qui a tiré des recueils précédents un recueil à l'usage des classes (Leipzig, 1872).

1. L'Ésope latin publié à Lyon, en 1537, par Vincent (édition élégante en italique, où chaque feuille forme 20 pages), contient en latin :
la Vie d'Ésope;
33 fables traduites du grec par L. Valla;
73 fables traduites du grec par un Anonyme;
42 fables de l'*Æsopus* en vers élégiaques, mises en prose par Guillaume de Gouda (avec 3 fables tirées d'Horace);
36 fables traduites du grec par Adrien Barland;
38 fables d'Avianus mises en prose et abrégées par Hermann;
100 fables traduites du grec par Rimicius;
un choix de fables empruntées à Érasme et à d'autres auteurs;
200 fables d'Abstemius.

2. La *Mythologia æsopica* de Nevelet contient (avec des figures sur bois de Virgile Solis) :
la Vie d'Ésope, grec-latin;
197 fables ésopiques, grec-latin;
40 fables d'Aphthonios, grec-latin;
54 quatrains d'Ignace, grec-latin;
5 livres de fables de Phèdre;
42 fables d'Avianus en vers élégiaques;
60 fables de l'*Æsopus* en vers élégiaques;
200 fables d'Abstemius.

LES FABLES FRANÇAISES DU MOYEN AGE

MARIE DE FRANCE

Dès que la langue française fut formée, des trouvères s'essayèrent à mettre en vers des fables ésopiques qu'ils connaissaient par la tradition, grâce à Romulus qui avait paraphrasé Phèdre (p. 7) et à Avianus qui avait mis en vers latins un certain nombre de sujets traités par Babrios (p. 9). Le recueil le plus intéressant est celui de Marie de France, qui a puisé dans un Romulus contenant des apologues ésopiques mélangés à des contes du Moyen Age[1]. Elle a écrit 103 fables qui n'ont été publiées qu'au commencement de notre siècle[2], mais qui étaient encore lues dans des manuscrits au siècle de Louis XIV[3]. La langue en est si ancienne qu'elle n'est plus intelligible sans la connaissance du vieux français[4]. La Fontaine, qui aimait beaucoup le vieux français, a dû lire avec soin l'œuvre de Marie de France. Pour le style, toute imitation était impossible. Pour les idées, il a pu lui faire des emprunts; entre

1. Marie n'a point travaillé sur le texte latin, mais sur une traduction anglaise du roi Henri Ier Beauclerc. (Hervieux, *Phèdre*, t. I, p. 581-592; t. II, p. 498-582).

2. Roquefort, *Œuvres de Marie de France*, 1832.

3. Il y avait dans les grandes familles de beaux manuscrits qui étaient conservés avec un soin religieux. Parmi les 13 manuscrits des Fables de Marie que possède la Bibliothèque nationale, 5 ont appartenu à des hommes célèbres, le président Fauchet, le président de Thou, Baluze, le chancelier Séguier, Colbert.

4. La Fontaine dit à ce sujet dans sa préface de 1668 : « Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples non seulement chez les étrangers, mais encore chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme des étrangers. »

autres choses, il lui doit le Follet des *Souhaits*, le début de la fable *le Loup et les Bergers* (p. 404).

LES YSOPETS

Les fables de l'*Æsopus* latin en vers élégiaques ont été traduites en vers français dans les deux *Ysopets* qui ont été publiés par Robert dans les *Fables inédites des* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles*. Le plus complet se recommande à la fois par sa valeur littéraire et par la beauté des miniatures dont le nombre égale celui des fables. Il comprend deux parties, l'*Ysopet* (composé de 64 fables latines en vers élégiaques, qui sont suivies chacune d'une traduction française en vers octosyllabiques), et de l'*Avionnet* (composé de 17 fables d'Avianus qui sont également suivies chacune d'une traduction française en vers octosyllabiques). La célébrité de ce manuscrit, qui fit partie de la Bibliothèque du Roi, a peut-être amené La Fontaine à en prendre connaissance. Dans le *Conseil tenu par les Rats*[1], il semble faire allusion à la fable *des Souris qui firent concille contre le Chat*[2].

LE ROMAN DE RENART[3]

Le *Roman de Renart* est une vaste composition de 30000 vers de huit syllabes à rimes plates, forme ordi-

1. J'ai maints chapitres vus
Qui pour néant se sont ainsi tenus;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.

2. Robert, *Fables inédites*, t. I, p. 100.

3. Robert, *Fables inédites*, t. I, p. CXX, *le Roman de Renart;* p. CXXXIII, *Renart le Contrefait;*

Rothe, *les Romans du Renard examinés, analysés et comparés*, 1845 : *Isengrinus*, *Reinardus Vulpes*, *Reineke Fuchs*, *Roman de Renart*, *Couronnement de Renart*, *Renart le Nouvel*, *Renart le Contrefait;*

Paulin Paris, *les Aventures de maître Renart et d'Ysengrin son compère*, mises en nouveau langage, 1861;

Lenient, *la Satire en France au Moyen Age*, 1877;

Aubertin, *Histoire de la Langue et de la Littérature françaises au Moyen Age*, t. II, p. 44.

naire pour les fabliaux. Elle comprend trente-deux récits, nommés *branches*, qui ont été rédigés par des auteurs différents. Le poème n'est donc qu'un assemblage dont l'unité consiste en ce que tous les épisodes se rattachent à deux idées principales, la *querelle d'Ysengrin le Loup et de Renart le Goupil*, le *Jugement de Renart*. On y trouve l'imitation et le développement de plusieurs fables ésopiques[1].

I. — Renart, venant voir Ysengrin et sa femme Hersent dans leur tanière, leur vole trois jambons. Il joue ensuite un mauvais tour à Hersent, puis bat et injurie les petits. De cette aventure naît la querelle d'Ysengrin et de Renart qui, par la ruse, triomphe toujours de la force de son compère, de même qu'il dupe les autres animaux avec lesquels il se trouve en rapport. Il vole une andouille à Tybert le Chat, mange du poisson sur une charrette et rapporte des anguilles à sa femme Hermeline et à ses enfants Percehaie et Malebranche; il persuade Ysengrin de se faire moine pour avoir de quoi manger, et, sous prétexte de le tonsurer, lui brûle la tête avec de l'eau bouillante; il le conduit ensuite pêcher des anguilles dans un vivier, où la queue du malheureux est prise par l'eau qui congèle et coupée par un vilain[2]. Cependant il éprouve lui-même quelques mésaventures : il s'empare du Coq Chanteclair auquel il a demandé de chanter les yeux clos, mais il ouvre mal à propos la gueule pour répondre aux injures des vilains, et il voit le Coq s'envoler en le raillant; il engage la Mésange à venir le baiser, sous prétexte que le Lion a fait jurer la paix à tous les animaux, mais il est joué par l'oiseau qui ne lui laisse happer qu'un peu de mousse, et il est obligé de fuir devant des chiens[3], etc. Il prend ensuite sa revanche : il fait couper la queue à Tybert; il chasse avec Ysengrin et avec Noble le Lion qui, mécontent du partage fait par le Loup, lui arrache la peau de la tête[4]; il voit Pinçart le Héron pêcher dans une rivière

1. La querelle du Loup et du Renard est indiquée dans les fables de Babrios. Voir p. 93, p. 146, p. 202.
2. Le Renard joue un tour analogue au Loup dans la fable 130 de Babrios, p. 202.
3. Voir ci-après *le Coq, le Chien et le Renard*, p. 366-371.
4. Corrozet, 64, *Du Lyon, de l'Asne et du Regnard.*

et s'empare de lui par un stratagème[1]; il descend imprudemment dans un puits, mais il en sort en invitant Ysengrin à venir partager sa félicité (p. 411); il flatte Tiercelin le Corbeau pour le faire chanter, et lui ravit son fromage (p. 124). D'un autre côté, Ysengrin veut engager la jeune jument Rainsant à lui tenir compagnie, et, prié de lui tirer une épine du pied, reçoit un grand coup sur la tête (p. 190).

II. — Ysengrin, dans son repaire, pense à la honte que Renart lui a faite en la personne de Hersent et de leurs petits. Il va se plaindre au roi, Noble le Lion, qui assemble une cour plénière[2]. Renart y est condamné à être pendu, mais il échappe à la mort en offrant de prendre la croix et d'aller outre mer. Il entreprend en effet un pèlerinage[3], mais il revient bientôt chez lui, à Maupertuis, d'où il est appelé encore une fois à la cour du Roi. Il n'y vient pas; Ysengrin excite contre lui le courroux du Roi qui tombe malade. Alors Renart, déguisé en pèlerin, se rend à la cour et apaise le Roi en lui disant qu'il a été à Salerne consulter les médecins pour lui rendre la santé, et fait écorcher vif Ysengrin (p. 389-393). Il est reconduit chez lui avec honneur. Il va ensuite se promener en compagnie de Tybert, fuit devant les chiens, tandis que Tybert grimpe sur un arbre[4], etc. Il s'introduit dans un château et se cache parmi les peaux suspendues au plafond[5]. Arrivé au terme de ses exploits, il regagne Maupertuis où il est soigné par Hermeline qui fait croire à son trépas en montrant aux messagers de Noble le tombeau d'un vilain.

1. La Fontaine, *le Héron*, VII, 4.
2. La Fontaine décrit une cour plénière dans *la Cour du Lion*, p. 163.
3. La Fontaine, *le Chat et le Renard*.
4. La Fontaine, *le Chat et le Renard*.
5. La Fontaine, *le Renard anglois*.

LES FABLES INDIENNES DU MOYEN AGE

Un certain nombre de fables indiennes donnent lieu à des rapprochements avec des fables ésopiques. Il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur leur histoire pour comprendre la raison de cette ressemblance.

Avant Alexandre, les Grecs n'ont connu que les produits de l'Inde et quelques légendes transmises par la tradition orale. Élien en cite une qui a un caractère original, *le Prince métamorphosé en Alouette.*

Un roi de l'Inde avait un fils cadet que ses frères aînés, étant méchants et injustes, méprisaient pour sa jeunesse. Ils ne témoignaient même aucun respect pour leur père et leur mère à cause de leur vieillesse. Ceux-ci, afin de se soustraire aux outrages, quittèrent leur palais et s'enfuirent avec leur fils cadet. Ils moururent de fatigue en chemin. Cependant leur fils ne négligea pas de leur rendre les derniers devoirs; il ensevelit leurs cendres dans son propre corps en se fendant la tête avec son épée. Admirant la piété sublime de cet enfant, le Soleil, qui voit tout, le métamorphosa en un oiseau beau et vivace, et lui mit une aigrette sur la tête en souvenir de l'action qu'il avait faite pendant sa fuite. Les Athéniens racontent un prodige semblable sur l'Alouette huppée; ils ont sur ce sujet une fable à laquelle Aristophane me paraît faire allusion dans *les Oiseaux* :

« Tu es un ignorant et un insouciant; tu n'as jamais feuilleté Ésope. Car celui-ci dit que l'Alouette naquit avant tous les autres êtres, avant la Terre même; son père mourut de maladie; comme la Terre n'existait pas encore, il resta cinq jours sans sépulture; *l'Alouette, dans l'embarras, se décida à ensevelir son père dans sa tête.* »

Il est vraisemblable que les Grecs, ayant entendu raconter la fable des brahmanes sur la Huppe, l'appliquèrent à un autre oiseau (l'Alouette huppée). En effet, les brahmanes rapportent que bien des siècles se sont écoulés depuis l'époque où la Huppe, qui avait encore la forme humaine et était dans

l'enfance, accomplit envers ses parents cet acte sublime de piété. (*De la Nature des animaux*, XVI, v.)

L'expédition d'Alexandre établit des relations directes entre la Grèce et l'Inde. Elle donna des notions assez précises sur les contrées parcourues par les Macédoniens et sur les mœurs de leurs habitants, à l'exclusion de leur littérature, parce que les Grecs ne prirent jamais connaissance de la langue dans laquelle étaient composés les poèmes et les contes transmis par la tradition orale. Au contraire, les Brahmanes et les Bouddhistes firent des emprunts à la civilisation des conquérants. Il est donc probable qu'ils imitèrent quelques apologues ésopiques en les appropriant à leur génie national. Ils possédaient d'ailleurs avant l'expédition d'Alexandre des fables dans plusieurs desquelles se montre l'influence exercée soit par les traditions orales, soit par les monuments figurés de la Chaldée et de l'Assyrie, de la Perse et de l'Égypte.

Le Taureau, les deux Chacals et le Lion[1].

Un fils de marchand, ayant résolu de se rendre de Mahilaropya (Méliapour, près de Madras) à Mathoura (dans la province d'Agra), fut obligé d'abandonner en chemin un des Taureaux qui traînaient son chariot, *Sandjivaka* (Serviteur), parce qu'il s'était cassé la jambe. Cependant celui-ci se remit, grâce au repos et au pâturage que lui fournit une forêt voisine. Un jour, le roi de cette forêt, le Lion *Pingalaka* (Fauve) l'entendit beugler et il en fut effrayé ; comme il avait dans sa suite deux Chacals, *Karataka* (Corneille) et *Damanaka* (Dompteur), il chargea Damanaka de découvrir la cause du bruit qu'il avait entendu. Celui-ci reconnut que le bruit avait été produit par le beuglement d'un Taureau ;

1. *Pantchatantra*, trad. de Lancereau, I, 1. Nous analysons.
2. Par altération phonétique, les noms sanscrits des Chacals sont devenus en syriaque *Kalilag et Damnag,* en arabe *Kalila et Dimna;* par suite, le recueil syriaque s'appelle le *Livre de Kalilag et Damnag;* le recueil arabe, le *Livre de Kalila et Dimna.*

il l'amena à venir rendre hommage au Lion en lui demandant sa protection. Cependant il n'eut pas lieu d'être satisfait de son œuvre; car il vit le Lion se lier d'une étroite amitié avec le Taureau, tandis qu'il fut lui-même négligé et perdit tout crédit. Pour se venger et recouvrer sa place de ministre, après avoir conféré longtemps avec son compagnon, il brouilla les deux amis; il fit croire au Lion que le Taureau voulait l'attaquer, et au Taureau que le Lion avait résolu de le tuer, puis il les mit en présence. Tous deux engagèrent un terrible combat où le Lion fut vainqueur.

Le combat du Lion et du Taureau décrit une figure qui est un lieu commun de l'art oriental. La fourberie et l'éloquence du Chacal Damanaka ont pour type la fourberie et l'éloquence du Chacal de la fable chaldéenne (p. XIV); enfin l'idée de désunir des amis pour se tirer d'affaire se trouve dans une fable de Babrios, *le Lion et les trois Taureaux* (p. 82).

L'Oiseau aux deux becs[1].

Jadis il existait un oiseau qui avait un seul corps et deux têtes. L'une de ces têtes mangeait constamment des fruits exquis pour procurer à son corps le bien-être et la santé. L'autre tête en conçut un sentiment de jalousie et se dit à elle-même : « Pourquoi cette tête mange-t-elle constamment des fruits exquis, tandis que je n'en ai jamais obtenu un seul? » Elle prit un fruit vénéneux et le mangea, de sorte que les deux têtes périrent en même temps.

L'oiseau mis en action dans ce récit n'a pas été imaginé par le fabuliste indien. On a trouvé à Euiuk, dans l'ancienne Cappadoce, un Aigle à deux têtes[2], dont chacune des deux serres étreint un lièvre. (Voir la figure 16.)

1. Stanislas Julien, *Avadânas*, t. II, f. 105, p. 100. La fable se trouve aussi dans le *Pantchatantra*, V, 14, p. 352.

2. L'Aigle bicéphale, sous le nom de Hamca, a figuré sur les monnaies des princes turcomans qui, au XIIIe siècle, régnaient sur l'Euphrate et en Syrie. Il fut adopté ensuite par les empereurs d'Occident, puis par l'Autriche et la Russie. (Perrot, *Cappadoce*, p. 682.)

Le Tisserand qui se fit passer pour Vichnou [1].

Un tisserand tomba amoureux d'une princesse qu'il avait aperçue dans une fête religieuse. Mais comment lui faire connaître ses tendres sentiments? Un charron, son ami, le tira d'embarras : il lui fabriqua un Garoudha (oiseau qui sert de monture à Vichnou), lequel se mouvait au moyen d'une cheville, et une paire de bras armés de la conque, du disque, de la massue et du lotus, avec le diadème et le joyau de la poitrine. Puis il fit monter sur le Garoudha le tisserand orné des insignes de Vichnou. Celui-ci s'envola vers le sommet du palais et alla présenter ses hommages à la princesse ; mais elle lui demanda de prouver sa divinité en délivrant la ville qui était alors assiégée par des ennemis. Pour gagner les bonnes grâces de la princesse, le tisserand promit de s'élever dans les airs le lendemain et de lancer ses flèches contre les ennemis au moment où les soldats de la ville sortiraient pour les combattre. Vichnou l'aperçut, et, craignant de perdre ses honneurs si celui qui le représentait n'était pas victorieux, il lui communiqua une force surhumaine, de sorte que les assiégeants furent épouvantés et exterminés. En reconnaissance, le roi accorda au tisserand la main de sa fille [2].

C'est une transformation d'une légende chaldéenne conservée par la tradition orale chez les Arabes [3]. D'après cette légende, Nemrod essaya d'escalader le ciel en se faisant enlever dans les airs par un Aigle. La même tentative est attribuée à Alexandre par le faux Callisthène [4], tandis que, dans la *Vie d'Ésope*, des Aiglons enlèvent dans des paniers des enfants chargés de bâtir une tour en l'air sur la demande de Nectanébo.

1. *Pantchatantra*, I, 6.
2. De cette fiction sont dérivés *le Cheval enchanté* dans les *Mille et une Nuits*, et l'*Histoire de Malek et de Schirine* dans les *Mille et un Jours*.
3. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. IV, p. 74.
4. Iconographie. Cette légende, introduite au Moyen Age dans le roman de *Renard le Contrefait* (Robert, *Fables inédites*, t. I, p. cxli), est représentée à Venise sur un bas-relief de Saint-Marc. (Bayet, *l'Art byzantin*, p. 189.) — Firdousi attribue la même aventure au roi de Perse Kaoüs. (*Livre des Rois*, trad. de Mohl, t. II, p. 31.)

Le Singe et le Crocodile[1].

Dans un endroit proche de la mer était un djambou (pommier rose) où demeurait un Singe. Un Crocodile se lia d'amitié avec lui. Il prit l'habitude de porter à sa femelle quelques-uns des fruits que lui donnait le Singe. Celle-ci lui dit : « Celui qui mange de tels fruits pareils à l'ambroisie doit avoir un cœur d'ambroisie; si tu veux me conserver pour femme, donne-moi son cœur, afin que je le mange; sinon, je jeûnerai à ton intention jusqu'à ce que mort s'ensuive. » Après avoir vainement combattu cette résolution, le Crocodile finit par céder et fit monter le Singe sur son dos pour traverser l'eau. Puis, quand il fut avec lui sur la mer, il lui dit : « O mon ami, je t'emmène pour te faire mourir par ordre de ma femme qui a envie de manger ton cœur; rappelle-toi donc à ta divinité protectrice. » Le Singe lui répliqua : « Mon cher, si c'est ainsi, pourquoi donc ne me l'as-tu pas dit là-bas? car je tiens toujours mon cœur bien caché dans un creux du djambou. » Ayant obtenu du Crocodile d'être reconduit à l'arbre qui lui servait de demeure, il s'élança sur le rivage et se moqua du Crocodile : « Fi! sot traître! est-ce que personne a deux cœurs? Va-t'en donc et ne reviens plus ici. »

A la première lecture, la fable indienne paraît n'être qu'une imitation libre de la fable de Babrios qui a fourni à La Fontaine *la Grenouille et le Rat* (p. 269). Mais elle contient une circonstance qui lui est propre : le Singe affirme avoir placé son cœur dans le creux d'un arbre. Cette circonstance, qui est étrangère à l'apologue grec, se trouve dans le conte égyptien des *deux Frères*, où Bitiou dit à Anoupou[2] : « J'irai au val de l'Acacia. Or, voici ce que tu feras pour moi; tu viendras prendre soin de moi, si tu apprends qu'il m'est arrivé quelque chose. Car j'enchanterai mon cœur, je le placerai sur le sommet de la fleur de l'Acacia; et, si on coupe l'Acacia et que mon cœur tombe à terre, tu viendras le chercher; une fois que tu l'auras trouvé, mets-le dans un vase d'eau fraîche; alors je vivrai de nouveau, je rendrai le mal que l'on m'aura fait. »

1. *Pantchatantra*, IV, 1.

2. Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte ancienne*, p. 14. Le rapprochement est indiqué dans l'Introduction, p. XVIII.

Le Trône aux trente-deux figures.

Un bas-relief du palais de Sargon représente deux eunuques portant un trône dont le siège est soutenu par deux Atlantes assyriens[1]; Sennachérib devant Lachis est assis sur un trône analogue, mais plus richement orné : il a douze Atlantes de chaque côté[2]. La tradition s'est transmise aux rois de Perse : on voit au palais de Persépolis un bas-relief où est figuré un trône plus riche encore ; il a quinze Atlantes, et ce ne sont pas des ornements imaginés uniquement pour la décoration ; chacun d'eux offre un type différent, et personnifie une des provinces soumises au souverain[3]. Il ne restait plus qu'à leur donner la vie et la parole. C'est ce qu'a fait un auteur indien qui a pris pour cadre d'un recueil de contes la description d'un trône semblable, sous ce titre : *le Trône aux trente-deux figures de l'auguste Vikramaditya*[4].

L'auguste Vikramaditya, roi d'Avanti[5], avait reçu des Dieux un trône en pierreries orné de trente-deux figures. Après sa mort, il n'y eut plus personne qui fût digne de s'asseoir sur ce trône, lequel fut enfoui dans le sol. Quelque temps après, le roi Bhoja retrouva ce trône, le fit transporter dans sa capitale et voulut s'asseoir dessus. Mais, quand il s'approcha, la première figure lui adressa la parole : « Écoute, roi Bhoja. Celui-là seul est digne de s'asseoir sur ce trône qui a une grandeur égale à celle du roi Vikramaditya. — En quoi consistait cette grandeur ? » Pour lui répondre, la première figure lui fait un récit. La même scène se répète jusqu'à ce que la trente-deuxième figure ait fait à son tour un récit. Alors les trente-deux figures lui disent ensemble : « O roi Bhoja, en nous appuyant sur le

1. Iconographie. Voir Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. IV, p. 268, fig. 98.
2. Voir Perrot, *Chaldée et Assyrie*, p. 518, fig. 237.
3. Voir Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. V, p. 485, fig. 164.
4. *Les trente-deux récits du Trône*, traduits du bengali par Léon Feer (1883). C'est un résumé de la morale brahmanique sous forme de contes populaires.
5. Le roi Vikramaditya (Soleil d'héroïsme) est un des plus illustres souverains de l'Inde. Son règne marque l'époque où la culture des lettres et des sciences brilla du plus vif éclat.

récit des qualités de l'auguste roi des rois Vikramaditya, nous t'avons exposé toutes les qualités supérieures des rois. Celui en qui elles se rencontrent toutes est supérieur et digne de s'asseoir sur ce trône; tout autre n'y trouverait qu'un amas d'infortunes. Voilà pourquoi, désirant ton bien, nous t'avons détourné d'y siéger. Ce n'était pas que nous fussions mécontentes de toi; tu nous as rendu un grand service. Nous te sommes redevables d'être délivrées d'une condition d'immobilité à laquelle nous étions condamnées par la malédiction d'un Mouni; nous avons recouvré la faculté de nous mouvoir. Sois heureux ; exerce la royauté dans une suprême félicité ; nous prenons le trône et retournons chez nous. »

COMPARAISON DES FABLES INDIENNES DU MOYEN AGE ET DES FABLES ÉSOPIQUES

Au sixième siècle après Jésus-Christ, on constate dans l'Inde l'existence d'un recueil d'apologues et de contes sanscrits, où des animaux jouent des rôles d'hommes pour enseigner aux Rois comment ils doivent gouverner leurs États. On lui a donné le nom de *Guide des Rois*, qui en indique avec précision le but et le contenu. On n'a pu retrouver l'original. Mais, à l'aide des recueils qui en sont dérivés, M. Benfey en a déterminé avec précision le plan et les éléments : 14 maximes de politique expliquées en 14 chapitres à l'aide d'apologues et de contes.

PANTCHATANTRA[1]

Le *Pantchatantra* rédigé en sanscrit est un abrégé

1. Le *Pantchatantra* a été traduit du sanscrit en allemand par Benfey (1859), et en français par Lancereau (1871). Trois recueils s'y rattachent :
Pantchatantra, rédigé dans une langue vulgaire de l'Inde et traduit par l'abbé Dubois (1826);
Hitopadésa (Instruction utile), traduit du sanscrit par Lancereau (1855);
Contes d'un Perroquet, traduits du persan en anglais (London,

du *Guide des Rois* en cinq chapitres. Neuf fables correspondent à des fables ésopiques.

I, 2. *Le Singe et le Pilier.* — Babrios, p. 232.
I, 8. *La Grue et l'Écrevisse.* — Voir p. LIV.
I, 14. *La Tortue et les deux Cygnes.* — Babrios, p. 178.
I, 16. *Le Moineau, le Grimpereau, la Mouche, la Grenouille et l'Éléphant.* — Voir p. 361.
III, 6. *Le Brahmane et le Serpent.* — Babrios, p. 242.
III, 15. *Le Lion et le Chacal.* — Babrios, p. 126.
IV, 3. *Le Lion, le Chacal et l'Ane.* — Babrios, p. 144.
IV, 8. *L'Ane vêtu de la peau d'un Tigre.* — Babrios, p. 315.
IV, 9. *Le Chacal et le morceau de viande*[1] (dans *la Femme et le Chacal*). — Babrios, p. 126.

KALILAG ET DAMNAG

Le roi de Perse Chosroès Ier, ayant entendu parler du *Guide des Rois*, chargea un savant médecin, nommé Barzoï, d'aller en chercher dans l'Inde un exemplaire et de le traduire en pehlevi. Le livre a été traduit du pehlevi en syriaque sous le titre de *Kalilag et Damnag*[2]. Le plan a une simplicité didactique qui a appartenu à l'original sanscrit, vu qu'il se retrouve dans le *Kalila et Dimna* arabe : Un roi de l'Inde, Debascherim, adresse

1801), puis de l'anglais en français (Mme Marie d'Heures, Paris, 1826).

1. « Un Chacal, tenant dans sa gueule un morceau de viande, arriva près d'une rivière. Il aperçut sur le bord un gros Poisson. A cette vue, il lâcha le morceau de viande et courut vers le Poisson. Cependant un Vautour descendit des airs, et prit le morceau de viande. De son côté, le Poisson aperçut le Chacal, et rentra dans l'eau. » (*Pantchatantra*, IV, 9, p. 301.)

2. La version syriaque du *Guide des Rois* a été rédigée vers 1570 par le Nestorien Bud, visiteur des églises de la Perse et de l'Inde. Quoiqu'elle soit incomplète, elle offre un grand intérêt pour l'histoire des Fables indiennes, parce que les apologues et les contes qu'elle contient représentent plus fidèlement le texte pehlevi que le *Kalila et Dimna* arabe, qu'elles en corrigent des inexactitudes et en suppléent des lacunes. Elle a été publiée et traduite en allemand par M. Bickell, avec une préface de M. Benfey (Leipzig, 1876).

des questions sur la politique à un sage nommé Bidug, qui y fait de courtes réponses expliquées par des apologues et des contes en dix chapitres.

I. *La désunion des amis.*
II. *L'acquisition des amis.*
III. *La perte du bien acquis.*
IV. *La conduite inconsidérée.*
V. *Les rapports avec un ennemi.*
VI. *La guerre.*
VII. *Les rapports avec celui qu'on a offensé.*
VIII. *Le discernement dans les peines et les récompenses.*
IX. *La prudence dans un souverain.*
X. *Le choix des conseillers.*

Le dernier chapitre a été connu de La Fontaine par des intermédiaires et lui a fourni le *Conseil tenu par les Rats.*

Dans le pays des Brahmanes, Mihraid, roi des Rats, gouvernait ses sujets avec l'aide de trois ministres qui lui dirent un jour : « Il ne manquerait rien à notre bonheur si nous pouvions nous délivrer de la crainte héréditaire que nous avons des Chats. »

Alors Mihraid dit au plus jeune de ses ministres : « Que devons-nous faire d'après ton opinion ? » Celui-ci répondit : « Je pense qu'on devrait fabriquer des grelots et en attacher un au cou de chaque Chat. De cette manière nous pourrions connaître si les Chats vont ou viennent. » Ensuite Mihraid adressa cette question au second ministre : « Approuves-tu cette proposition ? » Le second répondit : « Je ne l'approuve pas ; car, si nous fabriquons des grelots, il n'y aura personne qui puisse approcher des Chats et les leur attacher au cou [1]. »...

Quatre fables correspondent à des fables ésopiques.

I, p. 3. *Le Singe et le Pilier.* — Babrios, p. 232.

I, p. 13. *Le Héron et l'Écrevisse.* — Voir p. LIV.

I, p. 25. *La Tortue et les deux Canards.* — Babrios, p. 178.

1. Les conteurs de l'Occident ont connu cet épisode par la tradition orale et en ont fait une scène comique. De là est dérivée la fable d'Abstemius, dont La Fontaine a fait *Conseil tenu par les Rats.*

X, p. 117. *L'Ane qui perdit ses oreilles pour avoir convoité les cornes du Cerf.* — Voir p. 320.

KALILA ET DIMNA

Almansour, second khalife abasside, ayant trouvé un exemplaire du *Guide des Rois* en pehlevi, le fit traduire en arabe par un Persan converti à l'Islamisme, nommé Rouzbeh, sous le titre de *Kalila et Dimna*[1] ou sous celui de *Fables de Bidpaï.*

Le titre de *Fables de Bidpaï* s'explique par le plan de l'ouvrage : Un roi de l'Inde, Dabschelim, s'entretient avec le sage Bidpaï qui lui expose les préceptes les plus importants de l'art de gouverner[2].

Le *Kalila et Dimna* fut traduit en grec, *Stephanitès et Ichnelatès;* en hébreu, *Kalila et Dimna;* en persan, *Anwairi-Sohaili.*

I. La version hébraïque (publiée et traduite par Derenbourg) fut traduite en latin par Jean de Capoue sous le titre de *Directorium humanæ vitæ* (*Guide de la vie humaine*). Cette version, qui a beaucoup servi aux conteurs du Moyen Age et de la Renaissance, a fourni la matière d'un livre espagnol, *Exemplario contra los engaños y peligros del mundo*, lequel a été lui-même mis en italien par Firenzuola dans *la prima veste dei Discorsi degli animali*, qui est moins une traduction qu'une imitation très libre où l'auteur retranche des fables, en ajoute d'autres, change les personnages et transporte en Italie la scène de ses récits. Doni a procédé de la même manière à l'égard d'une imitation de

1. Voir ci-dessus, p. LVIII, note 2.
2. La Fontaine a tiré de là le cadre de la fable *le Lion, le Singe et les deux Anes*, où le Lion représente le Roi, et le Singe, Bidpaï.

> Le Lion, pour bien gouverner,
> Voulant apprendre la morale,
> Se fit, un beau jour, amener
> Le Singe, maître ès arts chez la gent animale.

Jean de Capoue attribuée faussement au sage indien Sendabar, dans sa *Filosofia morale tratta da molti antichi scrittori*. Pierre Larivey a tiré des deux conteurs italiens un recueil qu'il a intitulé : *Deux livres de Filosofie fabuleuse, le premier pris des Discours de M. Ange Firenzuola, Florentin, par lequel soubs le sens alegoric de plusieurs belles fables, est monstrée l'envye, malice et trahison d'aucuns courtisans ; le second, extraict des Traictez de Sendabar, Indien, filosofe moral, traictant soubs pareilles alegories de l'amitié et choses semblables*. Il ne s'est pas gêné pour arranger les textes à son goût et y introduire même quelques apologues ésopiques.

II. La traduction persane faite au VIIe siècle par Nasrallah fut rajeunie au XVe siècle par Al-Vaëz, qui intitula son ouvrage *Anwairi-Sohaili* (Lumières canopiques) par allusion au nom de son protecteur, le vizir Ahmed Sohaili, qu'il comparait à l'étoile de *Sohail* (Canope), présage de bonheur pour tous ceux sur qui tombait sa lumière. Outre qu'il changea les prolégomènes, il fit entrer dans son ouvrage des apologues nouveaux dont quelques-uns sont d'origine grecque (p. LV). Au XVIIe siècle, Gaulmin, sous le pseudonyme de David Sahid, mit en français l'introduction et les quatre premiers chapitres de l'*Anwairi-Sohaili* sous ce titre : *Livre des Lumières ou la Conduite des Rois, composé par le sage Pilpay, Indien, traduit en françois par David Sahid d'Ispahan, capitale de la Perse* (1644).

L'*Anwairi-Sohaili* a été aussi l'objet d'un autre travail. Peu de temps après son apparition, il fut traduit en turc par Ali-Tchélébi, professeur à Andrinople, qui dédia son livre au sultan Soliman Ier, en l'intitulant *Houmayoun-Nameh* (Livre impérial). Galland mit en français l'introduction et les quatre premiers chapitres de cet ouvrage en s'aidant de la version

de David Sahid. Son travail, qui ne parut qu'après sa mort, fut complété par Cardonne sous ce titre : *Contes et Fables indiennes de Bidpay*[1] *et de Lokman* (nom ajouté à tort par l'éditeur), *traduits d'Ali-Tchélébi, auteur turc* (1778).

III. La version grecque de *Kalila et Dimna* faite au XI[e] siècle par l'ordre d'Alexis Comnène, sous le titre de *Stéphanitès et Ichnelatès*, fut, au XVII[e] siècle, mise en latin par le P. Poussines sous le titre de *Specimen sapientiæ Indorum veterum* (Miroir de la sagesse indienne), à la fin du premier volume de l'*Histoire de Michel Paléologue* par Georges Pachymère.

IV. La Fontaine a puisé les sujets de ses fables indiennes dans la *Filosofie fabuleuse* de Larivey, dans le *Livre des Lumières* de David Sahid, et dans le *Specimen sapientiæ Indorum veterum* du P. Poussines. Sous le rapport du style, il a pris pour modèle Larivey qui a écrit sa *Filosofie fabuleuse* dans le même esprit gaulois que sa traduction des *Facétieuses nuits de Straparole*.

Le Rat, le Lapin et le Chat[2].

Je demeurois sur un fort beau chesne (dict le Corbeau), au pied duquel estoit un petit trou, que dis-je trou ? mais un vaste et spacieux palais qu'un jeune Rat mignon et deliberé au possible avoit basti luy mesme de ses propres mains, avec lequel j'avois conceu une trés estroicte et familiere amitié. Ce maistre Rat, qui tous les jours depuis le matin jusqu'au soir avoit accoustumé de s'aller promener

1. Comme cet ouvrage a été réimprimé récemment dans le *Panthéon littéraire* (Delagrave, 1879), il est plus commode à consulter que le *Livre des Lumières* qui ne se trouve qu'à la Bibliothèque nationale. Ajoutons que l'exemplaire qu'elle possède (E, 1063) a servi au savant Huet qui a écrit en marge des renvois au *Specimen sapientiæ Indorum veterum* du P. Poussines.
2. *Pantchatantra*, III, 3; *Livre des Lumières*, IV, 5.

de sa maison en autre, rodant par la ville à la façon de la jeunesse du jourd'hui, demeura une fois entre les autres cinq ou six jours sans retourner chez soy, soit pour quelques affaires à luy survenues, ou qu'il fust arresté par le guet, tant y a que je pensois qu'il fust mort. En ce temps là un Lapin passant par là veid ce trou auquel il entra, et, le trouvant beau, propre et bien accommodé, le retint pour sa demeure. Je ne me souciois de luy dire qu'il sortist de leans et que la maison n'estoit sienne, pour ce que je n'eusse jamais pensé que le Rat deust retourner, et puis le desir d'avoir compaignie me fermoit le bec. Cependant le Rat revint, lequel voyant qu'un autre s'estoit faict maistre de sa maison, ne fut pas trop content, tellement qu'il dict au Lapin : « Frère, fay moy ce plaisir, je te prie, te retirer ailleurs et me rendre le logis qui est mien, que j'ay basti à mes propres cousts et despens, et duquel je suis en possession de tout temps immémorial, et ne me fay ce tort d'usurper sur moy ce qui ne t'appartient, pour ce que ce n'est bien faict prendre et retenir aussi violentement les biens d'autruy.— Mon petit mignon, respondit le Lapin, tu te montres assez presomptueux me vouloir chasser d'un lieu que depuis long temps j'ay paisiblement possédé, comme je fais encore sans aucun destourbier ny empeschement. Et quoy penserois tu bien pour toutes ces belles raisons me le faire quitter? Si tu en es là, tu t'abuses, pauvret; aussi ne suis-je deliberé m'en desaisir, soit par amour, soit par force, que la Justice n'en ait dict. » Replique le Rat : « Je te prouveray bien, par bons tesmoignages dignes de foy et non reprochables, que la maison est mienne. — Tu seras bien empesché, dict le Lapin. Toutesfois si tu veux le venir affirmer devant personnes non suspectes ny favorables à l'un ou à l'autre, vrayment je passeray condamnation où il sera trouvé que tu ayes quelque droict au logis. — J'en suis content, dict le Rat. Assez prés d'icy est un ermitage où s'est rendu et confiné un venerable Chat, qui a renoncé aux pompes et aux vanitez de ce monde, lequel bon pescheur demeure jour et nuict en continuelle contemplation. Il ne commet plus aucun meurtre, mais seulement se paist d'herbe et racines, affligeant son corps par abstinence et discipline. Si tu trouves bon que le prenions pour juger nostre different, je l'accorde de ma part et je suis d'advis que de ce pas l'allions trouver.—Je le veux bien,» dict le Lapin qui n'estoit moins simple et sot que le Rat, et de faict partirent de compaignie et prindrent le chemin de l'ermitage. A vray dire, je

ne pouvois croire que ce maistre Chat fust riche de tant de bonnes conditions qu'on publioit estre en luy, et me mocquois quand j'oyois dire qu'il estoit sainct pour ce que les saincts ne mengent point; et vous jure qu'il ne tint en moy que je les divertisse de cette sotte fantaisie, les conseillant qu'ils fissent le trou plus large et qu'ils logeassent ensemble; mais ils estoyent tous deux si aveuglez qu'ils voulurent que le Chat jugeast leur different.

Comme ce venerable Chat eut sceu qu'un Rat et un Lapin venoient par devers luy pour recevoir jugement, dict entre ses dens : « Si je ne vous accorde, dictes mal de moy. » Lors repliant courtoisement ses jambes, s'accommoda comme s'il se fust mis à genoux, et formant ses gestes comme s'il eust esté ravi en contemplation, baissoit le museau ainsi qu'une personne affligée d'abstinence et domptée de discipline. Cependant les sots bestions arriverent devant ce sage Matou, s'esmerveillant de sa grande saincteté et paisible façon; puis s'approchant en faisant une grande reverence et baissant le genoil jusques contre terre, le saluerent, le priant humblement vouloir prendre la peine les mettre d'accord d'un different qu'ils avoyent ensemble. Alors les ayant receus avec autant grande benignité qu'il en monstroit le semblant, il leur dict : « Mes freres, ma profession n'a jamais esté m'occuper en jugement ny me mesler des affaires du monde auquel dés long temps j'ay renoncé en tout et partout. Toutes fois pour vous oster de peine et mettre en bonne paix de laquelle jouissent les bienheureux, je prendray ceste charge pour ceste seule fois, ayant ferme esperance que vous ne partirez point de ce sainct lieu que je vous mette en tel repos que jamais n'aurez dispute l'un avec l'autre. Or dictes moy la cause de vostre different, vous admonestant que pour chose quelconque vous ne plaidiez faux, pour ce que le jugement qu'en interviendroit ne pourroit estre bon et parfaict, et jaçoit que l'un doit perdre sa cause, si ne doit-il pourtant laisser de dire la verité; car toute fraude se descouvre à la fin, combien que ce monde meschant et malicieux se plaise en ses tromperies, et ne rapportons autre chose de nostre vie que les bonnes œuvres, lesquelles ne peuvent estre achetées pour aucun thresor, tant grand soit il. Partant, mes enfans, approchez vous plus prés de moy, pour ce qu'en signe de charité je vous veux à tous deux toucher la main et baiser pour l'amitié que je vous porte, me faisant fort vous accorder avant que je dorme. » Les pauvres miserables, deceuz par ces actes

exterieurs et amiables parolles, ne penserent pas que sous une peau tant douce logeast une si cruelle malice et grande trahison. Au moyen de quoy baissant la teste s'avançoyent, l'un pour luy baiser les mains et l'autre sa longue barbe blanche, quand, saisissant promptement l'un avec ses cruelles dents, il arresta l'autre sous ses griffes envenimées. Et voilà comme il les apointa[1].

Les deux Marchands[2].

Un riche Marchand, entre ses autres marchandises, avoit ne sçay quant milliers de fer. Or un jour, estant pressé de faire un long voyage, il pria un sien amy, auquel il se fioit beaucoup, luy garder son fer jusques à son retour, ce que l'autre promit faire. Mais à peine fut ce Marchand party que le galant vendit tout le fer à certains serruriers et employa les deniers provenans de ceste vente à son proffit.

Quelque temps aprés, le Marchand, estant de retour et ayant rencontré cest amy, le pria luy rendre son fer, ce qui estonna aucunement l'autre qui n'avoit encore songé à ses excuses; toutes fois s'aydant de ce qui luy vint à la bouche pour ne se montrer muet, respondit avec un visage assez triste et contenance fort melancolique : « Pleust à Dieu que ne m'eussiez baillé vostre fer à garder, pour ce qu'il n'a esté si tost transporté en ma maison qu'il s'y est trouvé tant de Ratz que tout en fourmilloit! et pense quant à moy qu'ils l'ont suyvi à l'odeur, de façon qu'en moins de rien, sans que j'y prinse garde (aussi qui diable y eust jamais pensé?), ils ont tout mangé, de maniere qu'il n'en est pas demeuré quatre onces; de quoy m'estant apperçeu j'ay esté autant fasché que l'on sçauroit penser. » A grand-peine le Marchand se peut abstenir de rire, oyant raconter un si estrange miracle. Toutes fois faisant bonne mine en mauvais jeu, et feignant le croire, respondit : « Voilà un cas tant estrange, que si un autre que vous me le disoit, j'y penserois longuement devant qu'y adjouster foy; car je vous puis assurer que jamais je n'avois ouy dire que les Ratz mengeassent, ains seulement rongeassent le fer; mais voyez que j'ay esté meschamment trompé par ceux qui me l'ont vendu! Non, non, j'oserois gaiger qu'ils m'ont vendu

1. La Fontaine a tiré de là *le Chat, la Belette et le petit Lapin.*
2. *Pantchatantra*, I, 22; *Livre des Lumières*, I, 26.

de ce doux dont les anciens parloyent, quand par un proverbe ils vouloyent monstrer qu'on estoit en lieu où se faisoyent choses estranges et quasi impossibles, et où arrivoit quelque grand changement : « *Tu es arrivé*, disoyent ils, *où les Ratz mangent le fer*[1]. » Mais c'est tout un, laissons tout celà. Car combien que j'y perde beaucoup, je jure que, pour l'amitié que je vous porte, je ne m'en donne pas grand'peine; me semble mon fer estre bien employé, puisque ces meschans Ratz, ayant de quoy ronger et à quoy s'amuser, ont pardonné à toute vostre famille, et devez penser qu'ils avoyent bien faim puisqu'ils ont mangé du fer, et s'ils n'eussent trouvé de quoy, ils vous eussent dévoré. » Le bonhomme entendant ceste responce fut fort joyeux, pensant avoir bien joué son personnage et qu'on n'en parleroit plus; ainsi se retira ayant premierement donné le bonjour au Marchand. Lequel pensant aprés en soy mesme comme, sans toutes fois le faire convenir en justice, il en pourroit avoir raison, s'advisa de luy desrobber un beau garçon qu'il avoit, lequel aimoit tant qu'il ne voyoit d'autre Dieu que luy, et ne le rendre jamais qu'il ne luy eust faict restitution de son fer, ce qu'il fit. Car un jour qu'il estoit allé veoir cest homme, le trouva dormant sur son lict; pourquoy, sans faire bruict de peur de l'esveiller, s'approcha du petit mignon qui se jouoit par la chambre, et, luy baillant quelques friandises qu'il avoit, fit tant qu'il l'emmena dans la maison d'un sien voisin où il le tint caché tout le long du jour, et jusques à ce que le pere s'appercevant de la perte de son fils sans lequel il ne pouvoit vivre, se mit à le chercher par toute la ville, ne laissant coing où il n'allast, s'informant toujours de ceux qu'il rencontroit par les rues s'ils n'avoyent pas veu un petit garçon vestu en telle et telle sorte, et s'ils luy en pourroyent dire des nouvelles; finablement s'estant arresté à son amy qui le luy avoit desrobbé, luy demanda s'il ne l'avoit point veu. A quoy le Marchand, qui n'attendoit autre chose, respondit: « Il n'y a pas fort long temps que j'ay veu un grand Oyseau qui emportoit un enfant au ciel, et je pense veritablement

1. Sénèque, *Apocolokyntose :* « Venisti huc, ubi mures ferrum rodunt. » Le paradoxe repose sur ce que des Rats mangent de la terre ferrugineuse. Élien dit à ce sujet dans l'*Histoire des Animaux* (V, XIV) : « Aristote nous apprend que, dans l'île Gyaros, les Rats mangent le fer quand il est tiré de la mine; et Amyntas affirme que, dans un canton de la Babylonie, les Rats s'en nourrissent pareillement. »

que c'est vostre fils que cherchez, pour ce qu'il ressemble fort bien. » Le pauvre père, oyant si estranges nouvelles, commença à crier comme un fol : « O ciel, ô terre, ô hommes qui estes icy presens, qui veid jamais des Oyseaux enlever des enfans en l'air? Encore si c'estoyent des poulets, je ne dis pas. » Le Marchand luy dict : « Vraiment, vous montrez bien que vous n'avez gueres veu. Et quoy? ne sçavez vous pas qu'un Aigle porta jadis à Jupiter un plus grand que le vostre? Et quand ce seroit fable, vous devriez vous ainsi esmerveiller de veoir en ce pays, où les Ratz mengent tant de milliers de fer, des Oyseaux emporter des hommes, et non seulement des enfans? » Cest amy simulé cognoissant par ces parolles que cestuy pour se venger de son fer luy retenoit son fils, et n'y voyant autre remede, se prosterna à ses pieds, le suppliant avoir pitié de luy, et sceut tant faire que son fils luy fut rendu, aux conditions toutes fois de luy payer la valeur de son fer[1].

LA TRADITION ORALE

En dehors des recueils que nous venons de passer en revue il y a des fables qui ont été importées en Europe par la tradition orale et complètement transformées par les conteurs populaires. Les plus célèbres ont été mises en vers par La Fontaine.

1. La Fontaine a tiré de là *le Dépositaire infidèle*. Il y a ajouté un conte tiré des *Divertissements curieux de ce temps* (Lyon, 1650).
Un personnage de condition, ayant l'humeur bouffonne et hardy menteur, alléguant en bonne compaignie (où l'on traitoit des choses extraordinaires que chacun avoit veues en pays estrangers) qu'il avoit veu en un certain pays, où il soustenoit avoir esté, un chou si grand que 500 hommes estoient à cheval sous son ombre, un de la compaignie qui estoit là, ne luy voulant pas dire par respect qu'il avoit menty, le fit adroitement en paroles couvertes, luy disant : « J'ay veu, moy, une chaudière si prodigieusement grande qu'il y avoit cent maistres qui y travailloient, et que les coups de marteau qu'un qui estoit à un des costés donnoit ne s'entendoient pas à l'autre bout, tant ils estoient éloignés l'un de l'autre, et ne se pouvoit mesme remuer qu'avec des vérins. — Comment? demanda le premier qui avoit parlé du chou. Que prétend-on faire d'une si grande chaudière? — Sans doute, respond cestuy-cy, il faut qu'on la fasse exprès pour cuire ce chou là que vous avez veu. »

Le Meunier, son Fils et l'Ane.

L'origine de la fable est une maxime bouddhique du *Dammapada*[1] : « Voici un vieux et incomparable dicton : Celui qui est assis en silence, on le blâme ; celui qui parle beaucoup, on le blâme ; celui qui parle avec mesure, on le blâme ; nul n'est à l'abri du blâme en ce monde. »

La maxime a été mise en action dans la parabole bouddhique *le Religieux et le Novice*, qui a été traduite en arabe par Ibn-Saïd, introduite en Europe par Jacques de Vitry[2], puis traitée de deux manières différentes par Pogge[3] et par Malherbe[4], dont les récits ont servi tous deux à La Fontaine.

Les Animaux malades de la peste.

La fable indienne originale a été traduite en syriaque dans le *Kalilag et Damnag*[5], et en arabe dans le *Kalila et Dimna* (*le Lion*, *le Chacal*, *le Loup*, *le Corbeau*, *le Chameau*) ; puis en hébreu dans le *Kalila et Dimna*, et en latin dans le *Directorium humanæ vitæ* de Jean de Capoue ; enfin, elle a été mise en français dans la *Filosofie fabuleuse* de Larivey et dans le *Livre des Lumières*. La Fontaine ne s'est pas servi de ces recueils ; il a puisé la matière de son récit dans une transformation de la fable arabe, *la Confession de l'Ane*[6].

Le monument le plus important de cette transformation est un poème allemand de Hugues de Trimberg, qui a été traduit en latin dans les *Facéties* de Bebel, puis mis en vers par Haudent (*De la Confession de l'Asne, du Regnard et du Loup*) et en prose par Larivey (*Facétieuses Nuits de Straparole*, éd. Jannet, t. II, p. 341).

1. *Dhammapada* (Voie de la Loi), traduit du pâli par Fernand Hû, § 227. C'est un recueil de stances dont chacune contient un axiome dogmatique ou un précepte moral.
2. Gaston Paris, *les Contes orientaux dans la Littérature française du Moyen Age*, p. 14-20.
3. Pogge, *Facéties*, 100 ; Faërne, 100.
4. H. Regnier, *Fables de La Fontaine*, t. I, p. 450.
5. *Kalilag et Damnag*, trad. de Bickell, p. 21.
6. Joly, *Histoire de deux fables de La Fontaine*.

La *Confession de l'Ane* a été aussi traitée dans une autre série de fables : en latin, par Raulin ; en allemand, par de Gast ; en français, par Gueroult.

La Fontaine a mis en œuvre les matériaux que lui fournissaient Haudent et Gueroult [1]. Mais il a beaucoup agrandi le sujet. A un pèlerinage vulgaire il a substitué le tableau d'un fléau qui frappe toute une contrée, comme dans l'*Œdipe roi* de Sophocle, et est pareillement envoyé par la colère divine ; il a ramené à quelques traits saillants la description que Virgile a faite de la peste des animaux dans le livre III des *Géorgiques*, et il en a égalé le pathétique. Enfin il a donné à l'action un intérêt qui répond à celui du début.

Les Souhaits.

La fable est d'origine indienne, comme on le voit par *les Souhaits* du *Pantchatantra* (V, 8). Elle a été défigurée par une obscénité dans l'*Histoire de Syntipas* [2] et dans les *Paraboles de Sendabar* [3]. Elle a repris une forme correcte et naïve dans une fable de Marie de France, *dou Vilain qui prist un Folet*. La Fontaine semble avoir combiné avec le Folet de Marie de France le départ du Démon qui est indiqué dans le récit de Sendabar.

« Il y avait un homme auprès duquel était un Démon. Aussi longtemps que ce Démon habita en lui, il vécut richement... Or un jour le Démon lui dit : « Le roi des Démons m'a ordonné d'aller dans une autre contrée ; c'est pourquoi je veux t'apprendre comment, au moyen de trois formules, tu pourras obtenir de ton Dieu l'accomplissement de trois souhaits. »

La Laitière et le Pot au lait.

La fable a pour origine une maxime bouddhique du *Dhammapada* (§ 286). « Ici j'habiterai à la saison des pluies, ici l'hiver, ici l'été. Ainsi raisonne l'insensé, et il ne pense pas à ce qui peut arriver d'ici là. »

1. H. Regnier, *Fables de La Fontaine*, t. II, p. 484-491.
2. Deulin, *les Contes de ma mère l'Oye*, p. 70.
3. Les *Paraboles de Sendabar*, traduites par Carmoly, p. 122.

Cette maxime a été mise en action dans la parabole indienne de *l'Homme aux vains projets*, dans laquelle est encadré le conte intitulé *le Mage et le Pot de miel*[1]. Celui-ci a passé dans le *Kalila et Dimna* arabe, puis a été traduit en latin par Jean de Capoue. Devenu populaire, il a donné naissance à *la Laitière*, que Jacques de Vitry cite dans un de ses sermons[2] et à *la Laitière* à laquelle Bonaventure des Périers compare les alchimistes de son temps. La Fontaine y a joint l'idée des *châteaux en Espagne*.

REMARQUE. — Les monuments antiques de l'Inde sont couverts de sculptures qui ont toutes pour objet de représenter des scènes de la mythologie bouddhique. Aucune ne se rapporte à un apologue. Il en résulte que les apologues et les contes de l'Inde n'ont été figurés que dans les compositions destinées à illustrer les fables de La Fontaine. La plus gracieuse est le *Pot au lait*, peint par Fragonard et gravé par Ponce, dont nous donnons la réduction (fig. 8).

LES AVADANAS

Stanislas Julien a trouvé dans une Encyclopédie chinoise des contes et apologues bouddhiques qu'il a traduits en 1860 sous le nom d'*Avadânas* (Comparaisons). Ils ont la simplicité et la brièveté des fables ésopiques. Tel est, par exemple, *l'Éléphant tombé dans un bourbier*, qui correspond à la fable 20 de Babrios.

Un jour, un Éléphant de guerre tomba dans un bourbier. Il se dit en lui-même : « Jusqu'à présent j'ai été comblé des faveurs du Roi, qui me donne des mets exquis et une boisson délicieuse. Précédemment, lorsque, après avoir reçu ma nourriture, je combattais pour le roi, il n'y avait pas d'ennemi qui ne fût terrassé et vaincu. Si je péris lâchement dans ce bourbier, je perdrai la réputation que

1. *Kalilag et Damnag*, trad. de Bickell, p. 53. Le conte a été mis en vers élégiaques dans l'*Alter Æsopus* de Baldo (Du Méril, *Poésies inédites du Moyen Age*, p. 239).
2. H. Regnier, *Fables de La Fontaine*, t. II, p. 498. Dans ses *Essais sur la Mythologie comparée*, p. 444, Max Muller cite une variante du conte d'après le *Dialogus creaturarum*.

V.



BABRIOS

Babrios naquit en Asie, et fut précepteur de Branchos, fils d'Alexandre Bala, qui détrôna le roi de Syrie, Démétrios Sôter (149 avant J.-C.), et fut lui-même renversé par Démétrios Nicanor, puis se réfugia chez Abdil, roi des Arabes, par l'ordre duquel il fut assassiné[1].

La publication de ses *Mythiambes ésopiques*[2], que l'on avait crus complètement perdus, a excité un juste intérêt. En effet, les apologues ésopiques, qui ont été rédigés en prose, ont subi, dans le cours des siècles, des transformations telles qu'on ne peut en apprécier les idées et le style. Au contraire, les fables de Babrios, par cela seul qu'elles sont en vers, offrent un texte certain sur lequel la critique peut porter un jugement sûr. En prenant les bonnes compositions du poète, on y reconnaît une précision élégante, une parfaite convenance de l'expression, une grâce naturelle. Il est aisé de reconnaître ces qualités en comparant le fabuliste grec aux auteurs qui ont traité les mêmes sujets, soit en latin, Horace, Phèdre, Avianus, Faërne, soit en français, Corrozet, Baudoin, La Fontaine.

Son recueil comprenait deux livres[3] dont chacun était précédé d'un prologue. On ne les a connus que progressivement. Nevelet a donné, en 1610, dans sa *Mythologia æsopica*, la fable qui a été imitée par La Fontaine dans *Philomèle et Progné*, et les 55 quatrains dans lesquels un certain Ignace avait résumé autant de fables.

1. Voir la fable 57, *le Char d'Hermès et les Arabes*.
2. *Mythiambes* signifie *Fables ïambiques*. Les vers de Babrios sont des *choliambes* (c'est-à-dire des *ïambes boiteux*), ainsi nommés parce que le dernier pied est un spondée au lieu d'un ïambe.
3. Voir ci-après la préface d'Avianus, p. 9.

Boissonade a publié, en 1843, un manuscrit qui avait été découvert au mont Athos et qui contenait le premier livre avec le commencement du second, en tout, 123 fables et deux prologues.

On a constaté ensuite, par une nouvelle étude des manuscrits, notamment de la paraphrase de Babrios publiée par Knoell, qu'un assez grand nombre d'apologues ésopiques en prose ne sont que des paraphrases de fables en vers[1]. En reconstituant ces fables, et en les joignant aux 123 fables de Babrios déjà publiées, M. Gitlbauer a donné à Vienne, en 1882, une édition critique qui contient 215 fables de Babrios; il y a joint des fables anonymes en vers ïambiques, dactyliques, élégiaques, parmi lesquelles nous traduisons celles qui ont fourni des sujets à La Fontaine.

1. Les grammairiens et les rhéteurs, pour apprendre à leurs élèves à écrire en grec des compositions élémentaires, les exerçaient à paraphraser en prose les vers de Babrios et de ses imitateurs, et ils rédigeaient des cahiers de corrigés qui servaient de modèles. Le fait est attesté par Quintilien : « Versus primo solvere, mox mutatis verbis interpretari, tum paraphrasi audacius vertere. » (*Institution oratoire*, I, IX.)

FABULISTES LATINS

HORACE

Les Fables latines sont des imitations des Fables grecques. Il ne pouvait en être autrement avec l'éducation que recevaient les Romains. Quintilien prescrivait aux grammairiens de former les enfants à mettre en prose des apologues ésopiques en vers, et aux rhéteurs de les citer dans les discours à titre d'exemples. Des prosateurs en ont orné leurs écrits : Tite Live fait narrer par Ménénius Agrippa *les Membres et l'Estomac* (La Fontaine, III, 2) ; Justin cite *la Lice et le Berger* (Phèdre, I, 10) ; Aulu-Gelle raconte *l'Alouette* et *le Philosophe scythe* (La Fontaine, IV, 22 ; XII, 20) ; Apulée arrange à sa manière *le Renard et le Corbeau* (Corrozet, f. 11). Si, des prosateurs, nous passons aux poètes, nous voyons que Lucilius avait orné ses Satires de fables ésopiques dont il reste quelques vers. Horace a suivi son exemple et l'a surpassé[1]. En effet, il a déployé dans son travail tant de grâce et d'esprit, il a donné un tour si original à ses récits, qu'une critique judicieuse doit le comparer à Babrios et à La Fontaine. Comme aucun commentateur n'a fait ce travail, nous allons passer en revue toutes les fables en indiquant les sujets qui lui sont communs avec Babrios.

Satires, I, I, vers 1-22. *Nul n'est content de son sort.* — C'est une transformation de l'apologue ésopique *l'Ane et le Jardinier*. Voir Babrios, 201.

S., I, I, 28-38. *La Fourmi.* — Esope de Halm, 295 (La Fontaine, IV, 3).

S., I, I, 41-42. *L'Avare.* — Halm, 412 (La Fontaine, IV, 20).

S., I, VIII, 1-6. *Le Statuaire et Priape.* — Babrios, 30.

S., II, I, 77-78. *Le Serpent et la Lime.* — Halm, 146 (La Fontaine, V, 16).

1. Baïf a pris Horace pour modèle dans ses *Mimes* publiés à Toulouse en 1619 (Bibliothèque nationale, Y, 4773), et réimprimés par Becq de Fouquières dans *Poésies choisies* de J.-A. de Baïf, 1874.

Avant lui, Érasme avait déjà cité plusieurs fables d'Horace dans son *Éloge de la Folie*, traduit par Develay, avec dessins de Hans Holbein, 1876.

S., II, III, 186. *Le Renard voulant imiter le Lion.* — Halm, 41.

S., II, III, 297. *La Besace.* — Babrios, 66.

S., II, III, 315-320. *Le Bœuf et la Grenouille.* — Babrios, 28.

S., II, V, 55-57. *Le Corbeau et le Renard*[1]. — Babrios, 77.

S., II, VI, 10. *Le Laboureur enrichi par Hercule.* — Babrios, 196.

S., II, VI, 79-117. *Le Rat de ville et le Rat des champs.* — Babrios, 108.

Epîtres, I, I, 70-75. *Le Lion et le Renard.* — Babrios, 103.

Ep., I, II, 35-43. *Le Paysan qui attend que la Rivière cesse de couler.* — Cette fable, dont l'origine est inconnue, a été développée par Florian dans *le Paysan et la Rivière.*

Ep., I, II, 64-70. *Le Chien de chasse.* — Halm, 219.

Ep., I, III, 18-20. *La Corneille et les Oiseaux.* — Babrios, 72.

Ep., I, VII, 28-32. *Le Mulot.* — Babrios, 86.

Ep., I, X, 1-7. *Les deux Pigeons*[2]. — Cette fable, qui paraît être d'origine orientale, a été développée par La Fontaine dans *les deux Pigeons* d'après la fable d'Al-Vaëz qui se trouve dans le *Livre des Lumières.*

Ep., I, X, 34-41. *Le Cheval et le Cerf.* — Babrios, 159.

Ep., I, XVII, 58-62. *Le Menteur.* — Babrios, 161.

Ep., I, XX, 14-16. *L'Ane et l'Anier*[3]. — Halm, 335.

Art poétique, 136-139. *La Montagne qui accouche* (La Fontaine, V, 10).

431-433. *Les Pleureurs*[4]. — Lucilius avait déjà cité cet apologue ésopique dans sa Satire 22.

457-460. *L'Oiseleur tombé dans un puits.* — Babrios, 205.

1. Voir aussi les Épîtres, I, XVII, 50-51.

2. ICONOGRAPHIE. Sur la cuirasse de César étaient représentés deux Pigeons se becquetant. Voir Duruy, *Histoire des Romains*, t. III, frontispice.

3. La scène est figurée sur une fresque d'Herculanum au milieu d'un paysage égyptien. Voir Roux et Barré, *Herculanum et Pompéi*, t. III, p. 24, pl. 9; Champfleury, *la Caricature antique*, p. 105.

4. Voir Rich, *Dictionnaire des Antiquités*, art. *Præficæ;* Duruy, *Histoire des Romains*, t. II, p. 80.

PHÈDRE[1]

I. Phèdre n'a été cité chez les anciens que par Avianus. Son nom fut oublié au Moyen Age; mais son œuvre subsista, sauf le style et le rythme. Ses fables furent paraphrasées en prose d'un latin barbare sous le nom fictif de Romulus. L'Anonyme de Nevelet lui emprunta et mit en vers élégiaques 60 fables, dont le recueil fut appelé *Æsopus*. A l'époque de la Renaissance, Guillaume de Gouda (Gudanus) arrangea en prose latine 42 fables de l'*Æsopus*, puis Corrozet les mit en vers français. Enfin les cinq livres de Phèdre furent retrouvés dans un manuscrit incomplet; l'édition princeps fut publiée à Troyes en 1596 par Pierre Pithou et réimprimée dans la *Mythologia æsopica* de Nevelet, qui servit au travail de La Fontaine. Vingt-quatre de ces fables doivent être comparées à des fables de Babrios.

I. 1. *Le Loup et l'Agneau.* — Babrios, 89.
2. *Les Grenouilles qui demandent un Roi.*— Babrios, 167.
3. *Le Geai orgueilleux et le Paon.* — Babrios, 72.
4. *Le Chien qui traverse un fleuve en portant un morceau de viande.* — Babrios, 79.
5. *La Génisse, la Chèvre, la Brebis et le Lion.* — Babrios, 67.
6. *Les Grenouilles et le Soleil.* — Babrios, 24.
8. *Le Loup et la Grue.* — Babrios, 94.
12. *Le Cerf à la fontaine.* — Babrios, 43.
13. *Le Corbeau et le Renard.* — Babrios, 77.
14. *Le Cordonnier devenu médecin.* — Babrios, 210.
20. *Les Chiens affamés.* — Babrios, 211.
22. *La Belette et l'Homme.* — Babrios, 27.
24. *La Grenouille qui crève et le Bœuf.* — Babrios, 28.
28. *La Renarde et l'Aigle.* — Babrios, 177.
II. 2. *La Vieille et la jeune Fille aimant un Homme entre deux âges.* — Babrios, 22.

1. Hervieux, *Phèdre et ses anciens imitateurs directs et indirects*, 2 vol. in-8°, 1884. Le premier volume contient la Vie de Phèdre et l'histoire de ses Fables; le second, les textes latins.

3. *L'Homme mordu par un Chien.* — Babrios, 197.
III. 7. *Le Loup et le Chien.* — Babrios, 100.
IV. 1. *L'Ane et les Galles.* — Babrios, 137.
3. *Le Renard et les Raisins.* — Babrios, 19.
4. *Le Cheval et le Sanglier.* — Babrios, 159.
6. *Le Combat des Rats et des Belettes.* — Babrios, 31.
10. *Les Défauts des Hommes.* — Babrios, 66.
13. *Le Règne du Lion.* — Babrios, 102.
19. *La Couleuvre et l'Homme.* — Babrios, 147.

II. Après la publication de Pierre Pithou, on a retrouvé dans un manuscrit de Perotti vingt-huit fables inédites auxquelles on a donné le nom de *Fables nouvelles*[1]. Trois d'entre elles donnent lieu à des rapprochements avec des fables de Babrios.

19. *Le Cheval de course.* — Babrios, 29.
22. *Le Berger et la Chèvre.* — Babrios, 3.
26. *Le Lièvre et le Bouvier.* — Babrios, 50.

III. Enfin, quatorze fables de Romulus[2] donnent lieu à des rapprochements avec des fables de Babrios.

I. 3. *La Grenouille et le Rat.* — Babrios, 182.
12. *Le Rat de ville et le Rat des champs.* — Babrios, 108.
16. *L'Ane qui caresse son maître.* — Babrios, 129.
17. *Le Lion et le Rat.* — Babrios, 107.
18. *Le Milan malade.* — Babrios, 78.
19. *L'Hirondelle et les Oiseaux.* — Babrios, 157.
II. 9. *Les Lièvres et les Grenouilles.* — Babrios, 25.
11. *Le Pauvre et le Serpent.* — Babrios, 160.
III. 2. *Le Cheval et le Lion.* — Babrios, 122.
4. *Les Quadrupèdes et les Oiseaux.* — Babrios, 116.
14. *L'Homme et les Arbres.* — Babrios, 140.
IV. 12. *Le Lion et le Renard.* — Babrios, 103.
17. *Le Lion et l'Homme.* — Babrios, 185.
18. *La Puce et le Chameau.* — Babrios, 84.
19. *La Fourmi et la Cigale.* — Babrios, 136.

1. Hervieux, *Phèdre*, t. II, p. 59-74. On trouve aussi les *Fables nouvelles* sous forme d'*Appendix* dans l'édition classique de Mueller (Leipzig, 1885).
2. Hervieux, *Phèdre*, t. II, p. 176-229, Fables de Romulus.

AVIANUS[1]

Un certain Titianus avait traduit en prose latine un recueil d'apologues ésopiques. Avianus en choisit quarante-deux et les mit en vers élégiaques. Par les défauts de son style, il appartient à l'époque de la décadence; mais il a joué un rôle dans la littérature, parce qu'il a fait connaître vingt-cinq fables de Babrios aux écrivains du Moyen Age et de la Renaissance[2]; par suite, à La Fontaine lui-même.

La préface où Avianus dédie son recueil à un certain Théodose constitue le seul document que nous possédions sur Babrios et sur Phèdre.

« Vous reconnaîtrez que, dans ce recueil de fables, j'ai suivi Esope qui, sur l'avis de l'oracle de Delphes, imagina des fictions plaisantes pour enseigner la morale. Parmi ceux qui l'ont imité, Socrate a pris ses fables pour exemples dans ses divins ouvrages, et Horace en a orné ses poésies parce que, sous l'apparence de badinages vulgaires, elles renferment de sages leçons. Babrius, de son côté, mettant ces mêmes fables en vers ïambiques, les a renfermées en deux livres, tandis que Phèdre a formé cinq livres avec une partie d'entre elles. Je publie à mon tour quarante-deux de ces fables, que j'ai trouvées traduites en prose latine et que j'ai mises en vers élégiaques. »

Il y a 32 fables d'Avianus qui correspondent à des fables de Babrios.

1. *La Paysanne et le Loup.* — Babrios, 16.
2. *La Tortue et l'Aigle.* — Babrios, 115.

1. Les fables d'Avianus ont été traduites à la suite des fables de Phèdre par J. Chenu dans l'édition Garnier.

2. Un trouvère a mis en vers français les fables d'Avianus dans l'*Ysopet-Avionnet* publié par Robert (*Fables inédites*, t. II, p. 587). Hermann les a résumées en prose dans l'Ésope latin de la Renaissance. Haudent, à son tour, a mis en vers les fables d'Hermann, et Baudoin les a traduites en prose française. La Fontaine a lu ces auteurs, et de plus il a connu Avianus directement par la *Mythologia æsopica* de Nevelet.

3. *Le Crabe et sa Mère.* — Babrios, 109.
4. *Borée et le Soleil.* — Babrios, 18.
5. *Le Paysan et l'Ane.* — Babrios, 215.
6. *La Grenouille et le Renard.* — Babrios, 120.
7. *Le Chien hargneux.* — Babrios, 104.
9. *Les Voyageurs et l'Ourse.* — Babrios, 198.
10. *Le Cavalier chauve.* — Babrios, 179.
11. *Le Pot de terre et le Pot de bronze.* — Babrios, 184.
12. *Le Paysan qui avait trouvé un trésor.* — Babrios, 196.
13. *Le Taureau et le Bouc.* — Babrios, 91.
14. *La Guenon et Jupiter.* — Babrios, 56.
15. *La Grue et le Paon.* — Babrios, 65.
16. *Le Chêne et le Roseau.* — Babrios, 36.
17. *Le Chasseur et le Tigre.* — Babrios, 1.
18. *Les Taureaux et le Lion.* — Babrios, 44.
19. *Le Sapin et le Buisson.* — Babrios, 64.
20. *Le Pêcheur et le petit Poisson.* — Babrios, 6.
21. *Le Paysan et l'Oiseau.* — Babrios, 88.
23. *Le Statuaire.* — Babrios, 30.
24. *Le Chasseur et le Lion.* — Babrios, 185.
29. *Le Satyre et le Voyageur.* — Babrios, 183.
31. *Le Rat et le Bœuf.* — Babrios, 112.
32. *Le Paysan et Hercule.* — Babrios, 20.
33. *L'Oie et le Paysan.* — Babrios, 123.
34. *La Cigale et la Fourmi.* — Babrios, 136.
35. *La Guenon et ses Petits.* — Babrios, 35.
36. *Le Veau et le Bœuf.* — Babrios, 37.
37. *Le Chien et le Lion.* — Babrios, 100.
40. *Le Renard et le Léopard.* — Babrios, 172.
42. *Le Chevreau et le Loup.* — Babrios, 132.

FAERNE

Après Avianus, l'auteur qui fait le mieux connaître les fables de Babrios est Faërne (Gabriele Faërno) qui, à l'époque de la Renaissance, en mit en vers latins d'après les paraphrases en prose grecque qu'il avait trouvées dans les manuscrits des apologues ésopiques[1]. Il employa des mètres variés, à l'exclusion des vers élégiaques dont la Scolastique avait abusé. Il n'ajouta rien d'essentiel à ses modèles; il se borna à donner à son travail les qualités du style didactique, la correction, la précision, le naturel et la simplicité, à l'imitation de Phèdre dont il avait connu un certain nombre de fables par le manuscrit de Perotti[2].

Parmi les cent fables de Faërne, il en est trente-huit qu'on doit comparer à des fables de Babrios[3].

1. *Le Pot de bronze et le Pot de terre.* — Babrios, 184.
3. *Le Lion, l'Ane et le Renard.* — Babrios, 202.
4. *L'Ane et le Loup.* — Babrios, 122.
5. *Le Lion furieux et la Chèvre.* — Babrios, 90.
6. *Les deux Anes.* — Babrios, 111.
7. *La Cigale et la Fourmi.* — Babrios, 136.
13. *Le Corbeau et sa Mère.* — Babrios, 78.
14. *La Mouche.* — Babrios, 60.
16. *Le Cheval et l'Ane.* — Babrios, 7.

1. La mort prématurée de Faërne ne lui permit pas de publier lui-même ses cent fables. Elles furent éditées à Rome en 1564, par ordre du pape Pie IV, avec des figures gravées sur cuivre qui ont 140 millimètres de hauteur et 100 millimètres de largeur (Bibliothèque nationale, Y, 6586).

2. La fable 2 de Faërne, *Jupiter et Minerva*, est une imitation de la fable de Phèdre *Arbores in Deorum tutela.* Elle est écrite également en vers ïambiques, mais elle a 17 vers au lieu de 13.

3. Pour donner de la nouveauté à son livre, Faërne ne s'est pas borné à mettre en vers des apologues ésopiques; il y a mêlé des sujets empruntés aux *Facetiæ* de Pogge (réimprimées et traduites par Liseux, 1878), ainsi qu'aux recueils d'Abstemius et de Camerarius.

19. *Le Renard et les Raisins.* — Babrios, 19.
20. *Le Corbeau et le Renard* — Babrios, 77.
22. *Le Paon et le Geai.* — Babrios, 203.
30. *Le Mulet.* — Babrios, 62.
32. *L'Enfant et les Limaçons.* — Babrios, 206.
33. *La Corneille et l'Hirondelle.* — Babrios, 148.
42. *Le Chat et le Coq.* — Babrios, 188.
50. *Le Roseau et l'Olivier.* — Babrios, 36.
53. *Le Chien et le Morceau de chair.* — Babrios, 79.
56. *Le Loup et la Grue.* — Babrios, 94.
58. *Le Satyre et l'Homme.* — Babrios, 183.
60. *La Renarde et l'Aigle.* — Babrios, 177.
65. *Le Renard et le Buisson.* — Babrios, 187.
69. *L'Ane changeant de maîtres.* — Babrios, 201.
70. *Le Cerf et la Vigne.* — Babrios, 139.
73. *L'Astrologue.* — Babrios, 156.
74. *Le Lion et le Renard.* — Babrios, 103.
75. *Le Bouvier.* — Babrios, 23.
76. *Le Loup et la Mère.* — Babrios, 16.
80. *Les deux Chiens et le Cuisinier.* — Babrios, 42.
82. *Le Renard, l'Ane et le Lion.* — Babrios, 202.
86. *Les Chiens et leur Maître.* — Babrios, 193.
87. *L'Agneau et le Loup.* — Babrios, 96.
90. *Mercure.* — Babrios, 210.
91. *Le Bouvier et Hercule.* — Babrios, 20.
92. *Momus.* — Babrios, 59.
94. *L'Espérance.* — Babrios, 58.
95. *L'Ane portant une idole.* — Babrios, 138.
96. *L'Alouette.* — Babrios, 88.

Vingt-sept de ces fables ont été mises en vers italiens dans le recueil de Verdizotti[1], qui a emprunté beaucoup de sujets à Faërne. Enfin toutes les cent ont été mises en vers français par Ch. Perrault en 1699. En voici deux avec le texte de Faërne.

1. *Cento Favole morali dei piu illustri antichi e moderni autori greci e latini, scielte e trattate in varie manieri di versi volgari da Mario Verdizotti.* (Venise, 1570.) — Verdizotti, qui avait été secrétaire du Titien, a orné ses cent fables de figures qu'il a lui-même dessinées et gravées sur bois (hauteur, 130 millimètres; largeur, 100 millimètres). (Bibliothèque nationale, Y, 6614.) — La Fontaine lui a emprunté plusieurs sujets, *l'Aigle et le Hibou, le Cochet, le Chat et le Souriceau, le Loup devenu berger.*

MOMUS

Juppiter et Neptunus et artibus inclyta Pallas
Certavere olim, quis eorum pulchrius orbi
Quid daret. Ergo Hominem speciosum rector Olympi,
Diva Domum, salsæ Taurum rex edidit undæ.
Tum Momus judex accitus, et omnia jussus
Contemplarier atque æqua perpendere lance.
Is primum in Tauro reprehendere cornua cœpit,
Quod fronti hærerent : etenim consultius armos,
Acrior unde ictus foret, armatura fuisse.
Tum sensum mentemque Hominis sub pectore clausam
Carpere : quanto illam melius potuisse vel extra
Constitui, vel per patulam apparere fenestram,
Ut meditata ejus penitus novisse liceret!
Postremo damnare Domum vitiique notare,
Mobilibus quod nixa rotis non esset, ut una
Cum domino externas proficisci posset in oras,
Vicinumque malum effugio vitare parato.
Damnari carpique etiam rectissima possunt.

MOMUS

Neptune, Jupiter et la sage Pallas
Eurent jadis de grands débats
A qui pour embellir la terre
Lui ferait le don le plus beau.
Celui qui lance le tonnerre
De l'Homme fit présent, Neptune du Taureau,
Pallas de la Maison. Momus, dont la satire
N'épargna jamais rien, juge fut appelé.
Aucun don ne passa sans être contrôlé,
Et sans que son chagrin n'y trouvât à redire.
Le fier Taureau lui sembla n'avoir pas
Les cornes sur le front heureusement placées,
Et que sur l'estomac intrépide aux combats
Plus sagement on les aurait dressées.
A l'égard de l'Homme il reprit,
Que son corps cachât son esprit,
Et dit qu'il y falloit au moins une fenêtre
Par où tout ce qu'il pense auroit pu se connoître.
Pour la Maison, il auroit souhaité
Que, voiturable à volonté,

Sur des rouleaux elle eût été bâtie,
Afin que, des voisins étant mal assortie,
On eût pu la rouler ailleurs
Et sans se déloger en trouver de meilleurs.
Il n'est point de si belle chose
Qu'aisément dessus on ne glose.

SPES

Bona universa Juppiter coegerat
In dolium, idque, sane opertum sedulo,
Mortali amico deinde commendaverat.
Is gestiens, quid intus esset, visere,
Quum operculum amovisset, in cœlum illico
Cuncta evolarunt; Spes modo hæsit in labro.
Hinc, in bonorum sola defectu omnium,
Mortalibus Spes alma nunquam deficit.

L'ESPÉRANCE

Dans un tonneau Jupiter avait mis
Tous les biens qu'en ce monde il donne à ses amis.
Il en fit le dépositaire
Un mortel qui, trop curieux,
L'ayant ouvert pour sonder le mystère
Fit tous ces biens s'envoler dans les cieux.
L'aimable et trompeuse Espérance
Par l'ordre de la Providence
Demeura seule au fond. Ainsi, quoique ici-bas
Souvent de tous les biens nous regrettions l'absence,
L'Espoir seul ne nous quitte pas.

FABULISTES FRANÇAIS

CORROZET[1]

Parmi les fabulistes qui ont précédé La Fontaine, le premier rang appartient à Gilles Corrozet qui, en 1542, publia cent fables de l'Esope latin[2] sous ce titre : *Les Fables du très ancien Esope mises en rithme françoise*[3].

Walckenaër a, le premier, signalé le mérite de ce recueil ; il a montré qu'on trouve déjà dans ce poète l'art de mettre en scène les acteurs, de les faire dialoguer entre eux, de varier à propos le ton de la narration selon la nature des sujets ou l'ordre des idées. Ajoutons qu'au lieu d'employer exclusivement le vers de huit syllabes ou celui de dix syllabes, comme ses prédécesseurs, il a varié les mètres et les rythmes, comme après lui La Fontaine qui lui a fait des emprunts[4].

1. Gilles Corrozet, imprimeur, libraire, poète, a publié plusieurs livres érudits dont le plus remarquable est *la Fleur des Antiquités de Paris*, ouvrage réimprimé par Paul Lacroix, le bibliophile Jacob. Il a composé un conte, *le Rossignol* (Crapelet, *Poètes français*, t. III, p. 393), qui est remarquable par l'élégance du style et l'élévation des idées.

2. La disposition de ces fables est remarquable ; chacune d'elles est imprimée sur deux pages. Sur la page de gauche se trouve un élégant encadrement, qui est formé de deux colonnes placées sur un soubassement et surmontées d'un fronton ; au milieu de cet encadrement, on voit une vignette sur bois (hauteur, 30 millimètres ; largeur, 50 millimètres), qui représente le sujet de la fable surmonté d'une devise et suivi d'un quatrain. Le titre de la fable, le récit et la moralité occupent la page de droite. (Bibliothèque nationale, Y, 6543.)

3. Le marquis Queux de Saint-Hilaire a réimprimé les cent fables de Corrozet dans le Cabinet du Bibliophile de Jouaust (1882). Il y a joint 23 fables qu'il a trouvées dans une édition publiée à Lyon en 1583 par Jean de Tournes : elles sont très inférieures par le style comme par les idées et n'ont pas été rédigées par Corrozet.

4. Corrozet a eu pour imitateurs :

Guillaume Haudent qui, en 1547, fit paraître à Rouen un recueil de 366 apologues où il avait mis en vers tout l'Ésope latin avec le premier *Hécatomythium* d'Abstemius (Bibliothèque de l'Arsenal, Belles-Lettres, 12717) ; recueil réimprimé à Rouen par Météric ;

Philibert Hégémon qui, en 1583, publia à Paris un recueil de 22 pièces de poésie, sous ce titre : *Fables morales et autres* (Bibliothèque nationale, Y).

Corrozet a cinquante-quatre fables qui lui sont communes avec Babrios.

2. *Du Loup et de l'Aigneau.* — Babrios, 89.
3. *Du Rat et de la Grenoille.* — Babrios, 182.
4. *Du Chien et de la Piece de chair.* — Babrios, 79.
6. *Du Loup et de la Grue.* — Babrios, 94.
7. *Du Rusticque et de la Couleuvre.* — Babrios, 147.
9. *De deux Ratz.* — Babrios, 108.
13. *De l'Asne et du petit Chien.* — Babrios, 129.
14. *Du Lyon et du Rat.* — Babrios, 107.
15. *Du Milan malade.* — Babrios, 78.
16. *De l'Arondelle et aultres Oyseaulx.* — Babrios, 157.
17. *Des Grenoilles et de leur Roy.* — Babrios, 167.
23. *Des Lievres paoureux.* — Babrios, 25.
26. *Du Rusticque et du Serpent.* — Babrios, 160.
31. *De la Grenoille et du Bœuf.* — Babrios, 28.
32. *Du Lyon et du Cheval.* — Babrios, 122.
36. *Du Cerf qui se veid en la fontaine.* — Babrios, 43.
39. *De la Forest et du Rusticque.* — Babrios, 140.
47. *De la Chatte muée en femme.* — Babrios, 32.
48. *De l'Asne et du Cheval.* — Babrios, 7.
50. *De l'Oyseleur et du Serpent.* — Babrios, 205.
51. *De la Trompette de guerre.* — Babrios, 171.
52. *Du Loup et du Chien.* — Babrios, 100.
53. *Du Laboureur et des Chiens.* — Babrios, 193.
55. *De l'Aigle et de la Regnarde.* — Babrios, 177.
56. *Du Laboureur et de la Cigoigne.* — Babrios, 13.
57. *Du Chat et du Poulet.* — Babrios, 188.
64. *Du Lyon, de l'Asne et du Regnard.* — Babrios, 202.
65. *De l'Asne et de ses Maistres.* — Babrios, 201.
66. *De la Vieille et de ses deux Chambrieres.* — Babrios, 194.
69. *De l'Aigle et du Corbeau.* — Babrios, 186.
71. *Du Regnard et du Bouc.* — Babrios, 174.
73. *Du Regnard et du Buisson.* — Babrios, 187.
74. *De la Perdrix et des Coqs.* — Babrios, 189.
75. *Du Regnard et du Forestier.* — Babrios, 50.
76. *De l'Homme et de son Dieu de bois.* — Babrios, 119.
77. *Du Cerf et du Cheval.* — Babrios, 159.
78. *Du Chien invité au bancquet.* — Babrios, 42.
81. *Du Roseau et de l'Olivier.* — Babrios, 36.
82. *De la Vache et du Bœuf.* — Babrios, 37.
83. *De l'Enfant et de Fortune.* — Babrios, 49.

85. *De deux Amys et de l'Ourse.* — Babrios, 198.
86. *De la Mule superbe.* — Babrios, 62.
87. *Du Bergier menteur.* — Babrios, 161.
89. *De Jupiter et de la Mouche.* — Babrios, 175.
90. *De l'Adolescent et de l'Arondelle.* — Babrios, 131.
91. *De la Femme et de la Geline.* — Babrios, 123.
92. *De l'Homme et du Lyon.* — Babrios, 185.
93. *De l'Oyseleur et de la Perdrix.* — Babrios, 163.
94. *Du Lievre et de la Tortue.* — Babrios, 170.
95. *Du Lievre et du petit Chien.* — Babrios, 181.
97. *De Jupiter et du Serpent.* — Babrios, 204.
98. *Du Singe et de ses Enfantz.* — Babrios, 35.
99. *Des Formis et de la Sigale.* — Babrios, 136.
100. *D'un Homme et de ses deux Femmes.* — Babrios, 22.

A l'exemple d'Alciat qui avait mis les emblèmes à la mode, Corrozet a composé en 1543, sous le titre d'*Hécatongraphie*[1], un recueil qui est le complément de ses Fables. Quatre emblèmes correspondent à des fables de Babrios.

Contre celluy qui est cause de son mal. — Babrios, 143.
Contre les Astrologues. — Babrios, 156.
Plus par doulceur que par force. — Babrios, 18.
Deffiance non moins utile que prudence. — Babrios, 103.

1. *Hécatongraphie, c'est à dire description de cent figures et histoires, contenant plusieurs apophthegmes, proverbes, sentences et dictz tant des anciens que des modernes* (Bibliothèque nationale, Z, 1779). — La disposition typographique est la même que celle des fables. Sur la page gauche se trouve un élégant encadrement, au milieu duquel on voit une vignette sur bois (hauteur, 30 millimètres; largeur, 50 millimètres), qui représente l'emblème surmonté d'une devise et suivi d'un quatrain; le récit et la moralité occupent la page droite.

Corrozet a eu pour imitateur Guillaume Gueroult, qui a publié à Lyon en 1550 *le premier livre des Emblèmes* (Bibliothèque nationale, Y, 4474).



BAUDOIN[1]

Baudoin, membre de l'Académie, fécond traducteur, a mis en prose française un recueil de 118 fables de l'Ésope

1. Le recueil de Baudoin a été illustré par Briot de figures en pages entières, une pour chaque fable, dont la hauteur est de 140 millimètres et la largeur de 90 (Bibliothèque nationale, Y, 6545). Briot a imité d'ailleurs les figures de Sadeler toutes les fois qu'il a traité les mêmes sujets. Il faut se rappeler à cet égard que le graveur Gilles Sadeler avait publié en 1608 à Prague un recueil de 139 fables en vers allemands, avec des moralités en prose, dont il avait fait les figures (hauteur, 90 millimètres; largeur, 105 millimètres); il l'avait intitulé *Theatrum morum*, indiquant par là qu'il se servait des animaux pour moraliser les hommes (Bibliothèque nationale, Y, 6656).

Le frontispice explique le titre de *Theatrum morum*. Sur une terrasse bordée par une élégante balustrade se tiennent des hommes aussi différents par la physionomie que par le costume; trois d'entre eux regardent par-dessus la balustrade les animaux qui sont placés au bas de la terrasse. Au milieu de la balustrade est assis, vêtu d'un manteau antique, ayant une couronne sur la tête, un auguste personnage qui tient de la main droite une lance et un cor, et de la main gauche une sphère céleste. Au bas de la terrasse, on voit un Aigle aux ailes éployées, le cou et le bec tendus vers un Chamois qui saute de rocher en rocher; un Éléphant, la trompe levée; un Singe tourné de face, un Taureau baissant les cornes pour frapper, un Lion couché et regardant à droite, un Renard tenant un poisson dans la gueule, trois Fourmis, une Abeille et une Taupe.

La Fontaine fait allusion à ce frontispice dans des vers célèbres :

Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, Dieux, animaux, tout y fait quelque rôle. (V, 1.)

Claude Cramoisy, ayant acquis les planches de Sadeler, les utilisa en faisant traduire en prose française les fables allemandes par Raphael du Fresne, et publia un recueil intitulé :

Figures diverses tirées des Fables d'Ésope et d'autres et expliquées par R. D. F.[1] (1659.)

La Fontaine s'est servi de ce recueil dans plusieurs fables, notamment dans *le Rat et l'Huitre*, où il a décrit la figure de Sadeler.

1. Malgré l'étendue de son commentaire des *Fables de La Fontaine*, M. Henri Regnier n'a pas mentionné Baudoin et Sadeler. Cependant La Fontaine en a mis à profit les textes et les figures.

latin de la Renaissance où avait déjà puisé Corrozet, comme nous l'avons expliqué ci-dessus (p. 15). Il a joint à chacune d'elles un commentaire sous le nom de Discours moral, comme il l'indique dans le titre de son ouvrage : *Les Fables d'Esope phrygien illustrées de Discours moraux, philosophiques et politiques* (1630, in-12).

Son style a la grâce et la naïveté du seizième siècle. On peut en juger par *l'Ane vêtu de la peau du Lion.*

« L'Ane, s'étant égaré dans une forêt, y rencontra fortuitement la peau d'un Lion. Il s'en revêtit à l'heure même, puis s'en retourna à sa pâture ordinaire, donnant l'alarme à toutes les autres bêtes qui s'enfuyoient loin de lui. Cependant le Maître qui l'avoit perdu le cherchoit de tous côtés, et fut bien étonné de voir qu'ainsi déguisé qu'il étoit il accourut droit à lui, voulant possible imiter le rugissement d'un Lion. Alors, le prenant par les oreilles qu'il n'avoit point cachées : « Ane, mon ami, lui dit-il, trompe, si tu peux, qui bon te semblera ; pour moi, je te connois trop bien pour être déçu [1]. »

Discours moral. « En vain, pour être paré de la glorieuse dépouille du Lion, tu penses épouvanter les autres bêtes, ô stupide animal ! Ta feinte n'est pas assez adroite ; tes oreilles te trahissent, et cette affreuse peau qui te recouvre ne sauroit te faire perdre ta lâcheté naturelle. Il en prend de même qu'à toi à tous ces présomptueux qui, par une espèce de vanité aussi grossière qu'elle est insupportable, entreprennent de se déguiser et de passer pour plus éminents en fortune et en vertu qu'ils ne le sont effectivement. Les fanfarons ont beau porter leurs longues épées, faire les Rodomonts dans les rues, morguer les uns et les autres, allonger le pas et affermir leur contenance ; s'ils n'ont autant de cœur que de mine, ils ne tiennent rien : on les découvre aussitôt, et il n'est point d'homme de courage qui n'ait pitié de leur valeur prétendue. Les princes qui font les riches, les roturiers qui se disent nobles, et les

1. La fable de Baudoin est complétée par la figure de Briot, qui représente le Maître de l'Ane retenant la bête d'une main et la frappant de l'autre avec un bâton. La Fontaine y fait allusion (V, 21).

Martin fit alors son office,
Ceux qui ne savoient pas la ruse et la malice
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les Lions au moulin.

insolents qui veulent passer pour discrets, courent la même fortune que ceux-ci ; leur artifice peut quelquefois surprendre l'esprit ; mais il est impossible qu'on ne le découvre bientôt après[1]. »

Baudoin a traduit aussi 18 fables d'un recueil en vers élégiaques que Philelphe avait publié à Venise, en 1480 (Bibliothèque Mazarine, 11096, incunable). Il y a joint des Discours moraux, sous ce titre : *Les Fables de Philelphe*[2], *traduites et moralisées* (1639). La Fontaine a tiré de là *le Renard, le Loup et le Cheval.*

Enfin, Baudoin a revu la traduction que de Montlyard avait faite de la *Mythologie* latine de Noël le Comte, en y joignant des « moralités sur les principaux Dieux et un abrégé de leurs Images » (1627, in-folio)[3]. La Fontaine s'en est inspiré pour l'explication qu'il donne du paganisme dans *le Statuaire et la Statue de Jupiter.*

1. La Fontaine a donné à la pensée un tour vif et concis.

> Force gens font du bruit en France
> Par qui cet apologue est rendu familier.
> Un équipage cavalier
> Fait les trois quarts de leur vaillance.

2. Les sujets traités par Philelphe sont des contes du Moyen Age ou des fables populaires. Les récits ont de la verve comique ; mais le style en est aussi barbare que celui de l'*Æsopus*. Outre *le Renard, le Loup et le Cheval*, on y remarque *l'Hôte pauvre et l'Aubergiste riche*, dont Rabelais a fait *le Facquin et le Rostisseur* (*Pantagruel*, III, 37), récit qui a servi à La Fontaine pour *l'Huître et les Plaideurs ;* et une fable qui, mise en vers italiens par Verdizotti, a fourni à La Fontaine *le Cochet, le Chat et le Souriceau.*

3. La *Mythologie* de Baudoin a dix planches de figures d'après l'antique, et un magnifique frontispice dessiné par Rabel et gravé par David, où sont artistement groupés les principaux Dieux du Ciel, de la Terre, de la Mer et de l'Enfer (hauteur, 325 millimètres ; largeur, 200 millimètres).



VI.



9. Frontispice de la Mythologie de Baudoin.

LA FONTAINE

La Fontaine a connu Babrios par la *Mythologia æsopica* de Nevelet. Il y a trouvé une charmante fable de Babrios, la seule qui fût connue alors, dont il a tiré *Philomèle et Progné*; les 55 quatrains qu'il cite dans *le Pâtre et le Lion*; enfin les traductions latines des paraphrases grecques de Babrios. De là dérivent les rapprochements que nous établissons pour les fables suivantes.

I. 1. *La Cigale et la Fourmi.* — Babrios, 136.
2. *Le Corbeau et le Renard.* — Babrios, 77.
3. *La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.* — Babrios, 28.
5. *Le Loup et le Chien.* — Babrios, 99.
7. *La Besace.* — Babrios, 56.
8. *L'Hirondelle et les petits Oiseaux.* — Babrios, 157.
9. *Le Rat de ville et le Rat des champs.* — Babrios, 108.
10. *Le Loup et l'Agneau.* — Babrios, 89.
17. *L'Homme entre deux âges et ses deux Maitresses.* — Babrios, 20.
19. *L'Enfant et le Maître d'école.* — Babrios, 158.
22. *Le Chêne et le Roseau.* — Babrios, 36.
II. 6. *L'Oiseau blessé d'une flèche.* — Babrios, 143.
10. *L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel.* — Babrios, 111.
11. *Le Lion et le Rat.* — Babrios, 107.
13. *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.* — Babrios, 156.
14. *Le Lièvre et la Grenouille.* — Babrios, 25.
16. *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.* — Babrios, 186.
18. *La Chatte métamorphosée en femme.* — Babrios, 32.
III. 4. *Les Grenouilles qui demandent un roi.* — Babrios, 167.
5. *Le Renard et le Bouc.* — Babrios, 174.
9. *Le Loup et la Cigogne.* — Babrios, 94.
10. *Le Lion abattu par l'homme.* — Babrios, 185.
11. *Le Renard et les Raisins.* — Babrios, 19.
15. *Philomèle et Progné.* — Babrios, 12.

17. *La Belette entrée dans un grenier.* — Babrios, 86.
IV. 1. *Le Lion amoureux.* — Babrios, 98.
5. *L'Ane et le petit Chien.* — Babrios, 129.
6. *Le Combat des Rats et des Belettes.* — Babrios, 31.
8. *L'Homme et l'Idole de bois.* — Babrios, 119.
9. *Le Geai paré des plumes du Paon.* — Babrios, 72.
11. *La Grenouille et le Rat.* — Babrios, 182.
13. *Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.* — Babrios, 159.
16. *Le Loup, la Mère et l'Enfant.* — Babrios, 16.
18. *Le Vieillard et ses Enfants.* — Babrios, 47.
22. *L'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ.* — Babrios, 88.
V. 2. *Le Pot de terre et le Pot de fer.* — Babrios, 184.
3. *Le petit Poisson et le Pêcheur.* — Babrios, 6.
6. *La Vieille et les deux Servantes.* — Babrios, 194.
7. *Le Satyre et le Passant.* — Babrios, 183.
8. *Le Cheval et le Loup.* — Babrios, 22.
11. *La Fortune et l'Enfant.* — Babrios, 49.
13. *La Poule aux œufs d'or.* — Babrios, 123.
14. *L'Ane portant des reliques.* — Babrios, 138.
15. *Le Cerf et la Vigne.* — Babrios, 139.
20. *L'Ours et les deux Compagnons.* — Babrios, 198.
21. *L'Ane vêtu de la peau du Lion.* — Babrios, 215.
VI. 1. *Le Pâtre et le Lion.* — Babrios, 23.
2. *Le Lion et le Chasseur.* — Babrios, 92.
3. *Phébus et Borée.* — Babrios, 18.
7. *Le Mulet se vantant de sa généalogie.* — Babrios, 29 et 62.
9. *Le Cerf se voyant dans l'eau.* — Babrios, 43.
10. *Le Lièvre et la Tortue.* — Babrios, 170.
11. *L'Ane et ses Maîtres.* — Babrios, 201.
12. *Le Soleil et les Grenouilles.* — Babrios, 24.
13. *Le Villageois et le Serpent.* — Babrios, 215.
14. *Le Lion malade et le Renard.* — Babrios, 103.
16. *Le Cheval et l'Ane.* — Babrios, 7.
17. *Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.* — Babrios, 79.
18. *Le Chartier embourbé.* — Babrios, 20.
VII. 13. *Les deux Coqs.* — Babrios, 5.
17. *La Tête et la Queue du Serpent.* — Babrios, 134.
VIII. 16. *L'Horoscope.* — Babrios, 142.
24. *L'Education.* — Babrios, 208.
25. *Les deux Chiens et l'Ane mort.* — Babrios, 211.

IX. 3. *Le Singe et le Léopard.* — Babrios, 172.
6. *Le Statuaire et la Statue de Jupiter.* — Babrios, 30.
X. 3. *La Tortue et les deux Canards.* — Babrios, 115.
8. *La Perdrix et les Coqs.* — Babrios, 189.
9. *Le Chien à qui on a coupé les oreilles.* — Babrios, 104.
11. *Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte.* — Babrios, 9.
XII. 6. *Le Cerf malade.* — Babrios, 46.
10. *L'Ecrevisse et sa Fille.* — Babrios, 109.
16. *La Forêt et le Bûcheron.* — Babrios, 38.

La Fontaine ne s'est pas borné à étudier la *Mythologia æsopica* de Nevelet. Il a mis aussi à contribution les recueils de Corrozet, de Faërne, de Verdizotti, de Sadeler et de Baudoin. Non seulement il leur a emprunté des idées ou des expressions, mais encore il s'est servi de leurs figures pour décrire le lieu où il place l'action.

LES MYTHIAMBES ÉSOPIQUES

DE

BABRIOS

LIVRE PREMIER

PROLOGUE

La première génération, ô jeune Branchos, était composée d'hommes justes; on l'appelle l'âge d'or... Une troisième génération suivit les deux premières (l'âge d'or et l'âge d'argent), l'âge d'airain, après lequel on place la naissance de la divine génération des héros. La cinquième génération fut l'âge de fer, où parut la race la pire de toutes [1].

Pendant l'âge d'or, tous les animaux, avec l'homme, avaient une voix articulée et connaissaient l'usage de la parole [2]; leurs assemblées se tenaient dans les bois. La Pierre et le feuillage du Pin avaient leur langage [3]. La Mer aussi, Branchos, parlait au navire et au matelot [4]. Les Oiseaux conversaient avec le laboureur [5]. La terre produisait tout sans travail. Les hommes vivaient dans la société des Dieux. Tu apprendras qu'il en était ainsi, en lisant les fables que contait, avec une Muse libre [6], le sage et vieil Ésope. Maintenant, les repassant toutes dans ma mémoire, je te mélangerai un rayon de miel avec le vin pour corriger la dureté du rythme des ïambes amers.

1. Hésiode, *les Travaux et les Jours.*
2. Du temps que les bêtes parloient,
   Les Lions entre autres vouloient
   Etre admis dans notre alliance. (La Fontaine, IV, 1.)
3. Babrios, 38, *le Pin et les Bûcherons.*
4. Babrios, 71, *la Mer et le Laboureur.*
5. Babrios, 13, *la Cigogne et le Laboureur.*
6. En prose.

La même expression est encore employée dans une autre inscription du même prince.

« Moi, Sardanapale, roi du monde, roi d'Assyrie. Ce fut à une excursion de ma Majesté que je pris un Lion par la queue. Avec l'aide de Ninip et de Nergal, mes assistants, je dissipai sa cervelle avec ma massue, *la parole de ma main.* »

Il existe en outre un bas-relief assyrien, où un archer décoche une flèche contre un lion qui vient à sa rencontre[1]. Mais un chasseur dont l'approche fait fuir toutes les bêtes fauves d'une forêt n'est pas un archer ordinaire. C'est pourquoi nous renvoyons à la stèle où un roi d'Assyrie lance un trait à un lion qui attaque son char[2]. Une scène pareille est représentée sur le cachet du roi Darius[3].

II. Voir Avianus, 17; Baudoin, 97.

1. Voir Layard, *The monuments of Niniveh*, 1re série, pl. 49, n° 3.
2. Voir Perrot, *Chaldée et Assyrie*, p. 272, fig. 112.
3. Voir Perrot, *Perse*, p. 848, fig. 496.

II. LE LABOUREUR QUI A PERDU SON HOYAU

Un Laboureur, en bêchant sa vigne, perdit son hoyau. Il demanda à ceux qui étaient là si aucun d'eux ne l'avait pris. Chacun répondit non. Ne sachant quel moyen employer, le Laboureur conduisit tous ces hommes à la ville pour leur faire prêter serment; car on s'imagine qu'aux champs habitent des Dieux simples d'esprit, tandis que ceux qui résident dans l'enceinte d'une ville sont des Dieux véritables qui voient tout. Ayant franchi la porte de la ville, tous se lavaient les pieds à une fontaine après avoir déposé leur besace, quand un crieur public annonça mille drachmes de récompense pour celui qui découvrirait l'auteur d'un vol fait au Dieu. En entendant cette annonce, le Laboureur dit : « Ce n'était pas la peine de venir ici. Comment le Dieu peut-il connaître les voleurs d'autrui, s'il ne connaît même pas ceux qui lui ont fait un larcin[1] et s'il cherche à prix d'argent un homme qui les lui indique? »

Cette fable est une critique ironique de l'idolâtrie, comme la fable 119, *l'Homme qui brisa une statue.* On y trouve l'idée de l'impuissance des idoles, souvent formulée par les prophètes d'Israël. Baruch, dont la lecture fit une vive impression sur La Fontaine, a décrit les idoles de Babylone en montrant leur impuissance (VI) :

« Vous verrez à Babylone des dieux d'or, d'argent, de pierre, de bois, portés sur les épaules et révérés par les

1. Certain païen chez lui gardoit un Dieu de bois,
De ces Dieux qui sont sourds bien qu'ayant des oreilles;
Le païen cependant s'en promettoit merveilles.
(La Fontaine, IV, 8.)



Gentils[1]. Un d'eux a un sceptre comme un homme, comme un juge d'une contrée; mais il ne tue pas celui qui pèche contre lui. Un autre a dans une main un glaive et dans l'autre une hache; mais il ne s'en sert pas pour se défendre contre les voleurs; vous connaîtrez par là que ce ne sont pas des dieux. »

Le philosophe grec Xénophane, né vers 617 avant Jésus-Christ à Colophon en Asie Mineure, n'a pas raillé avec moins de force les adorateurs des idoles.

« Il existe un Dieu suprême parmi les dieux et les hommes. Il ne ressemble aux mortels ni par le corps ni par la pensée... Tout entier il voit, tout entier il pense, tout entier il entend... Sans fatiguer son esprit, il gouverne toutes choses par la pensée... Les hommes paraissent engendrer les dieux; ils leur donnent leurs propres sentiments, leur voix et leur corps...

Si les bœufs et les lions avaient des mains, s'ils savaient peindre de leurs mains et faire ce que font les hommes, les chevaux peindraient les dieux semblables à des chevaux, les bœufs à des bœufs; ils leur prêteraient des corps qui ne différeraient en rien de ceux qu'ils ont eux-mêmes...

Homère et Hésiode ont attribué aux Dieux tous les actes qui sont regardés comme honteux et abominables chez les hommes; ils ont prêté aux dieux une foule d'iniquités, voler, commettre des adultères, se tromper les uns les autres[2]. »

1. Voir Perrot, *Chaldée et Assyrie*, p. 76-77, fig. 13-14, et p. 505, fig. 127.
2. Platon a développé ces idées dans le livre II de la *République*, où il condamne les mythes d'Homère et d'Hésiode et recommande d'enseigner aux enfants, en échange, les fables d'Esope.

III. LE CHEVRIER ET LA CHÈVRE[1]

Un Chevrier voulait ramener ses Chèvres au bercail. Les unes accouraient, d'autres ne se pressaient pas. Une d'elles, peu docile, broutait dans un ravin l'agréable feuillage de l'osier et du lentisque; il lui lança une pierre de loin et lui brisa une corne, puis il se mit à la supplier: « Ma chevrette, ma compagne d'esclavage, au nom de Pan qui veille sur les bois, ne me dénonce pas au maître, je t'en conjure; c'est malgré moi que je t'ai touchée si juste avec ce coup de pierre. » La Chèvre lui répondit : « Comment puis-je cacher ce qui frappe les yeux ? Ma corne parlera, même si je garde le silence.»

Phèdre a traité le même sujet dans une de ses Fables nouvelles (22); mais on ne retrouve pas chez lui les images poétiques qui, dans Babrios, forment une petite idylle.

1. Iconographie. Voir Rich, *Dictionnaire des Antiquités*, art. *Caprarius*.

IV. LE PÊCHEUR ET LES POISSONS

Un pêcheur retira un filet qu'il venait de jeter; il le trouva plein de poissons de diverse grosseur. Or, les petits, s'enfonçant dans l'eau, passèrent à travers les mailles, tandis que les grands, étant retenus, furent jetés dans la barque.

Un moyen de se sauver et d'échapper aux maux, c'est d'être petit. Celui qui paraît grand arrive rarement à se soustraire aux dangers.

Cette fable a la même moralité que la fable 31, *les Rats et les Belettes*.

V. LES COQS

Il y eut un combat entre deux Coqs de Tanagre[1], race qui passe pour avoir le courage des hommes. Celui des deux qui eut le dessous, couvert de blessures, alla se cacher dans un coin de la maison pour se dérober à la honte[2]. L'autre, s'envolant aussitôt sur le toit et agitant ses ailes, remplit l'air de ses cris. Or, un Aigle le saisit et l'emporta. L'autre revint faire le coquet autour des Poules[3], et eut ainsi un meilleur sort que le vainqueur.

Homme, ne t'enorgueillis pas si la Fortune t'élève au-dessus des autres. Souvent un revers fait notre salut.

I. L'art antique a souvent figuré des combats de coqs[4].
II. Voir La Fontaine, *les deux Coqs*.

1. Les Coqs les plus belliqueux étaient ceux de Tanagre.

2. Le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours.(La Fontaine, VII, 13.)

3. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher et chanter sa victoire.
Un Vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire!
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet.

4. Iconographie. Voir Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités*, art. *Alectryonum agones;* Rich, *Dict. des Antiquités*, art. *Lanista;* Duruy, *Histoire des Grecs*, t. II, p. 639.
Gérôme a peint sur ce sujet un gracieux tableau qui se trouve au Musée du Luxembourg et qui a été gravé par Goupil.

VI. LE PÊCHEUR ET LE PETIT POISSON

Un Pêcheur, qui parcourait toutes les côtes de la mer et vivait du produit de sa ligne, prit un jour au bout d'un crin de cheval un petit Poisson, qui n'était pas encore bon à mettre dans un plat[1]. Celui-ci, en frétillant, adressa au Pêcheur ces paroles suppliantes : « Quel gain tireras-tu de moi ? Combien me vendras-tu ? Je ne suis pas à ma grosseur. Il y a à peine quelques jours que ma mère m'a enfanté près de ce rocher. Laisse-moi aller aujourd'hui ; ne me tue pas inutilement. Plus tard quand, bien nourri d'algues marines, je serai devenu grand et digne de la table d'un riche, tu reviendras ici me prendre[2]. » Ainsi parlait le petit Poisson en gémissant et en sautillant ; mais il ne devait pas attendrir le vieillard. Celui-ci lui répondit, en le perçant d'un jonc pointu : « C'est être fou que de lâcher le peu qu'on a pour courir après l'inconnu[3]. »

I. Le Pêcheur à la ligne a été souvent représenté par les artistes grecs et par les artistes romains[4].

II. Voir Avianus, 20 ; Baudoin, 100 ; La Fontaine, V, 3.

1. Un Carpeau, qui n'étoit encor que fretin,
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une rivière.
(La Fontaine, V, 3.)

2. « Que ferez-vous de moi ? je ne saurois fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée ;
Quelque gros partisan m'achètera bien cher. »

3. Un *tiens*, vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras :*
L'un est sûr ; l'autre ne l'est pas.

4. Iconographie. Voir Rich, *Dictionnaire des Antiquités*, art. *Hamiota ;* Martha, *Archéologie romaine*, p. 258, et p. 295.

VII. LE CHEVAL ET L'ANE

Un homme possédait un Cheval; il avait l'habitude de le conduire sans aucun fardeau, tandis qu'il chargeait tout le faix sur un vieil Ane. Celui-ci, étant à bout de force, vint dire au Cheval : « Si tu veux bien prendre une part de mon fardeau, je pourrai m'en tirer ; sinon, je vais mourir[1]. — Marche, lui répliqua le Cheval; ne m'importune pas. » L'Ane se traîna en silence; enfin, épuisé de fatigue, il tomba mort, comme il l'avait prédit. Le maître, ayant fait approcher de lui le Cheval, et ayant détaché toute la charge, la lui mit sur le dos avec le bât; il y ajouta la peau de l'Ane qu'il écorcha[2]. « Insensé que j'étais! dit le Cheval; je n'ai point voulu prendre un peu du fardeau, et la nécessité m'a tout mis sur le dos. »

I. Pour comprendre la fable, il faut se rappeler que, dans l'antiquité, en Orient, le Cheval était attelé à un char ou monté par un homme pour servir à la guerre et à la chasse ; on ne lui faisait point porter de fardeau[3].

II. Voir Corrozet, 48 ; Faërne, 16; La Fontaine, VI, 16.

1. Un Ane accompagnoit un Cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre Baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu;
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
(La Fontaine, VI, 16.)

2. Le Cheval refusa, fit une pétarade;
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

3. Lorsque le Chameau était destiné à la course, il était traité comme le Cheval. C'est pourquoi, dans une fable de Plutarque (*Traité de la Santé*), le Chameau et le Bœuf figurent à la place du Cheval et de l'Ane. (H. Regnier, *Fables de La Fontaine*, t. II, p. 52.)

VIII. L'ARABE ET LE CHAMEAU

Un Arabe, après avoir chargé son Chameau, lui demanda s'il aimait mieux monter ou descendre. Le Chameau lui répondit avec présence d'esprit : « Ne pouvons-nous suivre une route qui soit plane ? »

IX. LE PÊCHEUR QUI JOUE DE LA FLUTE

Un Pêcheur avait une flûte dont il jouait fort bien. Un jour, dans l'espoir d'attirer à lui sans peine une grande quantité de Poissons par le charme de ses accords, il posa son filet et commença un air harmonieux. Puis, fatigué de souffler et de s'épuiser en vains sons, il jeta son filet et prit beaucoup de Poissons[1]. Les voyant sauter à terre chacun à sa manière, il les railla pendant qu'il lavait son filet : « Vous dansez sans flûte à présent ; il eût mieux valu danser tantôt, pendant que je vous invitais à former des chœurs de danse. »

Sans peine et sans application, on ne réussit à rien. Quand tu as, par un effort, pris ce que tu désirais, il est temps de rire et de te réjouir[2].

D'après Hérodote, Kyros cita cet apologue aux Ioniens après la prise de Sardes[3]. La Fontaine, dans *le Berger qui joue de la flûte*, a complètement transformé le récit et en a fait une petite idylle qui a été figurée gracieusement par le dessin et par la peinture.

1. Tircis eut beau prêcher : ses paroles miellées
   S'en étant aux vents envolées,
   Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris.
   (La Fontaine, X, 11.)

2. La Fontaine a changé la morale.

   O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
   Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
   D'une multitude étrangère,
   Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout!
   Il y faut une autre manière :
   Servez-vous de vos rets : la puissance fait tout.

3. H. Regnier, *Fables de La Fontaine*, t. III, p. 55.

X. L'ESCLAVE ET APHRODITE

Un homme aimait son esclave, laide et malpropre, et lui accordait libéralement tout ce qu'elle demandait. Celle-ci, couverte d'or, faisant flotter sur ses jambes une pourpre légère, osait tenir tête à la maîtresse de la maison. Elle brûlait des flambeaux en l'honneur d'Aphrodite pour la remercier de son sort, lui offrait chaque jour des sacrifices, des vœux, des supplications et des prières. Un jour qu'elle et son maître dormaient ensemble, Aphrodite vint pendant leur sommeil et apparut à l'esclave : « Ne me remercie pas de te faire paraître belle, dit-elle. Si cet homme te croit belle, c'est que je suis irritée contre lui. »

Quiconque prend la laideur pour la beauté a l'esprit aveuglé par le courroux d'une divinité.

XI. L'HOMME ET LE RENARD

Un homme voulut habiller d'une manière vengeresse un Renard qui ravageait ses vignes et visitait ses jardins. Lui ayant attaché à la queue un paquet d'étoupes et y ayant mis le feu, il le lâcha. Mais un dieu qui l'observait dirigea dans le champ même de celui qui l'avait lâchée la bête qui répandait l'incendie autour d'elle. C'était la saison de la moisson; les riches épis donnaient les plus belles espérances. L'homme suivait le Renard, déplorant la perte de ses longs travaux; Déméter ne visita pas son aire.

Il faut être doux et garder de la modération dans son courroux. Il y a Némésis (puisse-t-elle m'épargner!) qui punit la colère; elle perd les hommes qui s'abandonnent à ses emportements.

La fable de Babrios correspond à la légende de *Samson et les Chacals* (Ledrain, *Histoire d'Israël*, t. I, p. 217) :

Irrité de ce que, pendant son absence, on avait marié sa femme à un autre homme, Samson lia trois cents Chacals deux par deux, et, leur ayant attaché à la queue des flam beaux, les lâcha dans les vignes et les moissons des Philistins. Ceux-ci s'en vengèrent en brûlant la femme et le beau-père de Samson.

En Italie, il existait une légende analogue. Ovide raconte dans les *Fastes* (IV, 680) que l'enfant d'un colon de Carséoles mit le feu aux moissons, en laissant échapper de ses mains un Renard à la queue duquel il avait attaché et allumé des étoupes, pour le punir d'avoir dévasté la basse-cour. En souvenir de ce désastre, on brûlait un Renard à la fête des Céréales.

XII. PHILOMÈLE ET PROCNÉ[1]

Un jour Procné s'envola loin de la campagne. Elle trouva établie dans la forêt solitaire la mélodieuse Philomèle, qui déplorait le sort d'Itys ravi avant le temps[2]. Toutes deux se reconnurent à leurs chants; elles volèrent l'une vers l'autre, et s'entretinrent entre elles. « Comment te portes-tu, ma chère sœur? dit Procné. C'est la première fois que je te revois, depuis la Thrace[3]. [Un dieu ennemi nous a toujours séparées. Vierges encore, nous étions éloignées l'une de l'autre.] Reviens dans la campagne, près de la demeure des hommes; là, nous habiterons en amies sous le même toit; là, tu chanteras pour des laboureurs et non pour des bêtes

1. C'est la seule fable de Babrios que La Fontaine ait connue directement. Il l'a trouvée dans la *Mythologia æsopica* de Nevelet, p. 379; il en a fait *Philomèle et Progné*. Pour qu'on puisse comparer facilement la fable de La Fontaine avec celle de Babrios, nous mettons entre crochets les passages qui manquent dans le texte de Nevelet.

2. Iconographie. Térée, roi de Thrace, avait violé Philomèle, sœur de Procné, sa femme. Les deux sœurs s'en vengèrent en tuant Itys, fils de Térée, et en le lui donnant à manger. Procné fut changée en Hirondelle, Philomèle en Rossignol, Térée en Huppe et Itys en Chardonneret. La scène est représentée sur une pierre gravée du Cabinet des médailles, nº 1806; Térée est assis devant un trépied, au pied d'un arbre sur lequel sont perchés une Hirondelle, un Rossignol, une Huppe et un Chardonneret. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 42.

3. Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomèle.
« Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens pas que vous soyez venue
Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous pas ce séjour solitaire? »
(La Fontaine, III, 15.)

sauvages[1]. [Pourquoi rester exposée au froid des nuits humides et à la chaleur brûlante du jour? Tout est sauvage en ces lieux. Allons, prends une sage résolution. »] La mélodieuse Philomèle lui répondit : « Laisse-moi demeurer parmi ces roches inhabitées, [et ne m'arrache pas de cette montagne inculte. Depuis Athènes[2], je fuis les hommes et les villes;] la vue des maisons et le commerce des hommes ravivent la douleur de mes anciens malheurs[3]. »

On peut se consoler de l'infortune par la sagesse, par le culte des Muses et par la solitude. On éprouve un vif chagrin quand on montre son abaissement à ceux qu'on a eus pour témoins de sa grandeur passée.

1. « Eh quoi! cette musique
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique.
Le désert est-il fait pour des talents si beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles. »

2. Philomèle et Progné étaient filles de Pandion, roi d'Athènes.

3. « Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois
Parmi des demeures pareilles
Exerça sa fureur sur vos divins appas. —
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage. »

XIII. LE LABOUREUR ET LA CIGOGNE

Un Laboureur, ayant tendu des filets légers dans ses sillons, y avait pris des Grues qui dévastaient ses semailles. Une Cigogne boiteuse le suppliait (car elle avait été prise avec les autres) : « Je ne suis pas une Grue; je ne nuis pas aux semences. Je suis une Cigogne (ma couleur l'indique), je suis le plus pieux des animaux ; je nourris mon père, et je le soigne quand il est malade. » L'homme lui répondit : « O Cigogne, je ne sais pas quelle vie tu mènes. Je ne connais qu'une chose, c'est que je t'ai prise avec les Grues qui mangeaient mon blé; meurs donc avec celles avec lesquelles tu as été prise. »

Qui fréquente les méchants sera détesté comme eux, lors même qu'il n'aurait fait aucun mal à autrui.

Voir Corrozet, 56[1] ; Baudoin, 77.

1. La fable de Corrozet est remarquable par le rythme.

Avec les meschantz ne te mectz ;
Vueille toy d'iceulx estranger,
Qu'il ne t'en vienne aulcun danger ;
Tel l'achepte qui n'en peult més.

Ung Rusticque
Si s'applicque
A prendre aux retz à couvert
Grues coyes
Et les Oyes
Qui mangeoient son bled en vert.
Oyes, Grues,
Retenues
Furent aux retz et ficelles.
La Cigoigne
Ne s'esloigne,
Mais fut prinse avec icelles.
Salut quiert
Et requiert
Au Laboureur sa franchise :

Point ne pense
Quelque offense
Avoir contre luy commise.
« Tu mourras
Et n'auras,
Dict le Laboureur, mercy.
Qui s'y treuve
Il espreuve
Qu'à chascun on faict ainsi. »

XIV. L'OURS ET LE RENARD

Un Ours se vantait d'être ami de l'homme. « Jamais, disait-il, je ne déchire un cadavre. » Un Renard lui répondit : « Mieux vaudrait déchirer un cadavre et ne pas toucher à un homme vivant. »

Que celui qui me nuit pendant ma vie ne me pleure pas après ma mort.

Cette fable fait allusion à la croyance antique que l'Ours ne dévorait pas un cadavre. Nous la retrouverons dans la fable 98, *l'Ours et les Voyageurs*.

XV. L'ATHÉNIEN ET LE THÉBAIN

Un Athénien et un Thébain faisaient route ensemble et conversaient, comme c'est l'habitude en pareil cas. De propos en propos on en vint à parler des héros[1]; c'était un flot de paroles inutiles. Le Thébain finit par célébrer le fils d'Alcmène qui fut le plus grand des hommes et habite maintenant avec les Dieux[2]. A son tour l'Athénien met Thésée bien au-dessus d'Héraklès, parce qu'il avait eu la fortune d'un Dieu[3], tandis qu'Héraklès avait eu la condition d'un esclave[4]. Il fut vainqueur dans cette discussion, parce qu'il parlait avec facilité. L'autre, en sa qualité de Béotien, n'était pas de force à lui répliquer; il lui dit dans un langage rustique : « Assez, tu as la victoire. Que Thésée exerce donc sa colère contre nous, et Héraklès contre les Athéniens. »

1. Les Grecs appelaient Héros non seulement les enfants d'un dieu et d'une mortelle ou d'une déesse et d'un homme, mais encore des personnages légendaires dont l'origine n'avait rien de divin. Les deux Héros les plus célèbres étaient Héraklès et Thésée. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 239.

2. ICONOGRAPHIE. La peinture d'un vase grec représente Héraklès reçu dans l'Olympe par Athéné à laquelle il est présenté par Hermès. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 86.

3. On avait élevé un temple en l'honneur de Thésée. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 424.

4. Allusion aux travaux qu'Héraklès exécuta par l'ordre d'Eurysthée.

XVI. LE LOUP ET LA VIEILLE

Une Nourrice de la campagne[1], dont l'Enfant pleurait, le réprimanda : « Tais-toi, ou je te jette au Loup[2]. » Le Loup entendit, et crut que la vieille parlait pour de bon; il resta là, s'imaginant qu'il avait un repas tout prêt, tant qu'enfin l'enfant s'endormit sur le soir. Alors il s'en revint chez lui à jeun, et, pour dire vrai, la gueule béante. La Louve sa compagne lui fit cette question : « Pourquoi ne rapportes-tu pas une proie, comme tu en as l'habitude? — Que veux-tu? répliqua le Loup; j'ai cru à la parole d'une femme. »

Voir Avianus, 1; Faërne, 76; Baudoin, 85; La Fontaine, IV, 16.

Le sujet a été traité aussi par Baïf dans le livre III des *Mimes*[3]. La Fontaine l'a suivi, mais il a augmenté l'intérêt du récit en ajoutant un dénouement où le Loup, d'abord menacé de mort, est tué effectivement.

1. Iconographie. Voir Rich, *Dictionnaire des Antiquités*, art. *Cunaria.*

2. Un villageois avoit à l'écart son logis.
Messer Loup attendoit chape-chute à la porte...
Il entend un enfant crier :
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au Loup. L'animal se tient prêt.
(La Fontaine, IV, 16.)

3. Puisque les propos veritables
Ne sont ouïs, contons des fables;
Possible on les escoutera.
Esopet les fit par l'oracle,
Pour en riant faire miracle
En l'esprit qui les goustera.
Un Loup, ayant faict une queste
De toutes parts, enfin s'arreste
A l'huis d'une cabane aux champs,
Au cry d'un enfant que sa mere
Menaçoit, pour le faire taire,

De jetter aux loups ravissans.
Le Loup qui l'ouït en eut joye,
Esperant d'y trouver sa proye;
Et tout le jour il attendit
Que la mere son enfant jette.
Mais le soir venu, comme il guette,
Un autre langage entendit.
Car la mere d'amour tendre
Entre ses bras alla le prendre,
Le baisant amoureusement;
Avecques luy la paix va faire,
Et le dorlotant pour l'affaire
Luy parle ainsi flatteusement :
« Nenny, nenny, non, non, ne pleure;
Si le Loup vient, il faut qu'il meure;
Nous túrons le Loup s'il y vient. »
Quand ce propos il ouït dire,
Le Loup grommelant se retire :
« Ceans l'on dit l'un, l'autre on tient. »

XVII. LE CHAT ET LE VIEUX COQ

Un Chat, qui guettait les Poules d'une maison, se suspendit à des chevilles de bois en guise de sac[1]. Un Coq matois, au bec crochu, l'aperçut, et, de sa voix perçante, lui adressa ces paroles railleuses : « J'ai déjà vu bien des sacs ; aucun n'avait les dents d'un Chat vivant. »

Le Coq est remplacé par un Rat dans une fable ésopique dont La Fontaine a tiré *le Chat et un vieux Rat.*

1. Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
(La Fontaine, III, 18.)

XVIII. HÉLIOS ET BORÉAS[1]

Boréas et Hélios (le Soleil) gagèrent entre eux, dit-on, à qui dépouillerait le premier de son manteau un paysan qui faisait route[2]. Boréas commença; il souffla comme il fait quand il vient de Thrace, pensant par sa violence enlever à l'homme son manteau. Celui-ci se garda bien de le lâcher; glacé de froid, et ayant de ses deux mains serré son vêtement contre son corps, il s'assit en s'adossant à la saillie d'un rocher. Hélios essaya à son tour : perçant doucement les nuages, il ranima le voyageur transi par la brise; ensuite, il le pénétra d'une chaleur plus vive; enfin, il lui fit sentir toute son ardeur. Alors, de lui-même, le paysan se dépouilla de son manteau. Ainsi Boréas perdit son pari.

La fable donne cette leçon : « Enfant, use de la douceur; tu gagneras plus par la persuasion que par la violence[3]. »

Voir Avianus, 4; Corrozet, *Hécatongraphie*, emblème 27, *Plus par doulceur que par force;* La Fontaine, VI, 3.

1. Iconographie. Voir Collignon, *Mythologie figurée de la Grèce*, p. 191, Hélios; p. 195, Boréas.

2. Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps...
« Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable :
Vous plait-il de l'avoir? — Eh bien! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez; je vous laisse obscurcir mes rayons. »
(La Fontaine, VI, 3.)

Plus fait douceur que violence.

XIX. LE RENARD ET LES RAISINS[1]

Des raisins noirs pendaient à une vigne plantée sur un coteau[2]. Un Renard rusé, voyant les grains pleins de jus, essaya à force de sauts d'atteindre les grappes vermeilles. Celles-ci étaient mûres en effet et bonnes à vendanger. Après s'être donné beaucoup de peine sans rien attraper, il s'en alla en se consolant par ces paroles : « Ces raisins sont verts; j'avais tort de les croire mûrs[3]. »

Voir Phèdre, IV, 3; Faërne, 19; Baudoin, 48; La Fontaine, III, 11.

1. Iconographie. Des peintures de Pompéi représentent des animaux sautant pour atteindre des grappes de raisin suspendues à une treille. Voir Fr. Lenormant et Robiou, *Chefs-d'œuvre de l'Art antique*, t. III, pl. 71 et pl. 112.

2. Certain Renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment
Et couverts d'une peau vermeille. (La Fontaine, III, 11.)

3. Le galant en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvoit atteindre :
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. »

XX. LE BOUVIER ET HÉRAKLÈS

Un Bouvier conduisait un chariot hors d'un village. Ce chariot étant tombé dans un trou profond, le Bouvier, au lieu d'essayer de l'en tirer, resta là, sans faire autre chose que d'invoquer Hèraklès, le seul des Dieux qu'il honorât et qu'il adorât véritablement [1]. Celui-ci lui apparut et lui dit : « Mets les mains aux roues et pique les bœufs [2]. Invoque les Dieux quand tu feras quelque chose toi-même, ou tu les invoqueras en vain [3].

Voir Avianus, 32; Faërne, 91; La Fontaine, VI, 18.

1. Allusion à l'exclamation grecque, Ἡράκλεις, en latin, *Hercule* ou *Mehercule:* «Hercule, aide-moi! »

2. Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
« Hercule veut qu'on se remue;
Puis il aide les gens... » (La Fontaine, VI, 18.)

3. Aide-toi, le Ciel t'aidera.

XXI. LES BŒUFS

Les Bœufs cherchaient un jour à se défaire des bouchers qui possèdent une science funeste à leur race. Déjà ils s'attroupaient et ils aiguisaient leurs cornes pour le combat. L'un d'eux, assez âgé, qui avait longtemps traîné la charrue, leur dit : « Les bouchers nous égorgent d'une main habile, et nous tuent sans nous faire souffrir. Mais si nous tombons dans les mains de maladroits, ce sera mourir deux fois. Si les bouchers font défaut aux bœufs, les égorgeurs ne leur feront pas défaut. »

Qui veut fuir un mal présent doit considérer s'il ne s'expose pas à un mal plus grand.

XXII. L'HOMME GRISONNANT ET SES DEUX MAITRESSES

Un homme qui se trouvait déjà au milieu de la vie, qui n'était plus jeune sans être arrivé à la vieillesse, avait ses cheveux noirs mélangés de cheveux blancs. Cependant il partageait son temps entre les amours et les festins[1]. Il avait deux maîtresses, l'une jeune et l'autre déjà mûre[2] : la jeune voulait trouver en lui un jeune amant, l'autre un homme de son âge. Toutes deux chaque jour lui arrachaient des cheveux, la jeune les blancs, et l'autre les noirs[3]. Enfin, à force de lui dépouiller la tête, elles le rendirent chauve.

La leçon que donne cette fable s'adresse à tous les hommes : « Malheureux qui tombe entre les mains des femmes ! elles lui prennent tout jusqu'à ce qu'elles l'aient dépouillé. »

Voir Phèdre, I, 17 ; Corrozet, 100 ; Baudoin, 83 ; La Fontaine, I, 17.

1. Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il étoit saison
De songer au mariage. (La Fontaine, I, 17.)

2. Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte ; et l'autre un peu bien mûre.

3. La vieille, à tous moments, de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux et se douta du tour.

XXIII. LE BOUVIER QUI A PERDU SON TAUREAU

Un Bouvier avait perdu un Taureau aux belles cornes. Il le cherchait dans une vaste forêt, en implorant les Nymphes des montagnes, Hermès qui préside aux pâturages, Pan et les divinités d'alentour; il faisait vœu de leur immoler un agneau s'il attrapait le voleur. Arrivé sur une hauteur, il voit son beau Taureau servir de repas à un Lion. Le malheureux promet alors de sacrifier un bœuf s'il échappe au voleur[1].

Ceci nous apprend à ne pas adresser aux Dieux des vœux irréfléchis dans l'emportement que nous cause un moment de chagrin.

I. Voir Faërne, 75. — La Fontaine, dans *le Pâtre et le Lion,* a remplacé le Taureau par une Brebis, comme Hégémon[2], et supposé que le Pâtre voit le Lion sortir de son antre.

1. « Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des Dieux, je t'ai promis un veau;
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte. »
(La Fontaine, VI, 1.)

2. Un Pasteur, trouvant un Aigneau
Atiré hors de son estable,
Promet à Jupiter un veau
En sacrifice honorable,
Si ceste grace luy faisoit
De trouver celuy qui l'avoit.
Peu aprés le Pasteur, cherchant
Sa beste ainsi desrobée,

II. Le Lion dévorant un Taureau est un sujet traité sous diverses formes par l'art oriental. Le statère d'or de Krœsos représente un Lion ouvrant la gueule pour dévorer un Taureau[1]. Sur la rampe du palais de Persépolis on voit un Lion serrant un Taureau entre ses griffes[2].

Trouva sur un cousteau penchant
 Le Lyon à gueule bée,
Qui le tenant le dévoroit,
Et en fureur le regardoit.
Dont effrayé, et en sueur,
 Les mains au ciel vint estendre,
Disant : « O Jupiter seigneur,
 Promis t'avois un veau tendre,
Si je trouvois en lieu que soit
Celui qui mon Aigneau avoit.
Mais maintenant je te promets
 De t'offrir bœuf et genisse,
Si de ta bonté tu permets
 Que sain sauver je me puisse
De ce cruel Lyon (mais beau!);
Et si luy donne mon Aigneau. » (Hégémon.)

1. Iconographie. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 680.
2. Voir Perrot, *Perse*, p. 696. Voir aussi p. 835.

XXIV. LES NOCES D'HÉLIOS

Les noces d'Hélios se célébraient en été[1]. Les animaux se livraient à la joie des festins en l'honneur du dieu. Les Grenouilles aussi formaient des chœurs dans leurs marécages. Un Crapaud affligé les engagea à cesser : « Ce n'est pas pour nous un sujet de chants, mais de chagrin et de douleur. A lui seul Hélios met à sec tous les marais ; quels maux n'aurons-nous pas à souffrir si, par son mariage, il enfante un fils qui lui ressemble.[2] »

Les étourdis se réjouissent souvent de choses dont ils ne devraient pas se réjouir.

Phèdre, dans *le Soleil et les Grenouilles*, suppose qu'Esope raconte l'apologue à l'occasion des noces d'un voleur. La Fontaine a remplacé le voleur par un tyran.

1. Iconographie. Il s'agit des noces d'Hélios et de la nymphe Rhodé, dont l'emblème est une rose. Les monnaies de Rhodes avaient pour type Hélios et une Rose. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 354.

2. . . . . « Un seul Soleil à peine
Se peut souffrir ; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants. »
(La Fontaine, VI, 12.)

XXV. LES LIÈVRES ET LES GRENOUILLES[1]

Les Lièvres prirent un jour la résolution de mettre fin à leur vie et de s'aller jeter tous dans l'eau noire d'un marais, parce qu'ils étaient les plus faibles des animaux, qu'ils avaient des âmes lâches et qu'ils ne savaient que fuir[2]. Arrivés près d'un grand marais, ils aperçurent sur

1. Iconographie. Sur un vase trouvé à Camiros, dans l'île de Rhodes, un homme à tête de lièvre s'enfuit à toutes jambes. Voir de Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. 59.

2. La Fontaine attribue également à son Lièvre des réflexions mélancoliques :

« Les gens d'un naturel peureux
Sont, disoit-il, bien malheureux!
Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite. »

Mais il ne lui prête pas l'idée de se donner la mort, et il explique sa fuite par une cause naturelle :

Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
« Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire!... »

En cela il a suivi Corrozet.

Par les grandz ventz une forest ramée
Faisoit tel bruict que les Lievres craintifz
A s'enfuir furent promptz et hastifz;
Mais telle paour doit bien estre blasmée.
Lorsqu'ilz estoient en ce poinct fugitifz,
Ung grand marest ou ung estang trouverent,
Et, aussi tost qu'en ce lieu arriverent,
De plus grand paour devindrent tous retifz.
Saillir en l'eaue Grenoilles adviserent
Pour crainte et paour qu'ilz leur avoient donné;
Car elles ont la rive abandonné
Et au profond du palus se plongerent.
Ung Lievre lors qui n'est trop estonné

les bords une troupe de Grenouilles qui bondirent et sautèrent dans la vase profonde; alors ils s'arrêtèrent, et l'un d'eux, reprenant courage, leur dit : « Retournons ; nous n'avons aucune raison de mourir ; car, je le vois, il y a des animaux plus poltrons que nous [1]. »

Voir Romulus, II, 9; Corrozet, 23; Baudoin, 25; La Fontaine, II, 14.

Aux aultres dict en parlant hardiment :
« Que craignons-nous? C'est craindre follement;
Car nous avons couraige effeminé.
Voyez-vous pas ces Grenouilles comment
Ont paour de nous? Prenons stabilité :
Nos corps sont promtz et pleins d'agilité;
Couraige fort nous reste seulement. »

1. « Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »

XXVI. LE LABOUREUR ET LES GRUES

Des Grues ravageaient le champ d'un Laboureur qui venait de semer du blé. Pendant longtemps il les poursuivit en agitant une fronde vide pour leur faire peur. Mais celles-ci, voyant qu'il ne frappait que l'air, le bravèrent en ne prenant pas la fuite. Enfin le Laboureur leur lança des pierres, comme il en avait l'habitude, et en tua plusieurs. Aussitôt elles quittèrent le champ, en se criant l'une à l'autre : « Fuyons chez les Pygmées. Cet homme ne se contente plus de nous menacer ; il passe de la menace à l'action. »

Abstemius a transformé l'apologue ésopique dans *le Vieillard chassant à coups de pierres le jeune Homme qui lui dérobait des pommes*[1]. La Fontaine a tiré de là *l'Ecolier, le Pédant et le Maître du jardin.*

1. « Un Vieillard, voyant un Enfant lui voler des pommes, le pria doucement de descendre de l'arbre et de ne pas prendre ce qui ne lui appartenait pas. Comme ses paroles restaient sans effet et que l'Enfant méprisait son âge, il se dit : « J'ai entendu dire qu'au défaut des paroles les herbes ont une vertu. » Il arracha donc des herbes et les jeta à l'Enfant. Celui-ci éclata de rire, croyant que le Vieillard était en délire, parce qu'il essayait de le faire descendre de l'arbre en lui jetant des herbes. Alors le Vieillard, réduit à sa dernière ressource, fit cette réflexion : « Puisque les paroles et les herbes n'ont aucun pouvoir contre celui qui me dérobe mes fruits, je vais employer les pierres, qui passent aussi pour avoir de la vertu. » Ramassant donc une poignée de pierres, il les jeta à l'Enfant, et le contraignit ainsi à descendre de l'arbre et à prendre la fuite. »

XXVII. LA BELETTE PRISE PAR L'HOMME

Un homme, ayant pris une Belette dans un piège et l'ayant garrottée, la noyait dans un trou rempli d'eau. Celle-ci lui dit : « Tu me paies bien mal des services que je t'ai rendus en faisant la chasse aux rats et aux lézards. — Je reconnais tes services, dit l'homme ; mais tu étranglais toutes mes poules, tu dévastais toute ma maison, de sorte que tu nous faisais beaucoup plus de mal que de bien. »

Au lieu du Chat domestique, les Grecs et les Romains employaient la Belette qui demeurait toujours dans un état demi-indépendant. C'est pourquoi Phèdre a traité le sujet d'une manière semblable (I, 22).

XXVIII. LE BOEUF ET LA GRENOUILLE[1]

Un Bœuf en s'abreuvant écrasa le petit d'une Grenouille pendant qu'elle était absente. A son retour, la mère demanda à ses autres petits où était leur frère. « Mère, il est mort, répondirent-ils ; tout à l'heure est venue une bête énorme qui a posé sur lui son gros pied. » La Grenouille s'enfla alors et demanda si la bête l'égalait en grosseur. « Mère, crièrent-ils, cesse, ne te donne pas tant de peine ; car tu te feras crever si tu tâches d'égaler la bête en grosseur [2]. »

I. Horace se fait appliquer l'apologue à lui-même par son esclave Dave (*Satires*, II, III, 308-320) : « Tu bâtis, c'est-à-dire tu imites les gens de haute taille, toi qui de bas en haut n'as pas plus de deux pieds [3]. »

Phèdre ajoute que la Grenouille creva effectivement (I, 24).

Voir Corrozet, 31 ; Baudoin, 35 ; La Fontaine, I, 3.

1. ICONOGRAPHIE. Voir Perrot, *Phénicie*, p. 605, fig. 43, Homme à tête de grenouille ; p. 606, fig. 414, Homme à tête de bœuf.

2. « Est-ce assez? dites-moi ; n'y suis-je point encore?
— Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà?
— Vous n'en approchez point. » (La Fontaine, I, 3.)

1. Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs.

XXIX. LE CHEVAL DEVENU VIEUX

Un Cheval devenu vieux finit par être vendu à un meunier[1]. Attelé à la meule, il tournait toute la soirée et dit en pleurant[2] : « Après de si belles courses, quels tours je fais pour moudre du blé ! »

Ne t'enorgueillis pas dans la fleur de la jeunesse. Beaucoup de gens consument leur vieillesse dans de vils travaux.

I. Le sujet a été traité par Phèdre dans *le Cheval de course* (Fables nouvelles, 19).

II. Pour comprendre les fables de Babrios et de Phèdre, il faut remarquer que le vieux Cheval compare la *borne* placée à l'extrémité du cirque où tournaient les chars (*meta*), et la *borne* qui, dans un moulin, formait la meule inférieure (*mola*). Voir Rich, *Dictionnaire des Antiquités*, art. *Meta*, *Mola*[3].

1. La Fontaine fait allusion à la fable de Babrios dans *le Mulet se vantant de sa généalogie.*

Etant devenu vieux, on le mit au moulin.

2. Archias a composé sur ce sujet une épigramme dans l'*Anthologie grecque* (trad. franç., t. I, p. 246, § 20).

« Maître, je fus autrefois couronné sur les bords de l'Alphée; deux fois on m'a proclamé vainqueur près de la fontaine de Castalie; autrefois à Némée et dans l'Isthme je fus salué par des cris de triomphe; autrefois je courais aussi vite que les vents ailés. Maintenant que je suis vieux, on me fait tourner la pierre ronde de Nisyre, ô honte pour mes couronnes! à coups de fouet dans un moulin. »

3. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 500, course de chars.

XXX. LE STATUAIRE ET HERMÈS

Ayant sculpté un Hermès en marbre blanc, un Statuaire le mit en vente. Deux hommes le marchandaient, l'un pour en faire une stèle, parce que son fils venait de mourir[1]; l'autre, qui était un artisan, afin de le placer chez lui comme un dieu. Il était tard; le Statuaire, n'ayant pas conclu de marché, convint avec les chalands de leur montrer de nouveau son Hermès le lendemain matin. Mais, pendant son sommeil, il vit sur la porte des Songes Hermès lui-même qui lui dit : « Eh bien! ta balance va décider de mon sort[2]; car tu peux faire de moi un mort ou un dieu. »

Voir Avianus, 23; Faërne, 34.

Horace a transformé l'apologue (*Satires*, I, VIII, 1-7).

« J'étais naguère un tronc de figuier, un morceau de bois inutile, quand l'artisan, incertain s'il ferait de moi un escabeau ou un Priape, voulut que je fusse dieu[3]. Je suis donc dieu, épouvantail des voleurs et des oiseaux : car ma main droite écarte les voleurs, et le roseau fixé sur ma tête effraie les oiseaux importuns et les empêche de s'établir dans ces jardins nouveaux. »

La Fontaine a imité Horace dans *le Statuaire et la Statue de Jupiter*.

1. ICONOGRAPHIE. Hermès était employé comme stèle funéraire, en sa qualité de conducteur des âmes. Voir Collignon, *Mythologie de la Grèce*, p. 125.

2. Allusion au chant XXII de l'*Iliade*, où Zeus pèse les destinées des combattants. Hermès lui-même était représenté pesant les âmes. Voir Collignon, *Mythologie de la Grèce*, p. 293.

3. Un bloc de marbre étoit si beau
Qu'un Statuaire en fit l'emplette.
« Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il Dieu, table ou cuvette?
Il sera Dieu... » (La Fontaine, IX, 6.)

XXXI. LES BELETTES ET LES RATS

Les Belettes et les Rats se faisaient une guerre sanglante et implacable où les premières étaient victorieuses. Les Rats attribuaient leurs défaites à ce qu'ils n'avaient pas de chefs à leur tête et à ce qu'ils couraient en désordre au combat. Ils choisirent pour chefs ceux qui se distinguaient par leur naissance et par leur force, les plus prudents dans le conseil et les plus vaillants dans la mêlée. Ceux-ci établirent la discipline, partagèrent leurs soldats en bataillons, en cohortes, en phalanges, comme si c'étaient des hommes. Quand tous se furent rassemblés et mis en rangs, ayant orné leurs têtes de brins de paille qu'ils avaient enlevés à des murs de pisé[1], ils marchèrent en avant où ils se faisaient reconnaître entre tous. Cependant les Rats furent encore mis en déroute : la foule trouva son salut dans les trous ; les chefs, au contraire, empêchés par leurs aigrettes, ne purent pénétrer dans leurs retraites et furent pris à l'entrée même[2]. Ils servirent de trophées aux Belettes victorieuses ; chacune d'elles traîna à sa suite un général Rat.

1. Ce détail rappelle la *Batrachomyomachie*. La Fontaine y fait aussi allusion dans sa fable.

2. La racaille, dans les trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail ;
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les Belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur. (La Fontaine, IV, 6.)

La fable nous dit : Pour vivre à l'abri des périls, la médiocrité vaux mieux que l'éclat[1].

I. En traitant le même sujet, Phèdre nous apprend que ce combat était peint sur les murs des tavernes.

La Fontaine, dans *le Combat des Rats et des Belettes*, a combiné les fables de Babrios et de Phèdre.

II. La fable de Babrios paraît être d'origine égyptienne ainsi que le combat qui était peint sur les murs des tavernes romaines. En effet un papyrus satirique[2] représente un combat de Rats et de Chats qui est la parodie des combats livrés par Ramsès III aux Khétas en Syrie et figurés sur les bas-reliefs du temple de Medinet-Abou[3] : les Rats représentent les Egyptiens et les Chats les Asiatiques. Le Pharaon est monté sur un char traîné par deux lévriers au galop ; des Chats, courant auprès de lui, remplissent le rôle des lions que les Pharaons emmenaient avec eux à la guerre ; deux Rats lancent des flèches contre un Chat qui tire de l'arc ; deux autres Rats s'avancent en se couvrant de leurs boucliers ; un Rat gravit une échelle pour monter sur la plate-forme d'une forteresse où se tiennent des Chats qui n'ont d'autres armes que leurs griffes.

1. Les petits, en toute affaire,
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

2. Iconographie. Voir Prisse d'Avesnes, *Histoire de l'Art égyptien d'après les monuments*, tome II de l'atlas ; Perrot, *Egypte*, p. 803.

3. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. II, p. 319 ; *les Premières Civilisations*, t. I, p. 369.

XXXII. LA BELETTE ET APHRODITE

Une Belette, s'étant éprise d'un bel homme, obtint de l'auguste Kypris, la mère des Désirs, de se métamorphoser et de prendre la forme d'une femme si belle qu'il fût impossible de ne pas l'aimer. A sa vue, l'homme conçut pour elle une violente passion et voulut la prendre pour épouse. Le repas était déjà servi, quand un Rat passa[1]. La fiancée sauta à bas du lit moelleux pour le poursuivre[2]. Le festin de noces fut interrompu. Eros avait plaisanté avec grâce. Il partit, vaincu par le naturel.

L'apologue grec a pour origine une légende rapportée par Elien (*De la Nature des animaux*, XV, xi) : Hécate, irritée contre une sorcière débauchée, la changea en Belette. Quant à l'aventure de la Belette métamorphosée en femme, elle est mentionnée par le poète grec Strattis.

Dans l'Esope latin, Barlandus a changé les rôles; c'est l'homme qui, épris d'une Chatte, demande à Vénus de la métamorphoser en femme. Sa fable a été versifiée par Corrozet (47, *De la Chatte muée en femme*[3]), qui a été suivi par La Fontaine dans *la Chatte métamorphosée en femme*.

1. Lorsque quelques souris qui rongeoient de la natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds. (La Fontaine, II, 18.)

2. Iconographie. La scène a été peinte dans le style antique par Nanteuil, dont le tableau a été photographié par Goupil.

3. Ung Jouvenceau, trop fol et mal apris,
Fut de l'amour d'une Chate surpris
Qu'il nourrissoit, voire si ardemment
Qu'il supplia affectueusement
Venus affin qu'elle muast icelle
Chate amoureuse en tres belle pucelle. (Corrozet.)

XXXIII. LE LABOUREUR ET LES ÉTOURNEAUX

C'était le coucher des Pléiades, le temps des semailles. Un Laboureur, qui avait ensemencé ses sillons, restait pour les garder. Il vit arriver une foule de Geais, troupe noire et criarde, et avec eux des Etourneaux, fléau des terres ensemencées. Il avait avec lui un enfant qui portait une fronde. Les Etourneaux écoutaient selon leur habitude s'il demandait la fronde, et s'enfuyaient avant qu'il les frappât. Alors le Laboureur inventa une autre ruse et l'expliqua à l'enfant : « Enfant, il faut que nous usions d'adresse avec la race rusée des oiseaux. Quand ils viendront, je te demanderai du pain ; et toi, au lieu de pain, tu me donneras la fronde. » Les Etourneaux revinrent dévaster le champ. Le Laboureur demanda du pain, comme il en était convenu ; les Etourneaux ne bougèrent pas. L'enfant donna au vieillard la fronde pleine de pierres ; celui-ci les lança aux oiseaux, et atteignit l'un à la tête, l'autre à la patte, l'autre à l'épaule. Les oiseaux s'enfuirent aussitôt du champ. Des Grues les rencontrèrent et leur demandèrent ce qui leur était arrivé. Un Geai leur dit : « Fuyez la race scélérate des hommes ; ils disent une chose entre eux et ils en font une autre. »

Les gens rusés forment une espèce redoutable.

XXXIV. L'ENFANT GLOUTON

Une troupe de paysans avait sacrifié un taureau à Déméter (Cérès). Elle avait jonché de pampres une vaste grange ; elle y avait placé des tables couvertes de viande et des amphores de vin. Un enfant, qui mangeait gloutonnement, se gorgea des entrailles de la victime, et revint à la maison ayant mal au ventre. Il se jeta dans les bras de sa tendre mère et lui dit : « Hélas ! qu'est-ce que ceci ? infortuné, je me meurs ! Chère mère, je rends toutes mes entrailles. — Courage, lui répliqua sa mère, débarrasse-toi, ne crains rien ; ce ne sont pas tes entrailles que tu rends, mais celles du taureau. »

Quand un homme a dévoré le patrimoine d'un orphelin et se plaint ensuite d'être contraint de le restituer, on peut lui faire l'application de cette fable.

XXXV. LES SINGES

La Guenon porte deux petits. Mais, une fois qu'ils sont nés, elle ne se conduit pas en mère de la même manière pour tous deux. Témoignant à l'un une tendresse funeste, elle le réchauffe sur son sein si bien qu'elle l'étouffe. Quant à l'autre, elle le chasse comme inutile et superflu; celui-ci va dans la solitude des forêts et y vit.

Tel est le caractère de beaucoup d'hommes; il vaut mieux être leur ennemi que leur ami[1].

Voir Avianus, 35; Corrozet, 98; Baudoin, 109.

1. Tout ainsi font les parentz imprudentz
Qui ayment trop leurs enfantz sans mesure.
Par tel amour tombent en accidentz,
Perdent l'esprit et gastent leur nature;
Car leur baillant trop doulce nourriture
Et les tenant trop chers et trop aymez,
Tombent en mal dont ilz sont diffamez;
La vie est folle, et la fin est maulvaise.
Mais telz parentz doivent estre blasmez,
Quand telle fin procede de telle aise. (Corrozet.)

XXXVI. LE ROSEAU ET LE CHÊNE

Le vent ayant déraciné un Chêne le fit tomber de la montagne dans un fleuve. Ses flots écumants emportèrent cet arbre gigantesque contemporain des premiers hommes[1]. Pendant ce temps des Roseaux, qui dressaient des deux côtés leurs têtes flexibles, buvaient l'onde des deux rives. Le Chêne s'étonnait que des plantes si frêles et si flexibles ne fussent pas couchées à terre, tandis que son tronc puissant avait été déraciné. Un Roseau lui dit sagement : « Ne t'étonne pas. Tu as lutté contre le vent et tu as été vaincu ; nous au contraire nous plions humblement, dès qu'un léger souffle vient agiter nos têtes[2]. »

Par ces paroles du Roseau, la fable nous enseigne qu'au lieu de lutter contre les puissants il faut leur céder.

Voir Avianus, 15.

Il existe sur le sujet une autre fable grecque, *le Roseau et l'Olivier*[3], où le récit a un tour dramatique.

1. L'idée première de la fable se trouve dans une comparaison du livre V de l'*Iliade*.

« Comme un torrent, gonflé par les grandes pluies de Zeus, tombé du haut des montagnes, déborde dans la plaine, entraine dans son cours des Sapins et de grands Chênes, et jette enfin à la mer des flots de limon ; ainsi Ajax répand le trouble sur le champ de bataille. »

2. « Les vents me sont moins qu'à vous redoutables,
Je plie et ne romps pas... » (La Fontaine, I, 22.)

3. L'idée première de la fable se trouve dans une comparaison du livre XVII de l'*Iliade*.

« Tel un jeune Olivier que le laboureur élève dans un lieu solitaire, arrosé par une source abondante, gracieux, plein de sève, caressé par

« Le Roseau et l'Olivier se disputaient la supériorité pour la solidité et la force. L'Olivier reprocha au Roseau d'être faible, de se laisser courber aisément par tous les vents[1]. Le Roseau ne répondit rien et attendit[2]. Peu de temps après s'éleva un vent de tempête[3]. Le Roseau plia et n'éprouva aucun dommage. L'Olivier tint bon et lutta contre la tempête; mais il fut brisé par sa violence et contraint de reconnaître qu'il avait trop présumé de sa force. »

Cette fable a été mise en œuvre par Corrozet, 81; par Faërne, 50; par Verdizotti, 26; par Baudoin, 63.

La Fontaine a combiné les deux fables grecques dans *le Chêne et le Roseau.*

le souffle des vents, s'enorgueillit de fleurs d'une blancheur éclatante, quand soudain accourt la tempête qui l'enveloppe de ses tourbillons, le déracine et l'étend sur les sillons fertiles; tel Euphorbe tombe sous les coups de Ménélas. »

1. Le Chêne un jour dit au Roseau :
« Vous avez bien raison d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à courber la tête. »

2. La Fontaine fait au contraire parler le Roseau :

« Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin... »

3. Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon; le Roseau plie.
Le Vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

XXXVII. LE VEAU ET LE TAUREAU

Un Veau était en liberté dans les champs; il n'avait pas encore porté le joug, et, voyant un Taureau qui traînait péniblement la charrue, il lui dit : « Infortuné, de quelle besogne tu t'acquittes ! » Le Taureau garda le silence et continua à labourer. Lorsque les paysans eurent à faire un sacrifice, le vieux Taureau fut envoyé dans un pâturage, tandis que le Veau, vierge du joug, fut conduit, les cornes entourées de jonc, vers l'autel qu'il allait arroser de son sang[1]. Le Taureau lui dit alors : « Voilà pourquoi tu n'étais pas assujetti au travail ; jeune, tu devances le vieillard et tu es immolé; ton cou sentira la hache au lieu du joug. »

Voir Avianus, 36; Corrozet, 82.

1. Mais, quand le jour du sacrifice
Fut escheu, icelle Genisse
Fut menée à l'occision
Pour faire l'immolation.
Dont le Bœuf se print à soubzrire,
Et, en se mocquant, luy va dire :
« Puisque jamais ne labouras,
Comme inutile tu mourras. » (Corrozet.)

XXXVIII. LE PIN

Des Bûcherons, ayant fendu un Pin dans une forêt, y enfoncèrent des coins pour qu'il restât entr'ouvert et que leur besogne fût ensuite plus facile. Le Pin dit en gémissant : « Comment me plaindrais-je de la hache, qui n'est pas sortie de ma racine, comme je me plains de ces méchants coins dont je suis le père ? En s'enfonçant de part et d'autre, ils me mettent en morceaux. »

Cette fable montre que les injures des étrangers nous sont moins sensibles que celles de nos proches.

XXXIX. LES DAUPHINS ET LE CRABE[1]

Les Dauphins étaient en démêlés avec les Baleines. Un Crabe se proposa pour médiateur, comme si un homme obscur dans une cité voulait mettre fin à la discorde et aux querelles des grands. Un Dauphin répondit au Crabe : « Il est plus supportable pour nous de périr en nous combattant les uns les autres que de t'avoir pour arbitre. »

1. Iconographie. Les Dauphins sont représentés sur la monnaie de Delphes pour figurer le nom de la ville. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 526.

XL. LE CHAMEAU

Un Chameau bossu traversait un fleuve au cours rapide. Il y fienta. Comme les crottins passaient devant lui, il dit : « Cela va mal. Je vois passer devant moi ce qui était derrière moi. »

L'apologue d'Esope pourrait s'appliquer à une cité où les derniers gouvernent à la place des premiers.

XLI. LE LÉZARD ET LE DRAGON

Un Lézard voulut, dit-on, égaler un Dragon en grosseur. Il creva.

Tu ne réussiras qu'à te faire du mal à toi-même en imitant celui qui est bien au-dessus de toi.

C'est là un proverbe oriental qui a la même valeur que la fable 28 de Babrios, *la Grenouille et le Bœuf*; mais il a plus de vraisemblance, parce que le Lézard et le Dragon appartiennent au même genre.

XLII. LE CHIEN ET LE CUISINIER

Un citoyen donnait un grand festin après avoir fait un sacrifice. Son Chien, rencontrant un Chien dont il était l'ami, l'invita à venir au festin [1]. Mais le Cuisinier le jeta hors de la maison dans la rue [2]. Les autres Chiens lui demandaient comment il avait festiné. « On ne peut mieux, répondit-il, au point que je ne sais même pas par quel chemin j'ai passé [3]. »

Le sujet a été traité par Corrozet, 78.

1. Ung homme avoit semond ung sien amy
A ung bancquet que chez luy apresta;
Son Chien aussi, qui n'estoit endormy,
Le Chien de l'aultre au bancquet invita,
Qui de venir à l'hostel se hasta. (Corrozet.)

2. Le Cuysinier, qui resjouyr le void,
Le prend soubdain par la queue et le roue
Trois tours en l'aer, ainsi comme on se joue,
Puis le jecta en bas par la fenestre,
De quoy il fut estourdy longuement.

3. Les aultres Chiens, qui le veirent courir,
Luy demandoient s'il avoit bien repeu.
Luy qui pensoit, sans eschapper, mourir,
Leur respondit : « Ouy, tant que j'ay peu ;
J'en ay tant prins, j'ay tant mangé et beu,
Que je ne scay par où je suis sorty. »

XLIII. LE CERF ET LES CHASSEURS[1]

Un Cerf de haute ramure, altéré par la chaleur de l'été, buvait l'eau d'un étang tranquille[2]. Là, ayant considéré son image[3], il eut honte de ses jambes et de ses

1. Dans un autre apologue ésopique, le Cerf, au lieu d'être la proie des Chasseurs, est atteint et dévoré par un Lion. Cette scène a été souvent figurée par l'art oriental. Elle se voit sur le quatrième registre de la pyramide de Nimroud (Obélisque de Salmanasar II), dont le moulage en plâtre est au Musée du Louvre: Dans un bois, un Lion saute sur la croupe d'un Cerf qu'il saisit par deux pattes en même temps qu'il ouvre la gueule pour le dévorer.

2. En la claire fontaine
Un Cerf se regardoit,
Et la grandeur haultaine
Des cornes estandoit.
Ses cornes donc prisa
Pour leur force et haultesse,
Ses jambes desprisa
Pour leur seiche maigresse.
En ce fol jugement,
Le veneur vient bien viste;
Plus que vent vehement,
Le Cerf se mect en fuitte.
Les chiens le vont suyvant;
Mais, comme d'adventure
Le Cerf se mist avant
En la forest obscure,
Ses cornes se meslerent
Es branches de ce bois;
En ce lieu l'arresterent
Suyvy de tant d'aboys.
Ses jambes loue alors
Et ses cornes desprise,
Qui ont faict que son corps
Soit de ces chiens la prise. (Corrozet.)

3. Iconographie. Le Cerf buvant à une fontaine est figuré sur une peinture de Pompéi. Voir Duruy, *Histoire des Romains*, t. III, p. 236.

pieds, mais s'enorgueillit de la beauté de son bois [1]. Cependant Némésis, qui punit l'orgueil, fit sentir sa présence. Le Cerf entend tout à coup des Chasseurs accourir avec leurs toiles et leurs chiens. Il s'enfuit, avant même d'avoir étanché sa soif, et traverse d'une course légère la vaste plaine. Il entre ensuite dans un bois épais ; il embarrasse ses cornes dans des taillis, est pris et dit : « Malheureux, comme je me suis trompé ! Mes jambes que je méprisais me sauvaient, et ces cornes dont je m'enorgueillissais ont causé ma perte [2]. »

Dans tes jugements sur toi-même et dans tes prévisions, ne compte sur rien ; mais ne désespère de rien non plus et ne perds pas courage, tant quelquefois ce qui fait notre confiance trompe notre attente !

Voir Phèdre, I, 12 ; Corrozet, 36 ; Baudoin, 41 ; La Fontaine, VI, 9.

1. Dans le cristal d'une fontaine
Un Cerf se mirant autrefois
Louoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.
(La Fontaine, VI, 9.)

2. Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile ;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile ;
Il estime un bois qui lui nuit.

XLIV. LES TAUREAUX ET LE LION

Trois Taureaux paissaient toujours ensemble[1]. Un Lion, qui guettait l'occasion de les prendre, comprit qu'il ne pouvait les vaincre tous à la fois. Semant la désunion entre eux par des propos insidieux et par des calomnies, il les rendit ennemis l'un de l'autre. Les ayant ainsi divisés, il eut dans chacun d'eux une proie facile[2].

Si tu veux vivre à l'abri des périls, méfie-toi de tes ennemis et conserve toujours tes amis.

Voir Avianus, 18; Baudoin, 98.

La scène est figurée sur une mosaïque qui provient de la villa d'Adrien[3] : Le Lion attaque un Taureau par le flanc en posant une patte sur sa croupe et en saisissant une de ses jambes avec l'autre patte, tandis que l'autre Taureau accourt inutilement au secours de son compagnon. Elle correspond à un bas-relief assyrien où il y a deux Licornes au lieu de deux Taureaux[4].

1. Trois Bœufs dedans un pasturage
Paissoient d'accord; et nul outrage
De beste que fust n'enduroient
Tant qu'ils vesquirent en concorde.
Entre eux se fourre la discorde :
Loups et Lions les devoroient. (Baïf, *Mimes*, III.)

2. Le Lion met en pratique une maxime de la politique orientale, *Diviser pour régner*. Elle est appliquée par une suite d'apologues dans le premier livre du *Pantchatantra* sanscrit qui a pour titre *la Désunion des amis*.

3. ICONOGRAPHIE. Voir Gerpach, *la Mosaïque*, p. 20.

4. Voir Perrot, *Chaldée et Assyrie*, p. 578, fig. 273.

VII.



10. Le Lion et les Taureaux.

XLV. LE CHEVRIER ET LES CHÈVRES

Zeus faisait neiger. Un Chevrier cherchant un abri poussa dans un antre ses chèvres couvertes de blancs flocons. Il y trouva réfugiées des Chèvres sauvages aux belles cornes, beaucoup plus nombreuses que celles qu'il conduisait. Il alla leur chercher des feuilles dans la forêt, et laissa les siennes souffrir de la faim. Quand le ciel s'éclaircit, il trouva ses Chèvres mortes; les autres ne demeurèrent pas avec lui, mais regagnèrent d'un pied léger les bois inaccessibles des montagnes sauvages. Le Chevrier retourna seul dans sa maison.

XLVI. LE CERF MALADE

Un Cerf, dont les pieds légers s'étaient engourdis dans la forêt[1], se reposait dans une herbe épaisse, où il trouvait une nourriture toute prête quand il avait faim. Là, des troupes d'animaux de diverses espèces vinrent lui rendre visite; car c'était un bon voisin. Chaque arrivant broutait de l'herbe et retournait au bois sans s'inquiéter de ce que devenait le Cerf[2]. Celui-ci mourut de faim et non de maladie, sans avoir vécu l'âge de deux corneilles. S'il n'avait pas eu d'amis, il serait arrivé à la vieillesse.

La Fontaine a connu ce sujet par Desmay[3].

Un jeune Cerf, non de race profane,
Mais de la biche qu'autrefois
On dit que l'Aulide en ses bois
Nourrissoit consacrée à la chaste Diane,
Ce Cerf blessé d'un trait et gisant en son fort,
Mais gisant au lit de la mort,
Bramoit d'un ton lugubre. Un daim du voisinage,
Qui l'ouyt en passant, vint pour le secourir.
Le malade prêt à mourir,
Par des accents coupés et d'un triste langage
Lui dit qu'il voudroit bien, avant que de partir,

1. Dans un bois plein de Cerfs, un Cerf tomba malade.
(La Fontaine, XII, 6.)

2. Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire :
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

3. Desmay, *l'Esope de ce temps*, 5, publié en 1677 (Bibliothèque nationale, Y, 6601).

Prendre congé de tout son parentage.
Le daim, d'un pied léger, part et court avertir
Tout ce qu'en ses forêts la sauvage contrée
Nourrissoit de biches et de cerfs et de daims.
Le bruit d'un trépas si soudain
Vole de futaie en futaie.
Par troupeau la famille y vient le lendemain ;
Chacun court au remède, et surtout au dictame.
Bref, tous en ont un si grand soin
Que, deux jours le choyant jusqu'au moindre besoin,
Dans une saine assiette ils remettent son ame :
Quand on est jeune, on revient de bien loin.
Mais, en moins de deux jours, les plus vertes campagnes,
Prés, vallons et montagnes
Manquent à ce grand peuple, et n'offrent à sa faim
Non plus de vert qu'on en voit sur ma main.
Cette famine générale
Fait que chacun chez soi détale,
Et le foible convalescent
Ne trouve plus à mettre sous la dent
Pas le moindre brin d'herbe ou la moindre broutille ;
Si bien que, retombant à quelques jours de là,
Et maudissant cent fois sa nombreuse famille,
De ce bas monde il s'en alla.

XLVII. LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

Il y avait jadis un vieillard, père de plusieurs enfants. Voulant leur faire une dernière recommandation, parce qu'il était proche de sa fin, il leur ordonna d'apporter un faisceau de petites baguettes. L'un d'eux vint le lui remettre. « Mes enfants, leur dit-il, essayez maintenant, avec toute votre force, de rompre ces baguettes liées ensemble[1]. » Voyant que ses fils ne pouvaient en venir à bout, il ajouta : « Essayez donc de les rompre une à une. » Chacune d'elles ayant été rompue aisément, il reprit : « C'est ainsi que, si vous restez tous d'accord ensemble, nul homme, fût-il puissant, ne parviendra à vous faire aucun tort ; mais, si vous vous livrez à la désunion, chacun de vous éprouvera le sort de la baguette[2]. »

L'union fraternelle est un grand bien pour les hommes. Elle peut, d'une humble condition, les élever à la grandeur.

Voir Baudoin, 84.

La Fontaine, dans *le Vieillard et ses Enfants*, a combiné l'apologue ésopique avec une anecdote de Plutarque[3].

1. Un Vieillard, prêt d'aller où la Mort l'appeloit :
« Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parloit),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble.
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble. »
(La Fontaine, IV, 18.)

2. Toute puissance est faible à moins que d'être unie.

3. « Scilure, roi des Scythes, avait quatre-vingts fils. Lorsqu'il fut sur le point de mourir, il se fit apporter un faisceau de dards, et ordonna à ses fils de le rompre ainsi lié. Ils le tentèrent tous inutilement. Alors il prit les dards l'un après l'autre et les rompit tous avec une extrême facilité. Il leur insinuait par là que la division, en les

affaiblissant, causerait infailliblement leur perte. » (Plutarque, *Du Bavardage.*)

L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : « Je le donne aux plus forts. »
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps; le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
« Foibles gens, dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre. »
On crut qu'il se moquoit; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards et les rompt sans effort.
« Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants; que l'amour vous accorde. »
Tant que dura son mal, il n'eut d'autre discours.
Enfin se sentant prêt de terminer ses jours,
« Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant. »
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.

XLVIII. HERMÈS ET LE CHIEN

Sur un chemin était un Hermès quadrangulaire ; il avait à ses pieds un tas de pierres[1]. Un Chien s'approcha et lui dit : « Hermès, je commence par te saluer. Je veux t'oindre ensuite, et ne point passer, sans lui rendre hommage, devant un tel dieu, devant le dieu des gymnases. » Hermès lui répondit : « Si tu ne viens pas lapper mon huile et m'arroser de ton urine, je t'en saurai gré. Je ne te demande pas d'autre hommage. »

1. Iconographie. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. II, p. 259.

XLIX. L'ARTISAN ET LA FORTUNE

Un Artisan s'était endormi la nuit par mégarde auprès d'un puits[1]. Il vit en songe la Fortune s'approcher pour lui dire : « Eh ! l'ami, ne te réveilleras-tu pas? si tu tombais, les hommes diraient que j'en suis cause et me feraient une mauvaise réputation[2]. Car ils m'attribuent en général tous les maux et tous les accidents que chacun d'eux encourt par sa faute[3].

Voir Corrozet, 83 ; La Fontaine, V, 11. Dans leurs fables, l'Artisan est remplacé par un Enfant.

1. Près d'ung puys estoit
Et s'y esbatoit
Ung beau jeune filz ;
Sommeil le surprint,
Et dormir s'en vint
Au bord de ce puys.
Fortune qui va
Au lieu arriva
Et celluy resveille,
Disant : « Mon amy,
Ne sois endormy
Et plus ne sommeille. » (Corrozet.

2. Sur le bord d'un puits très profond
Dormoit, étendu de son long,
Un Enfant alors dans ses classes...
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : « Mon mignon, je vous sauve la vie ;
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, on s'en fût pris à moi ;
Cependant c'étoit votre faute. »
(La Fontaine, V, 11.)

3. Elle est prise à garant de toutes aventures.

L. LE RENARD ET LE BUCHERON

Un Renard fuyait; un chasseur courait sur sa piste. Le Renard était rendu. Apercevant un Bûcheron, il lui dit : « Au nom des Dieux sauveurs, cache-moi dans ces peupliers que tu as abattus et ne me dénonce pas au chasseur. » Le Bûcheron jura de ne point livrer le Renard. Celui-ci se cacha. Arrive le chasseur qui demande à l'homme si le Renard s'est réfugié là ou s'il a continué de fuir. « Je n'ai rien vu, répond le Bûcheron, et en même temps il indique du doigt le lieu où le fourbe s'était caché. Le chasseur, n'y prenant pas garde, se fie à sa parole et s'éloigne. Cependant le fourbe, remis d'une si chaude alarme, sort du feuillage épais du peuplier et sourit en grinçant des dents. Le vieillard lui dit : « Rends-moi des actions de grâce; je t'ai sauvé; souviens-t'en. — Comment ne me souviendrais-je pas, reprend le Renard, des choses dont j'ai été témoin? Va donc, tu n'échapperas point à Orcos (le Serment). Tu m'as sauvé par ta parole, mais tu m'as tué par ton doigt[1]. »

La divinité sait tout et ne se laisse pas tromper. Si un homme espère que son parjure restera caché, il n'échappera pas à Dicé (la Justice divine).

Voir Phèdre (Fables nouvelles, 26); Corrozet, 75.

1. Dict le Regnard : « J'ay bien veu tes fallaces;
Si tu avois les mœurs et le couraige,
Sans simuler, pareilz à ton langaige,
Gré t'en sçaurois; mais compte on ne doibt faire
D'ung qui a cueur à la langue contraire. » (Corrozet.)

LI. LA VEUVE ET LA BREBIS

Une Veuve avait une Brebis dans sa maison. Voulant prendre sa laine dans toute la longueur, elle la tondait maladroitement et coupait la toison si près de la peau qu'elle l'entamait. La Brebis écorchée lui dit : « Ne me blesse pas ; car de combien mon sang peut-il augmenter le poids de ma toison. Maîtresse, si tu as besoin de ma chair, il y a le boucher qui m'égorgera d'un coup ; si tu as besoin de la laine de ma toison, il y a le tondeur qui me tondra sans m'écorcher. »

La fable met en action ce proverbe : « Il faut tondre la Brebis et ne pas l'écorcher. »

LII. LE BOUVIER ET LE CHARIOT

Quatre taureaux vigoureux traînaient à la ville, par leurs épaules, un Chariot à quatre roues. Le Chariot criait, ce qui donna de l'humeur au Bouvier. Celui-ci, s'approchant de lui, dit assez haut pour être entendu : « Méchant Chariot, pourquoi cries-tu quand tu es traîné par les épaules d'animaux qui se taisent ? »

C'est le propre d'un lâche de pousser des gémissements quand les autres travaillent, comme s'il peinait lui-même.

LIII. LE RENARD ET LE LOUP

Un Renard infortuné, ayant fait la rencontre d'un Loup, le pria de l'épargner et de ne pas tuer un vieillard. « Dis-moi trois paroles vraies, répondit le Loup, et, j'en jure par Pan, je t'épargnerai. — D'abord, plût aux dieux que je ne t'eusse pas rencontré! Ensuite, plût aux dieux que tu eusses été aveugle quand tu m'as rencontré! Enfin, je souhaite que tu ne passes point l'année et que tu ne me rencontres plus. »

I. En Occident, la condition de dire trois vérités, pour sauver sa vie, se trouve reproduite dans un conte intitulé *la Loi d'Asmodeus*[1].

1. « Ung roy regna du nom d'Asmodeus, qui ordonna que si aulcun malfaicteur estoit prins et peust dire trois veritez contre lesquelles homme vivant ne peust contrarier, tant maulvais feust il, il seroit franc de mort et ne perdroit point son heritaige. Le cas advint que aulcun chevalier offença le roy; il s'enfuyt et se mussa dans une forest où il commist plusieurs maulx, meurtres et larrecins. Le juge le feist prendre par ses sergents et assist devant son siege : « Mon enfant, dict le juge, scez tu bien la condition de la loy? » Le malfaicteur dict ouy : « Si je puis, dict il, dire trois veritez, je ne pourray mourir. — Doncques, dict le juge, accomplis le benefice de la loy ou tu mourras. — Fais, dict il au juge, faire silence. » Puis, la silence faicte, dict : « Voicy la premiere verité. Je vous certifie que tout le temps de ma vie j'ay esté maulvais homme. » Le juge demanda si on vouloit lors quelque chose opposer à cela, et les circonstans dirent que s'il n'estoit vray, il ne seroit pas là en jugement. « Dis l'autre verité, » dict le juge. Le malfaicteur dict : « La seconde verité est que je me repends moult d'estre venu icy en ceste forme. » Le juge dict : « On t'en croist assez; à l'aultre verité. » Le malfaicteur dict : « Voicy la tierce verité : Si je povois eschapper de ce lieu, je jamais en cestuy ne viendrois. » Le juge dict : « Vrayment, assez prudentement tu as esté saulvé; va en paix. » Et ainsi fut le transgresseur delivré. » (*Violier des Histoires romaines*, ch. V, éd. Jouaust.)

II. En Orient, la même idée est mise en œuvre dans une fable qui a été célèbre au Moyen Age, *l'Oiseleur et le Rossignol*[1].

« Un Oiseleur avait pris un Rossignol et allait lui couper le cou, quand l'oiseau, ayant reçu le don de la parole, lui demanda de l'épargner : « A quoi bon me tuer? Je ne puis te rassasier. Si tu me rends la liberté, je te donnerai trois préceptes dont l'observation te rendra de grands services pendant toute ta vie. » L'Oiseleur étonné promit au Rossignol de le lâcher, s'il lui entendait dire quelque chose de nouveau. L'oiseau se tourna vers lui, et lui dit : « N'entreprends rien d'impossible; ne te repens pas de ce que tu as fait; n'ajoute pas foi à une chose incroyable. Garde ces trois préceptes, et tu t'en trouveras bien. » Ensuite, ayant pris son vol, il ajouta, pour reconnaître si l'homme avait bien compris ses paroles et en avait profité : « Quelle folie tu as commise! quel trésor tu as perdu! J'ai dans mes entrailles une perle plus grosse qu'un œuf d'autruche. » A ces mots, l'Oiseleur regretta d'avoir lâché le Rossignol, et le rappela en lui promettant de le bien traiter chez lui. L'oiseau lui répliqua : « Je reconnais maintenant que tu es insensé; car, ayant reçu avec plaisir trois préceptes, tu n'en tires aucune utilité. Je t'ai dit de ne pas te repentir de ce que tu as fait, et tu regrettes de m'avoir lâché. Je t'ai dit de n'entreprendre rien d'impossible, et tu essaies de me reprendre sans pouvoir m'atteindre dans mon vol. Je t'ai dit de ne pas ajouter foi à une chose incroyable, et tu as cru que j'avais dans mes entrailles une perle plus grosse que mon corps. » (*Vie de Barlaam et de Josaphat*, éd. grecque de Boissonade, p. 79.)

L'aventure est racontée un peu différemment dans *le Roi et l'Oiseau*, fable du *Pantchatantra*.

« Un Oiseleur prit un Oiseau dont la fiente devenait de l'or. N'osant le garder pour lui, il résolut de l'offrir au Roi. Quand celui-ci vit l'Oiseau, il éprouva la plus grande satisfaction et ordonna de le nourrir avec soin. Mais un Ministre, prétendant qu'il était impossible que la fiente de l'Oiseau devînt de l'or, obtint du Roi qu'on le relâchât. L'Oiseau se

1. De là est né le *Lay de l'Oiselet* (Legrand d'Aussy, *Fabliaux et Contes*, t. IV, p. 27); Louandre, *Conteurs français*, t. I, p. 27.

percha sur l'arceau de la grande porte, fit une fiente d'or, puis il dit : « D'abord moi seulement j'ai été fou, en second lieu l'Oiseleur, puis le Roi et le Ministre : vraiment, tout un tas de fous. » Il s'en alla ensuite par le chemin de l'air. »

Le début de cette fable se retrouve dans *le Milan, le Roi et le Chasseur* de La Fontaine [1] :

1. Un Milan, de son nid antique possesseur,
   Étant pris vif par un Chasseur,
   D'en faire au prince un don cet homme se propose.
   La rareté du fait donnoit prix à la chose.

LIV. L'EUNUQUE ET LE SACRIFICATEUR

Un Eunuque vint demander à un Sacrificateur s'il aurait des enfants. Le Sacrificateur, après avoir ouvert le foie sacré, lui répondit : « Quand je regarde le foie, tu peux être père ; quand je te regarde toi-même, tu ne parais pas même être un homme. »

LV. LE BOEUF ET L'ANESSE

Un homme n'avait qu'un Bœuf. Ayant attelé avec lui une Anesse, il laboura misérablement, comme la nécessité l'y contraignait. Quand le travail fut fini et qu'il allait dételer, l'Anesse dit au Bœuf : « Qui ramènera chez le vieillard les instruments de labour ? — Celui qui en a l'habitude, » répliqua le Bœuf.

LVI. LA GUENON ET ZEUS

Zeus avait annoncé qu'il donnerait un prix à l'animal qui avait les plus beaux enfants[1]. Parmi eux vint la Guenon, se regardant comme une heureuse mère ; elle apporta dans ses bras un petit Singe pelé et camus. A sa vue, les Dieux éclatèrent de rire. « Zeus sait à qui il donnera la victoire, dit la Guenon ; pour moi, voici le plus beau des enfants. »

La fable nous donne à tous cette leçon : Chacun trouve ses enfants beaux.

Voir Avianus, 14 ; Baudoin, 95.
La Fontaine a fait de cette fable le début de *la Besace*. Voir ci-après, p. 109.

1. Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur.
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, Singe, parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait ? — Moi, dit-il, pourquoi non ? »
(La Fontaine, I, 7.)



LVII. LE CHAR D'HERMÈS ET LES ARABES

Hermès, ayant rempli un char de mensonges, de tromperies et de fourberies de toute espèce, le promena par la terre, visitant tous les peuples l'un après l'autre et donnant à chacun d'eux une petite part de sa marchandise. Quand il fut chez les Arabes et qu'il traversa leur pays, le char brisé, à ce que l'on raconte, s'arrêta tout à coup. Les Arabes, le pillant comme s'il renfermait de riches marchandises, le vidèrent et l'empêchèrent d'aller chez les autres peuples de la terre. Depuis ce temps les Arabes, comme j'en ai fait l'expérience, sont menteurs et fourbes, n'ont sur la langue aucune parole de vérité.

LVIII. L'ESPÉRANCE[1]

Zeus, ayant un jour rassemblé tous les biens dans un tonneau, le déposa fermé dans la maison d'un homme. Celui-ci, curieux et impatient de connaître ce que contenait le tonneau, souleva le couvercle, et laissa les Biens s'envoler vers les demeures des Dieux[2]. Seule l'Espérance resta, retenue par le couvercle que l'homme remit. C'est ainsi que l'Espérance nous est toujours présente, nous promettant de nous donner les Biens qui nous ont fuis.

Le sujet a été traité par Faërne, 94. Voir ci-dessus, p. 14.

1. ICONOGRAPHIE. Un camée du Cabinet des médailles (nº 94) représente l'Espérance sous la forme d'une femme diadémée, qui relève un pan de sa tunique de sa main gauche et tient une fleur de sa main droite. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 238.

2. Hésiode a le premier personnifié l'Espérance dans l'allégorie de Pandore.

« Pandore, tenant en ses mains un grand vase, en souleva le couvercle, et les Maux terribles se répandirent sur les hommes. L'Espérance seule resta; arrêtée sur les bords du vase, elle ne s'envola point, Pandore ayant mis le couvercle par l'ordre de Zeus qui porte l'égide et qui assemble les nuages. »

LIX. ZEUS, POSEIDON, ATHÉNA, MOMOS

On raconte que Zeus (Jupiter), Poseidon (Neptune), Athéna (Minerve) disputèrent à qui des trois ferait une belle œuvre. Zeus forme le plus parfait des animaux, l'homme; Pallas construit une maison pour les hommes; Poseidon fait le taureau. Mômos est choisi par eux pour juge; car il habitait encore avec les Dieux[1]. Celui-ci, d'un naturel curieux, critique d'abord la forme du taureau; il devait avoir les cornes au-dessous des yeux, afin de voir où il frappait[2]. Il blâme l'homme ensuite, parce qu'il n'avait pas une ouverture, une porte à la poitrine, afin qu'on vît ce qu'il complotait contre son prochain[3]. Il reproche enfin à la maison de n'être pas montée sur des roues de fer, afin que ses maîtres pussent changer de place et s'éloigner facilement d'un mauvais voisin.

Le sujet a été traité par Faërne, 92. Voir ci-dessus, p. 13.

1. *Mômos*, dont le nom signifie *raillerie*, fut chassé de l'Olympe à cause de ses sarcasmes.

2. Aristote formule autrement la critique de Mômos.

« La Nature a eu raison de placer les cornes du taureau sur sa tête, quoique le Mômos d'Esope lui reproche de ne pas les lui avoir mises sur les épaules qui peuvent frapper avec plus de force, mais sur la tête, qui est la partie la plus faible. Il y a en effet dans cette critique de Mômos un défaut de perspicacité. » (*Traité des parties des animaux*, III, VI.)

3. Plutarque mentionne les fenêtres d'Esope.

« On pourrait faire à Esope cette réponse spirituelle : « Pourquoi, mon cher, regrettes-tu qu'il n'y ait pas de fenêtres par où l'on puisse voir ce que pense un autre homme? Le vin découvre et fait connaître ce que nous avons dans le cœur, parce qu'il ne nous laisse pas en repos; car il nous ôte notre masque et notre contrainte, en éloignant des buveurs la retenue, comme un précepteur incommode. »

Que nous dit la fable dans ce récit? Essaie de faire quelque chose et ne tiens pas compte de l'envie. Rien n'est absolument excellent pour Mômos[1].

1. La Fontaine a la même morale dans *le Meunier, son Fils et l'Ane :*

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince,
Allez, venez, courez; demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

LX. LE RAT TOMBÉ DANS UNE MARMITE

Un Rat tomba dans une marmite pleine de sauce qui n'avait pas de couvercle. Étouffé par la graisse et expirant, il dit : « J'ai mangé, j'ai bu, j'ai joui de tous les plaisirs ; il est temps que je meure. »

Tu joueras parmi les hommes le rôle d'un Rat gourmand[1], si tu ne sais pas t'abstenir d'un plaisir nuisible.

Voir Faërne, 14 ; Baudoin, 80.

1. De même, dans *le Rat et l'Huître*, le Rat périt par gourmandise.

> D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui baille :
> « Qu'aperçois-je ? dit-il ; c'est quelque victuaille !
> Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
> Je dois faire aujourd'hui bonne chère ou jamais. »
> Là-dessus, maître Rat, plein de belle espérance,
> Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
> Se sent pris comme aux lacs ; car l'Huître tout d'un coup
> Se referme...
>
> (La Fontaine, VIII, 9.)



LXI. LE CHASSEUR ET LE PÊCHEUR

Un Chasseur revenait de la montagne après avoir chassé. Un Pêcheur revenait de la côte avec une nasse pleine de poissons. Ils se rencontrèrent en chemin : le Chasseur eut envie des poissons pris dans la mer, et le Pêcheur, du gibier sauvage ; ils échangèrent ce qu'ils avaient. Ensuite, ils continuèrent à troquer, et ils trouvèrent leurs repas plus agréables. Enfin un homme leur dit : « L'habitude de cet échange vous en fera perdre le plaisir, et chacun de vous reprendra goût à ce qu'il avait auparavant. »

LXII. LE MULET

Un Mulet oisif qui avait son râtelier garni de foin et d'orge, courait de côté et d'autre et disait en agitant sa crinière : « Ma mère est une Cavale[1] ; je ne lui suis pas inférieur à la course. » Tout à coup il s'arrêta, l'air morne ; il s'était rappelé qu'il avait un Ane pour père.

La Fontaine a transformé cette fable dans *le Mulet se vantant de sa généalogie*, et l'y a combinée avec la fable 29 de Babrios. Voir ci-dessus, p. 64.

1. Le Mulet d'un prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment
Que de sa mère la jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là. (La Fontaine, VI, 7.)

LXIII. LE HÉROS

Il y avait dans la maison d'un homme pieux un Héros auquel une partie de la cour était consacrée. L'homme y faisait des sacrifices, enguirlandait les autels et les arrosait de vin, en même temps qu'il priait : « Salut, ô le plus cher des Héros! accorde libéralement des bienfaits à celui qui t'a logé dans sa maison. » Le Héros lui apparut au milieu de la nuit : « Mon ami, dit-il, aucun des Héros n'accorde de bienfaits. Implore les Dieux. Pour nous, nous sommes les dispensateurs de tous les maux dont souffrent les hommes. Si tu désires des maux, tu n'as qu'à parler ; pour un que tu demanderas, je t'en enverrai mille. Au reste, je sais que tu y arriveras tout seul. »

LXIV. LE SAPIN ET LE BUISSON

Le Sapin et le Buisson se disputaient. Le Sapin se comblait de louanges : « Je suis beau, j'ai une belle taille, je dresse ma tête dans les nuages[1] ; je fournis les poutres des plafonds des palais et les carènes des vaisseaux. Je suis le plus magnifique de tous les arbres. » Le Buisson lui répondit : « Si tu songeais aux haches qui te frappent sans cesse, aux scies qui sans cesse te coupent, tu aimerais mieux être un buisson. »

Voir Avianus, 19 ; Baudoin, 99.

1. La Fontaine a reproduit cette image dans *le Chêne et le Roseau :*

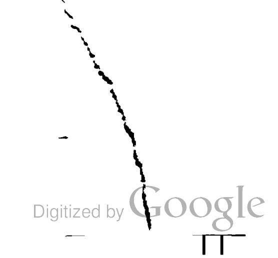
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine.

LXV. LA GRUE ET LE PAON

La Grue au plumage cendré se disputait avec un beau Paon, qui agitait ses ailes d'or. « Tu railles la couleur de mes ailes, dit la Grue ; mais avec elles je vole et je fais entendre ma voix près des astres. Pour toi, comme un coq, tu rases la terre avec tes ailes d'or et tu ne te montres pas là-haut. »

J'aimerais mieux exciter l'admiration avec un manteau grossier que de vivre sans gloire avec un riche vêtement.

Voir Avianus, 15 ; Baudoin, 96.



LXVI. LA BESACE

Prométhée était au nombre des Dieux, mais des Dieux primitifs. On raconte qu'il avait formé d'argile l'homme, le maître des animaux [1]. Il lui suspendit une besace avec deux poches pour tous les défauts de l'espèce humaine, celle de devant pour les défauts d'autrui, celle de derrière, c'était la plus grande, pour ses propres défauts [2]. Il en résulte que les hommes paraissent clairvoyants pour les défauts d'autrui, et aveugles pour ce qui les concerne [3].

Prométhée, comme formateur de l'homme, est mentionné par Horace (*Odes*, I, XIV) et par Phèdre (Fables nouvelles, 4). Mais celui-ci, dans *les Défauts des hommes*, a remplacé Prométhée par Jupiter. La Fontaine l'a suivi dans *la Besace*. Voir ci-dessus, p. 98.

1. Iconographie. Prométhée, comme formateur de l'homme, est figuré sur un médaillon de lampe en terre cuite. Il y est assisté d'Athéna, déesse de l'intelligence et des arts. Voir Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. I, p. 24.

2. Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui. (La Fontaine, I, 7.)

3. Horace dit dans une de ses *Satires* (II, III, 298) :

« Quiconque m'appellera fou sera qualifié de même. Il apprendra ainsi à regarder ce qui lui pend au dos. »

LXVII. L'ONAGRE ET LE LION[1]

Un Onagre et un Lion s'étaient associés pour la chasse; le Lion l'emportait par la force, l'Onagre par la vitesse[2]. Quand ils eurent abondamment du gibier, le Lion le divisa, en fit trois parts et dit : « Je prendrai cette part le premier en ma qualité de roi. Je prendrai aussi la seconde en ma qualité d'associé ; quant à la troisième, elle te portera malheur si tu tardes à déguerpir[3]. »

Mesure-toi bien. Ne t'associe pour aucune entreprise avec un homme plus puissant que toi.

I. On ne comprend pas pourquoi, dans cette fable, le butin est divisé en trois parts, quand il n'y a que deux associés[4]. Les trois parts supposent trois associés, comme dans l'apologue ésopique, *le Lion, l'Ane et le Renard,* mis

1. Sur un vase de Camiros, dans l'île de Rhodes, un homme en course est figuré avec une tête de lion. Voir De Longpérier, *Musée Napoléon III.*

2. Voir Perrot, *Chaldée et Assyrie*, p. 563, Onagre courant.

3. Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »
Puis en autant de parts le Cerf il dépeça;
Prit pour lui la première en qualité de sire.
« Elle doit être à moi, dit-il, et la raison,
C'est que je m'appelle Lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde par droit me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord. » (La Fontaine, I, 6.)

4. La faute est corrigée dans le quatrain d'Ignace (Nevelet, p. 356).

« Le Lion partagea la proie pour le Renard et la Grue. « Je prends la première part, dit-il, parce que c'est moi qui fais le partage. Je prends la seconde part en qualité de roi. Quiconque touchera à la troisième part verra ce qu'il lui en coûtera. »

en vers par Corrozet[1]. En ajoutant le Renard aux deux animaux nommés par Babrios, la fable a un sens satisfaisant. L'Onagre, figuré sur un bas-relief assyrien (Perrot, *Chaldée et Assyrie*, p. 563, fig. 264), nous reporte aux déserts de la Chaldée et de l'Assyrie où il pullulait; il s'agit donc d'une chasse royale. En ce cas, le Lion, caractérisé par la force, est le roi; le Renard (le Chacal de la fable chaldéenne), caractérisé par la finesse, est le vizir qui exécute ses ordres; l'Onagre, caractérisé par la vitesse, représente les rabatteurs qui courent en faisant fuir les bêtes fauves par leurs cris et par un effroyable charivari, comme dans l'apologue ésopique *le Lion et l'Ane*, qui a été mis en vers par Phèdre (I, 11) et par La Fontaine (II, 19, *le Lion et l'Ane chassants*).

II. Phèdre a traité le sujet avec d'autres animaux (I, 5), et a été suivi par La Fontaine dans *la Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec le Lion.*

1. Ung fier Lyon, ung Asne et ung Regnard
S'en vont chasser ensemble quelque part
En la forest branchée.
Tant ont chassé qu'ilz ont corné la prise,
Et, pour partir la proye ainsi surprise,
Elle fut detranchée.
L'Asne, qui trop d'audace s'attribue,
A chascun d'eulx le butin distribue,
Dont le Lyon despit
Rugit et brait en sa fureur et ire,
Et l'Asne prend, le despece et dessire
Sans lui donner respit.
Puis au Regnard bailla commission
De faire entre eulx la distribution;
Lors par prudence caulte,
La moindre part à luy se reservant,
De la grand part fut le Lyon servant,
De paour de faire faulte.
« Qui t'a ainsi, dict le Lyon ireux,
Faict si savant, si prudent, si heureux? »
Lors le Regnard parla
Disant : « Le mal d'aultruy m'a enseigné;
Car j'avois paour d'estre ainsi empoigné
Que l'Asne que voyla. »

LXVIII. APOLLON ET ZEUS

Apollon dit aux Dieux en décochant une flèche dans l'espace : « Personne ne saurait lancer un trait plus loin ni se servir mieux de l'arc. Zeus en plaisantant accepta le défi de Phœbos. Hermès remua les sorts dans le casque d'Arès [1]. Phœbos, ayant obtenu le premier sort, tendit la corde d'or de son arc, et, décochant rapidement une flèche, la fixa dans le jardin d'Hespéros. Zeus, ayant franchi cette distance [2], dit : « Mon fils, où lancerai-je ma flèche; je n'ai point de place. » Il remporta ainsi la victoire sans s'être servi de son arc.

Cette fable offre une imitation ingénieuse de la mythologie de l'*Iliade*.

1. Dans le livre VII de l'*Iliade*, neuf guerriers jettent des sorts dans le casque d'Agamemnon. Nestor agite le casque et en tire celui d'Ajax.

2. Les coursiers des Dieux franchissent toute la terre d'un saut. (*Iliade*, V, 770-772.)

Boileau a rendu ainsi ce passage dans sa traduction du *Traité du sublime* de Longin (ch. VII) :

Autant qu'un homme assis aux rivages des mers
Voit, d'un roc élevé, d'espace dans les airs,
Autant des immortels les coursiers intrépides
En franchissent d'un saut.

LXIX. LE LIÈVRE ET LE CHIEN

Un Chien, ayant lancé d'un buisson un Lièvre aux pattes velues, se mit à sa poursuite. Il avait fait ses preuves à la chasse; cependant il ne put atteindre le Lièvre. Un chevrier se moqua de lui : « Cette petite bête t'a devancé[1]. » Le Chien lui répondit : « Autre chose est de courir après une proie, autre chose de se sauver soi-même. »

1. Notre Lièvre n'avoit que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des Chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
(La Fontaine, VI, 10.)

C'est une allusion aux vers où Gauchet dépeint la course du lièvre *Pied-de-fer* que les Chiens ne peuvent atteindre.

A la fin nous voyons qu'au milieu de la plaine
Le Lièvre et les Levriers demeurent sans haleine,
L'un de çà, l'un de là, n'ayants, tant sont lassés,
Pour le Lièvre tuer de puissance assez.

(*Le Plaisir des champs*, édition Blanchemain, p. 52.)

LXX. LES MARIAGES DES DIEUX

Quand les Dieux se marièrent, après que chacun eut pris une femme, Polémos (la Guerre) se présenta pour le dernier de tous les lots. Il épousa Hybris (l'Injure) qu'il avait déjà choisie. Il devint, à ce qu'on dit, éperdument amoureux d'elle; aussi la suit-il partout où elle va.

Souhaitons donc qu'Hybris ne s'introduise pas chez les peuples et dans les cités avec son perfide sourire, puisque Polémos viendra après elle.

On peut rapprocher de cette fable l'emblème de Corrozet, *Discorde haye de Dieu.*

Discorde un jour se voulut entremettre,
Entre les Dieux et Déesses se mettre
Là hault ès cieulx; mais n'y fut pas long temps,
Qu'entre eulx esmeut grandz noises et contendz.
Ce que voyant la puissance divine,
Craignant le Ciel tresbucher en ruyne,
Et les discordz et propos odieux
Trop s'esmouvoir entre les puissantz Dieux,
Du hault du Ciel la feit tomber en terre,
Où elle esmeut contention et guerre
Entre les gentz par longs plaidz et proces,
Armes, cousteaulx et telz piteux exces...

La Fontaine a tiré de là le sujet de *la Discorde.*

LXXI. LE LABOUREUR ET LA MER

Un Laboureur voyait un navire plein de matelots s'enfoncer déjà dans les vagues soulevées. « O mer, s'écria-t-il, plût aux Dieux que jamais vaisseau n'eût fait voile sur ton élément, impitoyable ennemi des hommes ! » La Mer l'entendit, et, prenant une voix de femme [1], lui répondit : « Ne me blâme point ; ce n'est point moi qui suis la cause de ces malheurs ; ce sont les vents qui soufflent de tous côtés sur moi. Si tu me voyais quand ils me laissent en repos et que tu naviguasses à ce moment, tu dirais que je suis plus douce que la terre. »

Un mauvais usage altère souvent les bonnes choses au point de les faire paraître mauvaises.

1. Pour que la Mer prenne une voix de femme, il faut qu'elle soit personnifiée sous la forme d'Amphitrite ou de Thétis.

LXXII. LES OISEAUX ET LE CHOUCAS

Iris, la brillante messagère de l'Olympe, annonça un jour aux Oiseaux que, dans les demeures des Dieux, on allait disputer le prix de la beauté. Tous l'écoutèrent aussitôt, tous désirèrent obtenir les dons des Dieux. D'une roche inaccessible même à une chèvre, coulait une source, qui fournissait une eau aérée et limpide. Tous les Oiseaux y vinrent en troupe laver leurs têtes et leurs pattes, secouer leurs ailes et peigner leurs plumes. A cette source vint aussi le Choucas, vieux fils de la Corneille; il accommoda à ses épaules humides une plume de l'un, une plume de l'autre; seul il eut ainsi, aux dépens des autres, une parure variée, et, plus superbe qu'un aigle, il s'envola vers les Dieux. Zeus, frappé d'admiration, allait lui décerner la victoire, quand une Hirondelle, en Athénienne [1], le confondit en lui arrachant la première une plume. « Ne me calomnie pas, » s'écria le Choucas. Alors la Tourterelle le pluma avec la Grive, la Pie, la Huppe qui se joue sur les tombeaux, le Vautour qui guette les jeunes oiseaux, et toute la tribu ailée. Le Choucas fut reconnu.

Enfant, pare-toi de ce qui t'est propre; si tu empruntes à autrui ta parure, tu t'en verras dépouiller.

I. La moralité de Babrios se retrouve dans le conseil qu'Horace donne à Celsus (*Epitres,* I, III, 15-20).

« Que fait Celsus, que j'ai averti, comme il en a besoin, d'exploiter son propre fonds et de ne pas toucher aux écrits qu'Apollon palatin a reçus dans son temple. Car si une

1. Voir ci-dessus la fable 12.

troupe d'oiseaux venait un jour reprendre ses plumes, la Corneille prêterait à rire, dépouillée de sa parure d'emprunt[1]. »

Baïf, s'aidant d'Horace et de Babrios, a, dans le livre I[er] des *Passetemps*, composé sur ce sujet sa meilleure fable.

Au temps jadis les Oyseaux demanderent
D'avoir un roy, puis entr'eux s'accorderent
Pour commander d'eslire cet Oyseau
Que Jupiter jugeroit le plus beau.
Ains que venir au lieu de l'assemblée,
Tous les Oyseaux vont à l'eau non troublée
Des ruisselets se mirer et baigner,
Et leur pennage agenser et peigner.
Le noir Choucas, qui n'a point d'esperance,
Va cauteleux loing aval des ruisseaux,
Sur qui flotoyent les pennes des Oyseaux,
Qui au dessus s'eplumoyent. Par malice
Va s'embellir d'un nouvel artifice.
En lieu secret, en un vallon ombreux,
Dans le courant qui n'estoit guiere creux,
Sur un caillou s'assiet, et au passage
Guette et retient le plus beau du pennage
De tous Oyseaux, qui plus haut se lavoyent,
Près des surgeons d'où les eaux derivoyent,
Prend le plus beau, plume à plume le trie,
Avec le bec ouvrier s'en approprie,
Le joint, l'ordonne et l'accoustre si bien
Que d'arrivée il semble du tout sien.
Ainsi vestu de plumes empruntées
S'orgueillissant aux pennes rejectées
D'autres Oyseaux, se trouve impudemment
Où s'attendoit le sacré jugement.
Là Jupiter avec la compagnie
Des autres Dieux sa presence ne nie.
A si haut faict les animaux aelez
De toutes parts y estoyent avolez.
Le Choucas vient, et toute l'assemblée
De grand merveille est ravie et troublée,

1. Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires. (La Fontaine, IV, 9.)

Voyant briller son pennage eclairant
De cent couleurs, et luy vont deferant
Dedans leur cœur de rencontre premiere
La royauté. Jupiter n'eust plus guiere
Tenu sa voix, et l'alloit declarer
Roy des Oyseaux, sans pouvoir reparer
Ce qu'il eust dict : son arrest ferme et stable
A tout jamais demeure irrevocable.
Donc le Choucas pour jamais s'en alloit
Roy des Oyseaux ; Jupiter y bransloit
Sans la Cheveche [Chouette] ; elle qui ne se fie
En ses bons yeux et ne se glorifie
En sa beauté, s'approche du Choucas,
L'epluche bien. O le merveilleux cas!
Elle apperçoit la plume qui est sienne,
Crie et la prend : « Chacun de vous s'en vienne
A ce larron, chacun recognoistra
Ce qui est sien, le beau roy devestra
De sa beauté. » La Cheveche escoutée
A grand risée ha ce peuple aprestée.
Chacun-y vient, sa plume recognoest,
Du bec la tire et le Choucas devest.
Le fin larron, despouillé du panage
Qu'il ha d'autruy par la Cheveche sage,
De tout honneur demeura denué
Et son orgueil en mespris fut mué.

II. Le sujet a été traité d'une manière différente par Phèdre (I, 13). La Fontaine a combiné les fables d'Horace et de Phèdre dans *le Geai paré des plumes du Paon.*

LXXIII. LE MILAN

Le Milan faisait jadis retentir un autre cri. Ayant entendu un Cheval pousser un puissant hennissement, il l'imita ; mais il n'eut pas la voix plus forte qu'il avait voulu se donner, et il perdit celle qu'il avait auparavant.

I. L'Ane joue le même rôle dans un autre apologue ésopique, *l'Ane et les Cigales* :

Un Ane ayant entendu chanter des Cigales fut charmé de leur mélodie ; il chercha à imiter leur voix et perdit la sienne.

II. A la fable de Babrios correspond une fable indienne, *le Corbeau et la Perdrix* :

Un Corbeau admirait la démarche d'une Perdrix ; il était enchanté des grâces et de la légèreté de ses mouvements. Il voulut l'imiter et se mit à suivre partout son modèle. La Perdrix s'en aperçut : « Oiseau lourd et pesant, lui dit-elle, tu veux m'imiter en vain ; la nature m'a favorisée de ces grâces que tu admires dans ma démarche, elle ne t'a pas fait le même don ; inutilement tu veux la forcer, l'art ne donne pas ce que la nature a refusé. » Le Corbeau obstiné ne voulut pas renoncer à sa folle entreprise ; il ne put jamais parvenir à imiter la démarche de la Perdrix, il finit par oublier la sienne.

« Faites-vous à vous-même l'application de cette fable, dit le derviche à son hôte. Entreprendre une chose au-dessus de vos forces et vouloir apprendre la langue hébraïque [1] pour laquelle vous n'avez aucune disposition est une folie impardonnable. » L'étranger, incapable de suivre un bon conseil, s'obstina et continua en vain l'étude dans laquelle il ne fit aucun progrès. Il ne put jamais apprendre la langue hébraïque et finit par oublier la sienne. (Fables de Bidpaï, XI.)

1. « Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire ! »
Tout cela, c'est la mer à boire. (La Fontaine, VIII, 25.)

LXXIV. L'HOMME, LE CHEVAL, LE BŒUF ET LE CHIEN

Un Cheval, un Bœuf et un Chien, transis de froid, vinrent à la maison de l'Homme. Celui-ci leur en ouvrit les portes, les reçut chez lui, et les réchauffa à son foyer près d'un bon feu ; puis il leur servit ce qu'il avait, de l'orge au Cheval, des pois chiches au Taureau laborieux, et il plaça le Chien près de sa table pour manger avec lui. Tous trois récompensèrent l'Homme de son hospitalité en lui cédant une partie des années qu'ils avaient à vivre. Le Cheval commença : c'est pour cela que chacun de nous est fier dans les premiers temps de sa vie. Le Taureau vint après lui; c'est pour cela qu'on peine au milieu de la vie et qu'on aime le travail pour amasser des richesses. Le Chien fit le dernier son présent : c'est pour cela, Branchos, que tout vieillard a l'humeur chagrine, ne caresse pas ceux qui le nourrissent, gronde incessamment et ne fait pas bon accueil aux étrangers.

Ce tableau des âges de la vie humaine doit être comparé à celui qu'Horace a tracé d'après Aristote dans son *Art poétique*, 158-174.

LXXV. LE MÉDECIN IGNORANT

Il y avait un médecin ignorant. Tandis que tous disaient à un malade : « Ne crains rien, tu seras sauvé ; la maladie sera longue, mais tu guériras ; » le médecin ignorant entra et dit : « Prépare-toi à mourir ; je ne te trompe point et je ne te flatte point : tu ne passeras point la journée de demain[1]. » Il partit après ces paroles et ne revint plus. Cependant le malade, s'étant rétabli avec le temps, sortit tout pâle, se traînant péniblement. Le médecin ignorant le rencontra et lui dit : « Salut ! comment se portent ceux d'en bas ? — Ils se reposent, répondit l'autre, en buvant l'eau du Léthé. Avant-hier Coré (Proserpine) et le grand Pluton faisaient de terribles menaces contre les médecins qui guérissent les hommes ; ils les inscrivaient tous et ils allaient te mettre en tête de leur liste. Craignant pour toi, je m'approchai d'eux aussitôt, je touchai leurs sceptres, je leur jurai que tu n'es pas réellement médecin et qu'on t'avait calomnié. »

Voir Phèdre, *le Cordonnier devenu médecin.*

1. Le médecin Tant-pis alloit voir un malade,
Que visitoit aussi son confrère Tant-mieux.
(La Fontaine, V, 12.)

LXXVI. LE CAVALIER ET LE CHEVAL

Un Cavalier, tant que dura la guerre, nourrit d'orge et de foin son cheval qu'il regardait comme un vaillant compagnon dans les combats. Quand la guerre fut terminée et que la paix fut revenue, le Cavalier ne reçut plus de solde du peuple; alors le Cheval fut employé à porter d'épais troncs d'arbres de la forêt à la ville; il fut loué aussi pour porter des fardeaux de côté et d'autre; pendant ce temps il ne recevait qu'une misérable paille pour soutenir sa vie, et il avait un bât sur le dos au lieu de galoper. Mais dès qu'un nouveau cri de guerre retentit devant les murailles, que la trompette ordonna à tous de fourbir leurs boucliers, de harnacher leurs chevaux et d'aiguiser le fer, alors le maître du Cheval lui mit un frein et le fit avancer pour le monter. Mais celui-ci épuisé tomba sur ses genoux : « Enrôle-toi dans les hoplites qui vont à pied; tu m'as fait passer des chevaux dans les ânes; comment d'âne me feras-tu redevenir cheval? »

A la fable de Babrios correspond une fable bouddhique, *le Roi et les Chevaux habitués à tourner la meule*[1].

1. Dans les contrées occidentales il y avait un Roi qui, habituellement, n'entretenait pas de Chevaux, de peur de diminuer les ressources de son royaume. Un jour, il alla en chercher de tous côtés et en acheta cinq cents afin de se prémunir contre les ennemis du dehors et de procurer la paix à son royaume. Quand il eut nourri longtemps ces Chevaux, comme le royaume se trouvait en paix, il se dit en lui-même : « La nourriture de ces cinq cents Chevaux n'est pas une petite dépense; ils demandent des soins pénibles et ne sont d'aucune utilité à mon royaume. » Il ordonna à l'intendant de ses écuries de leur couvrir les yeux et de leur faire tourner des meules de moulin afin qu'ils pussent gagner leur nourriture et ne dimi-

nuassent plus les ressources du royaume. Il y avait déjà longtemps que ces Chevaux étaient habitués à marcher en tournant, lorsque tout à coup un roi voisin leva des troupes et envahit les frontières. Le Roi ordonna d'équiper ces Chevaux, de les couvrir de harnais de guerre et de les faire monter par de braves cavaliers. Ceux-ci, au moment du combat, fouettèrent leurs chevaux afin de les faire marcher droit à l'ennemi et d'enfoncer ses rangs. Mais les Chevaux, ayant senti le fouet, se mirent à tourner en rond, sans avoir nulle envie de se diriger vers l'ennemi. Les troupes du roi voisin, voyant ce manège, reconnurent que cette cavalerie n'était bonne à rien. Elles marchèrent en avant et écrasèrent l'armée du Roi. » (Stanislas Julien, *Avadânas*, t. I, p. 56.)

LXXVII. LE CORBEAU ET LE RENARD

Un Corbeau, perché sur un arbre, tenait dans son bec un fromage [1]. Un Renard plein de ruse, attiré par l'odeur, dupa l'oiseau par ce discours [2] : « Tu as un beau plumage, une vue perçante, un cou admirable ; tu montres la poitrine de l'aigle ; tu l'emportes par tes serres sur tous les animaux. Mais, avec tant de qualités, tu es muet, tu ne fais entendre aucun son. » Enorgueilli de ces louanges, le Corbeau ouvrit le bec pour croasser et laissa tomber le fromage [3]. Le fourbe s'en saisit et dit d'un ton moqueur : « Non, tu n'es pas muet, tu as vraiment de la voix. Corbeau, tu possèdes toutes les qualités, il ne te manque que du jugement [4]. »

I. Voir Phèdre (I, 13 2) et La Fontaine, *le Corbeau et le Renard.*

1. Maître Corbeau sur un arbre perché,
   Tenoit en son bec un fromage.
   Maître Renard, par l'odeur alléché,
   Lui tint à peu près ce langage. (La Fontaine, I, 2.)

2. Iconographie. La scène est figurée sur un vase peint. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. III, p. 241.

3. Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
   Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,
   Apprenez que tout flatteur
   Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
   Cette leçon vaut bien un fromage sans doute. »

4. Horace fait deux allusions à cet apologue.

« Le plus souvent un scribe retors, qui a été quinquevir, frustrera le Corbeau ouvrant un large bec, et l'enjôleur Nasica sera la risée de Coranus. » (*Satires*, II, v, 55-57.)

« Si le Corbeau pouvait dévorer sa proie en silence, il aurait meilleure pitance, en même temps que moins d'ennemis et d'envieux. » (*Epitres*, I, xvii, 50-51.)

LXXVIII. LE CORBEAU MALADE

Un Corbeau malade dit à sa mère qui pleurait : « Ne pleure pas, mère; mais demande aux Dieux de me délivrer de ma funeste maladie et de mes souffrances. — Enfant, quel Dieu te sauvera, répondit-elle? Car de quel Dieu n'as-tu pas pillé l'autel ? »

L'apologue a été mis en vers par Corrozet, *Du Milan malade*[1] :

1. Ung Milan estoit
Au lict languissant
Du mal qu'il portoit.
Lors, en gemissant,
Il dict à sa mere :
« Affin d'avoir mieulx,
En complaincte amere,
Priez tous les Dieux
Que j'aye santé
Et convalescence;
Je suis mal traicté
Et perdz pacience. »
Sa mere luy dict :
« Le bien que tu veulx,
Il t'est interdict;
Avoir ne le peulx :
Car quiconque faict
Tort et violence
Aux Dieux est de faict
Pugny de l'offence.
Tu as contemné
Les Dieux immortelz,
Et contaminé
Temples et autelz.
Ne pense donc point
Que Dieu soit propice
A qui en ce point
Faict peché et vice. » (Corrozet.)

LXXIX. LE CHIEN ET L'OMBRE

Un Chien avait volé à une cuisine un morceau de viande. Il suivait le bord d'une rivière. Voyant dans l'eau l'ombre du morceau agrandie, il lâcha ce qu'il tenait et se jeta sur l'ombre. Mais il n'eut ni l'ombre ni ce qu'il avait lâché, et il revint sur la rive à jeun[1].

La vie de tout homme avide n'a rien de solide ; elle se perd en de vaines espérances.

Voir Phèdre, I, 4 ; Faërne, 53 ; Baudoin, 5 ; La Fontaine, VI, 17.

La Fontaine a connu directement la fable de Babrios par le quatrain d'Ignace dans Nevelet (p. 372) et lui a emprunté son titre. Faute de savoir qu'il avait imité Babrios et non Phèdre[2], les commentateurs n'ont pas compris que le Chien, s'avançant sur une planche[3] ou se tenant sur le bord de la rivière[4], pouvait voir l'image de sa proie reflétée dans l'eau.

1. Ce Chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image et pensa se noyer.
La rivière devint tout d'un coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps. (La Fontaine, VI, 17.)

2. Phèdre suppose que le Chien traverse une rivière à la nage et voit en nageant le morceau de viande qu'il porte. Ce récit pèche contre la vraisemblance, parce qu'un Chien qui nage dans l'eau ne peut y voir son image.

3. Voir la figure d'Oudry, d'après Briot.

4. Voir la figure de Faërne.

LXXX. LE CHAMEAU

Le maître d'un Chameau, pendant qu'il buvait, forçait sa bête à danser au son des flûtes et des cymbales d'airain [1]. Le Chameau lui dit : « Tous mes souhaits se bornent à ne pas avoir une démarche ridicule. Je n'ai pas besoin de savoir encore danser la pyrrhique. »

1. L'influence que la musique exerce sur les Chameaux est attestée par Saadi dans le *Gulistan* (trad. de Defrémery, p. 128).

LXXXI. LE RENARD ET LE SINGE

L'animal fourbe disait à un Singe : « La stèle que tu vois est celle de mon père et de mon grand-père. » Le Singe lui répondit : « Mens à ton aise ; il n'y a pas de preuve de la vérité. »

C'est le propre de l'homme malhonnête de ne pas fuir le mensonge, même quand il sait que son mensonge doit rester caché[1].

On peut rapprocher de cette fable une scène du *Menteur* de Corneille (I, III). Dorante, qui vient d'arriver de Poitiers où il étudiait le droit, dit à Clarice qu'il aborde dans les Tuileries pour la première fois :

Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
C'est-à-dire, du moins depuis un an entier,
Je suis et jour et nuit dedans votre quartier;
Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades;
Vous n'avez que de moi reçu des sérénades;
Et je n'ai pu trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.
— Quoi! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre?
— Je m'y suis fait, quatre ans, craindre comme un ton-
[nerre.

1. Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas? Est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
(*Le Menteur*, V, III.)

LXXXII. LE LION ET LE RENARD

Un Lion, pendant qu'il dormait, sentit un Rat trotter sur sa crinière sauvage. Aussitôt il fut transporté de courroux, et, agitant sa crinière, il bondit dans sa caverne. Un Renard rit de voir le roi de tous les animaux se donner tant de mouvement pour un Rat. « Misérable, lui répliqua le Lion, je ne crains pas qu'un Rat égratigne ma peau en se sauvant ; mais il est bien audacieux de trotter ainsi sur moi. »

Quand on te manque de respect, réprime dès le début la moindre impertinence, et ne te laisse pas mépriser par de petites gens.

Cette fable doit être rapprochée de la fable 107.

LXXXIII. LE CHEVAL ET LE PALEFRENIER

Un Palefrenier volait et vendait l'orge de son Cheval, puis l'étrillait toute la journée[1]. Le Cheval lui dit : « Si tu veux véritablement que je devienne beau, ne vends pas ma nourriture. »

Celui qui aime doit penser à ce qui est opportun et utile. La parure ne sert de rien à qui manque du nécessaire.

1. Iconographie. Voir Daremberg et Saglio, *Dict. des Antiquités*, art. *Agaso*, p. 131, fig. 172.

LXXXIV. LE TAUREAU ET LE MOUCHERON

Un Moucheron se posa sur la corne recourbée d'un Taureau. Après y être resté quelque temps, il dit à l'animal en bourdonnant : « Si je fais fléchir ton cou sous mon poids, j'irai me poser sur un peuplier le long de la rivière. — Peu m'importe, répliqua le Taureau, que tu restes ou que tu t'en ailles. Je ne t'ai pas même senti venir. »

Bien ridicule celui qui, n'étant rien, fait l'important avec des hommes puissants[1].

Voir Romulus, IV, 18.

1. Le Moucheron de Babrios fait penser à la Mouche de La Fontaine (VII, 9).

Une mouche survient et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
    Qu'elle fait aller la machine;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
    Aussitôt que le char chemine,
    Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire.

LXXXV. LA GUERRE ENTRE LES CHIENS ET LES LOUPS

Les Chiens étaient en querelle avec les Loups. Un Chien d'Achaïe fut élu stratège de la nation des Chiens. Connaissant la tactique, il observait, il temporisait. Ses soldats menaçaient de se soulever contre lui, s'il ne sortait du camp et n'engageait le combat. « Ecoutez, leur dit-il, pourquoi je temporise et j'use de prudence. Il faut toujours être prévoyant. Je vois que nos ennemis appartiennent tous à une seule race. Parmi les nôtres, les uns sont venus de la Crète, ceux-ci sont des Molosses, ceux-là des Acarnaniens, d'autres des Dolopes, d'autres encore se glorifient de venir de Cypre ou de la Thrace, ou d'ailleurs encore. Bref, nous n'avons pas comme nos ennemis une couleur uniforme : quelques-uns d'entre nous sont noirs ou cendrés, ceux-ci ont la poitrine tachetée de blanc, ceux-là sont entièrement blancs. Comment pourrais-je mener au combat des soldats si différents les uns des autres contre des ennemis qui ont une ressemblance si parfaite? »

La concorde est un grand bien pour les hommes. La division les affaiblit et les expose à la servitude.

La fable de Babrios met en action un fait historique. Les Chiens sont les Achéens, les Loups les Etoliens, le stratège Aratus, et le fait est raconté par Plutarque.

« Aratus, par sa conduite dans la guerre contre les Etoliens, accrut encore sa réputation. Les Achéens voulaient livrer bataille sur les confins de Mégare. Aratus s'y opposa : il soutint les injures, les railleries, et il se laissa même accuser de mollesse et de lâcheté; laissant de côté la crainte des vains reproches, il persista dans les sages me-

sures qu'il avait prises pour le bien public. Mais quand les Etoliens, étant entrés dans le Péloponèse, se furent emparés de Pellène, il marcha contre les ennemis que leur victoire avait rendus indisciplinés, et, tombant sur eux à l'improviste, il les mit en déroute et reprit Pellène. (*Vie d'Aratus.*)

La Fontaine, dans *l'Ecrevisse et sa Fille*, décrit un stratagème analogue à celui d'Aratus.

Les sages quelquefois, ainsi que l'Ecrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.

LXXXVI. LE RENARD GONFLÉ DE NOURRITURE

Le tronc d'un vieux chêne était creux près de la racine. Un Chevrier y avait placé sa besace trouée, toute pleine de viande et de pains moisis. Un Renard s'y étant introduit en dévora le contenu. Son ventre se gonfla naturellement, si bien qu'il ne pouvait plus sortir par l'étroite ouverture. Comme il pleurait, survint un autre Renard, qui lui dit en le raillant : « Attends que la faim revienne. Tu ne sortiras que quand tu auras le ventre vide comme tu l'avais quand tu es entré. »

Horace a traité ce sujet en changeant les animaux.

« Un Mulot efflanqué avait pénétré par une fente étroite dans une corbeille de blé[1]. Bien repu, la panse bien pleine, il essayait vainement de sortir. Une Belette lui cria de loin : « Veux-tu te tirer de là? Maigre tu es entré, maigre tu dois sortir[2]. » (*Epitres*, I, VII, 29-34.)

La Fontaine, dans *la Belette entrée dans un grenier* (III, 17), a imité Horace et appliqué sa morale aux traitants de son époque. Il a d'ailleurs changé les rôles du Rat et de la Belette, à l'exemple de Vauquelin de la Fresnaye, et remplacé la corbeille de blé par un grenier garni de lard.

1. Iconographie. Voir Duruy, *Histoire des Romains*, t. II, p. 338 : Rats autour d'une corbeille de jonc.

2. Demoiselle Belette, au corps long et flouet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit...
Au bout de la semaine, ayant diné son sou,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser et croit s'être méprise...
Un Rat, qui la voyoit en peine,
Lui dit : « Vous aviez lors la panse un peu moins pleine;
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir. »
(La Fontaine, III, 17.)

LXXXVII. LE CHIEN ET LE LIÈVRE

Un Chien, ayant fait lever un Lièvre sur une montagne, le poursuivait et le mordait quand il l'atteignait, puis, changeant d'idée, le flattait et le caressait comme un ami. Le Lièvre lui dit : « Sois franc. Es-tu mon ami? pourquoi me mords-tu? Es-tu mon ennemi? pourquoi me flattes-tu? »

Il est des hommes de ce caractère ambigu : on ne sait si l'on doit se fier à eux ou se défier d'eux.

LXXXVIII. L'ALOUETTE ET SES PETITS

Une Alouette, habituée à chanter dans un ravin au point du jour[1], avait couvé dans du blé en herbe[2]. Ses petits, nourris aux dépens de la moisson, étaient déjà huppés et bien pourvus de plumes. Le maître du champ vint visiter son blé, et, le voyant mûr, dit : « Il est temps de rassembler tous mes amis pour moissonner[3]. » Un des oiselets huppés entendit ces paroles et les rapporta à l'Alouette, en la priant de les transporter ailleurs. Celle-ci répondit : « Il n'est pas encore temps de nous en aller. Celui qui compte sur ses amis ne va pas vite. »

1. L'idée est développée dans une odelette de Ronsard, *à l'Alouette*.

Si tost que tu es arrosée,
Au point du jour de la rosée,
Tu fais en l'air mille discours;
En l'air des aisles tu fretilles,
Et pendue au ciel tu babilles
Et contes au vent tes amours.
Puis du ciel tu te laisses fondre
Dans un sillon vert, soit pour pondre,
Soit pour esclore ou pour couver,
Soit pour apporter la bechée
A tes petits, ou d'une achée,
Ou d'une chenille ou d'un ver.

2. Les Alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe. (La Fontaine, IV, 22.)

3. Le possesseur du champ vint avecque son fils.
« Ces blés sont mûrs, dit-il; allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
Notre Alouette de retour
Trouve en alarme la couvée.
L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
— S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite. »

Le maître revint, et, ayant remarqué que les rayons du soleil faisaient déjà couler les grains des épis, il dit qu'il allait le lendemain louer des moissonneurs aussi bien que des botteleurs[1]. L'Alouette dit alors à ses petits : « C'est à ce coup qu'il faut déloger, mes enfants; car le maître ne se fie plus à ses amis et ne compte plus que sur lui-même. »

Voir Avianus, 21 ; Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, II, XXIX; Faërne, 96, d'après Aulu-Gelle.

La Fontaine a suivi Faërne dans *l'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ*.

1. Le maître se souvint
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons. »
Dès lors que ce dessein fut su de l'Alouette :
« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants! »

LXXXIX. LE LOUP ET L'AGNEAU

Un Loup, voyant un jour un Agneau qui s'était écarté du troupeau, ne se jeta pas sur lui pour l'enlever de force, mais chercha un prétexte spécieux pour le convaincre de haine [1] : « N'as-tu pas médit de moi l'an passé, misérable avorton ? — Je n'ai point médit de toi l'an passé; car je suis de cette année. — Ne broutes-tu pas l'herbe de mon domaine ? — Je n'ai pas encore brouté de vert. — N'as-tu pas épuisé la source où je bois ? — Jusqu'ici c'est la mamelle de ma mère qui m'abreuve. » Alors le Loup saisit l'Agneau et lui dit en le dévorant : « Tu ne feras pas que le Loup reste à jeun, quoique tu répondes facilement à tous mes griefs. »

Voir Phèdre, I, 1 ; Corrozet, 2 ; La Fontaine, I, 10.

1. Ung Loup tout gris, fin et malicieux,
Et ung Aigneau tout simple et debonnaire,
Dans ung ruysseau plaisant et gracieux
Beuvoient tous deux selon leur ordinaire,
L'Aigneau à val et le vieux Loup à mont;
Qui en fureur provoqué et semond,
Dict à l'Aigneau : « Pourquoy troubles-tu tant
Ce beau ruysseau où me viens esbattant? »
L'Aigneau respond, non pas à la vollée :
« Certes, Seigneur, je n'ay point l'eau troublée ;
Je suis dessoubz et au dessus vous estes.
— Ton père un jour me feit telles molestes,
Ce dict le Loup, et pour luy tu mourras :
Rien n'y vauldront prieres ni requestes,
A ce ruysseau jamais tu ne boiras. »
Lors l'étrangla nonobstant sa deffense.
Là n'eut povoir juste allegation.
Ainsi les grands, sans qu'on leur face offense,
Font aux petitz injuste oppression.
Par quelque dol ou cavilation,
Par hault parler, par force ou par richesse,
L'homme maling l'innocent tue et blesse;
En telle ardeur de convoitise il entre
Que de ses biens se nourrit et engresse,
Et de son sang se repaist à plein ventre. (Corrozet.)

XC. LE LION FURIEUX ET LA GAZELLE

Un Lion rugissait de fureur. Une Gazelle, qui l'aperçut de la forêt, s'écria : « Malheur à nous ! Que ne fera-t-il pas dans les transports de sa colère[1], lui qui, lors même qu'il reste calme, est déjà si redoutable pour nous ! »

I. Voir Faërne, 5.

II. Un papyrus satirique d'un scribe égyptien met en rapport le Lion avec la Gazelle ; il représente un Lion jouant aux échecs avec une Gazelle[2]. C'est la parodie d'un bas-relief de Medinet-Abou, où l'on voit le roi Ramsès III jouant aux échecs avec une de ses femmes.

1. Esther, dans la tragédie de Racine, exprime une pensée analogue :

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte ;
Jugez combien ce front irrité contre moi
Dans mon âme troublée a dû jeter d'effroi. (*Esther*, II, VII.)

2. Iconographie. Voir Prisse d'Avesnes, *Histoire de l'art égyptien d'après les monuments*, t. II de l'atlas ; Champfleury, *la Caricature antique*, p. 24.

XCI. LE TAUREAU ET LE BOUC

Un Taureau, fuyant devant un Lion, entra dans une caverne déserte qui servait d'abri aux troupeaux de la montagne. Un Bouc, qui y était resté sans le chevrier, s'élança contre le Taureau à coups de cornes. Celui-ci lui dit : « Ce n'est pas toi que je redoute, c'est le Lion. Je supporte cet outrage pour un moment. Que le Lion s'éloigne, et tu connaîtras quelle différence il y a entre un Bouc et un Taureau. »

Voir Avianus, 13 ; Baudoin, 94.

XCII. LE CHASSEUR POLTRON ET LE BUCHERON

Un Chasseur poltron suivait la piste d'un Lion dans les forêts touffues des montagnes. Il rencontra un Bûcheron près d'un grand pin. « Au nom des Nymphes, dit-il, connais-tu les traces du Lion qui habite par ici[1]? » Le Bûcheron lui répondit : « Tu es guidé par un dieu; car je vais à l'instant te faire voir le Lion lui-même[2]. » Le Chasseur pâlit et claqua des dents : « Ne me donne pas plus que je ne te demande, dit-il; montre-moi les traces du Lion, ne me montre pas le Lion lui-même[3]. »

La Fontaine a connu la fable de Babrios par la paraphrase qui se trouve dans le recueil de Nevelet (p. 234) et par le quatrain d'Ignace (Nevelet, p. 375) dont il dit :

Mais surtout certain Grec renchérit et se pique
D'une élégance laconique.
Il renferme toujours son conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.

Il a développé le quatrain dans *le Lion et le Chasseur*, en remplaçant le Bûcheron par un Berger.

1. « Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison. »
Le Berger dit : « C'est vers cette montagne. »
(La Fontaine, VI, 2.)

2. Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le Lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver.

3. De là est né le proverbe grec : « Tu cherches les traces du Lion. »

XCIII. LES LOUPS ET LES BREBIS

Un jour des députés des Loups vinrent trouver un troupeau de Brebis, apportant des serments pour assurer la paix, et demandant en retour qu'on leur livrât les Chiens pour lesquels ils se querellent et se combattent. Les Brebis, toujours niaises et sottes, étaient sur le point de livrer leurs gardiens quand un vieux Bélier, la toison hérissée par un frisson d'épouvante, s'écria : « Voici un nouvel arrangement ! Comment vivrai-je avec vous sans défenseurs, quand les Loups ne me laissent pas même maintenant paître en sûreté, quoique les Chiens veillent sur moi ? »

Dans la fable 226, les Brebis livrent les Chiens et sont dévorées par les Loups. C'est le plan qu'a suivi La Fontaine dans *les Loups et les Brebis*.

XCIV. LE LOUP ET LE HÉRON

Un jour un os s'arrêta dans le gosier d'un Loup[1]. Celui-ci promit une belle récompense au Héron, si, introduisant son cou, il retirait ce qui lui causait de la douleur. Le Héron le guérit, et lui demanda naturellement son salaire. Le Loup lui répondit, avec un sourire sardonique[2] : « Ne te suffit-il pas d'avoir, pour prix de ta cure, retiré ta tête saine et sauve du gosier du Loup? »

Si tu rends service aux méchants, tu n'en seras pas récompensé ; ce qu'il peut t'arriver de mieux, c'est de n'être point maltraité.

Le Héron a été remplacé par une Grue dans la fable de Phèdre (I, 8) et par une Cigogne dans celle de La Fontaine (III, 9).

1. Les Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier. (La Fontaine, III, 9.)

2. Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
« Votre salaire! dit le Loup :
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou! »

XCV. LE LION, LE RENARD ET LE CERF

Un Lion malade gisait dans un antre formé par un rocher et reposait sur la terre ses membres languissants. Il avait pour ami un Renard qui lui tenait société. Il lui dit un jour : « Veux-tu me sauver la vie? Je désire manger le Cerf qui habite sous les pins sauvages dans cette épaisse forêt ; mais, pour le moment, je n'ai pas la force de lui donner la chasse. Si tu le veux, il viendra tomber dans mes griffes, attiré par tes mielleuses paroles. L'animal fourbe partit. Il trouva le Cerf qui bondissait dans la forêt sauvage sur une herbe tendre. D'abord, d'un air caressant, il remua la queue, puis il salua le Cerf, et se dit porteur de bonnes nouvelles : « Le Lion, tu le sais, est mon voisin ; il se trouve plus mal et ne tardera pas à mourir. Tout à l'heure il examinait qui pourrait régner après lui sur les animaux : le Sanglier est stupide, l'Ours paresseux, le Léopard irascible, le Tigre arrogant et absolument insociable. Le Cerf est le plus digne de régner ; car il a un port majestueux, il vit beaucoup d'années, et il porte, pour la terreur des quadrupèdes, des cornes qui ressemblent à des rameaux d'arbre et surpassent celles des Taureaux. Bref, le Lion t'a choisi pour régner sur les bêtes qui errent dans ces montagnes. Quand tu seras roi, souviens-toi, maître, que c'est le Renard qui t'a le premier annoncé cette nouvelle. Je suis venu tout exprès. Adieu, mon cher. Je me hâte de retourner auprès du Lion, pour qu'il ne s'impatiente pas de mon absence ; car il prend en tout mes conseils. Je t'engage à m'imiter, mon enfant, si tu en crois ma vieille expérience. Tu feras bien de venir t'asseoir auprès du malade et de le ras-

surer par de bonnes paroles. Les petits soins touchent ceux qui sont à leur dernière heure; l'âme des mourants est toute dans leurs yeux. » Ainsi parla l'animal fourbe. En écoutant ce discours artificieux, le Cerf fut gonflé d'orgueil; il se rendit dans l'antre profond du Lion, sans se douter de ce qui l'attendait. Le Lion, emporté par son ardeur, s'élança imprudemment de son lit, et du bout de ses griffes déchira les oreilles du Cerf; celui-ci s'enfuit épouvanté droit au milieu de la forêt. Le Renard frappa des mains de dépit, en voyant que toute sa peine était perdue. Le Lion fit entendre un sourd gémissement et grinça des dents, tourmenté à la fois par la faim et par le chagrin. Il conjura une seconde fois le Renard d'imaginer quelque nouvelle ruse. Celui-ci, après avoir fait de profondes réflexions, lui répondit : « Ce que tu demandes est difficile, mais je l'entreprendrai encore pour t'obliger. »

Le Renard se mit alors à suivre la piste du Cerf avec la sagacité d'un chien, tramant des fourberies et des ruses de toute espèce. A chaque berger qu'il rencontrait, il lui demandait s'il n'avait pas vu fuir un Cerf ensanglanté; ceux qui l'avaient aperçu le mettaient sur la voie; il le trouva enfin dans un épais fourré où il reprenait haleine. Il s'arrêta devant lui, avec un air impudent et effronté. Le Cerf frissonna dans tous ses membres, et, le cœur bouillant de colère, lui adressa ces paroles : « Tu me poursuis donc partout, et je te fuis. Perfide, tu ne me séduiras point, si tu approches de moi et que tu montres une sauvage audace. Essaie tes ruses contre ceux qui ne te connaissent point; porte ailleurs tes flatteries et fais d'autres rois. » Le Renard, sans s'émouvoir, lui répondit : « As-tu donc un naturel si lâche et si timide? Te montres-tu si soupçonneux envers tes amis? Le Lion te voulait du bien; c'était pour réveiller ta paresse qu'il te prenait l'oreille, comme fait un père mourant; il se préparait à te donner ses in-

structions, pour t'enseigner les moyens de garder le souverain pouvoir que tu allais recevoir. Tu n'as pu endurer la caresse d'une main débile, et tu t'es fait plus de mal en t'échappant de force. Maintenant il est plus irrité que toi, parce qu'il a éprouvé ta défiance et ton étourderie. Il dit qu'il va nous donner le Loup pour roi. Hélas ! quel méchant maître ! que deviendrai-je[1] ? Tu seras pour nous tous une cause de malheurs. Suis-moi donc, et montre à l'avenir plus de courage ; ne te laisse pas épouvanter comme une brebis. Car, je le jure par tous ces arbres et par ces fontaines, je souhaite de n'avoir point d'autre maître que toi. Si je tiens ce discours, ce n'est point par inimitié, c'est par bienveillance : je veux que tu sois roi de tous les animaux. » Par ses flatteries, le Renard décida le Cerf à revenir dans le même enfer. Dès que le Lion le vit enfermé dans l'antre, il fit de sa proie un succulent festin ; il dévorait les chairs, suçait la moelle des os, se régalait des entrailles. Le pourvoyeur se tenait là, convoitant la proie ; il déroba le cœur du Cerf, que le Lion avait laissé tomber ; ce fut tout le salaire de ses peines. Cependant le Lion comptait toutes les parties du Cerf et cherchait le cœur qui manquait seul ; il fouillait toute sa couche et tout son antre. Le Renard déguisa la vérité sous une adroite réponse : « Il n'avait point de cœur[2], ne cherche pas en vain. Et quel cœur pouvait-il avoir, celui qui est venu deux fois dans l'antre du Lion ? »

I. Les caractères sont dépeints ici dans la perfection. Le Cerf se perd par l'orgueil, comme lorsqu'il se glorifie de sa ramure qui cause sa mort[3]. Le Lion, tout affaibli qu'il est par la maladie, conserve sa royale fierté, et traite le Renard

1. Allusion à l'inimitié du Loup et du Renard.
2. Jeu de mots fondé sur les deux sens du mot grec *cardia*, qui signifie *cœur* et *intelligence*.
3. La Fontaine, *le Cerf se voyant dans l'eau*.

en ministre dont la fonction est de pourvoir aux besoins du maître[1]. Le Renard déploie à son service cette éloquence persuasive avec laquelle il essaie de séduire le vieux Coq de La Fontaine[2]. Plus heureux ici, il parvient à duper deux fois le Cerf, parce que la vanité de l'animal donne prise à la flatterie, et que le fourbe s'en sert avec un art incomparable[3]. Ses discours sont de vraies harangues, et donnent à la fable un développement dont l'antiquité, telle que nous la connaissons, n'offre pas un autre exemple.

II. Le sujet a été traité dans le recueil de Marie de France (*Dou Lyon, dou Chers et dou Gourpil*).

III. Dans les fables orientales, le Cerf est remplacé par un Ane que le Chacal attire près du Lion en lui faisant croire qu'il le conduit près d'une Anesse[4].

Voici le récit du *Pantchatantra* (*le Lion, le Chacal et l'Ane*).

Dans une forêt habitait un Lion nommé Karalakésara (Qui a une crinière effrayante), et il avait pour serviteur inséparable un Chacal nommé Dhousaraka (Gris). Or un jour ce Lion, en se battant avec un Eléphant, reçut de fortes blessures, par suite desquelles il ne pouvait plus même remuer une patte. Comme il ne bougeait plus, le Chacal eut le gosier amaigri par la faim et devint faible. Un jour il dit au Lion : « Maître, je suis tourmenté par la faim. Je ne puis même avancer une patte après l'autre. Comment donc te servirai-je? — Hé ! dit le Lion, va chercher quelque animal que je tue, quoique je sois dans cet état. » Après avoir entendu cela, le Chacal chercha et arriva à un village voisin. Là il vit un Ane nommé Lambakarna (Qui a de longues oreilles), qui mangeait difficilement de rares brins d'herbe auprès d'un étang. Puis il s'approcha de lui, et lui dit : « Mon oncle, laisse-moi te saluer. Il y a longtemps que je ne t'ai vu. Raconte-moi donc pourquoi tu es devenu

1. La Fontaine, *le Lion, le Loup et le Renard.*
2. La Fontaine, *le Coq et le Renard.*
3. La Fontaine, *le Corbeau et le Renard.*
4. *Pantchatantra*, trad. de Lancereau, p. 285; *Kalilag et Damnag*, en syriaque, trad. allemande de Bickell, p. 51; Fables hébraïques recueillies par Ehrmann, p. 67; Fables arméniennes de Vartan, p. 27.

si maigre. — Hé! mon neveu, répondit l'Ane, que te raconterai-je? Un blanchisseur impitoyable m'accable de fardeaux excessifs. Il ne me donne pas même une poignée d'herbe. Comment donc aurais-je de l'embonpoint? — Mon oncle, dit le Chacal, s'il en est ainsi, il y a un endroit très agréable avec quantité d'herbe pareille à l'émeraude et une rivière. Viens-y, et jouis du plaisir de belles conversations avec moi. — Hé! mon neveu, dit l'Ane, ce que tu dis est juste; mais nous, animaux de village, nous sommes tués par les animaux de la forêt. A quoi peut me servir ce bon endroit? — Hé! mon oncle, ne parle pas ainsi. Cet endroit est protégé de tous les côtés. De plus, il y a là trois Anesses sans mari. »

Lorsque l'Ane eut entendu les paroles du Chacal, il alla avec lui auprès du Lion. Comme le Lion souffrant se leva quand il vit l'Ane, l'Ane se mit à fuir. Mais, pendant qu'il se sauvait, le Lion lui donna un coup de patte, et ce coup de patte fut inutile. Cependant le Chacal, saisi de colère, dit au Lion : « Est-ce ainsi que tu frappes? — Je n'avais pas apprêté ma patte, répondit le Lion d'un air honteux. — J'amènerai l'Ane encore une fois auprès de toi, continua le Chacal; mais il faut que tu apprêtes ta patte. » Alors le Chacal suivit le chemin que l'Ane avait pris, et il le vit paître dans le même endroit. Or l'Ane, quand il vit le Chacal, lui dit : « Hé ! mon neveu, tu m'as conduit à un bel endroit! Un peu plus j'étais mort. Dis-moi donc quel est cet animal si effrayant dont j'ai évité le coup de patte pareil à la foudre? — Mon oncle, répliqua le Chacal, c'est une Anesse que le plaisir de la forêt a rendue très grasse. Dès qu'elle t'a vu venir, elle est accourue avec le désir de t'embrasser, et toi, tu t'es sauvé par poltronnerie. Mais elle ne peut rester sans toi. Comme tu te sauvais, elle a tendu la main pour te retenir, et non pour un autre motif. Viens donc avec moi. »

Trompé par les discours du fourbe, l'Ane le suivit. Alors le Lion, qui avait apprêté sa patte, tua l'Ane; puis, il en confia la garde au Chacal et alla à la rivière pour se baigner. Lorsqu'il revint, il trouva l'Ane sans oreilles ni cœur; il fut saisi de colère et dit au Chacal : « Méchant, quelle est cette action inconvenante que tu as commise? Car, en mangeant les oreilles et le cœur, tu as fait de cet Ane un reste. » Le Chacal répondit respectueusement : « Maître, ne parle pas ainsi; cet Ane n'avait ni oreilles ni cœur. C'est pour cela que, après être venu ici et s'être

sauvé de frayeur en te voyant, il est néanmoins revenu. » Le Lion crut le Chacal; après avoir partagé l'Ane avec lui, il le mangea sans se douter de rien.

IV. La fable de Babrios se borne à dire que l'animal n'avait pas de cœur. Les fables orientales, comme celle du *Pantchatantra*, ajoutent au cœur les oreilles. La formule n'avoir ni cœur ni oreilles se retrouve dans une fable d'Avianus (30, *le Paysan et le Maître*[1]).

Un Paysan avait laissé aller, après lui avoir coupé une oreille, un Sanglier qui dévastait ses moissons et ses riches cultures; il pensait que l'animal, se souvenant du châtiment, épargnerait dans la suite les nouvelles semailles. L'ayant pris une seconde fois dans un champ où il commençait ses dégâts, le Paysan lui fit payer sa faute d'une seconde oreille. Il le vit néanmoins revenir encore saccager la récolte; mais il le trouva indigne de pardon après les deux corrections qu'il lui avait infligées. Il le prit, et le coupa en morceaux qu'on accommoda de diverses façons. Comme le Maître demandait le cœur de l'animal qu'on lui avait servi, il se trouva que le Cuisinier avide avait dérobé le cœur. Le Paysan calma d'un mot la juste colère du Maître : « Ce Sanglier n'avait pas de cœur[2], dit-il; sans cela il ne serait pas revenu follement se faire mutiler et prendre plusieurs fois par le même ennemi. »

Cette leçon s'adresse à ceux qui, après avoir commis plusieurs méfaits, sont toujours prêts à recommencer.

1. La fable d'Avianus a été imitée dans le *Violier des Histoires romaines* (chapitre LXXXI; éd. Jannet, p. 217).

2. Avianus oublie les deux oreilles dont il a parlé au début de la fable. Pour en tenir compte, il aurait dû dire que le Sanglier n'avait ni cœur ni oreilles, et supposer que le Cuisinier avait dérobé également ces deux organes de l'intelligence, comme le Chacal de la fable indienne.

XCVI. L'AGNEAU ET LE LOUP

Un Loup passait près d'un parc de moutons. Un Agneau, se penchant vers lui, l'accablait d'injures. Le Loup, grinçant des dents, lui répondit : « C'est la clôture qui me brave ; ne t'enorgueillis pas. »

La fable donne à tous cette sage leçon : Ne t'enorgueillis pas d'une force que tu tiens d'une circonstance favorable.

Voir Faërne, 87.

La même idée est mise en action sous une autre forme dans une fable de Syntipas, *le Lion enfermé dans une cage*[1].

Un Renard, ayant vu un Lion enfermé dans une cage, s'approcha de lui et l'outragea indignement. Le Lion lui répondit : « Ce n'est pas toi qui m'insultes, c'est mon infortune[2]. »

1. Perrot, *Chaldée et Assyrie*, p. 568, fig. 268. Les rois d'Assyrie faisaient prendre des Lions dans des cages pour les lâcher quand bon leur semblait et les combattre à leur aise, coutume imitée plus tard par les Romains pour les jeux du cirque. Voyez Oppien, *la Chasse*, chant IV.

2. Ce mot fait penser au sort de Bajazet enfermé dans une cage de fer par Tamerlan.

XCVII. LE LION ET LE TAUREAU

Un Lion tendit un jour un piège à un Taureau sauvage. Ayant feint d'offrir un sacrifice à la Mère des Dieux[1], il invita le Taureau au festin. Celui-ci promit de venir, ne se doutant de rien ; mais, quand il fut arrivé et qu'il s'arrêta à la porte du Lion, il vit des chaudrons d'airain pleins d'eau chaude, des couteaux, des coutelas à écorcher les bœufs fraîchement émoulus, mais rien à la porte qu'un Coq garrotté[2]; aussitôt il prit sa course vers la montagne. Le Lion, l'ayant rencontré ensuite, lui reprocha de ne pas être venu. « Je suis venu, répondit le Taureau, et je t'en donnerai une preuve : il n'y avait pas de victime proportionnée aux apprêts de la cuisine. »

1. La Mère des Dieux est la grande déesse de la Phrygie, Cybèle, honorée également en Lydie. (Daremberg et Saglio, *Dict. des Antiquités grecques et romaines*, p. 1679.) Quant au Lion offrant un sacrifice, l'iconographie orientale en fournit un exemple : sur le bord circulaire d'un vase de bronze trouvé dans l'île de Cypre, on voit des Taureaux qui s'enfuient la tête basse; sur les anses, deux Lions (qui portent sur le dos une peau de poisson, comme le dieu Dagon) présentent, selon un rite religieux, des aiguières destinées à un sacrifice. Voir Perrot, *Phénicie*, p. 794, fig. 555.

2. Le Coq est garrotté parce que son chant passait pour effrayer le Lion. (Esope de Halm, 323, *le Lion, l'Ane et le Coq.*)



XCVIII. LE LION ET LE LABOUREUR

Un Lion, s'étant épris d'une jeune fille qui était en âge d'être mariée, la demanda pour épouse à son père[1]. Le vieillard, sans laisser paraître de mauvais vouloir ni d'arrière-pensée, répondit au prétendant : « Je te donne ma fille, je te la donne avec joie. Qui ne s'allierait avec un prince et avec un lion ? Mais les filles sont délicates comme les enfants[2]. Quelles griffes, quelles dents tu nous apportes ? Quelle fille t'oserait caresser sans crainte ou te regarderait sans pleurer ? Pense à cela, si tu tiens à ce mariage, et de bête farouche deviens un fiancé. Le Lion, ravi de joie et croyant la fille accordée, se fit arracher les dents et rogner les ongles ; puis il vint trouver le vieillard en réclamant sa fille. Alors chacun se mit à tomber sur lui avec des bâtons ou des pierres. Il resta inerte, comme un sanglier abattu. Le prudent et rusé vieillard lui apprit ainsi qu'il n'y a pas d'amour possible de l'homme au lion ni du lion à l'homme.

1. Un Lion de haut parentage
En passant par un certain pré
Rencontra bergère à son gré.
Il la demande en mariage.
(La Fontaine, IV, 1.)

2. Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : « Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne, et pour les dents
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux,
Etant sans ces inquiétudes. »

On s'aveugle sur le mal qu'on se fait quand on recherche une chose pour laquelle on n'est pas né.

I. La Fontaine a suivi Babrios dans *le Lion amoureux*; il y a ajouté la peinture des sentiments de la jeune fille[1].

II. La fable est d'origine chaldéenne, comme nous l'avons expliqué ci-dessus dans les Origines orientales. La vraie moralité n'est pas celle de Babrios, mais celle de La Fontaine.

Amour! Amour! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence!

Cette moralité est conforme à l'iconographie grecque. Un camée antique représente un Lion portant un Amour sur son dos. La Fontaine a rendu l'idée par ce vers :

Un Lion qu'Amour sut dompter.

D'ailleurs il y a sur ce sujet une épigramme de Marcus Argentarius :

Je vois sur ce cachet l'inévitable Amour, guidant un char attelé d'un Lion; de la main droite, il frappe l'animal de son fouet; de la gauche, il tient et dirige les rênes. La force et la grâce respirent là de toutes parts. Combien je le redoute, cet enfant terrible! Car celui qui dompte un monstre sauvage n'épargnera guère de pauvres créatures comme nous. (*Anthologie grecque*, trad. franç., t. I, p. 277, § 221.)

1. Le père auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur;
La refuser n'étoit pas sûr.
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin :
Car outre qu'en toute manière
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.

La Fontaine fait ici allusion au mariage clandestin d'Amadis et d'Oriane dans l'*Amadis des Gaules*. Voir *Ballade sur la lecture des Romans et des Livres d'Amour*.

XCIX. LE LION ET L'AIGLE

Un Aigle s'abattit près d'un Lion et lui demanda son alliance. « Qu'est-ce qui empêche? répondit le Lion; mais, pour gage de ta foi, ne me donneras-tu pas tes ailes rapides? car comment pourrai-je me fier à un ami qui ne restera pas près de moi? »

La fable est d'origine chaldéenne. Elle est figurée sur une tablette qui est un des plus anciens monuments de la sculpture chaldéenne[1] : on y voit un Lion marchant de gauche à droite; au-dessus vole un Aigle, emblème de la victoire.

1. Iconographie. Voir au Musée du Louvre la vitrine qui renferme les antiquités rapportées par M. de Sarzec.

C. LE LOUP ET LE CHIEN

Un Chien chargé d'embonpoint rencontra un Loup[1]. Celui-ci lui demanda où il était nourri pour avoir une si belle taille. « Un homme riche, dit-il, me fournit ce dont j'ai besoin[2]. — Mais, ajouta le Loup, pourquoi ton cou a-t-il blanchi? — Mon poil est usé par le frottement du collier de fer que mon maître m'a mis au cou. — Garde pour toi ta bonne chère, s'écria le Loup en ricanant; je ne veux pas qu'un collier de fer me pèle le cou[3]. »

Voir Avianus, 37; Phèdre, III, 7; Corrozet, 52; Baudoin, 45; La Fontaine, I, 5.

1. Corrozet a donné un tour poétique à ce début:

   Dedans ung bois tout semé de verdure
   Ung Loup trouva quelque Chien d'adventure
   Qu'il salua, l'interrogeant de faict
   Comme il estoit si gras et si refaict.

2. ICONOGRAPHIE. Un grand vase corinthien qui appartient au Musée du Louvre représente le festin donné à Héraklès par Eurytios, roi d'Œchalie (De Longpérier, *Musée Napoléon III*).

   Aux pieds des lits sont attachés des *chiens de table* (Homère, *Odyssée*, XVII, 309), destinés à faire disparaître rapidement tous les débris que l'on jetait sur l'aire battue. C'est un Chien de cette espèce qui converse avec un Loup dans la fable de Babrios. Le Chien de Phèdre, au contraire, est un *Chien de garde*, comme celui qui est figuré dans une mosaïque de Pompéi, avec l'inscription : *Cave canem.*

3. Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.
   « Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi! Rien! — Peu de chose.
   — Mais encor. — Le collier dont je suis attaché
   De ce que vous voyez est peut-être la cause.
   — Attaché! dit le Loup. Vous ne courez donc pas
   Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
   — Il importe si bien que de tous vos repas
   Je ne veux en aucune sorte,
   Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor. »
   (La Fontaine, I, 5.)

CI. LE LOUP ET LE RENARD

Chez les Loups il naquit un Loup énorme : on l'appelait Lion. Enorgueilli sottement de sa grosseur, il se sépara de ses pareils pour aller se mêler aux Lions. Un Renard se moqua de lui : « Puissé-je ne jamais être aussi dépourvu de sens que tu es transporté d'orgueil ! Tu parais en effet un Lion parmi les Loups, mais tu redeviens un Loup à côté des Lions. »

CII. LE RÈGNE DU LION

Un Lion exerçait la royauté sans s'abandonner à la colère et à la cruauté, sans commettre aucune violence. Il était doux et juste comme un homme[1]. On dit que sous son règne se tint une assemblée des animaux sauvages, et qu'ils y réparèrent les dommages qu'ils s'étaient causés les uns aux autres. Tous donnèrent satisfaction à ceux auxquels ils avaient fait tort, le Loup à l'Agneau, le Léopard à l'Égagre, le Tigre au Cerf, et vécurent ensuite en paix Le Lièvre timide dit alors : « J'ai toujours appelé de mes vœux le temps où les forts eux-mêmes respecteraient les faibles. »

Phèdre a traité le sujet dans une fable intitulée pareillement *le Règne du Lion*, dont on possède seulement les neuf premiers vers et dont Romulus fournit le complément (Hervey, *Phèdre*, t. II, p. 43 et p. 216); il débute comme Babrios, mais donne à son récit un tout autre dénouement.

Rien n'est meilleur pour l'homme que la véracité, c'est une maxime approuvée de tous; mais la sincérité est souvent pernicieuse.

Le Lion, étant devenu le roi des bêtes, voulut acquérir la réputation d'équité. Il changea sa manière de vivre, et, content d'une nourriture frugale, il se mit à rendre la

1. Le Lion représente ici un roi d'Orient rendant la justice comme Salomon. Une tablette assyrienne raconte qu'un homme en a appelé de ses juges naturels au roi qui a écouté sa plainte.

« Il en a appelé devant le roi, et le roi a écouté sa plainte; il avait demandé les cinq sixièmes, et il a obtenu gain de cause. On lui a restitué son gage; il a évité la peine de la provocation. » (Menant, *Bibliothèque du palais de Ninive*, p. 74.)

justice avec intégrité. Quand sa bonne résolution commença à faiblir, — il revint à son naturel : il menait des bêtes à l'écart, et il leur demandait si sa gueule sentait mauvais[1]. Quelle que fût leur réponse, il les mettait également en pièces et s'abreuvait de leur sang. Après avoir fait subir ce sort à beaucoup de bêtes, il interrogea le Singe à son tour. Celui-ci dit que la gueule du Lion exhalait l'odeur de la cannelle et avait un parfum aussi agréable que les autels des dieux. Le Lion rougit de l'éloge[2]. Pour venir à bout de son dessein, il changea de méthode et feignit de tomber en langueur. Les médecins accoururent aussitôt, virent que le pouls était bon, et conseillèrent au Lion de prendre une nourriture légère et facile à digérer. Tout est permis aux rois. « Je ne connais pas la chair du Singe, dit-il, je voudrais y goûter. » Aussitôt le Singe est mis à mort, et le roi le dévore.

Le sujet a été traité ensuite, d'après Romulus, par Gueroult (*le premier livre des Emblèmes*, p. 31-33, *du Lyon, du Regnard et de la Brebis*), puis par Jacques Regnier (*Apologi Phædrii*, I, f. 33, *Leo, Asinus, Lupus et Vulpes*), enfin par La Fontaine, *la Cour du Lion*.

1. Dans la fable de Gueroult, le Lion convoque les animaux pour les interroger au sujet de son haleine.

Il commanda chascun estre apresté
Pour comparoir devant sa majesté...
L'edit ouy, tout bestail de la terre
Vers iceluy s'achemina grand erre.

Il s'adresse d'abord à la Brebis, et la met en pièces pour lui avoir dit naïvement qu'il sentait mauvais. Il interpelle ensuite le Renard :

« Pourras-tu mieulx cognoistre par ton art
Quelle est l'aleine yssant de ma personne
Mauvaise ou bonne? »
Le fin Regnard, cognoissant bien sa ruse,
Subtilement lui presente une excuse,
Disant : « Seigneur, cela faire ne puis;
Malade suis... »

2. La Fontaine fait aussi parler le Singe :

Le Singe approuva fort cette sévérité ;
Et, flatteur excessif, il loua la colère
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur
Qui ne fut ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie.

CIII. LE LION ET LE RENARD

Un Lion, ne pouvant plus aller à la chasse (car il était déjà bien vieux), se tenait étendu au fond de sa caverne où il se disait retenu par la maladie ; il feignait d'avoir une respiration pénible et s'étudiait à adoucir sa grosse voix. La nouvelle s'en répandit dans les repaires des bêtes sauvages ; toutes s'affligeaient de l'affaiblissement du Lion, et chacune entrait dans sa caverne pour le voir. Le Lion n'avait pas de peine à saisir les visiteurs pour les dévorer l'un après l'autre : il avait ainsi trouvé le moyen de vivre grassement malgré sa vieillesse. Un Renard bien avisé soupçonna la chose, et dit en se tenant à distance : « Sire, comment te portes-tu ?» Le Lion lui répliqua : « Salut, ô toi qui m'es le plus cher parmi les animaux. Pourquoi n'approches-tu pas et me regardes-tu de loin? Viens ici, cher ami, et par ta verve intarissable égaie mes derniers moments. — Veuillent les Dieux te conserver la vie ! reprit le Renard. Pardonne-moi de ne pas approcher. Je suis retenu par les traces de tant d'animaux dont tu ne saurais me montrer le retour[1]. »

1. « J'ay veu entrer une trouppe de bestes.
N'a pas longtemps, au lieu là où vous estes.
Je veoy les pas comme elles sont entrées,
Non les pas comme elles sont retournées,
Dont je concludz que je n'y doibs aller. »
(Corrozet, *Hécatongraphie*, emblème 54.)

« Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière;
Pas un ne marque de retour :
Cela nous met en méfiance. »
(La Fontaine, VI, 14.)



I. Platon, dans le *Ier Alcibiade*, dit de Lacédémone :

« Il n'y a pas autant d'or et autant d'argent dans toute la Grèce que dans la seule Lacédémone; car depuis longtemps l'argent de toute la Grèce, et souvent même celui des Barbares, entre dans Lacédémone et n'en sort jamais. Et vraiment on pourrait appliquer ici les paroles du Renard au Lion dans Esope, et dire : « Je vois bien, tournées du côté de Lacédémone, les traces de l'argent qui y entre; mais je ne vois pas celles de l'argent qui en sort[1]. »

II. Horace cite l'apologue (*Epitres*, I, I, 70-75).

« Si le peuple romain me demandait pourquoi je ne partage pas ses goûts comme ses promenades sous les portiques, pourquoi je n'ai pas de l'inclination ou de l'aversion pour les mêmes choses que lui, je lui ferais la réponse que le Renard prudent fit au Lion : « C'est que les empreintes des pas m'épouvantent; toutes regardent ton antre, aucune ne marque le retour[2]. »

III. La Fontaine, dans *le Lion malade et le Renard*, a donné à sa fable un début différent dont il a emprunté l'idée à la fable 56 de Baudoin.

« Le Lion devint malade une fois, et fut visité de toutes les autres bêtes, hormis du Renard. Il lui envoya donc un messager avec une lettre par laquelle il l'assuroit qu'il ne pouvoit lui faire plus grand plaisir que de le venir voir; il ne devoit point entrer en défiance de lui, vu qu'ils avoient été bons amis de tout temps[3]... »

1. La Fontaine, dans *l'Oraison de saint Julien*, en dit autant du greffe :

Quand une fois il est saisi des choses,
C'est proprement la Caverne au Lion;
Rien n'en revient.

2. Horace s'est inspiré de Lucilius dont on a conservé ces vers :

Deducta tum voce Leo : « Cur tu ipsa venire
Non vis huc?
— Quid sibi vult, quare fit ut introversus et ad te
Spectent atque ferant vestigia se omnia prorsus? »

3. « Que sa Majesté nous dispense;
Grand merci de son passeport. » (La Fontaine, VI, 14.)

CIV. LE CHIEN QUI PORTE UN GRELOT

Un Chien mordait sans aboyer. Son maître lui mit au cou un grelot afin de le signaler de loin. Le Chien traversait l'agora en faisant sonner son grelot avec orgueil. Mais une vieille Chienne lui dit : « Insensé, pourquoi te glorifier? Ce n'est point une marque de courage ou d'instruction, mais un signal de méchanceté que tu fais retentir. »

Voir Avianus, 7; Baudoin, 90; La Fontaine, X, 9.
La Fontaine a imaginé de faire couper les oreilles à l'animal hargneux.

CV. LE LOUP ET LE LION

Un Loup avait pris une Brebis au milieu d'un troupeau et la portait dans son repaire. Un Lion le rencontra et lui arracha sa proie. Le Loup, se tenant à distance, cria au Lion : « Tu m'as injustement dépouillé de ce qui m'appartenait. » Le Lion rit de sa plainte et lui répondit ironiquement : « Vraiment, c'est un bon cadeau de tes amis? »

CVI. LE LION, LE SINGE ET LE RENARD

Le Lion voulut un jour imiter la politesse des hommes. Habitant une vaste caverne, il s'étudiait à recevoir de son mieux les habitants de la montagne dont il connaissait le bon naturel. Souvent un grand nombre d'animaux de toute espèce se réunissaient dans sa caverne et y formaient une aimable société. Le Lion les accueillait et les traitait en hôte généreux; il leur servait une chère délicate[1]. Il avait pris pour ami et pour commensal un Renard avec lequel il avait d'agréables conversations. Un vieux Singe était chargé de découper les viandes et de faire la part de chaque convive[2]. S'il recevait quelque étranger, il lui servait la même chose qu'au maître, une portion du gibier que le Lion avait

1. La Fontaine débute de même dans *la Cour du Lion*.

> Sa majesté lionne un jour voulut connoître
> De quelles nations le Ciel l'avoit fait maître.
> Il manda donc par députés
> Ses vassaux de toute nature,
> Envoyant de tous les côtés
> Une circulaire écriture
> Avec son sceau. L'écrit portoit
> Qu'un mois durant le Roi tiendroit
> Cour plénière, dont l'ouverture
> Devoit être un fort grand festin
> Suivi des tours de Fagotin.
> Par ce trait de magnificence
> Le prince à ses sujets étaloit sa puissance.

2. Le Singe remplit ici les fonctions d'intendant. Dans *le Lion, le Singe et les deux Anes*, il a un emploi plus relevé, il enseigne la morale au Roi.

> Le Lion, pour bien gouverner,
> Voulant apprendre la morale,
> Se fit, un beau jour, amener
> Le Singe, maître-ès-arts chez la gent animale.
> (La Fontaine, XI, 5.)

pris dans sa dernière chasse. Il ne donnait au Renard qu'une petite portion des restes de la veille. Le Lion remarqua un jour que le Renard affectait de garder le silence et lui dit : « Pour quel motif t'abstiens-tu de toucher au repas? Sage Renard, cause comme tu en as l'habitude. Mange, mon ami, et fais-nous bon visage. — Puissant maître des animaux, répliqua le Renard, mon cœur est déchiré par l'inquiétude. Ce n'est pas seulement le présent qui me cause du chagrin; je prévois encore un avenir qui me fait verser des pleurs. Car si un nouvel hôte vient un jour, puis un autre le lendemain, et que la chose passe en habitude, je serai le seul à ne pas goûter aux viandes, même à celles de la veille.» Le Lion, charmé de cette saillie et souriant comme il convenait à sa majesté, lui répliqua : « Ce n'est pas à moi, c'est au Singe qu'il faut adresser ta requête. »

I. Ici le Ministre échappe à l'accusation d'un courtisan qui a l'oreille du maître. Il est moins heureux dans une fable indienne, *le Lion et le Chacal*[1], qui fait un récit analogue à celui de la fable grecque en y ajoutant la peinture des intrigues d'une cour orientale.

Un Chacal, qui avait pris la louable résolution d'expier ses péchés, ne vivait que d'herbes et de fruits. Il ne se laissait pas ébranler par les remontrances de ses amis, qui blâmaient son austérité et l'engageaient à jouir des plaisirs de la vie; il leur démontrait que la nature produit assez de fruits pour qu'on puisse se nourrir sans verser le sang. La réputation de sa vertu parvint aux oreilles d'un Lion qui le fit venir auprès de lui dans l'intention de le prendre pour ministre[2]. Le Chacal se défendit longtemps d'accepter cette fonction, parce que les princes se laissent souvent circon-

1. *Kalilag et Damnag* syriaque, trad. allemande de Bickell, p. 84-92; *Fables de Bidpaï*, ch. VIII (éd. Delagrave).
2. Le Berger de La Fontaine est choisi pour une autre raison.

Le Berger plut au Roi par ses soins diligents.
« Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens;
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes;
Je te fais juge souverain. » (La Fontaine, X, 10.)

venir par des flatteurs et des envieux. Il ne se rendit aux instances du Lion, que quand celui-ci lui eut juré de ne pas le condamner sans l'entendre.

Comme le Chacal l'avait prévu, les partisans du ministre déchu et les envieux de son crédit intriguèrent contre lui de leur mieux. Le Lion n'écoutant pas leurs plaintes, ils imaginèrent de dérober les viandes préparées pour le repas du maître et de les cacher dans l'antre du Chacal. Le moment du repas arrivé, ils accusèrent le Chacal et obtinrent qu'on visitât son antre où l'on trouva ce qu'ils y avaient mis[1]. Le Loup, croyant que la disgrâce du ministre était certaine, réclama sa mort pour le bien de l'Etat. Le Lion se laissa entraîner à prendre ce parti par les discours des courtisans qui l'entouraient. Heureusement la mère du Lion, qui avait une grande estime pour le Chacal, engagea son fils à ne pas s'abandonner à la colère et à approfondir l'affaire. Le Lion suivit ce conseil, fit venir le Chacal, qui montra l'absurdité de l'accusation par ce fait qu'il ne mangeait pas de viande. Il fit venir les délateurs, qui avouèrent leur crime. Le Chacal intercéda généreusement pour eux, mais voulut ensuite rentrer dans sa retraite. Vaincu enfin par les promesses que lui fit le Lion, il consentit à rester et gouverna jusqu'à sa mort avec une sagesse et une modération qui réduisirent l'envie au silence.

II. La Fontaine fait un récit analogue dans *le Berger et le Roi* (X, 10). Il s'y est inspiré d'une autre fable indienne qui se trouve dans *le Livre des Lumières* (II, 4), *l'un Ermite qui quitta les Déserts pour aller vivre à la cour.*

1. Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs et gens grevés par ses arrêts.
« De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »



CVII. LE LION ET LE RAT

Un Lion, ayant pris un Rat, allait le manger; mais le voleur domestique, voyant approcher sa fin, supplia humblement en ces termes la bête fauve : « Pour remplir ton estomac de viande, il te faut chasser des cerfs et des taureaux aux grandes cornes; mais manger un Rat! cela n'est pas même digne de toucher le bout de tes lèvres. Épargne-moi, je t'en prie. Peut-être, tout petit que je suis, te prouverai-je ma reconnaissance. » Le Lion sourit et laissa la vie au suppliant. Plus tard, poursuivi par de jeunes chasseurs, il tomba dans leurs rets et se trouva lié assez solidement pour qu'on pût l'égorger. Il désespérait déjà de son salut, quand le Rat sortit de son trou en tapinois, coupa avec ses petites dents les mailles du filet et délivra le Lion[1]. En le sauvant ainsi à son tour, il s'acquitta envers celui qui l'avait laissé vivre.

Cette fable enseigne aux gens sensés à ne pas hésiter à sauver les petits, puisqu'un Rat put délivrer un Lion captif.

Le sujet a été traité par Corrozet (14), par Baudoin (16), et par La Fontaine, *le Lion et le Rat*[2].

1. Cependant il avint qu'au sortir des forêts
   Le Lion fut pris dans des rets
   Dont ses rugissements ne le purent défendre.
   Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents
   Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
   (La Fontaine, II, 11.)

2. Clément Marot, dans son épître à Lyon Jamet, s'est écarté de la tradition. Il raconte que le Lion, au lieu de se borner à épargner le Rat, l'aide à sortir d'une ratière.

LIVRE DEUXIÈME[1]

PROLOGUE

La fable, ô fils du roi Alexandre[2], est une antique invention des Syriens qui vivaient sous Ninos et Bélos. Le premier, dit-on, le sage Esope raconta des apologues aux Grecs, et Kibyssès aux Libyens[3]. Maintenant je donne à ma jeune Muse le mythiambe qu'elle gouverne avec un frein d'or comme un cheval de guerre. Dès que la porte a été ouverte par moi, d'autres sont entrés dans le temple, et, avec leur Muse savante, ils composent des poésies qui ressemblent à des énigmes, parce qu'ils n'ont appris qu'à versifier. Moi, au contraire, j'écris mes fables dans un style simple; je n'aiguise pas les dents de mes ïambes[4], mais j'échauffe mes vers et j'adoucis leurs traits avec art dans ce deuxième livre que je compose pour toi.

1. Le second livre contient :
1° Les fables du manuscrit du mont Athos, 108-123;
2° Les fables du manuscrit du Vatican, 124-135;
3° Les fables restituées par Gitlbauer d'après les fragments cités par Dosithée, par Tzeztès, par Suidas; d'après la paraphrase Bodléenne publiée à Vienne par Knoell en 1877; enfin, d'après les fables ésopiques publiées par Furia, par Coraï, par Schneider.

2. Voir ci-dessus, p. 3.

3. Voir ci-dessus les *Origines orientales*.

4. Allusion à une fable de Babrios, *le Sanglier et le Renard*, dont il ne reste que la paraphrase (Esope de Halm, 407).
« Un Sanglier aiguisait ses défenses sur le tronc d'un arbre. Un Renard lui demanda pourquoi il le faisait, quoiqu'il ne fût point menacé par un chasseur et qu'il ne courût aucun péril. « J'ai ma raison, répondit le Sanglier. Si un danger survient, je ne perdrai pas mon temps à aiguiser mes défenses; je pourrai m'en servir sans retard. »

CVIII. LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Deux Rats, dont l'un vivait à la campagne et l'autre habitait dans de riches celliers, résolurent de se traiter tour à tour. Le Citadin alla le premier souper chez son ami à l'époque où la terre se couvrait de tiges vertes. Il n'eut à ronger que quelques racines humides et souillées d'une glaise noire. « Tu vis comme une misérable fourmi, dit-il au Campagnard; dans ton trou, tu ne manges que quelques maigres grains d'orge; moi, j'ai tout en abondance et à profusion; si je me compare à toi, je vis dans la corne d'Amalthée[1]. Viens avec moi pour faire bonne chère, et laisse les taupes fouiller le sol. » Il emmena ainsi le Campagnard, auquel il avait persuadé de venir sous le toit de l'homme. Là, il lui montra des vases remplis de farine, des tas de légumes, des tonneaux de figues, des amphores de miel, des monceaux de dattes[2]. Le Campagnard, joyeux de ce spectacle, se préparait à manger et se mettait à tirer un fromage d'un petit panier, quand il entendit quelqu'un ouvrir la porte; il se sauva au plus vite et s'alla blottir avec effroi au fond d'un trou étroit, poussant de petits cris étouffés et se serrant contre son hôte[3]. Après un

1. Iconographie. Le Rat de ville a été figuré chez les anciens par un petit bronze qui représente un Rat mangeant un gâteau. (Cabinet des médailles, nº 3115.)

2. Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs
D'une façon fort civile
A des reliefs d'ortolans. (La Fontaine, I, 9.)

3. Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au festin :

peu d'attente, il mit le nez dehors et entama une figue de Camiros[1]; mais une autre personne vint prendre un autre objet, et les Rats durent encore se cacher. « Garde pour toi tes festins, dit le Campagnard au Citadin; jouis de cette richesse et de cette abondance, dont tu fais tes délices et qui t'exposent à tant de périls[2]. Pour moi, je ne quitterai pas ma petite motte de terre, à l'abri de laquelle je mange tranquillement mes grains d'orge. »

Horace, développant la fable de Babrios, a fait parler le Rat de ville en Epicurien.

Rat des champs, Rat de ville étaient deux vieux amis.
Dans son trou le premier invita son compère :
C'était un Rat fort pauvre, à lui-même sévère,
Ménager; mais sachant, dans les occasions,
Faire un peu de dépense et jusqu'à des façons.
Il offrit à son hôte, avec un zèle extrême,
Des restes de vieux lard, du grain, des raisins même,
Pour vaincre les dégoûts d'un ami délicat.
Ce Rat de ville était le plus superbe Rat.
Effleurant chaque mets, sa fierté dédaigneuse
Les laissait retomber d'une dent paresseuse,
Tandis que dans un coin le maître du logis,
Lui laissant le meilleur, grignotait du pain bis.
« Ciel! dit le Citadin, comment est-il possible
De vivre confiné dans ce séjour horrible?
La ville et les humains ne valent-ils pas mieux
Que ce désert sauvage et ses hôtes affreux?
Croyez-en mes conseils, consentez à me suivre.
Les Rats petits et grands doivent cesser de vivre;

Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.
A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale;
Son camarade le suit.

1. Camiros, ville de l'île de Rhodes. Sa monnaie a pour emblème une feuille de figuier. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 591.

2. « Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre ! »

Puisque la vie est courte, il faut savoir jouir. »
Ce discours ébranla le pauvre solitaire :
De son réduit paisible il saute à la légère,
Et les voilà tous deux trottant à petit bruit
Pour entrer dans la ville à l'ombre de la nuit.
La déesse déjà, d'étoiles couronnée,
Avait fait la moitié de sa course ordonnée,
Quand nos deux voyageurs entrent dans un palais
Où la pourpre et l'ivoire éclataient à grands frais.
Le couple aventurier voit, dans mainte corbeille,
Les débris somptueux d'un festin de la veille.
Sur un riche tapis l'étranger est placé :
Et notre citadin poliment empressé,
Comme un maître d'hôtel, va, vient, sert, se tourmente,
Ayant soin de goûter tous les mets qu'il présente.
Mollement étendu, le Campagnard ravi
Bénit à tout moment son sort et son ami.
Mais voilà qu'à la porte un tapage effroyable
Se fait entendre. Où fuir? Le couple misérable
S'élance mort de peur; et, cherchant quelque trou,
Tâche de se sauver sans savoir trop par où;
Quand, tout à coup encor, pour nouveau rabat-joie,
D'une effroyable voix toute une meute aboie;
De ses longs hurlements la maison retentit.
« Adieu, compère, adieu, je n'ai plus d'appétit,
Dit le rustique; aux champs je vais vivre tranquille,
Sans avoir nul regret aux festins de la ville. » (Daru.)

Phèdre avait composé sur ce sujet une fable qui nous a été conservée en prose latine par Romulus (I, 12). Sa paraphrase a servi à Corrozet (9) et à Baudoin (10). La Fontaine a traité d'après Horace la seconde moitié du sujet dans *le Rat de ville et le Rat des champs*.

CIX. LE CRABE ET SA MÈRE[1]

« Ne marche pas de travers, » disait une mère Crabe à son fils, et ne te traîne pas ainsi gauchement sur cette roche humide. — Mère, répondit le Fils, marche droit la première pour m'instruire et je t'imiterai[2]. »

Voir Avianus, 3; Baudoin, 87; La Fontaine, *l'Ecrevisse et sa Fille.*

1. ICONOGRAPHIE. Le Crabe est figuré sur les monnaies d'Himère et sur celles d'Agrigente.

2. Mère Ecrevisse un jour à sa fille disoit :
« Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit?
— Et comme vous allez vous-même! dit la Fille;
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu? »
(La Fontaine, XII, 10.)

CX. LE CHIEN ET SON MAITRE

Un homme qui allait se mettre en route dit à son Chien qui se tenait immobile : « Pourquoi flânes-tu ? prépare-toi à venir avec moi. » Le Chien répondit en levant la queue : « Je n'ai rien à prendre ; c'est toi qui es en retard. »

CXI. LE PETIT MARCHAND ET L'ANE

Un petit Marchand, qui possédait un Ane, avait entendu dire que près de la mer le sel était à vil prix. Il alla en acheter, en mit une forte charge sur son Ane et le chassa devant lui. Ils avaient déjà fait beaucoup de chemin, quand l'animal tomba par accident dans une rivière, et, une partie du sel ayant fondu, il fut soulagé d'autant; il se releva donc sans peine et regagna aisément le bord. Le sel vendu, le Marchand ramena l'Ane à la mer, et lui mit sur le dos une charge encore plus forte. Celui-ci pliait sous le fardeau. Dès qu'il traversa le courant où il était tombé précédemment, il s'y laissa choir à dessein. Ayant encore fait fondre du sel, il se releva léger, fier de son succès. Le Marchand comprit la ruse, et, au voyage suivant, il rapporta une grande quantité d'éponges, parce qu'il était dégoûté du sel. Quand l'Ane fut arrivé à la rivière, il crut bien faire de s'y laisser encore tomber; mais à peine les éponges furent-elles mouillées qu'elles devinrent plus pesantes, et l'Ane eut à porter sur son dos une double charge.

Souvent on échoue où l'on a d'abord réussi.

I. D'après Plutarque, Thalès comprit la ruse de l'animal et ordonna au conducteur de le charger d'éponges. Son récit est cité par Montaigne (*Essais*, II, XII).

II. Faërne a remplacé l'Ane chargé successivement de sel et d'éponges par deux Anes, dont l'un porte du sel et se tire d'affaire, tandis que l'autre, chargé d'éponges, se noie en imitant son compagnon. La Fontaine, dans *l'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel*, a suivi Faërne, mais a changé le dénouement; il suppose qu'on vient au secours de l'Ane chargé d'éponges et de l'Anier qui le montait.

CXII. LE RAT ET LE TAUREAU

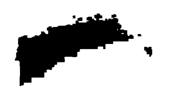
Un Rat mordit un Taureau. Celui-ci s'élança sur lui pour se venger. Le Rat prévint le Taureau en se réfugiant au fond d'un trou. Le Taureau se trouva réduit à frapper le mur de ses cornes, jusqu'à ce que, fatigué, il s'affaissa et s'endormit près de l'ouverture. Alors le Rat sortit, se glissa près de lui, le mordit encore et s'enfuit. Le Taureau se releva, bien embarrassé et ne sachant que faire. Le Rat lui fit entendre ces mots : « Le grand n'est pas toujours puissant; il est des fois où l'être humble et petit a plus de force. »

Voir Avianus, 31 ; Baudoin, 107.

[illegible] LE [illegible] ET LE [illegible]

[illegible]

[illegible]



CXIV. LA LAMPE[1]

Une lampe pleine d'huile prétendait un soir éclipser par son brillant éclat l'astre qui apporte la lumière (l'Etoile de Vénus). Mais, le vent s'étant élevé, son souffle l'éteignit. Quelqu'un la ralluma et lui dit : « Eclaire et tais-toi. La lumière des astres est impérissable. »

1. Iconographie. Voir Rich, *Dictionnaire des Antiquités*, p. 102, *Candelabrum*, et p. 380, *Lychnuchus*.

CXV. LA TORTUE ET L'AIGLE

La Tortue lente disait un jour aux Plongeons, aux Mouettes des marais et aux Céyx chasseurs : « Que ne m'a-t-on aussi donné des ailes[1] ? » Un Aigle, par hasard, volant près d'elle, lui dit : « Quelle récompense donneras-tu à l'Aigle qui te rendra légère et t'enlèvera dans les airs ? — Je te donnerai toutes les richesses de la mer Rouge[2]. — Eh bien ! je vais t'apprendre à voler. » La saisissant alors, renversée sur le dos, il monta avec elle dans les nues, puis, la laissant tomber de là sur un rocher, il brisa son écaille[3]. La Tortue dit en expirant :

1. Une Tortue étoit à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère,
Volontiers gens boiteux haïssent le logis. (La Fontaine, X, 3.)

2. Les richesses de la mer Rouge sont les perles qu'on y pêche.

Deux Canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire...
La Tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.

3. Dans *l'Horoscope*, La Fontaine rapporte une légende sur la mort d'Eschyle où l'Aigle agit de même, comme le montre une pierre gravée. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. II, p. 262.

Même précaution nuisit au poète Eschyle.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un Aigle qui portoit en l'air une Tortue
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

La prédiction du devin fut accomplie, parce que la Tortue porte

« J'ai mérité la mort. Qu'avais-je affaire d'aller dans les nuages? Pourquoi voulais-je des ailes, moi qui me traînais à peine sur terre? »

Voir Avianus, 2; Baudoin, 86.

I. A la fable grecque correspond une fable indienne[1] que Larivey a mise en français dans sa *Filosofie fabuleuse* sous le titre de *la Tortue et les deux Oyseaux*.

Deux Oyseaux de rivière et une Tortue demeuroient autrefois sur le bord d'un petit lac. Advint de malheur que durant une année entière il ne pleut en tout ce pays, à raison de quoy ce lac tarit et demeura sans eau. Quoy voyans les Oyseaux, qui craignoyent de mourir de soif, delibererent aller chercher à boire ailleurs; toutefois, pour l'estroicte amitié qu'ils portoyent à la Tortue, ne voulurent partir sans luy dire à Dieu. La pauvrette, se voyant demeurer seule et sans aucun moyen d'avoir de quoy s'abbreuver, leur dict la larme à l'œil : « Mes bons amis, l'eau ne vous peut jamais manquer pour ce qu'en peu de temps vous vollerez où pourrez boire à votre aise et beau loisir; mais chetive moy, que feray-je? Hélas! Je ne sçaurois où en trouver; aussi je suis tant lourde que je ne puis quasi cheminer, joinct que je ne sçaurois faire un pas qu'il ne me faille porter ma maison sur mon dos. Par quoy, mes amis, si quelque pitié et misericorde logent dedans vous (et je sçay qu'estes pitoyables et misericordieux), et s'il vous chault de nostre amitié et ancienne conversation, ayez compassion de mes miseres et faictes que je vous sois recommandée : car, s'il estoit possible, je désirerois volontiers aller avec vous et ne vous abandonner à jamais. » Les parolles de ceste miserable

avec elle sa *maison* (La Fontaine, VI, 10; XII, 15), d'après la fable *Zeus et la Tortue* (Esope de Halm, 154).

« Zeus invita tous les animaux à ses noces. La Tortue seule s'abstint de s'y rendre. Zeus lui en demanda la raison : « Pourquoi hier seule n'es-tu pas venue au festin? — Ma maison m'est chère, répondit-elle; ma maison est excellente. — Alors, reprit Zeus indigné, tu porteras désormais ta maison avec toi. »

1. *Pantchatantra*, trad. de Lancereau, I, 14, *la Tortue et les deux Cygnes; Livre des Lumières*, I, 22, *d'une Tortue et deux Canards*.

emeurent tellement les Oyseaux à pitié qu'ils luy dirent : « Sœur bien aimée, tout le plus grand contentement que sçaurions recevoir est te complaire; mais nous ne voyons aucun moyen de pouvoir effectuer nos bonnes volontez, sinon que prenant un grand baston tu t'accroches bien fort avec les dens au milieu d'icceluy, qu'estraindras de toute ta force de peur qu'il ne t'eschappe; aprés le prendrons en nostre bec par les deux bouts, l'un d'un costé, l'autre de l'autre, et ainsi volans à notre aise te porterons où il y a de quoy boire. Mais afin qu'à l'occasion de ceste nouveauté ne t'advienne scandale et inconvenient, seroit besoin que te gardasses d'une seule chose qui est que, si quelqu'un de ceux qui en ceste façon te verront aller par l'air se rioit ou se mocquoit de toy et te dist quelque chose, pour rien au monde tu n'ouvres la bouche pour lui respondre un seul mot, ains faces tousjours semblant ne le voir ny ouyr, et le laissant dire entendes seulement à tes affaires et te bien tenir. » Quoy par elle entendu, leur promit faire ce qu'ils voudroyent. Ainsi, sans dire autre chose, ayant trouvé le baston, la Tortue le prit par le milieu et les Oyseaux par les deux bouts, lesquels esbranlans leurs aisles l'esleverent et porterent en l'air sans beaucoup de peine, qui estoit le plus beau spectacle qu'on vid oncques, donnant un bien fort grand plaisir à tous les regardans, qui rians disoyent en se mocquant d'elle : « O le bel oyseau s'il avoit des plumes! Miracle, voilà la Tortue qui volle dans la nue pour Dieu escheller! au Regnard! qu'elle est laide! qui vid onc voller des cailloux? les voilà; et telles autres railleries. Quoy entendant la Tortue, et voulant faire l'audacieuse, ains la sotte, sans se souvenir des advertissemens qui luy avoient esté donnez, dict (ou voulut dire, pour parler plus correctement) : « Ouy, je volle; ouy, qu'en voulez-vous dire? » Mais à peine eut-elle baaillé pour parler, que, laschant le baston auquel elle se tenoit, elle cheut en terre et se tua.

II. La Fontaine, dans *la Tortue et les deux Canards*, a combiné la fable grecque avec la fable indienne. Il a imité la naïveté et la verve comique de Larivey, mais il a mieux motivé la moralité en supposant que la Tortue ne voyage que par curiosité, comme le fait Babrios, et qu'elle ne périt que par vanité.

CXVI. L'AUTRUCHE DE LIBYE[1]

Il y avait une bataille entre tous les Oiseaux et tous les Quadrupèdes. Une Autruche de Libye[2], ayant été prise, trompa les deux partis. Aux uns elle dit qu'elle était oiseau, aux autres qu'elle était quadrupède[3] : aux Oiseaux elle montra sa tête, aux Quadrupèdes elle montra ses pieds[4].

1. La fable de Babrios ne nous est connue que par le quatrain d'Ignace (Nevelet, p. 370) dont nous donnons la traduction.

2. L'Autruche est représentée sur les monuments de l'Egypte et de l'Assyrie. La qualification *de Libye* indique une fable libyque.

3. Le nom grec de l'Autruche signifie *Oiseau-Chameau*. Sa ruse est fondée sur l'ambiguïté de ce nom. La Chauve-Souris de La Fontaine se tire d'affaire de la même manière.

> « Je suis oiseau; voyez mes ailes... »
> « Je suis souris; vivent les Rats! »

4. La guerre est dépeinte avec plus de développement dans une fable de Phèdre, conservée en prose par Romulus, où l'Autruche est remplacée par la Chauve-Souris (III, 4, *les Oiseaux, les Quadrupèdes, l'Oiseau de nuit*).

« Les Quadrupèdes faisaient la guerre aux Oiseaux. Aucun des deux partis ne cédait à l'autre; tous deux combattaient vaillamment, mais à des intervalles. L'Oiseau de nuit, craignant que l'issue de la guerre ne devint funeste aux Oiseaux, parce que les Quadrupèdes formaient une armée plus nombreuse, se mit de leur côté dans la pensée qu'ils seraient vainqueurs. Mais l'Aigle, arrivant dans la main droite de Mars, déploya ses ailes et se mêla aux Oiseaux. Les Quadrupèdes cédèrent, et les Oiseaux remportèrent la victoire. La paix se rétablit entre les Oiseaux et les Quadrupèdes. Mais l'Oiseau de nuit fut condamné par les Oiseaux, comme transfuge, à fuir la lumière et à être déplumé, de telle sorte qu'il vole nu pendant la nuit. »

La fable a été mise en vers par Corrozet (34, *Des Oyseaulx et des Bestes*).

> Les Oyseaulx livrerent bataille
> D'estoc et taille
> Aux Bestes qui sont sur la terre.
> Chascun a de vaincre esperance

I. D'après l'iconographie antique, l'idée de la guerre entre les Oiseaux et les Quadrupèdes est d'origine orientale. Une coupe assyrienne en bronze représente des combats d'animaux disposés d'une manière symétrique; dans le nombre on voit un Griffon ailé poursuivant un Taureau et un autre Griffon attaqué par un Léopard[1].

II. L'idée de la guerre est supprimée dans la fable grecque où la Chauve-Souris se tire d'affaire par sa duplicité comme l'Autruche de Libye.

Une Chauve-Souris, étant tombée à terre, fut prise par une Belette. Au moment où elle allait être mise à mort par celle-ci, elle lui demanda d'être épargnée. « Je ne puis t'épargner, lui dit la Belette; ma nature est de faire la guerre aux oiseaux. — Je ne suis pas un oiseau, mais une souris, » répliqua la Chauve-Souris, et cette parole lui sauva la vie. Etant encore une fois tombée à terre, elle fut prise par une autre Belette et lui demanda pareillement de l'épargner. « Je suis l'ennemie des souris, » répondit la Belette. « Je ne suis pas une souris, mais une chauve-souris, » répliqua la Chauve-Souris, et elle se tira encore d'affaire[2].

Et asseurance :
Aussi chascun des deux craint guerre.
La Chauve-Souris, non experte,
Craignant que perte
Vinst aux Oyseaulx, les delaissa;
Aux Bestes elle s'alla rendre,
Leur party prendre :
Ainsi sa loyaulté froissa.
L'Aigle avec les Oyseaulx vollans
Tous bataillans
Eurent sur les Bestes victoire,
Dont il s'ensuyvit en fin brefve
La paix et trefve
En tout pays et territoire.
La Chauve-Souris par son faict
Et grand meffaict,
Pour ce que son peché luy nuict,
Ne fut en ceste paix comprinse,
Mais fort reprinse.
Depuis ne volla que de nuict.

1. Iconographie. Voir Perrot, *Chaldée et Assyrie*, p. 566.

2. A la fable grecque correspond une fable indienne traduite dans les *Avadânas* de St. Julien (t. II, p. 154), *la Chauve-Souris et le Phénix*.

Les hommes doivent aussi ne pas rester toujours les mêmes, mais réfléchir qu'en se transformant selon les circonstances ils peuvent souvent échapper à de grands dangers[1].

Le sujet a été traité par Faërne et par La Fontaine, *la Chauve-Souris et les deux Belettes*. La moralité de la fable française est la même que celle de la fable de Babrios et de la fable grecque où l'Autruche est remplacée par l'Oiseau de nuit.

1. Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
(La Fontaine, II, 5.)

CXVII. L'HOMME PIQUÉ PAR UNE FOURMI ET HERMÈS

Un vaisseau coula avec les hommes qui le montaient. Un homme le vit et accusa les Dieux d'injustice : « En supposant qu'un impie se fût embarqué sur le vaisseau, beaucoup d'innocents sont morts avec lui. » Tandis qu'il prononçait ces paroles, une troupe de Fourmis, comme il arrive souvent, passa près de lui pour aller en toute hâte ronger des épis de blé. Mordu par l'une d'elles, il les écrasa toutes. Hermès survint, et, le frappant de sa baguette, il lui dit : « Est-ce que désormais tu ne supporteras pas que les Dieux vous jugent comme toi-même tu juges des Fourmis? »

La moralité de la fable grecque est analogue à celle de la fable de La Fontaine intitulée *le Gland et la Citrouille* :

Dieu fait bien ce qu'il fait.

CXVIII. L'HIRONDELLE DANS LA MAISON DES JUGES

Une légère Hirondelle, oiseau qui partage la demeure de l'homme, bâtit au printemps son nid sous le toit de la maison des juges. Là elle devint mère de sept petits dont les ailes commençaient à se couvrir d'un duvet brillant. Un Serpent, se glissant hors d'un trou, les dévora tous l'un après l'autre. La mère infortunée déplorait leur mort prématurée. « Hélas ! disait-elle, que je suis malheureuse ! C'est de la maison même où les lois protègent les hommes que moi, pauvre Hirondelle, une injure m'oblige de fuir ! »

CXIX. L'HOMME QUI BRISA UNE IDOLE

Un artisan avait un Hermès de bois[1]. Il lui offrait chaque jour des libations et des sacrifices et voyait cependant ses affaires aller mal. Enfin il se fâcha contre le Dieu, le prit par les jambes et le jeta à terre. La tête s'étant brisée, il en sortit de l'or[2]. L'artisan le ramassa et dit : « Hermès, tu es fort singulier et ingrat envers tes amis; tu ne nous as fait aucun bien quand nous t'adorions, et, maintenant que nous t'outrageons, tu nous combles de tes dons. Je ne connaissais pas cette manière de t'honorer[3]. »

1. Ung homme avoit en sa maison
Ung Dieu de bois qui estoit creux,
Qu'il prioit en toute saison
Le faire riche et bienheureux;
Mais tant plus son Dieu il prioit,
Et moins son bien multiplioit.
En fin tomba en indigence,
Parquoy son Dieu injurioit,
Taschant d'en faire la vengeance.
Cet homme, en courroux incité,
Par les deux jambes print ce Dieu,
Et d'ung despit tout irrité,
Le jecta par terre en ce lieu;
La statue tant deprisa
Que la teste en pieces brisa,
Dont il issit or et argent,
Que cher estima et prisa
Comme necessaire et urgent.
L'homme recueillant la richesse
Disoit : « Tu es trahistre et pervers,
Tu te veulx avoir par rudesse
Et par tourmens durs et divers.
Quand je t'ay porté tout honneur,
De rien ne m'as esté donneur;
Je n'en ay eu rien que par force. » (Corrozet.)

2. Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. (La Fontaine, IV, 8.)

3. La fable ésopique est citée dans l'*Anthologie grecque*, trad. fr., t. II, p. 164, § 187.
« Un homme invoquait un Hermès de bois, et le Dieu était vrai-

Esope fait intervenir les Dieux dans les fables. Il veut ici nous donner ce conseil pour les rapports que nous avons les uns avec les autres : *Tu ne tireras rien d'un homme grossier en le traitant bien ; en le maltraitant, au contraire, tu obtiendras tout de lui*[1].

I. Dans un bas-relief qui représente l'arrivée de Bacchus chez le vigneron athénien Icarios, un Hermès antique, placé sur une colonne[2], montre ce qu'était l'Hermès de bois dont parle la fable de Babrios.

II. Voir Corrozet, 76; Baudoin, 89.

La Fontaine, dans *l'Homme et l'Idole de bois*, a pris la fable de Corrozet pour matière.

III. A la fable grecque correspond une fable indienne du *Pantchatantra* (V, 1, p. 310).

Dans la contrée du sud habitait un marchand qui, tout en accomplissant ses devoirs, perdit sa fortune par la volonté du destin. Il en conçut un si profond chagrin, qu'il résolut de se laisser mourir de faim. Mais, pendant la nuit, le Trésor lotus lui apparut sous la forme d'un mendiant djaina, et lui dit : « Ne te désespère pas. Je suis le Trésor lotus gagné par tes ancêtres. Demain matin je viendrai chez toi sous cette forme. Tu me frapperas d'un coup de bâton à la tête, et je serai changé en or. »

ment de bois, sourd à ses vœux. Il l'enlève donc, le jette à terre, et de la statue brisée il s'échappe de l'or à foison.

Souvent de mauvais traitements ont donné de bons profits. »

1. « Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton. »

2. Iconographie. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 784.

CXX. LA GRENOUILLE MÉDECIN

L'habitante des marécages, qui aime l'ombre et qui vit auprès des fossés humides, la Grenouille, monta sur la terre et dit à tous les animaux qu'elle était médecin, qu'elle connaissait des remèdes ignorés de tous les savants, même de Péon qui habite l'Olympe et soigne les Dieux. « Comment, dit le Renard, pourrais-tu guérir quelqu'un, toi qui ne peux pas te guérir toi-même des pâles couleurs ? »

Voir Avianus, 6.

A cette fable correspond le proverbe français : « Médecin, guéris-toi toi-même. »

CXXI. LA POULE ET LE CHAT

Une Poule était malade. Un Chat s'approcha d'elle et lui dit : « Comment te portes-tu ? De quoi as-tu besoin ? Je te donnerai tout ce qui t'est nécessaire. Soigne-toi seulement. — Va-t'en, répondit-elle, et je ne mourrai pas. »

A la fable de Babrios correspond une fable de Romulus (IV, 5), *l'Ane malade et le Loup*, qui a été mise en vers par Faërne (55) : Le Loup, ayant appris que l'Ane est malade, vient demander de ses nouvelles ; le fils de l'Ane refuse de l'introduire et lui répond : « Mon père se porte mieux que tu ne le souhaites. »

Voir Baudoin, 57.

CXXII. L'ANE ET LE LOUP

Un Ane, ayant marché sur une épine, s'était arrêté tout boiteux. Voyant approcher un Loup, et menacé d'une mort inévitable, il s'écria : « O Loup, je vais mourir; mais, au moment de rendre le dernier soupir, je me réjouis de t'avoir rencontré, pour être dévoré par toi plutôt que par un vautour ou par un corbeau. Accorde-moi une grâce légère qui ne te coûtera aucune peine; tire-moi cette épine du pied, afin que mon âme descende sans souffrance dans l'Hadès. — Je ne te refuserai pas cette grâce, » répondit le Loup, et du bout de ses dents il retira l'épine chaude de sang. L'Ane, délivré de tout mal, lâche une ruade au fauve qui ouvrait la gueule, et s'enfuit après lui avoir mis en marmelade le nez, le front et la mâchoire. « Hélas! dit le Loup, je n'ai que ce que je mérite[1]. Pourquoi ai-je entrepris de guérir les boiteux, moi qui n'ai jamais appris que le métier de boucher? »

Voir Faërne, 4.

I. Le Loup et l'Ane ont été remplacés par le Lion et le Cheval dans une fable de Romulus (III, 2) qui a été mise en vers par Corrozet[2]. La Fontaine a suivi celui-ci dans *le*

1. « C'est bien fait, dit le Loup en soi-même, fort triste.
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'arboriste,
Et ne fus jamais que boucher. » (La Fontaine, V, 8.)

2. Dedans ung pré le Lyon rencontra
Ung beau Cheval qu'il voulloit devorer;
En medecin par faincte s'acoustra,
Prompt et sçavant en tel art se monstra,
Puis le salue affin de l'atirer,
Disant : « Amy, je te veulx desirer
Joye et santé au grand mal qui t'opresse;

Cheval et le Loup; mais il a pris pour moralité le bon mot de Babrios.

II. La fable *le Lion et le Cheval* a reçu une forme épique dans le poème persan de Firdousi, le *Schah-Nameh* (*Livre des Rois*[1]).

Le père de Rustem, Zahl, fit venir du Zaboulistan tous les troupeaux qu'il possédait, et quelques-uns du Kaboul. On les fit tous passer devant Rustem[2]... Une jument grise s'avançait rapidement : sa poitrine était comme celle d'un lion, ses hanches étaient courtes, ses deux yeux comme des poignards brillants, sa poitrine et ses jambes étaient grasses, mais sa taille était mince. Un poulain aussi grand qu'elle la suivait : sa croupe et sa poitrine étaient larges comme celles de la mère, son œil était noir, ses sabots semblables à l'acier. Tout son corps était pommelé comme de taches roses sur un fond safran, et pour cette raison on l'appelait Raksch. Dans la nuit il aurait distingué une fourmi sur un feutre noir; c'était un éléphant par la force, un chameau par la taille, et par la vigueur un lion du mont Bisoutoun. Rustem fit un nœud à son lacet pour séparer le poulain du troupeau... Il étendit ses puissantes mains et en posa une de toute sa force sur le dos du che-

J'ay le sçavoir et cognoissance expresse
Contre tous maulx en donnant guerison. »
Lors le Cheval, qui cogneut la finesse,
A telle fraulde une aultre fraulde dresse
Pour se garder, et le mect à raison.
« Je suis joyeulx, respondit le Cheval,
Qu'estes venu maintenant si à point;
J'ay une espine au pied qui me faict mal,
Qui s'y est mise en passant par ce val.
Puis que sçavez tel art de point en point,
Ostez la moi et ne me blessez point. »
Lors il leva la jambe de derriere,
Et au Lyon donne un coup de carriere
Parmy le front tandis qu'il regardoit,
Lequel, voyant si subtille matiere,
Dict : « C'est raison que deshonneur acquiere
Qui entreprend plus oultre qu'il ne doibt. » (Corrozet.)

Voir aussi Baudoin, 36.

1. Firdousi, *Livre des Rois*, trad. de Mohl, t. I, p. 354 et p. 405.

2. Rustem est le héros national de la Perse, comme Roland l'est de la France. Il accomplit ses exploits avec un cheval digne de lui, Raksch, égal au Bucéphale d'Alexandre.

val ; mais Raksch ne plia pas. Rustem dit en lui-même : « Voici mon siège ; c'est maintenant que je peux faire de grandes choses. » Il sauta sur Raksch rapide comme le vent, et il dit au pâtre : « Quel est le prix de ce dragon? » Le pâtre répondit : « Si tu es Rustem, monte-le, et redresse les griefs du pays d'Iran. Son prix est la terre d'Iran, et monté sur son dos tu sauveras le monde. »

Le preux qui était la gloire du monde quitta son père. Il fit en un seul jour deux journées de marche. Lorsqu'il eut faim, il arriva dans une plaine remplie d'onagres; il eut envie d'en prendre un et serra Raksch du genou, et la course de l'onagre devint lourde comparée à la sienne; car aucune bête fauve n'avait de chances devant Rustem à cheval, devant son lacet et le pied de Raksch. Rustem lança son lacet et prit dans le nœud l'onagre vigoureux; puis il alluma du feu avec la pointe d'une flèche et le nourrit de ronces et de branches d'arbre; il fit rôtir l'onagre à ce feu ardent et le mangea ; ainsi l'onagre lui servit à la fois de marmite et de table; ensuite il ôta la bride à Raksch, l'envoya paître dans la prairie, et se prépara une couche dans un champ de roseaux. Au milieu de ces roseaux était le gîte d'un Lion terrible. Lorsque la première veille fut passée, le Lion rentra dans son gîte, et vit avec étonnement couché sur les roseaux un homme d'une stature d'éléphant et devant lui un cheval. Il se dit : « Il faut que je déchire d'abord le cheval ; alors le cavalier sera à moi quand je voudrai. » Puis il courut en bondissant vers Raksch. Mais celui-ci s'élança comme le feu, leva ses deux pieds de devant et frappa le Lion sur la tête ; il le saisit avec ses dents aiguës par le dos et en battit la terre jusqu'à ce qu'il l'eût mis en lambeaux. Lorsque Rustem prompt à combattre fut réveillé, il dit à Raksch : « O prudent animal, qui t'a ordonné de combattre un Lion? Si tu étais tombé sous ses griffes, comment aurais-je porté jusque dans le Mazenderan cette cuirasse et ce casque de guerrier, et mon lacet, et mon arc, et mon épée, et cette lourde massue? Si j'avais été averti dans mon doux sommeil, ton combat avec le Lion aurait été court. »

CXXIII. LA POULE AUX ŒUFS D'OR

Une Poule précieuse pondait des œufs d'or[1]. Son maître, homme avide, se dit en lui-même : « Ses entrailles sont d'or. » Par suite, il la tua ; mais il la trouva semblable aux autres poules[2]. Il espérait avoir un trésor, et il perdit le petit gain qu'il faisait[3].

I. La Fontaine a imité la brièveté de Babrios dans *la Poule aux œufs d'or*.

II. Les œufs d'or étaient les pièces d'électrum (alliage d'or et d'argent) frappées par les rois de Lydie. Les plus anciennes sont attribuées à Gygès. Au droit, la surface est striée sans aucune empreinte de coin monétaire. Au revers, il y a un carré creux résultant de l'empreinte de trois poinçons, dont un rectangulaire allongé entre deux autres de forme carrée. On y distingue en relief un Renard courant, animal consacré à Bassareus (Bacchus), un grand

1. Dans la parabase des *Oiseaux*, Aristophane attribue aux Chouettes du Laurios (effigies des monnaies frappées avec l'argent des mines du mont Laurios) le privilège de pondre des pièces d'argent. « Les Chouettes du Laurios ne vous manqueront jamais. Vous les verrez élire domicile chez vous, faire leur nid dans vos bourses et y pondre des pièces de monnaie. »
De même, dans *les Facétieuses Nuits* de Straparole (Ve Nuit, fable 2), il y a une Poupée qui fiente des deniers d'argent.

2. Il crut que dans son corps elle avoit un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.
(La Fontaine, V, 13.)

3. La fable se retrouve sous une forme peu différente dans l'épopée nationale de l'Inde, le *Mahabhdrata* (trad. de Fauche, t. II, p. 540). « Certains oiseaux, habitants des bois, étaient venus se nicher dans le palais d'un roi ; leur bec crachait de l'or ; mais ce roi, qui avait besoin d'or, aveuglé par le désir d'une prompte jouissance, les étouffa et tua ainsi d'un seul coup le présent et l'avenir. »

dieu du pays. Les pièces attribuées à Sadyatte, à Alyatte, à Crœsos, ont une forme analogue[1].

Les pièces sont mentionnées dans l'histoire d'Alexandre du faux Callisthène.

« Alexandre dit aux envoyés de Darios : « Pourquoi êtes-vous venus ici? — Nous sommes venus, répondirent-ils, pour réclamer à ton père le tribut habituel. — Quel est ce tribut? — Cent *œufs d'or*, faits avec vingt livres d'or. »

La légende a été amplifiée d'une manière hyperbolique par Firdousi dans le *Livre des Rois* (trad. de Mohl, t. V, p. 42-50).

Il fut convenu que le roi de Perse Darab recevrait chaque année de Pheilekous (Philippe, roi de Macédoine), dans le mois de Mihr, dix mille *œufs d'or fondu* et toute espèce de joyaux dignes d'un roi; chaque œuf devait peser quarante mithkal et les pierres précieuses devaient être de grande valeur... Il arriva qu'un jour un messager perse, homme éloquent et d'une âme sereine, fut envoyé par Dara (Darios Codoman) dans le Roum (la Macédoine) pour demander le tribut que lui devaient les terres cultivées. Il s'acquitta de son message devant Iskender (Alexandre), qui se mit en colère à cette demande de l'ancien tribut, et lui répondit : « Retourne auprès de Dara et dis-lui : « Notre tribut est une chose du temps passé; *la Poule qui pondait les œufs d'or est morte,* et a emporté le fonds dont l'impôt était tiré. »

1. ICONOGRAPHIE. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 656-663.

CXXIV. L'OISELEUR, LA PERDRIX ET LE COQ

Un Oiseleur allait souper d'ache et de sarriette, quand un ami lui arriva à l'improviste. Il n'avait rien dans sa cage, parce qu'il n'avait pas chassé. Il voulut tuer une Perdrix au beau plumage qu'il avait apprivoisée pour la chasse. Celle-ci le supplia de ne pas la tuer : « Que feras-tu désormais de ton filet, quand tu voudras chasser? Qui te rassemblera une belle compagnie d'oiseaux? Qui t'endormira par un chant mélodieux? » Il laissa la Perdrix et résolut de prendre un jeune Coq. Celui-ci lui cria du haut de son juchoir : « De qui apprendras-tu combien de temps te reste jusqu'à l'aurore quand tu m'auras tué, moi qui t'annonce les heures? Comment sauras-tu quand se couche Orion à l'arc d'or? Qui te fera souvenir des travaux que tu as à faire avant le jour, quand les pattes des oiseaux sont mouillées par la rosée? » L'Oiseleur lui répondit : « Je sais qu'il est utile de connaître les heures; mais il faut que mon ami ait de quoi souper. »

CXXV. L'ANE BADIN

Un Ane monta sur le toit d'une maison, et, en badinant, cassa des tuiles. Un homme le fit descendre en le chassant à coups de bâton. L'Ane dit à celui qui lui appliquait une correction sur l'échine : « Cependant le Singe en a fait autant hier et avant-hier, et vous avez pris plaisir à le voir. »

Cette fable ressemble à la fable 129, *l'Ane et le petit Chien*.

CXXVI. LE VOYAGEUR ET LA VÉRITÉ[1].

Un homme, en traversant un désert, rencontra une vieille femme qui se tenait debout seule et morne. « Qui es-tu? lui dit-il. — La Vérité. — Pour quelle cause, femme, as-tu quitté la ville et habites-tu la solitude? — C'est que jadis le Mensonge avait peu d'hôtes, reprit la femme aux pensées profondes, tandis qu'aujourd'hui il est admis chez tous les hommes. Si je puis le dire et si tu veux l'entendre, le siècle actuel est corrompu parce qu'on préfère aujourd'hui le Mensonge à la Vérité.

Florian a remplacé le Voyageur par la Fable dans la première fable de son recueil, *la Fable et la Vérité*, qui a été figurée dans des gravures et dans un tableau[1].

1. Tableau de Granchamp (photographié par Lecadre). Dans une solitude encadrée d'un côté par des arbres et de l'autre par des rochers, la Vérité, nue, est assise sur des ruines; elle appuie son bras droit sur une pierre, et elle laisse pendre son bras gauche qui soutient un miroir; elle tourne ses yeux vers la Fable, qui la regarde d'un air souriant. Celle-ci est vêtue d'une robe à ramages et parée de deux colliers; de la main gauche, elle retient les plis de son manteau; de la main droite, elle lève un pan de son manteau, et l'étend pour en couvrir la Vérité.

CXXVII. ZEUS JUGE

Zeus prescrivit à Hermès d'écrire sur des coquilles toutes les fautes des hommes, et lui ordonna de les entasser dans une corbeille placée près de lui, afin qu'il punît chaque méfait. Comme les coquilles glissent les unes sur les autres, elles tombent entre les mains de Zeus l'une plus tôt, l'autre plus tard, quand il rend des jugements. Il convient donc de ne pas s'étonner si des hommes pervers n'expient que tardivement leurs iniquités.

Cette fable doit être rapprochée de la fable 117.

CXXVIII. LA BREBIS ET LE CHIEN

Une Brebis dit au Berger : « Tu nous tonds et tu recueilles nos toisons; tu trais notre lait et tu en fais du fromage; notre fécondité te procure des agneaux en abondance. Il ne nous faut rien que la nourriture qu'offre partout la terre, quand il y a un peu de végétation dans les montagnes, une herbe grêle et mouillée par la rosée. Cependant tu entretiens au milieu de nous ce Chien, en lui donnant comme à toi-même des aliments en abondance. » Le Chien répondit : « Si je n'étais pas là, si je n'étais pas nourri au milieu de vous, vous ne pourriez avoir de l'herbe en abondance. En courant de tous côtés autour de vous, j'éloigne le voleur agile et le loup ravisseur. »

Ici, comme dans beaucoup d'autres fables, Babrios s'est borné à donner un style poétique à un apologue ésopique. On peut s'en convaincre en comparant sa fable à celle de Xénophon.

On rapporte que, quand les bêtes parlaient, une Brebis dit à son maître : « Tu as une étrange conduite. Nous te fournissons des toisons, des agneaux, du fromage, et tu ne nous donnes rien que ce que nous offre la terre ; mais ton Chien, qui ne te procure rien de pareil, tu le fais manger avec toi. » Le Chien lui répondit : « Par Zeus! c'est moi qui vous protège, qui empêche les hommes de vous voler et les loups de vous ravir. Si je ne vous gardais pas, vous ne pourriez paître dans la crainte de périr. » Ces paroles persuadèrent aux Brebis de reconnaître la supériorité du Chien.

Cette fable a de l'analogie avec *le Bassa et le Marchand* de La Fontaine.

CXXIX. L'ANE ET LE PETIT CHIEN

Un homme nourrissait un Ane et un petit Chien de l'île de Mélite. Le petit Chien amusait le maître par ses jeux gracieux; il faisait autour de lui une foule de gambades, et celui-ci le pressait sur son sein[1]. L'Ane, de son côté, passait la nuit à moudre le blé de la bienfaisante Déméter (Cérès); le jour, il apportait des collines les fagots et des champs toutes les provisions nécessaires. En ce moment, attaché dans la cour à un râtelier, il mangeait de l'orge et du foin comme de coutume. Il fut saisi de jalousie et de douleur, en voyant le petit Chien jouir de toutes les délices[2]. Rompant le lien qui

1. Ung petit Chien à son maistre faisoit
Mil passetemps, gayetez et caresses;
Il le flatoit, le leschoit et baisoit,
Saultoit, dansoit, faisoit cent gentillesses.
L'Asne, voyant ces joyes et lyesses
Et comme estoit celluy Chien bien traicté,
Se complaignant de ses grandes paresses,
Dict : « Je seray aultre que n'ay esté :
Car j'apperçoy et veoy que pour flater
Le petit Chien est toujours bien venu;
Devant mon maistre il ne faict que saulter,
Japper, danser, dont il est cher tenu,
Et moy je suis soubz le fais detenu,
Toujours batu en la ville et aux champs.
Tant de fardeaulx mon dos a soustenu
Que je me tien du nombre des meschantz. »
Adonc ung jour que son maistre arriva
En son hostel, l'Asne, pour luy complaire,
Sur ses deux piedz tout debout se leva,
Et commença à saulter et à braire.
Lors le seigneur, le voyant ainsi faire,
Commande et dict qu'il soit tres bien froté.
Le labeur donc où nature est contraire
Se trouve vain et n'est à rien compté. (Corrozet.)

2. « Comment ! disoit-il en son âme,
Ce Chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon

l'attachait au râtelier, il vient faire des ruades au milieu de la cour. Il veut sauter et gambader comme le petit Chien; mais il renverse la table et brise tous les vases qui se trouvaient là; puis, s'approchant de son maître pour le caresser, il lui monte sur le dos[1]. Les serviteurs, voyant leur maître en danger, viennent à son secours armés de bâtons de cornouiller. Ils accablent l'Ane de coups. Celui-ci, au moment de rendre le dernier soupir, dit en gémissant : « J'ai mérité mon infortune. Pourquoi, n'allant point de pair avec les mulets, ai-je eu la folie de vouloir égaler un petit Chien? »

Tous ne sont pas nés pour faire toutes choses[2].

Voir Corrozet, 13; Baudoin, 15; La Fontaine, IV, 5.

Avec monsieur, avec madame;
Et j'aurai des coups de bâton ! » (La Fontaine, IV, 5.)

1. Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
« Oh ! oh ! quelle caresse et quelle mélodie !
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton ! »
Martin-bâton accourt : l'Ane change de ton.
Ainsi finit la comédie.

2. Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

CXXX. LE RENARD ET LE LOUP

Un Renard, s'étant arrêté près d'un piège, se demandait ce qu'il devait faire. Un Loup, ayant considéré le Renard, s'approcha et demanda à prendre la chair. « Viens par ici, répondit le Renard, et profite de cette bonne aubaine. Car je veux du bien à mes amis. » Le Loup s'empressa d'approcher; mais, en se baissant, il toucha au piège, et le bâton en se détendant le frappa au front et au nez. « Si ce sont là, dit-il, les cadeaux que tu fais à tes amis, qui voudra approcher de toi? »

C'est un antécédent des mauvais tours que Renart joue à Ysengrin dans le *Roman de Renart*.

CXXXI. LE JEUNE HOMME PRODIGUE ET L'HIRONDELLE

Un jeune Homme, ayant perdu sa fortune au jeu de dés, ne garda pour lui qu'un seul manteau afin de ne pas souffrir de la rigueur de l'hiver[1]. Mais un coup de dés l'en dépouilla encore. En effet, une Hirondelle, ayant avant le printemps quitté Thèbes d'Egypte, devança la saison par son arrivée. Le jeune Homme l'entendit pousser de petits cris. « Quel besoin ai-je, dit-il, de garder des vêtements superflus? Voilà que cette Hirondelle m'annonce le printemps. » A ces mots, il s'en alla jouer aux dés, et en quelques coups il perdit son manteau. Sur ces entrefaites, il tomba de la neige avec une grêle glaciale; tous alors eurent besoin de se couvrir d'un bon vêtement de laine. Le prodigue nu passa la tête hors de la porte, et vit l'Hirondelle babillarde tomber en tournoyant. « Malheureuse, dit-il, plût aux Dieux que je ne t'eusse pas vue! Tu m'as trompé en te trompant toimême. »

I. Voir Corrozet, *De l'Adolescent et de l'Arondelle.*

1. Ung jeune filz vivant en ses delices
Avoit ses biens despendus follement,
Et consumé ses estatz et offices
Tant qu'il n'avoit plus qu'ung seul vestement.
Voyant ung jour voler legierement
Une Arondelle annonçant, ce luy semble,
L'esté prochain, non pas l'hyver qui tremble,
Au plus offrant sa robbe en vente a mise
Et demoura tout nud en sa chemise.
Contre l'espoir arriva la froidure,
L'hyver survint avec gelée et glace.
L'Adolescent extreme froid endure,
Le vent le fiert, la neige le menasse,

II. Le retour de l'Hirondelle au printemps est représenté sur un vase peint[1]. Trois hommes, un éphèbe, un vieillard et un enfant, montrent du doigt l'Hirondelle qui ramène le printemps, et un dialogue s'engage entre eux. — L'Ephèbe : « Regarde! une hirondelle. » — Le Vieillard : « Oui, par Héraclès! » — L'Enfant : « La voici! » — Le Vieillard : « Voilà déjà le printemps. »

Et apperçoit l'Aronde qui trespasse
Pour le grand froid et douloureux martire.
Et, la voyant, luy commença à dire :
« O faulx oyseau, si de toy je me dueilz,
C'est bien raison, car tu nous perdz tous deux. » (Corrozet.)

1. ICONOGRAPHIE.. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 360.

CXXXII. LA BREBIS ET LE LOUP

Une Brebis isolée s'enfuit tout à coup à la vue d'un Loup, et se réfugia dans un temple qui était ouvert, parce que c'était un jour de fête célébré par un festin. Le Loup n'entra pas dans l'enceinte; mais, tout en restant dehors, il adressa la parole à la Brebis. « Tu vois cet autel plein de sang; sors donc pour ne pas être prise et égorgée. — Ne t'inquiète pas de mon asile, répliqua la Brebis. Je suis bien ici. Quand même ce que tu dis m'arriverait, j'aime mieux servir de victime à un Dieu que de proie à un Loup. »

Voir Avianus, 42.

CXXXIII. L'ANE ET LE RENARD

Un Ane mangeait des pousses épineuses de paliures[1]. Un Renard le vit et lui dit en le raillant : « Comment se fait-il que toi, qui as la langue si délicate, tu mâches et tu avales une pâture aussi dure? »

1. Le Paliure est un buisson épineux qui a pour équivalent le Chardon. La Fontaine dit dans *l'Ane et le Chien :*

L'Ane se mit à paître :
Il étoit alors dans un pré
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant; il s'en passa pour l'heure.

CXXXIV. LA QUEUE ET LES MEMBRES DU SERPENT

Un jour la Queue du Serpent prétendit que la Tête ne devait plus marcher la première et la traîner à sa suite : « Je dois, dit-elle, conduire à mon tour. » Les autres Membres lui répliquèrent : « Tu ne peux marcher devant. Comment, insensée, nous conduiras-tu sans yeux et sans nez, organes qui, chez tous les animaux, président à la marche et dirigent les pieds? » Ils ne la persuadèrent pas, et la partie raisonnable fut vaincue. Alors la partie dénuée de raison alla devant, et le rôle de guide devint le privilège du membre postérieur. La Queue tomba ainsi dans un précipice, entraînant avec elle tout le corps dans sa marche aveugle, et brisa l'épine dorsale contre les pierres. Victime de sa présomption, elle implora humblement la Tête : « Sauve-nous, s'il te plaît, maîtresse ; car j'ai soulevé là pour notre mal une sotte contestation. » La Tête lui répondit : « Reprends donc ta position première. Je ferai en sorte que tu n'aies pas lieu désormais de te croire malheureuse sous ma conduite. »

I. La fable est citée par Plutarque dans *la Vie d'Agis et de Cléomène*. La Fontaine, dans *la Tête et la Queue du Serpent*, donne également au récit une conclusion politique :

Malheureux les États tombés dans son erreur!

II. Le sujet est traité dans une fable hébraïque (Ehrmann, *Aus Palæstina und Babylon*, p. 75) et dans une fable indienne (Stanislas Julien, *Avadânas*, t. I, p. 153).

CXXXV. LA PERDRIX ET LA BELETTE

Un homme, ayant acheté une Perdrix, la laissa courir dans sa maison; car il la traitait bien. Celle-ci, poussant aussitôt de petits cris, selon son habitude, traversa la cour jusqu'au foyer. Une Belette s'approcha d'elle pour lui tendre une embûche, et commença par lui dire : « Qui es-tu? d'où viens-tu? — Je viens d'être achetée, dit la nouvelle arrivée. — Je demeure ici depuis longtemps, et je suis née d'une mère qui tuait les Rats; mais je reste tranquille, je me tiens près du foyer; et toi, qui viens d'être achetée, à ce que tu dis, tu te donnes pleine licence et tu nous étourdis de tes cris. »

CXXXVI. LA FOURMI ET LA CIGALE[1]

Au milieu de l'hiver une Fourmi tirait de son trou et exposait à l'air des grains de blé qu'elle avait amassés pendant l'été[2]. Une Cigale, qui mourait de faim, la pria de lui donner quelque nourriture pour qu'elle pût vivre. « Que faisais-tu cet été? » demanda la Fourmi. — Je ne restais pas oisive, répondit la Cigale; je passais le temps à chanter[3]. » La Fourmi sourit, et répliqua en serrant son blé : « Danse l'hiver, puisque tu as chanté l'été[4]. »

1. Baïf, dans ses *Mimes*, a traduit le quatrain dans lequel Ignace a résumé la fable de Babrios (Nevelet, p. 379).

Tout l'esté chanta la Cigale,
Et l'hyver elle eut la faim vale,
Demande à manger au Fourmi.
« Que fais-tu tout l'esté? — Je chante.
— Il est hyver; dance faineante. »
Apprend des bestes, mon ami.

2. Iconographie. Une intaille antique représente des Fourmis avec des épis. (Cabinet des médailles, 409.)

3. L'*Anthologie grecque* contient une épigramme où Antipater dit à ce sujet : « La rosée suffit pour enivrer les Cigales; dès qu'elles en ont goûté, leur chant surpasse celui des cygnes. »

4. Une grand troupe de Formis
Ensemble en ung creux s'estoyent mis,
Et avoyent durant tout l'esté
Amassé grande quantité
De bled qu'ils avoyent peu trouver
Pour se nourrir durant l'hyver;
Lequel venu, une Sigalle,
De qui la cure principalle
Est de chanter l'esté durant,
Laquelle estoit faim endurant,
Vint aux Formis, et leur pria
Luy donner si peu qu'il y a
De leur bled. Ce qu'ilz refuserent,
Et par rigueur luy demanderent
Qu'elle avoit faict l'esté passé

Il vaut mieux s'occuper des choses nécessaires que de perdre son temps dans les plaisirs et les divertissements.

I. Voir Avianus, 34; Corrozet, 99; Faërne, 7; La Fontaine, I, 1.

La Fontaine a personnifié par la Cigale le poète qui, oubliant dans le culte des Muses les nécessités prosaïques de la vie[1], se trouve à court d'argent et essaie d'emprunter à un financier, représenté par la Fourmi, lequel s'empresse de refuser[2].

II. La Cigale qui chante a été représentée par l'art grec d'une manière ingénieuse, tenant entre ses pattes une lyre ou une flûte de Pan[3]. Les dessinateurs modernes qui ont voulu figurer aux yeux l'apologue ésopique n'ont su que mettre une Cigale devant une Fourmi, ce qui n'exprime absolument rien. C'est pourquoi Grandville et ses imitateurs ont remplacé la Cigale par une chanteuse qui tient une guitare.

Sans avoir son pain amassé.
Dict la Sigalle : « Je chantoye
Et par les bleds je m'esbatoye. »
Lors dirent les Formis ainsi :
« Il fault que l'endures aussi :
Puisqu'ainsi es que tu as tant
Chanté l'esté en t'esbatant,
Il te fault en hyver dancer :
Ainsi te fault récompenser. »

1. Platon dit dans le *Phèdre :*

« A la naissance des Muses et à celle du chant, il y eut des hommes tellement transportés de plaisir qu'en chantant ils oublièrent de manger et de boire et moururent sans s'en apercevoir. C'est de ces hommes que provient la race des Cigales. Elles ont reçu des Muses le privilège de n'avoir besoin d'aucune nourriture en naissant, mais de chanter dès ce moment jusqu'à ce qu'elles meurent. »

2. Vauquelin de la Fresnaye dit dans une satire adressée à Baïf :

On n'use point pour son manger et boire
De tous les chants des Filles de Mémoire,
Ni d'Apollon, lequel le plus souvent
Ayant disné ne soupe que de vent.
Puis en ce fait, ni d'odes ni de rimes,
Tant bonnes soient, on ne fait point d'estime;
Chacun s'en moque, et le riche usurier
Ne bailleroit là dessus un denier.

3. Iconographie. Voir Champfleury, *la Caricature antique*, p. 93.

CXXXVII. L'ANE ET LES GALLES

Des Galles mendiants avaient acheté en commun un Ane infortuné, dont la misérable tâche était de porter le boire et le manger des rusés compères, avec tout ce qui leur servait pour quêter. Ceux-ci, selon leur habitude, faisaient le tour de tous les villages et imploraient la pitié des paysans. Qui d'eux en effet ne sait pas comment le blanc Attis[1] a été mis en pièces? Qui ne vient déposer dans le tambour sacré de Rhéa[2] des offrandes de légumes et d'autres aliments? L'Ane étant mort de fatigue, ces Galles se servirent de sa peau pour en faire des tambours. D'autres les ayant rencontrés et leur ayant demandé ce que leur bête était devenue, ils répondirent : « Notre bête est morte; mais elle reçoit plus de coups qu'elle n'en a jamais reçu pendant sa vie. »

Voir Phèdre, IV, 1.

1. Iconographie. Voir Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, p. 1687, art. *Cybèle.*
2. Voir *ibid.*, p. 1677.

CXXXVIII. L'ANE PORTANT UNE IDOLE

Un Villageois conduisait un Ane sur lequel il avait placé une idole de bois [1]. Beaucoup de paysans se mettaient à genoux devant elle. L'Ane s'enorgueillissait, croyant qu'on se prosternait devant lui [2] ; il allait jeter à bas l'idole. Son maître lui donna des coups de bâton et lui dit : « Tu es un Ane qui porte un Dieu, tu n'es pas l'égal d'un Dieu [3]. »

Voir Faërne, 95 ; La Fontaine, V, 14.

1. *L'Ane portant les mystères* était proverbial chez les Grecs; il servait à porter d'Athènes à Eleusis les objets nécessaires à la célébration des mystères. Aristophane fait allusion à cette coutume dans *les Grenouilles*. L'esclave Xanthias, qui porte les bagages de Dionysos, dit à son maître : « Par Zeus, je suis donc l'Ane qui porte les mystères! »

2. Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adoroit. (La Fontaine, V, 14.)

3. « Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due. »

CXXXIX. LE CERF ET LA VIGNE

Un Cerf était poursuivi par des chasseurs. Il se cacha dans des Vignes touffues. Mais, comme il en brouta les feuilles, il devint justement la proie des chasseurs.

I. La fable de Babrios ne nous est connue que par le quatrain d'Ignace (Nevelet, p. 359) dont nous donnons la traduction. Le sujet est développé dans une fable ïambique[1] dont La Fontaine a fait *le Cerf et la Vigne*.

Un Cerf poursuivi par des chasseurs se cacha sous une Vigne. Les chasseurs étant passés, le Cerf brouta des feuilles de la Vigne. Alors un des chasseurs se retourna et remarqua que la Vigne remuait. Il décocha contre le Cerf un trait qui le blessa mortellement. L'animal, sur le point de rendre le dernier soupir, se dit à lui-même : « J'ai le sort que je mérite pour avoir brouté ma bienfaitrice. »

Voir Faërne, 70.

II. Un bas-relief assyrien représente un Cerf caché dans des roseaux avec d'autres bêtes fauves[2]. D'ailleurs, en Mésopotamie, les vignes grimpaient autour des arbres[3].

1. Gitlbauer, p. 129.
2. ICONOGRAPHIE. Voir Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. I, p. 11.
3. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. IV, p. 6.

CXL. ZEUS ET LES CHÊNES

Les Chênes se plaignaient de leur sort au père des Dieux. « Puisque nous sommes coupés, disaient-ils, pourquoi nous as-tu faits avec les autres végétaux? — Vous êtes cause de votre propre infortune, leur répondit Zeus. Si vous ne produisiez pas des branches propres à servir de manches de cognées, les laboureurs n'auraient pas de cognées chez eux. »

Ceux qui sont la cause de leurs propres maux ont tort d'en accuser la divinité.

I. A la fable de Babrios correspond une fable de Phèdre qui nous a été conservée en prose latine par Romulus, *l'Homme et les Arbres*[1]. De là est dérivée la fable de Corrozet, *De la Forest et du Rusticque*[2], dont La Fontaine a fait *la Forêt et le Bûcheron*.

1. Phèdre cite cette fable dans le prologue du livre Ier. « Si l'on prétend nous critiquer parce que *nous faisons parler les arbres* aussi bien que les bêtes, on doit remarquer que nous plaisantons dans des fables imaginées pour le plaisir de l'esprit. »

2. Jadis ung homme de villaige
Avoit une bonne coignée,
Et, pour la faire à son usaige,
Et luy bailler une poignée,
En une Forest s'en alla,
Et aux arbres d'illec parla
En leur demandant quelque branche
Pour faire à sa coignée un manche,
Ce qui lui fut bien tost permis.
Mais, quand elle fut emmanchée,
La Forest par terre il a mis
Toute coupée et detranchée.
La Forest, sentant ceste attaincte
Et que ce mal souffroit par elle
Feit piteusement sa complaincte
Contre malice si cruelle.

CXLI. LE COCHON ET LE RAT[1]

Un Cochon emportait un Rat pour apaiser sa faim. A cette vue, des ouvriers éclatèrent de rire. Le Rat, qui vivait encore, dit en versant des larmes : « Ne pouvez-vous donc pas nourrir un seul Cochon ? »

1. La fable de Babrios ne nous est connue que par le quatrain d'Ignace (Nevelet, p. 360), dont nous donnons la traduction.

CXLII. L'IMAGE DU LION ET LE FILS DE ROI

Un vieillard craintif avait un fils unique qui était courageux[1]; il le vit en songe dévoré par un Lion. Craignant que le songe ne se réalisât, il fit construire pour lui une maison haute et agréable, puis il l'y enferma et l'y garda[2]. Pour le consoler et le distraire, *il mit sur les murs des images qui représentaient nombre d'animaux de diverses espèces*[3]; parmi eux figurait un Lion. Quand le jeune homme vit ce Lion, il fut transporté de colère; il s'approcha du Lion et lui dit : « O bête maudite! à cause de toi et d'un songe mensonger qu'a eu mon père, je suis renfermé dans cette maison comme une femme. Ah ! comment me vengerai-je des maux que tu me causes? » A ces mots, il étendit la main vers le mur afin de crever les yeux du Lion[4] avec une baguette

1. Début semblable à celui du conte égyptien *le Prince prédestiné*.

2. Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
(La Fontaine, VIII, 16.)

3. Ctésias emploie la même expression en décrivant un palais de Babylone. « A l'intérieur de la première enceinte, Sémiramis en construisit une autre de forme circulaire, sur laquelle on voyait *toute espèce d'animaux* dont les images avaient été imprimées sur les briques encore crues; elles imitaient la nature par l'emploi des couleurs. »

4. C'était un supplice que les Assyriens infligeaient aux vaincus. Un bas-relief représente le roi Sargon crevant avec une lance les yeux à des prisonniers qui sont enchaînés au moyen d'anneaux passés dans les lèvres. (Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. IV, p. 400, fig. 143.)

de buisson. Mais une épine le piqua au doigt[1], et lui occasionna un panaris si douloureux qu'il en eut une fièvre violente et qu'il en mourut[2]. Ainsi le Lion, quoiqu'il ne fût qu'une image, donna la mort au jeune homme, malgré les précautions qu'avait prises le père.

Supporte courageusement ta destinée et ne cherche pas de subterfuges; car tu n'échapperas pas à la nécessité.

I. Le sujet a été traité par La Fontaine dans *l'Horoscope*.

II. Le *Lion rugissant* était un symbole fort répandu en Orient; il figurait les effets terribles de la colère du roi[3]. Il est représenté notamment sur une frise en briques émaillées découverte à Suse par M. Dieulafoy et transportée au Musée du Louvre[4]. C'est d'une image de cette espèce que parle Babrios.

III. On peut se former une idée du palais où était renfermé le Fils de roi par la cour du Harem du roi Sargon[5]. La porte était décorée de chaque côté par une scène sym-

1. Les traducteurs latins ont mis *clavus* (clou) au lieu d'*aculeus* (pointe d'épine). Pour expliquer la présence d'un clou sur la muraille, La Fontaine a supposé que le palais était décoré de tapisseries aussi bien que de peintures, à l'image du château de Vaux.

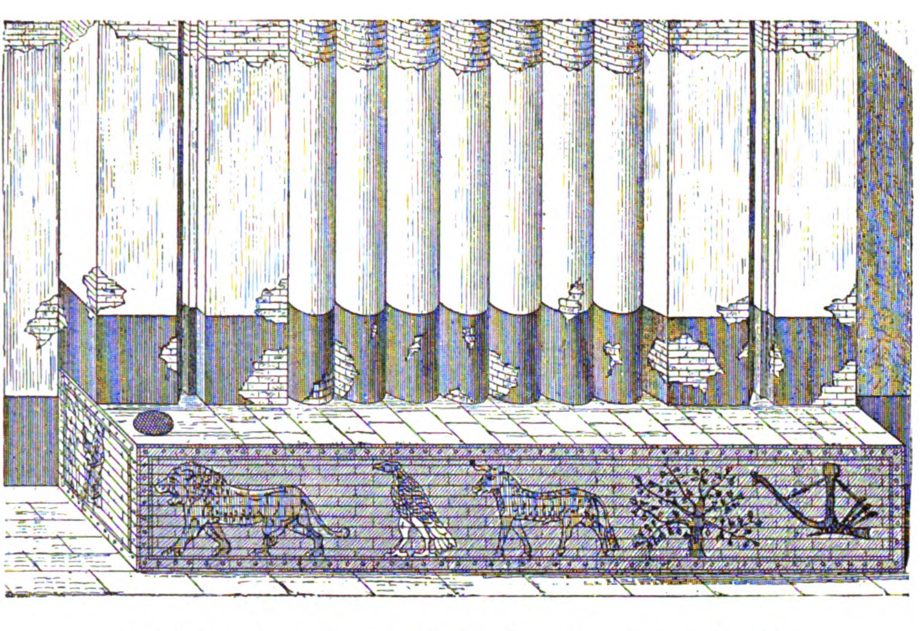
Et comme ce logis, plein de magnificences
Abondoit partout en tableaux
Et que la laine et les pinceaux
Traçoient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un Lion:
« Ah, monstre! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers! » A ces mots, il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra.

2. La fièvre est la maladie principale dans la Mésopotamie.

3. La colère du Roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi Lion.
(La Fontaine, VIII, 14.)

4. Iconographie. Perrot, *Perse*, p. 820, chromolithographie.
5. Voir Perrot, *Chaldée et Assyrie*, p. 441.

IX.



13. Roi, Lion, Aigle, Taureau, Figuier, Charrue, en briques émaillées.

bolique qui représentait, sur des briques émaillées, le Roi marchant en tête, un Lion rugissant, un Aigle (symbole de victoire), un Taureau (symbole de force), un Figuier (symbole de fécondité), une Charrue (symbole de l'agriculture), le Ministre qui ferme la marche du cortège pour surveiller l'ensemble. Quatre de ces symboles, l'*Ange* (au lieu du Roi), le *Lion*, l'*Aigle* et le *Bœuf*, ont fourni des images mystiques à la littérature hébraïque dans la vision d'Ezéchiel et dans celle de saint Jean l'Evangéliste [1]. Ils ont ensuite été adoptés par l'art chrétien qui désigne saint Mathieu par l'Ange, saint Marc par le Lion, saint Jean l'Evangéliste par l'Aigle, et saint Luc par le Bœuf [2].

1. Voir Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. I, p. 421.
2. Les quatre symboles se voient à Paris sur la tour de Saint-Jacques la Boucherie et sur la façade de l'église de Saint-Augustin.

CXLIII. L'AIGLE ET L'ARCHER

Un Aigle s'était posé sur la cime d'un rocher et de là il cherchait à découvrir un Lièvre pour s'abattre sur lui. Mais un Archer frappa l'Aigle de telle sorte que le trait traversa le corps, tandis que la partie empennée resta dehors[1]. L'Aigle le remarqua et dit : « Ce qui me cause du chagrin, c'est que j'ai été frappé avec mes propres plumes. »

I. Voici la fable libyque la plus célèbre. Elle est citée par Eschyle dans un fragment que le Scoliaste d'Aristophane a transcrit pour le vers 807 des *Oiseaux*.

« C'est comme dans le récit des Fables libyques. L'Aigle, percé d'une flèche par un Archer, vit comment elle était empennée et dit : « Ce n'est point par des plumes étrangères, c'est par nos propres plumes que nous périssons. »

II. Corrozet a remplacé l'Aigle par une Oie dans son *Hécatongraphie*, emblème 34 : *Contre celluy qui est cause de son mal*[2]. La Fontaine, dans *l'Oiseau blessé d'une flèche*, a combiné la fable grecque avec la fable française.

1. ICONOGRAPHIE. Voir au Musée du Louvre un monolithe de basalte du palais de Sargon : Un archer imberbe décoche un trait; deux Oiseaux tombent percés de part en part par des traits qui ressortent.

2. « L'arbalestrier a de coustume
Prendre de moy pauvre et simple Oye
De mes aelles la belle plume
Qu'au long du traict joinct et employe,
Et ce traict contre moy envoye;
Ma plume l'ayde à l'apporter.
Alors s'il me treuve en la voye,
La mort me vient là arrester. » (Corrozet.)

CXLIV. LE BERGER ET LE LOUVETEAU

Un Berger trouva un Louveteau récemment né et l'emporta pour le nourrir avec ses Chiens. Quand le Louveteau fut devenu grand, si un Loup enlevait une brebis, il le poursuivait comme ceux-ci. S'il les voyait ne pas réussir à prendre le Loup, il continuait de le poursuivre et prenait sa part de la proie. Dans le cas où un Loup étranger ne ravissait pas de brebis, il en tuait une et la dévorait en secret avec les Chiens. Enfin le Berger, s'étant rendu compte de ce qui se passait, tua le Louveteau et le suspendit à un arbre.

Une mauvaise nature n'engendre pas un bon caractère.

CXLV. LA CHÈVRE ET L'ANE

Un homme nourrissait ensemble une Chèvre et un Ane. La Chèvre, jalouse de la nourriture abondante donnée à l'Ane, lui dit : « Vraiment, tu es bien maltraité ! Tu es astreint à moudre du blé et à porter d'énormes fardeaux. Feins donc d'être épileptique, jette-toi dans un trou et tu obtiendras ainsi du repos. » L'Ane suivit son conseil et se blessa en faisant une chute. Le maître fit venir un médecin pour le guérir. Celui-ci prescrivit de faire avaler à l'Ane le poumon d'une Chèvre domestique afin de lui rendre la santé. On tua donc la Chèvre pour guérir l'Ane.

Quiconque joue un mauvais tour à autrui se jette lui-même dans une mauvaise aventure.

Cette fable a été transformée, dans le prologue des ***Mille et une Nuits***, en la fable *l'Ane et le Bœuf*.

Il y avait à une même auge un Bœuf et un Ane. Un jour le Bœuf dit à l'Ane : « Que je te trouve heureux quand je considère le peu de travail qu'on exige de toi ! Un homme te panse avec soin, te lave, te donne de l'orge bien criblée et de l'eau fraîche et limpide. Ta plus grande peine est de porter le marchand notre maître lorsqu'il a quelque petit voyage à faire. La manière dont on me traite est bien différente. Il est à peine minuit qu'on m'attache à une charrue qu'on me fait traîner tout le long du jour en fendant la terre. Quand je suis de retour, on me donne à manger de méchantes fèves sèches, dont on ne s'est pas mis en peine d'ôter la terre. Ensuite, je suis obligé de passer la nuit couché dans mon ordure. — On ne te traiterait pas ainsi, reprit l'Ane, si tu avais autant de courage que de force. Lorsque l'on vient t'attacher à l'auge, que ne fais-tu résis-

tance? Que ne donnes-tu de bons coups de cornes? On t'apporte de mauvaises fèves et de mauvaise paille, n'en mange point; flaire-les seulement et laisse-les. Si tu suis les conseils que je te donne, tu verras bientôt un changement dont tu me remercieras. »

Le Bœuf prit en bonne part les avis de l'Ane, et fit tout le manège que son compagnon lui avait indiqué. Le laboureur, le croyant malade, prit l'Ane à sa place, par l'ordre du maître, et l'obligea de tirer la charrue tout ce jour-là, ce qui le fatigua d'autant plus qu'il n'était pas accoutumé à ce travail[1]. Quand il fut de retour, il se dit à lui-même : « C'est par mon imprudence que je me suis attiré ce malheur; si je ne trouve quelque ruse en mon esprit pour me tirer de ce déplorable état, ma perte est certaine. » Après y avoir bien réfléchi, il dit au Bœuf : « Compère, que prétends-tu faire quand le laboureur t'apportera demain à manger? — Ce que je ferai? répondit le Bœuf; je continuerai à faire ce que tu m'as enseigné. Je m'éloignerai d'abord, je présenterai mes cornes, je ferai le malade et je feindrai d'être aux abois. — Garde-t'en bien, reprit l'Ane; car, en arrivant ce soir, j'ai entendu le maître dire au laboureur une chose qui m'a fait trembler pour toi : « Puisque le Bœuf ne mange pas et qu'il ne peut se soute- » nir, je veux qu'il soit tué dès demain. » C'est pourquoi je te donnerai un nouveau conseil. Dès qu'on t'apportera tes fèves et ta paille, lève-toi et jette-toi dessus avec avidité. Le maître jugera par là que tu es guéri, et révoquera sans doute l'arrêt de mort; si tu en uses autrement, c'en est fait de toi. »

1. Voir ci-dessus la fable 55, p. 97.

CXLVI. HÉRAKLÈS ET ATHÊNA

Hèraklès, cheminant dans une route étroite, aperçut à terre un objet semblable à une pomme; il essaya de l'écraser sous son pied. L'ayant vu doubler de grandeur, il l'attaqua avec plus de force et le frappa de sa massue. Mais l'objet grandit encore et lui barra le chemin. Alors Hèraklès laissa tomber sa massue d'étonnement. Athêna se montra à lui et lui dit : « Cesse, mon frère. C'est la Dispute et la Rivalité. Si on ne la combat pas, elle reste dans son premier état. Si on la combat, elle prend la grandeur que tu vois. »

CXLVII. LE SERPENT ET LE LABOUREUR

Un Laboureur trouva un Serpent raidi par le froid, et le plaça dans son sein. Quand celui-ci fut réchauffé, il reprit sa nature et fit à son bienfaiteur une piqûre mortelle. Le Laboureur dit en mourant : « Je porte la peine d'avoir eu pitié d'un méchant. »

Le sujet a été traité par Phèdre (IV, 18). L'apologue ésopique a été ensuite transformé par Romulus et par Gudanus qui a été suivi par Corrozet (7, *Du Rusticque et de la Couleuvre*[1]). La Fontaine a pris celui-ci pour modèle dans *le Villageois et le Serpent*.

1. Ung Laboureur et champestre rusticque,
En temps d'hyver, dessus la neige froide,
Trouva gisante en une voye oblique
Une Couleuvre à demy morte et royde.
Lors sa pitié il luy manifesta,
Pour la chauffer en l'hostel la porta;
Mais aussi tost que la chaleur sentit,
Par la maison elle se transporta
Et en sifflant tout le lieu infecta
Du froid venin qui de son corps sortit.
Le Laboureur empoigne une coignée,
Et court aprés la Couleuvre tortue,
En la chassant l'a frappée et coignée;
Mais peu s'en fault que ne le blesse ou tue.
« Est-ce, dict-il, la mercy et la grace
Que j'ay de toy? Prens tu bien telle audace
De me tuer et je t'ay donné vie? »
O cueur ingrat plein de dol et falace!
Est-ce raison que mal pour bien on face,
Et qu'amytié soit de hayne suyvie? (Corrozet.)

Voir aussi Baudoin, 8.

CXLVIII. L'HIRONDELLE ET LA CORNEILLE

L'Hirondelle dit un jour à la Corneille : « Je suis vierge, Athénienne, princesse, fille d'un roi d'Athènes. » Elle raconta ensuite l'outrage que lui avait fait Térée qui, après l'avoir violée, lui avait coupé la langue[1]. « Que faisais-tu donc quand tu avais ta langue, répliqua la Corneille, si tu babilles ainsi quand tu l'as perdue ? »

La fable correspond à une ode d'Anacréon :

« Que veux-tu que je te fasse, babillarde Hirondelle? Veux-tu que, te saisissant, je coupe tes ailes légères? ou, comme fit Térée, que je te tranche la langue à la racine? Pourquoi ton babil, dès le point du jour, me ravit-il mes songes charmants? »

D'ailleurs la Corneille, qui fait la leçon à l'Hirondelle dans la fable de Babrios, avait la même réputation qu'elle. Anacréon fait dire à une Colombe : « Tu m'as rendue plus babillarde qu'une Corneille. »

1. Voir ci-dessus la fable 12.

CXLIX. LE LION ET LE SANGLIER

Pendant l'été, quand la chaleur excite la soif, un Lion et un Sanglier vinrent boire à une fontaine. S'étant disputés à qui boirait le premier, ils s'élancèrent l'un contre l'autre pour se donner mutuellèment la mort. Tout à coup ils s'écartèrent pour reprendre haleine, et aperçurent des Vautours qui attendaient que l'un d'eux tombât pour le dévorer. Ils se calmèrent alors et dirent : « Ne vaut-il pas mieux nous lier d'amitié que de servir de pâture à des Vautours ? »

La fable correspond à une comparaison d'Homère.

« Telle une bataille furieuse éclate entre un Lion et un Sanglier, sur le sommet d'une montagne, pour un mince filet d'eau auquel tous deux sont impatients de se désaltérer. Mais le Lion surpasse en force son adversaire qui perd haleine et succombe[1]. » (*Iliade*, XVI.)

1. Le dénouement de la lutte est figuré sur une intaille grecque du Cabinet des médailles, nº 1930 : Lion dévorant une hure de sanglier.

CL. LE CORBEAU ET HERMÈS

Un Corbeau pris à un piège fit vœu d'offrir de l'encens à Phœbos ; mais, quand il fut délivré, il oublia sa promesse. Pris à un autre piège, il laissa là Apollon et s'adressa à Hermès. « Méchant, lui répondit Hermès, comment me fierais-je à toi quand tu as renié ton premier maître ? »

CLI. LE CHIEN DE CHASSE

Un Chien nourri dans une maison pour combattre les bêtes féroces en vit un grand nombre rangées en ordre ; il rompit alors le collier par lequel il était attaché, et s'enfuit dans un carrefour. Les autres Chiens, remarquant qu'il avait l'embonpoint d'un taureau[1], lui dirent : « Pourquoi fuis-tu ? » Il leur répondit : « Je sais que je reçois une nourriture abondante et que mon corps est gros et gras. Mais je me trouve toujours exposé à mourir en combattant les ours et les lions. » A ces mots, les Chiens se dirent entre eux : « Nous avons une vie heureuse, quoiqu'elle soit pauvre ; car nous n'avons pas à combattre les ours et les lions. »

Les combats de chiens et d'animaux féroces ont été de bonne heure un spectacle fort goûté. Les rois de l'Asie, entre autres merveilles de leur pays, montraient à Alexandre leurs belles races de chiens combattant contre des lions et d'autres bêtes féroces et obtenant la victoire sur ces redoutables adversaires. Les Romains adoptèrent cet usage sanglant : les monuments comme les auteurs nous montrent des chiens jouant leur rôle dans les chasses de l'amphithéâtre. (Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités*, art. *Canis*, p. 889.)

1. Iconographie. Voir Perrot, *Chaldée et Assyrie*, p. 557, fig. 259.

CLII. LE LOUP ET L'ANE

Un Loup, ayant été nommé général des autres Loups, établit cette loi : Si un Loup chasse, il mettra en commun le gibier qu'il aura pris, et il en donnera une part égale à tous les Loups, afin que ceux-ci ne se mangent pas entre eux. Un Ane, qui passait par là, secoua sa crinière et dit : « C'est là une belle idée de la part d'un Loup ; mais hier tu as caché dans ta tanière le gibier que tu as pris. Apporte-le donc ici et divise-le entre tous. » Le Loup, ainsi convaincu de se contredire, abolit sa loi.

CLIII. L'HOMME ET ZEUS

On dit que tous les animaux furent dans l'origine formés par Zeus, et reçurent de lui différents dons, l'un la force ou la vitesse à la course, l'autre des ailes. L'Homme, nu par sa nature, se plaignit à Zeus : « Je suis le seul être auquel tu n'aies rien donné. » Zeus lui répondit : « Comment ne sens-tu pas que tu as reçu de moi le plus grand de tous les présents ? Tu as le privilège de la raison, qui est la faculté la plus précieuse chez les Dieux et chez les hommes, qui l'emporte sur la vitesse et la beauté. » Comprenant alors la valeur du don que lui avait fait Zeus, l'Homme l'adora et lui rendit grâces.

CLIV. LE SINGE ET LE FILET

Les Singes ont l'instinct de l'imitation. L'un d'eux, assis sur le rivage de la mer, vit un filet étendu au soleil. L'ayant pris, il essaya de le jeter dans l'eau. Mais le filet, s'étant enroulé autour de lui, l'entraîna au fond. L'infortuné s'écria : « On ne doit pas faire ce que l'on n'a pas appris. »

A la fable grecque correspond une fable indienne, *le Singe et le Pilier* [1].

On avait entrepris la construction d'un temple au milieu d'une plantation d'arbres. Les charpentiers qui y travaillaient allaient à l'heure de midi dans la ville pour prendre leur nourriture. Il y avait un pilier de bois à moitié fendu par un ouvrier et dans lequel était enfoncé un coin. Un Singe s'assit étourdiment dessus ce pilier et entreprit d'arracher le coin. Par suite du déplacement de ce coin, il fut pris et il en mourut. De même, l'homme qui veut se mêler de choses qui ne le regardent pas va à sa perte.

1. *Pantchatantra*, trad. de Lancereau, I, 2.

CLV. LES LOUPS ET LES CHIENS

Les Loups dirent un jour aux Chiens : « Quel motif avez-vous de ne pas vivre en bonne amitié avec nous comme avec des frères ? Car nous ne différons de vous que par notre condition : nous menons une vie libre, tandis que vous êtes les esclaves des hommes ; dans votre naïveté, vous les laissez vous frapper, vous mettre des colliers et vous faire garder leurs brebis, et vous vous contentez des os qu'ils vous donnent à ronger. Croyez-nous, livrez-nous tous les troupeaux et nous les mangerons ensemble à satiété. » Les Chiens prêtèrent l'oreille à cette proposition ; ils entrèrent dans la caverne des Loups et ils y furent mis en pièces les premiers.

Telle est la récompense de ceux qui trahissent leur patrie.

CLVI. L'ASTROLOGUE

Un Astrologue, en contemplant les astres, tomba par mégarde dans un puits. Un passant l'entendit appeler au secours, et lui dit : « Comment, mon cher, contemples-tu le ciel, quand tu ne vois pas ce qui est sur la terre? »

I. La fable de Babrios ne nous est connue que par le quatrain d'Ignace dont nous donnons la traduction. Le sujet est développé dans une fable ïambique[1].

Un Astrologue sortait chaque soir pour contempler les astres. Comme il se promenait dans un faubourg, les yeux fixés sur le ciel, il tomba par mégarde dans un puits. Un passant l'entendit se lamenter et appeler au secours; il s'approcha, et, ayant appris ce qui était arrivé à l'astrologue, il lui dit : « Comment, l'ami, contemples-tu le ciel, quand tu ne vois pas ce qui est sur la terre? »

Platon, dans le *Théétète*, attribue l'aventure à Thalès. Corrozet a composé là-dessus un emblème, *Contre les astrologues*.

Un philosophe en la chaulde saison
Se pourmenoit un jour hors sa maison,
Et regardoit les signes et cometes,
Jugeant du cours et regard des planetes.
Or en allant et haulsant son regard
Devers le ciel et sans veoir aultre part,
Par cas subit tomba en une fosse,
Dont il subit une angoisse tres grosse;
Et là il fut longuement demouré
S'il n'eust esté par son servant tiré,
Lequel luy dict en le tirant de là :

1. Gitlbauer, p. 125.

« Certes, monsieur, je m'estonne en cela
Que les secretz du ciel voulez enquerre,
Et ne voyez les dangers de la terre.
Vous enquerez la nature des cieulx,
Et ne voyez ce qu'est devant vos yeulx. »
Par ce propos il taxe la folie
Du philosophe et son astrologie,
Qui entreprend de cognoistre les faictz
Du seigneur Dieu et occultes effectz,
Et veult juger des choses advenir
Et quel chemin elles pourront tenir[1].
Mais en leur faict ilz sont tant ignorants
Que leur salut ne sont point savourants,
Et ont laissé en oubly la sentence
Qu'il fault avoir de soy la cognoissance.

La Fontaine a résumé le récit en un quatrain et développé la moralité en vers magnifiques dans *l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.*

II. L'Astrologue est représenté sur une pierre gravée : il prend avec un compas des mesures sur une sphère céleste en contemplant le soleil, la lune et les étoiles[2].

1. Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul? Comment lire en son sein?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?
(La Fontaine, II, 13.)

2. Iconographie. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 653.

CLVIII. L'ENFANT QUI SE BAIGNE

Un garçon qui n'avait pas encore appris à nager, ayant vu une rivière belle et limpide, s'y jeta nu pour faire quelques brassées ; mais il fut entraîné par la force du courant. Ayant aperçu un pâtre, il l'appela à son secours : « Tends-moi les mains du rivage, » dit-il. Celui-ci, au lieu de lui tendre les mains, lui répliqua : « Tu es un imprudent. — Sauve-moi d'abord, lui cria le garçon ; tu auras ensuite le temps de me faire ta réprimande[1]. »

Quand une personne s'est jetée dans un péril par son imprudence, il faut commencer par la tirer d'affaire : on la réprimande ensuite à loisir.

La Fontaine a développé ce sujet, en s'aidant de Raeblais, dans *l'Enfant et le Maître d'école*.

1. « Eh ! mon ami, tire-moi du danger :
Tu feras, après, ta harangue. » (La Fontaine, I, 19.)

CLIX. LE CHEVAL ET LE SANGLIER

Le Cheval ne connaissait pas encore le frein et ne prêtait pas encore son dos à l'Homme pour s'asseoir dessus[1]. Un Sanglier gâta l'herbe de son pâturage en labourant le sol avec ses défenses et troubla l'eau de la source où il s'abreuvait. Le Cheval conçut le désir de tirer vengeance du Sanglier et se lia d'amitié avec un Homme plein de ruse. « Je te viendrai en aide, lui dit celui-ci; aie confiance dans le serment que j'en fais. — J'ai confiance dans ton serment, dit le Cheval.— Si je vais à pied, reprit l'Homme, je ne pourrai venir à bout du Sanglier. Porte-moi sur ton dos, et reçois un frein afin que je te dirige et que je modère ton ardeur; de cette manière, je viendrai facilement à bout du Sanglier. » Aveuglé par la colère, le Cheval y consentit, et fut asservi par celui qu'il prenait pour auxiliaire.

La colère asservit un homme qui a un noble cœur[2].

Phèdre fait également lutter le Cheval contre un Sanglier (IV, 13). 4

Horace, comme Stésichore[3], a pris pour acteurs le Cheval et le Cerf.

« Un Cerf, fort au combat, chassait le Cheval d'un pâturage commun. Celui-ci, vaincu à la suite d'une longue lutte, implora le secours de l'Homme et reçut le frein.

1. De tout temps les Chevaux ne sont nés pour les hommes.
(La Fontaine, IV, 3.)

2. Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

3. Voir ci-dessus les Fables chaldéennes et assyriennes.

Mais, lorsqu'il eut remporté la victoire sur son ennemi, il ne put délivrer son dos du cavalier ni sa bouche du frein. »

Horace a été imité par Corrozet, *Du Cerf et du Cheval.*

Contre ung grand Cerf ung Cheval avoit guerre,
Et pour le batre il le suyvoit grand erre;
Mais, voyant bien qu'il n'en seroit le maistre,
Pria ung Homme affin qu'il luy pleust estre
Son adjuteur à vaincre celluy Cerf,
Tant que soubz luy il fust vaincu et serf[1].
L'Homme l'accepte, et, affin qu'il le guide,
Luy mect la selle, et le mors, et la bride,
Monte dessus, et tous deux vont aprés
Le Cerf cornu, le suyvant de si prés
Qu'ils l'ont saisy. Le Cheval, glorieux
D'avoir esté du Cerf victorieux,
Rend grace à l'Homme et le prie descendre
De dessus luy; mais il n'y veult entendre,
Ains luy respond que soubz lui demourra
Et que de l'Homme au service mourra;
Puisqu'il s'estoit mis dessoubz sa puissance,
Falloit par force y faire obéissance.

Horace a été imité aussi par Baïf dans le livre III des *Mimes.*

Maintenant je diray la fable
Du sot cheval et misérable
Qui sa force ne cognoissoit :
Que le Cerf, avec l'avantage
De sa ramure, d'un gangnage,

1. Or un Cheval eut alors différend
Avec un Cerf plein de vitesse;
Et, ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora son adresse.
L'Homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le Cerf ne fût pris et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le Cheval remercie
L'Homme son bienfaiteur, disant : « Je suis à vous;
Adieu; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
— Non pas cela, dit l'Homme; il fait meilleur chez nous :
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc; vous serez bien traité
Et jusqu'au ventre en la litière. »

Leur commun herbis, dechassoit.
S'en vanger le Cheval desire ;
Qui droit à l'Homme se retire,
Et devers luy ayant recours
Luy conte le tort qu'il endure,
Et luy requiert de telle injure
La raison avec son secours.
L'Homme trompeur luy va promettre,
Si le Cheval se laisse mettre
Un frein en la bouche, et s'il veut
Qu'armé dessus le dos luy monte,
Et qu'il le meine et qu'il le donte,
Que du Cerf vanger il se peut.
Le badin Cheval s'y accorde,
Luy tarde que son mors ne morde.
Mais si tost que le mors eut mors,
Tant s'en faut que du Cerf se vange,
Que l'Homme l'asservit et range
Esclave à jamais par le mors.

La Fontaine, dans *le Cheval s'étant voulu venger du Cerf*, a emprunté des traits à ces divers auteurs.

CLX. LE SERPENT ET LE LABOUREUR

Un Serpent, qui gîtait à la porte d'un Laboureur, fit périr son petit enfant en le mordant d'une dent venimeuse. Ce fut un grand deuil pour les parents. Le père, transporté de douleur, prit une hache pour tuer le Serpent au sortir de son trou. Voyant celui-ci avancer la tête, il se hâta de frapper, mais il n'atteignit que la pierre, et il se retira en disant : « Le Serpent n'en conservera pas de ressentiment. » Il essaya donc de faire la paix avec lui en lui donnant du sel et du pain. Le Serpent lui dit avec un léger sifflement : « Il ne peut plus y avoir d'amitié sûre entre nous, tant que je verrai cette pierre et que tu verras la tombe de ton enfant[1]. »

I. Le sujet a été traité par Baïf dans le livre III des *Mimes*.

Un Serpent avoit sa taniere
A l'huis d'un paisan bucheron ;
L'enfant du paisan ne s'avise
Qu'il marche la beste surprise
Qui le mordit par le talon.
Le venin dans les veines glisse ;
Et soudain sa froide malice
Montant jusqu'au cœur l'estouffa.
L'enfant mourut ; le pauvre pere
Et de douleur et de colere
Contre le Serpent s'eschaufa.

1. Cette pensée se retrouve dans *les deux Perroquets, le Roi et son Fils*.

Le Perroquet dit : « Sire Roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ? » (La Fontaine, X, 12.)

Pour vanger son fils, sa congnée,
Il a sus le champ empongnée,
Se plante au goulet du Serpent;
Et tant attendre delibere
Que celle mechante vipere,
S'elle sort, il tue l'attrapant.
Elle, de son meffait coupable,
Cauteleuse et non decevable,
Guette autour devant que sortir.
Le pere, hastif de vangeance,
Un coup de sa congnée elance
Cuidant la beste mipartir.
Mais il la faillit; car la teste
De la beste à se plonger preste
Dedans le trou se recacha.
La congnée à faute chassée
D'une taillade en long tracée
La roche du goulet trencha.
Ceste vermine ainsin evite
La vangeance et la mort subite.
A jamais du juste courroux
La marque sus le trou demeure
Qui l'advertit qu'il ne s'asseure.
Aussi ne fait le Serpent roux.
Car par le conseil de sa femme
Le paisan le Serpent reclame
Et le recherche à faire paix,
En mettant devant la taniere
De celle vipere meurtriere
Du pain et du sel tout exprés.
Mais le Serpent, qui ne s'y fie,
Caché dedans son trou luy crie :
« Jamais la paix je ne croiray
Tant que la sepulture proche
De ton enfant et sus ma roche
Ce grand coup marqué je verray. »

II. Corrozet a composé d'après Romulus (II, 11) un récit différent, *du Rusticque et du Serpent.*

Un Serpent fut nourry chez un Rusticque,
Qui cependant enrichit grandement;
Ung jour advint que furieusement
A ce Serpent il se courrouce et picque.

Il le navra dans sa fureur inique,
Dont le Serpent fuyt soudainement.
Depuis vescut cet homme pauvrement,
Quelque labeur qu'il face ou qu'il trafique.
Et ceste perte il estime venir
Pour avoir faict au Serpent telle injure;
Par quoy le prie aprés de revenir.
Le Serpent dict : « Mon amy, je te jure
Qu'en ta maison tu ne me peulx tenir;
Car je voy bien que tu serois parjure. »

III. Au récit de Romulus et de Corrozet correspond une fable indienne, *le Brahmane et le Serpent*[1].

Un Brahmane, qui se livrait à l'agriculture, aperçut un jour un Serpent étendu sur une fourmilière. Pensant que c'était la divinité du champ, il lui offrit une coupe de lait et alla vers sa maison. Le lendemain, quand il vint le voir, il aperçut un dinar d'or dans la coupe. Par suite, il revint seul tous les jours donner du lait au Serpent, et chaque fois ramassa un dinar. Un jour, obligé d'aller au village, il envoya son fils à sa place. Celui-ci se dit : « Assurément cette fourmilière est remplie de dinars; aussi je tuerai le Serpent et je prendrai tout en une seule fois. » Dans ce dessein, il frappa le Serpent avec un bâton. Alors celui-ci, qui, par hasard, avait échappé à la mort, piqua de ses dents venimeuses le fils du Brahmane, si bien qu'il succomba à l'instant.

1. *Pantchatantra*, trad. de Lancereau, III, 6.

CLXI. L'ENFANT MENTEUR

Un Enfant qui faisait paître des brebis monta sur un tertre et se mit à crier : « Le Loup! au secours! » Les laboureurs accoururent et trouvèrent que c'était un mensonge[1]. Une autre fois, le Loup vint réellement; l'Enfant eut beau appeler au secours, personne ne le crut et ne se dérangea; le Loup put à son aise mettre en pièces tout le troupeau.

I. Horace a transformé la fable (*Epîtres*, I, XVII, 58-62).

Quand on a été une fois dupe, on ne se soucie pas de ramasser dans un carrefour un vagabond qui a la jambe cassée; il a beau verser des larmes et attester le divin Osiris : « Croyez-moi, je ne mens pas. Cruels, relevez un blessé! — Adresse-toi à un étranger, » lui crie tout le voisinage.

II. Voir Corrozet, 87; Baudoin, 78.

1. Ung Pastoureau dessus ung mont gardoit
Ses doulx Aigneaulx, ses Moutons et Brebis;
De ses voisins se mocquoit et lardoit
Quand il estoit saoul d'eau et de pain bis.
Il s'ecrioit : « Helas! les Loups famis
M'ont desrobé et mes Moutons emportent. »
Gentz mensongers jamais vray ne rapportent.
Par plusieurs fois les laboureurs d'entour
Vindrent au cry, mais les Loups ne trouvoient,
Et bien souvent leur dressa ce bon tour,
Estant deceuz quand ilz y arrivoient.
Ung jour les Loups le parc de prés suyvoient,
Une Brebis leur demoura pour proie.
Tost vient le mal combien qu'envis on croye.
Ce Pastoureau, le larrecin voyant
Du maistre Loup qui la Brebis emporte :
« Au Loup! au Loup! » disoit-il en criant,
Mais de secours ame ne le conforte;
Là on le laisse, aulcun ne s'y transporte,
Car trop souvent les avoit abusez.
Tousjours enfin sont prins les plus rusez. (Corrozet.)

CLXII. LA TAUPE ET SA MÈRE

Les Taupes sont des bêtes privées de la vue. L'une d'elles voulut baiser sa mère, mais, au lieu de la bouche, elle toucha le côté opposé. Cela n'échappa pas à ses sœurs; l'une d'elles dit à ce sujet : « En voulant faire une grande chose, tu as été privée même de l'odorat. »

Une mauvaise idée altère la nature elle-même.

CLXIII. LA PERDRIX ET L'OISELEUR

Un Oiseleur, ayant pris une Perdrix, voulut la tuer. Celle-ci le supplia de l'épargner : « Laisse-moi la vie, et je te dédommagerai en te faisant prendre beaucoup d'autres Perdrix[1]. » L'Oiseleur lui répliqua : « Je dois d'autant moins t'épargner que tu veux tendre des embûches à tes semblables. »

Ceux qui machinent la perte de leurs amis tombent eux-mêmes dans les embûches qu'ils leur dressent.

Voir Corrozet, 93.

1. Ung Oyseleur tuer vouloit
Une Perdrix qu'il avoit prise
Aux champs, ainsi qu'elle volloit;
Mais, quand elle se veid surprise,
Pria par grand humilité
Qu'il luy donnast sa liberté
Et la laschast, luy promettant
Qu'en ses retz feroit venir tant
D'aultres oyseaulx, tous de sa bande,
Qu'il en seroit plus que content;
Mais l'Oyseleur en debatant
N'eut cure d'une telle amende.
Lors il luy dict : « Au vray je juge
Que tu es digne de la mort,
Sans avoir à mercy refuge;
Car tu veulx faire à aultruy tort :
Tu promectz, pour te delivrer,
Qu'en mes mains tu feras livrer
Plusieurs oyseaulx de ta nichée;
Mais premier seras depeschée,
Pour te rendre juste salaire. »
Qui a la trahison cherchée,
Sa chair doit estre detranchée
Pour estre aux aultres exemplaire. (Corrozet.)

CLXIV. LE BERGER ET LE JEUNE CHIEN

Un Berger nourrissait un jeune Chien avec des charognes. Un jour il le vit l'air triste et les larmes aux yeux près d'un agneau malade. Il le toucha et lui dit : « Tu parais avoir une généreuse sympathie. Plaise aux Dieux cependant que n'arrive pas ce que tu souhaites à ces bêtes! Que ton vœu retombe sur toi! »

Tout héritier a les mêmes sentiments quand il feint de compatir aux souffrances d'un malade [1].

1. Je vieillis, et ne puis regarder sans effroi
Ces neveux affamés dont l'importun visage
De mon bien à mes yeux fait déjà le partage.
Je crois déjà les voir, au moment annoncé,
Qu'à la fin sans retour leur cher oncle est passé,
Sur quelques pleurs forcés, qu'ils auront soin qu'on voie,
Se faire consoler du sujet de leur joie.
(Boileau, *Satires*, X, 80.)

CLXV. LE FLEUVE ET LA PEAU DE BŒUF

Un Fleuve vit une Peau de bœuf entraînée par ses eaux. « Comment te nommes-tu? lui dit-il. — Je me nomme une Peau dure, répliqua-t-elle. — Cherche un autre nom, reprit le Fleuve dans le cours de ses eaux murmurantes; car je t'aurai bientôt amollie. »

L'homme arrogant et présomptueux est souvent terrassé par les accidents de la vie.

CLXVI. LE DRAGON QUI NAVIGUE

Une vigne était plantée près d'un fleuve; elle était entourée par des arbrisseaux épineux. Le fleuve déborda et entraîna l'un d'eux dans les feuilles duquel un Dragon était entortillé. Quelqu'un le vit et dit en riant : « Voici une méchante barque, bien digne de celui qu'elle porte. »

Les méchants périssent justement avec les méchants.

CLXVII. LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI

Les Grenouilles, fatiguées de la guerre civile, demandèrent à Zeus de leur donner un roi. Zeus leur lança un Soliveau dont la chute troubla l'eau de leur marais. Le bruit qu'il fit en tombant frappa de terreur les Grenouilles qui gardèrent quelque temps le silence[1]. Puis, comme le Soliveau restait immobile, elles le méprisèrent, et, sautant sur lui, recommencèrent à combattre les unes contre les autres. Elles demandèrent donc une seconde fois à Zeus de leur donner un chef qui sût commander l'armée. Celui-ci, lassé de leur sottise, leur envoya une Hydre qui les dévora.

Il en est ainsi beaucoup qui, ne voulant pas obéir à des maîtres pacifiques, deviennent par leur imprudence la proie de cruels tyrans.

Le sujet a été développé par Phèdre (I, 25), dont la fable, à l'aide d'intermédiaires, a servi à Corrozet, *des Grenoilles et de leur Roy*[2].

1. ICONOGRAPHIE. Les anciens ont figuré par un emblème ingénieux la voix criarde de la Grenouille. On voit au Musée de New-York un manche de miroir en bronze formé d'une Joueuse de cymbales debout sur une Grenouille, posée elle-même sur un tabouret qui servait à dresser le miroir sur une table. (Perrot, *Phénicie*, p. 862, fig. 629.)

2. En liberté les Grenoilles estoient,
Qui de ce bien point ne se contentoient.
A Jupiter demanderent ung Roy,
Dont il se rist voyant leur desarroy.
Tant fut pressé par leurs criardes voix,
Qu'il leur donna une tranche de bois
Pour leur seigneur. Adoncques s'avancerent
Et par honneur vers elle se baisserent.
Mais, en voyant ce Roy sans mouvement,

La Fontaine a suivi Phèdre et Corrozet dans *les Grenouilles qui demandent un Roi.*

Vers elles fut en grand contempnement.
Puis de rechef prierent leur changer
Icelluy Roy à un Roy estranger.
Lors Jupiter une Cigoigne envoye
Pour estre Roy; les Grenoilles en voye
Mises se sont pour leur Roy honorer,
Lequel les vint manger et devorer.
Ce qne voyant devers Jupiter crient,
Et leur oster ce maulvais Roy le prient.
Il ne les oyt; car elles refuserent
Leur premier Roy, et l'aultre demandereut. (Corrozet.)

CLXVIII. LE BERGER ET LE LOUVETEAU

Un Berger, ayant trouvé un Louveteau orphelin, prit soin de l'élever. Ensuite, quand il le vit devenu grand, il lui apprit à enlever des brebis aux troupeaux voisins. Celui-ci lui dit alors : « Tu m'as appris à enlever des brebis; prends garde qu'il n'en manque souvent à ton troupeau. »

Les fourbes instruits à voler exercent souvent leur habileté aux dépens de ceux qui leur ont donné des leçons.

CLXIX. L'AIGLE ET L'HOMME

Un Homme, ayant pris un Aigle, lui coupa les ailes aussitôt et le mit avec d'autres oiseaux domestiques. L'Aigle, accablé de chagrin, ne prenait plus de nourriture; il ressemblait à un roi captif. Un autre Homme l'acheta, lui redressa les ailes, les parfuma, et le mit en état de voler. L'Aigle, ayant pris son essor, enleva un lièvre et l'apporta en récompense à son bienfaiteur. Un Renard le vit et lui dit : « Ne fais pas de dons à celui-ci; car il est bon naturellement. Cherche plutôt à te rendre favorable ton premier maître, de peur qu'il ne te reprenne et ne te prive de tes ailes. »

Témoigne ta reconnaissance à tes bienfaiteurs; évite prudemment les méchants.

CLXX. LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Un Lièvre raillait une Tortue sur la lenteur de ses pieds[1]. « Je te vaincrai à la course, toi, l'animal aux pieds légers, lui répliqua la Tortue. — Tu es folle. — Eh bien, lutte avec moi et tu verras. — Qui désignera le but et décernera le prix? — Le Renard est un juge sage et prudent; il marquera le point de départ et donnera le signal. » La Tortue se hâta de se mettre en route. Plein de confiance en la légèreté de ses pieds, le Lièvre fit un somme; quand il s'élança, il trouva que la Tortue était arrivée au but et avait gagné le prix.

Le sujet a été traité par Corrozet, *du Lièvre et de la Tortue.*

Ung Lievre print debat à la Tortue,
Luy reprochant ses piedz tant paresseux,
Louant les siens, desquelz il s'esvertue
Courir au loing non las et angoisseux;
Mais la Tortue en ses piedz se confie
Autant que luy, en course le deffie.
De leur debat le Regnard juge fut,
Qui leur bailla pour course un certain but.
Lors, la Tortue, ostant sa negligence,
Vint jusqu'au but en prompte diligence,
Ce temps pendant que le Lievre sommeille,
Lequel pensoit avoir gaigné sa part;
Mais pour neant, aprés qu'il se reveille,
Courut au but, car il y vint trop tard.

La Fontaine a développé les fables de Babrios et de Corrozet dans *le Lièvre et la Tortue.*

1. « Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but? — Sitôt! Etes-vous sage? »
Repartit l'animal léger. (La Fontaine, VI, 10.)

CLXXI. LA TROMPETTE

Un homme savait sonner de la trompette; il rassemblait l'armée pour les combats.

Un jour il fut fait prisonnier et demanda qu'on lui laissât la vie. « Je n'ai tué personne, disait-il, je ne sais que jouer de cette trompette. — Tu mourras d'autant plus, lui répondit-on; car tu excites les autres aux combats sans rien faire toi-même. »

Le sujet a été traité par Corrozet, *de la Trompette de guerre.*

Ung qui sonnoit la trompette à la guerre
Fut, au combat, prins par les ennemys;
Comme captif on le lie, on le serre.
Lors il se print à humblement requerre
Qu'en liberté il fust par eulx remis :
« Car, disoit-il, je n'ay homme à mort mis,
Et contre aulcun je n'ay porté les armes,
Ni je ne veulx. » Lors disent les gensdarmes :
« Tu n'occis point, mais tu donnes l'assault,
En provocquant les conflictz et alarmes,
Les durs combatz et les mortelz vacarmes :
Ainsi plusieurs meurent par ton deffault. »

CLXXII. LE RENARD ET LE LÉOPARD

Un Léopard moucheté se vantait d'avoir une peau plus bigarrée que celle de tous les autres animaux[1]. Un Renard lui dit : « J'ai un esprit plus précieux et plus bigarré que ta peau. »

Les gens intelligents ont dans l'esprit une variété préférable aux qualités physiques qui ne sont pas accompagnées de la prudence[2].

Voir Avianus, 40; Baudoin, 110.

La Fontaine a remplacé le Renard par le Singe, et a donné un autre tour au récit, qui, dans *le Singe et le Léopard*, nous fait assister à une scène de foire.

1. L'un d'eux disoit : « Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu; le roi m'a voulu voir;
Et, si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée! »

2. Le Singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plait, mais dans l'esprit.
L'une fournit toujours des choses agréables;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
(La Fontaine, IX, 3.)

CLXXIII. LA VIGNE ET LE BOUC[1]

Un Bouc dévorait les pousses d'une vigne. Celle-ci lui dit : « Pourquoi me ronges-tu? Je n'ai plus de feuilles; cependant je fournirai du vin si tu es immolé aux Dieux. »

1. A cette fable correspond une épigramme de l'*Anthologie grecque* (trad. franç., t. I, p. 258, § 99).

L'époux lascif et barbu d'une chèvre dévora un jour dans un verger les tendres bourgeons d'une Vigne. Du sein de la terre la Vigne lui cria : « Ronge, scélérat, ronge à belles dents mon sarment fructueux; car ma racine, que tu ne saurais atteindre, produira encore assez de doux nectar pour qu'il soit fait une libation sur ta tête, ô Bouc, lorsqu'on t'immolera. »

CLXXIV. LE BOUC ET LE RENARD

Pendant l'été, un Bouc altéré descendit dans un puits profond pour boire de son eau. Après s'être rafraîchi, il essaya vainement de sortir de là, et, dans son embarras, il appela au secours. Un Renard l'aperçut et lui dit : « Insensé! Si tu avais autant d'idées dans l'esprit que tu as de poils au menton, tu ne serais pas descendu dans ce puits avant d'avoir considéré comment tu en sortirais. »

L'aventure du Renard et du Bouc est racontée d'une manière un peu différente dans un apologue ésopique qui a été mis en vers par Corrozet[1], et qui a servi de matière à La Fontaine dans *le Renard et le Bouc.*

1. Ung fin Regnard et ung Bouc s'en allerent
Boire en ung puys auquel ilz devalerent;
Aprés avoir bien beu leur saoul tous deux,
De leur sortir furent assez doubteux;
Mais le Regnard, garni de sa cautelle,
Dict à ce Bouc une parolle telle :
« Prenons couraige aprés la paour receue;
J'ay advisé le point de notre yssue;
Fay mon conseil, ne le mectz en arriere :
Si tu te veulx sur tes piedz de derriere
Dresser debout et tes deux cornes joindre
Contre le mur, d'agilité non moindre
Qu'a ung bon Cerf, d'icy je saulteray,
Et, cela faict, dehors t'en jetteray. »
Le Bouc le creut; le Regnard dehors saulte,
Puis il reprint le Bouc de sa grand faulte
En le mocquant et luy niant secours,
Disant ainsi : « Si tu eusses recours
A la prudence, au sçavoir et usaige,
Comme ta barbe en porte tesmoignaige,
Penser devois, devant qu'entrer au puys,
Si tu pourrois sortir comme je suis. »

CLXXV. L'ABEILLE ET ZEUS

Une Abeille du mont Hymette, mère des rayons de cire[1], monta à la demeure des Dieux pour y porter du miel dont on n'avait pas encore fait de récolte[2]. Zeus se réjouit de ce présent, et promit à l'Abeille de lui accorder la grâce qu'elle lui demanderait. Celle-ci lui dit : « Donne-moi que mon aiguillon tue l'homme qui essaiera de me ravir le fruit de mon travail. » Zeus n'eut pas sa demande pour agréable, parce qu'il aimait les hommes ; cependant il ne refusa pas de tenir sa promesse ; il donna donc à l'Abeille ce qu'elle réclamait, mais il l'assujettit à mourir de sa piqûre.

La fable a été mise en vers par Corrozet, *de Jupiter et de la Mouche*[3].

1. A cette idée se rattache la fable de Phèdre (*Apes et Fuci, judice Vespa*) dont La Fontaine a fait *les Frelons et les Mouches à miel*.

2. Iconographie. L'abeille figure sur la statue de l'Artémis d'Éphèse et sur la monnaie de cette ville. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 660.

3. La Mouche à miel pour faire sacrifices
Aux justes Dieux de leurs grandz benefices,
A Jupiter, le plus grand dieu du ciel,
Feit ung present du meilleur de son miel ;
Dont luy, joyeulx de telle oblation,
Luy octroya que la petition
Qu'elle feroit luy seroit accordée
Tout aussi tost que seroit demandée.
La Mouche donc, sa priere faisant,
De maulvais cueur ainsi luy va disant :
« Tres puissant Dieu, concede à ton ancelle
Et luy permectz que cestuy là ou celle
Qui me prendra mon miel furtivement
De mon picquant soit atteinct vivement,
Et, à l'instant qu'il souffrira picqueure,
Il tombe mort sans qu'aulcun le secueure. »

Lors Jupiter, doubteux de l'oraison,
Luy respondit : « Ce n'est pas la raison,
Mais je permectz et le veulx en ce poinct
Que si quelqu'ung de ta picqueure est poingt
Et il advient que l'aiguillon demeure
Dedans sa chair, il fault lors que tu meure.
En l'aiguillon consistera ta vie
De qui tu as de poingdre tant d'envie :
C'est ton loyer; car qui prie ou soubhaicte
Qu'à son prochain mort ou perte soit faicte,
Le mal requis, ainsi qu'il est bien juste,
Tombe dessus le suppliant injuste. »

CLXXVI. LES BIENS ET LES MAUX

Les Biens étaient poursuivis par les Maux comme faibles et isolés sur la terre; ils se réfugièrent dans le ciel et dirent à Zeus : « Comment pourrons-nous communiquer avec les hommes ? — Les Biens, répondit-il, ne seront pas tous ensemble; chacun descendra isolément chez les mortels. » C'est pour cela que les Maux arrivent aux hommes l'un avec l'autre parce qu'ils se trouvent près d'eux, tandis que les Biens descendent lentement du ciel.

Nul n'obtient promptement les Biens; chacun est toujours frappé par les Maux.

CLXXVII. L'AIGLE ET LA RENARDE

La Renarde et l'Aigle firent amitié ensemble. L'Aigle s'établit sur la cime d'un arbre, et la Renarde s'établit au pied. L'Aigle, malgré son serment, fit manger à ses aiglons les petits de la Renarde. Celle-ci, ayant pris à un autel les entrailles d'une victime avec des charbons, les jeta dans l'aire de l'Aigle. Les aiglons furent brûlés; la Renarde en fit sa proie.

I. Voir Faërne, 60.

II. Le sujet a été traité d'une manière différente par Phèdre (I, 28); il suppose que l'Aigle, pour sauver ses aiglons, rend à la Renarde ses petits. — Phèdre a été suivi par Corrozet, 55.

III. La fable a reçu une application historique fort curieuse. L'année où le roi d'Angleterre Jacques II fut détrôné par son gendre, on frappa une médaille en souvenir de cet événement. Le droit représente la tête de Jacques II avec cet exergue : *Regno abdicato in Galliam appulit.* Le revers représente le Renard (le prince d'Orange) allumant le pied de l'arbre; l'Aigle (Jacques II) est obligé d'abandonner son aire, et l'Aiglon (le fils de Jacques II) tombe suffoqué par la fumée. (Van Loon, *Histoire métallique des 17 provinces des Pays-Bas.*)

CLXXVIII. LE LABOUREUR ET L'ARBRE

Il y avait dans le champ d'un Laboureur un Arbre qui ne donnait point de fruits et servait d'asile aux cigales et aux moineaux babillards. Le Laboureur résolut de l'abattre à cause de sa stérilité, et, prenant sa cognée, il se mit à le frapper. Les oiseaux commencèrent à le supplier : « N'abats point notre asile ; laisse-nous y chanter et charmer tes oreilles par nos airs mélodieux. » Le Laboureur porta plusieurs coups au tronc qui était creux. Après y avoir fait une entaille, il y trouva un essaim d'abeilles et des rayons de miel [1]. Dès qu'il y eut goûté, il jeta sa cognée, et, depuis ce moment, il respecta l'arbre comme la statue d'un Dieu.

Florian a longuement développé ce sujet dans *le vieux Arbre et le Jardinier*.

1. Cette idée se trouve dans la charmante odelette *A un Aubespin*, où Ronsard dépeint tout ce qui loge dans le creux d'un arbre.

Bel aubespin verdissant,
    Fleurissant,
Le long de ce beau rivage,
Tu es vestu jusqu'au bas
    Des longs bras
D'une Lambrunche [Vigne] sauvage.
Deux camps drillants de Fourmis
    Se sont mis
En garnison sous ta souche;
Et dans ton tronc mi mangé
    Arrangé
Les Avettes [Abeilles] ont leur couche.
Le gentil Rossignolet
    Nouvelet
Avecques sa bien-aimée
Pour ses amours alleger
    Vient loger
Tous les ans en ta ramée.
Sur ta cyme il fait son ny,

Bien garny
De laine et de fine soye,
Où ses petits eclorront
Qui seront
De mes mains la douce proye.
Or vy, gentil Aubespin,
Vy sans fin,
Vy sans que jamais tonnerre
Ou la coignée, ou les vents
Ou les temps
Te puissent ruer par terre.

CLXXIX. LE CAVALIER CHAUVE

Un Chauve chevauchait la tête couverte d'une perruque. Le vent souffla dans les cheveux et l'enleva. Les passants éclatèrent de rire. Le Chauve arrêta son cheval et leur dit : « Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des cheveux qui ne m'appartiennent pas m'aient quitté, quand ceux qui m'appartenaient en propre m'ont déjà quitté ? »

Voir Avianus, 10.

CLXXX. LA LIONNE ET LA LAIE

La Laie se glorifiait un jour du nombre de ses petits. Elle dit à la Lionne : « Combien enfantes-tu de petits ? — Un seul, répondit la Lionne, mais c'est un Lionceau. »

CLXXXI. LE FORGERON ET LE CHIEN

Un Forgeron avait un Chien. Tout le temps qu'il forgeait, le Chien se livrait au sommeil; mais il ne manquait pas de se mettre debout pour le repas. Le Forgeron lui dit, en lui jetant un os : « Bête somnolente, tu dors pendant que je frappe sur l'enclume, et tu te réveilles quand je joue des dents. »

La fable a été mise en vers par Corrozet, *Du Fevre et du petit Chien.*

Un Fevre avoit ung petit Chien
Qui tousjours dormoit ce pendant
Que son maistre besongnoit bien,
Le disner estoit attendant;
Mais quand son maistre estoit mordant
Et qu'à table prenoit repas,
Ce petit Chien, l'heure entendant,
A ce disner ne failloit pas.
Le Fevre ne se pouvoit taire,
Mais disoit au Chien rudement :
« Content ne suis de ce mistere,
Tu me destruis entierement :
Car tu dors paresseusement
Quand je besongne à mon ouvraige ;
Mais au disner soubdainement
Tu viens manger à mon dommaige. »

CLXXXII. LE RAT ET LA GRENOUILLE

Un Rat, pour son malheur, se lia d'amitié avec une Grenouille. Celle-ci lui fit la proposition perfide de lier sa patte à sa propre cuisse[1]. D'abord ils cheminèrent sur la terre pour aller souper ensemble. Ensuite, quand ils furent arrivés au bord de l'étang, la Grenouille entraîna le Rat dans la profondeur des eaux en exprimant sa joie par ses coassements *brekekekex*. Le malheureux Rat mourut noyé[2]. Comme il surnageait lié par la patte à la cuisse de la Grenouille, un Milan l'aperçut et l'enleva dans ses serres ; la Grenouille le suivit, et devint avec lui la pâture de l'oiseau de proie.

Un mort même peut se venger; car la justice divine voit tout et fait régner l'équité.

Le sujet a été traité par Corrozet d'après Romulus (I, 3) et ses imitateurs.

> Celluy qui tasche à decepvoir
> Son prochain par quelque finesse,

1. Un point sans plus tenoit le galant empêché :
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La Grenouille à cela trouve un très bon remède :
Le Rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire. (La Fontaine, IV, 11.)

2. Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude et curée ;
C'étoit, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les Dieux ; la perfide s'en moque :
Il résiste, elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
La Grenouille et le lien.



Le mal qu'il vouloit concepvoir
Tombe sur luy et si le blesse [1].
Quiconque son prochain oppresse
Et luy veult estre desloyal,
Son peché contre luy s'adresse [2];
Pour mal qu'il pense luy vient mal,
Ainsi qu'à la Grenoille advint
Qui ne faisoit que mal penser.
Ung Rat devers elle s'en vint
Pour sur son corps la mer passer.
Tous deux s'en vont en mer lancer,
Et la Grenoille, en l'eaue plus forte,
Voulut leurs deux pieds enlasser,
Et sur son dos ainsi le porte.
La Grenoille falacieuse
Voulut le Rat en mer plonger,
Et tant feit la malicieuse
Qu'ès ondes le feit submerger.
Sur elle tomba le danger;
Car une Escouffe en diligence
La vint dessirer et manger
Par droicte et bien juste vengeance.

La Fontaine, dans *la Grenouille et le Rat*, s'est inspiré de Babrios et de Corrozet; mais il a singulièrement embelli la matière qu'ils lui offraient.

1. « Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même. »

2. La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

CLXXXIII. LE SATYRE ET L'HOMME

Un Homme fut surpris par un orage dans une montagne. Il vit de la fumée sortir d'une caverne où habitait un Satyre de ceux qu'on nomme des Plaisants[1]. Il s'y rendit et y fut reçu par le Satyre qui eut pitié de lui. Glacé par le froid, il souffla sur ses mains pour les réchauffer[2]. Alors le Satyre lui donna à manger et à boire chaud, en même temps qu'il l'installait devant un bon feu. L'hôte, ayant les mains en sueur, souffla dessus pour les refroidir. A cette vue, le Satyre le mit à la porte[3]. « Je n'ai pas besoin, dit-il, d'un mauvais hôte, qui tour à tour souffle le chaud et le froid. »

Voir Avianus, 29; Faërne, 57; Baudoin, 106; La Fontaine, V, 7.

1. Hésiode dit dans un fragment : « La race des Satyres sans aucune valeur et sans aucune aptitude. » — Voir Duruy, *Histoire des Romains*, t. II, p. 21, Satyre enlevant une femme.

2. Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie :
Il n'étoit pas attendu.
Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.
Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi. (La Fontaine, V, 7.)

3. « Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.
Ne plaise aux Dieux que je couche
Avec vous sous même toit!
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid! »

CLXXXIV. LA MARMITE DE TERRE ET LE CHAUDRON D'AIRAIN

Une Marmite de terre était emportée par une rivière avec un Chaudron d'airain. La Marmite dit à son compagnon : « Nage loin de moi et ne m'approche pas; car, si tu me choques, je m'en trouverai mal, même si ce choc est involontaire[1]. »

Le sujet est développé dans les fables postérieures. Dans la fable 11 d'Avianus, le Chaudron d'airain promet à la Marmite de terre de ne pas la choquer, et celle-ci lui témoigne qu'elle n'est point rassurée par sa promesse. Dans la fable 189 de Haudent, le Pot d'airain propose au Pot de terre de traverser le détroit pour se rendre en Angleterre, et lui promet de le ménager[2]. Dans la fable 1 de Faërne,

1. Malgré l'étrangeté de la fiction sur laquelle elle est fondée, cette fable a conquis la popularité dès l'antiquité. Elle est citée dans *l'Ecclésiastique* (ch. XIII) :

« Celui qui se lie avec un plus grand que lui se met un fardeau pesant sur les épaules. N'entre point en société avec un plus riche que toi. Quelle union peut-il y avoir entre le Pot de terre et le Pot de fer? car, lorsqu'ils se heurteront l'un contre l'autre, le Pot de terre sera brisé. »

La Fontaine formule la même moralité.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces Pots. (La Fontaine, V, 2.)

2. Deux Pots de matiere diverse,
L'un d'erain et l'aultre de terre,
Voulant passer par la traverse
La mer jusques en Angleterre,
Le plus fort peut le foible enquerre
S'avec luy il vouloit nager,
Promettant tout ainsi qu'un verre
Le garder sans l'endommager.
Neantmoins le vaisseau frangible
Luy dict : « Point ne feray voyage

X.



14. Le Pot de terre et le Pot de fer.

le Pot d'airain engage le Pot de terre à nager près de lui pour résister plus aisément au courant.

La Fontaine, dans *le Pot de terre et le Pot de fer*, s'est inspiré des trois fables. Il est d'ailleurs le seul qui fasse voyager les deux Pots sur la terre[1].

Al-Vaëz fait allusion à la fable traditionnelle dans le conte *le Sultan du Turkestan et le Vizir rebelle.*

Le Sultan écrivit au rebelle : « Tu ressembles à une Bouteille de verre et moi à une Pierre. » Soit que la Bouteille frappe la Pierre, soit que la Pierre frappe la Bouteille, la fragilité de cette dernière la fera toujours briser sans que la Pierre souffre la moindre altération[2].

Avec toy; car bien impossible
Seroit que n'y eusse dommage;
Car tu es dur à l'avantage,
Et je suis de terre fragile.
Avec toy donc me mettre en nage
Sans danger ne m'est pas facile. » (Haudent.)

1. Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le Pot de terre en souffre; il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats
Sans qu'il eût lieu de s'en plaindre.

2. *Contes et Fables de Bidpaï*, éd. Delagrave, p. 513.

CLXXXV. L'HOMME ET LE LION FAISANT ROUTE ENSEMBLE

Un jour un Lion et un Homme allaient de compagnie [1] ; chacun d'eux glorifiait sa race. Sur la route s'offrit à eux une stèle de pierre, qui représentait un Homme terrassant un Lion. « Vois, dit l'Homme au Lion, combien nous sommes plus forts que vous. — Vraiment, lui répondit le Lion, si les Lions savaient sculpter, tu verrais plusieurs hommes terrassés par un Lion [2]. »

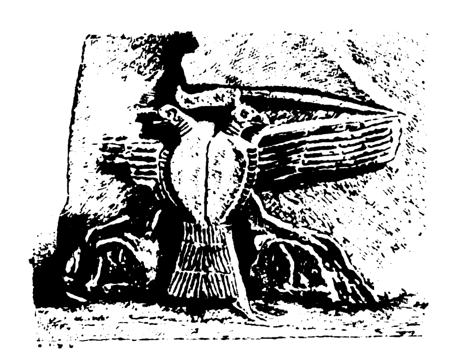
I. La stèle funéraire décrite dans cette fable n'est pas une fiction. Elle ornait un tombeau de Lycie, près du monument des Harpyies [3], d'où elle a été transportée au Musée de Londres : elle représente un Lion tué par un Héros qui, de sa main gauche, saisit la crinière du monstre, tandis que, de sa main droite, il lui enfonce dans le flanc un large glaive [4]. C'est un sujet souvent traité sur les coupes phéniciennes d'après l'art assyrien ; mais le monument que nous citons correspond exactement à la stèle funéraire décrite par Babrios.

II. Voir Avianus, 24 ; Romulus, IV, 17 ; Corrozet, 92. — La Fontaine, dans *le Lion abattu par l'Homme*, a substitué à la stèle coloriée d'Avianus, de Romulus et de Corrozet, une toile qui est peinte comme une enseigne de ménagerie foraine.

1. Les princes de l'Orient avaient souvent près d'eux des Lions apprivoisés. Lucien dit : « Pour parler avec le proverbe, comme un Lion qu'on tient en laisse, on me promène de haut en bas. » (*Sur ceux qui sont aux gages des grands*, § 30.)
2. Iconographie. La scène est représentée sur des coupes phéniciennes. Voir Perrot, *Phénicie*, p. 760, fig. 544.
3. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 547.
4. Voir Perrot, *Lycie*, p. 393, fig. 278. L'attitude est toute conventionnelle, comme dans les bas-reliefs du palais de Darius à Persépolis. (Perrot, *Perse*, p. 826, fig. 486.)



15. Héros perçant un Lion de son glaive.



16. Aigle à deux têtes.

CLXXXVI. LE GEAI IMITANT L'AIGLE

Un Aigle fondit d'une haute roche sur un agneau et l'enleva. Un Geai, l'ayant vu, fut jaloux de lui et voulut l'imiter. Il s'abattit donc avec un grand cri sur un bélier; mais il empêtra ses serres dans la toison, et battit en vain des ailes pour prendre sa volée. Enfin le Berger accourut, le prit, lui coupa les ailes, et, quand le soir fut arrivé, le porta à ses enfants. Ceux-ci demandèrent quel oiseau c'était. « C'est un Geai, répondit-il, je le sais bien; mais il a voulu paraître un Aigle. »

Il ne sert de rien de rivaliser avec ceux qui sont plus puissants; on ne réussit qu'à se rendre ridicule.

La fable a été mise en vers par Corrozet, *de l'Aigle et du Corbeau.*

L'Aigle vollant d'une tres haulte roche
Descend en bas et prés d'ung parc s'approche,
Auquel choisit un aigneau blanc et tendre,
Et dessus luy vint ses pates estendre,
Des ongles serre et l'emporte et ravit.
Le noir Corbeau, qui cette proye veid,
Cuide ainsi faire, et dans le parc s'en vint,
Où il esleut ung mouton entre vingt
Le plus refaict, sur lequel s'est assis[1].
Mais aussi tost ses ongles endurcis
Se sont meslez et ahers à la laine;
Et d'aultant plus qu'il prenoit grande peine

1. L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
Un Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice. (La Fontaine, II, 16.)

Au mouvement des aesles pour voller,
Et d'aultant moins se povoit demesler[1].
Lors un pasteur, qui veid ceste folie,
Accourt bien tost, puis le prend et le lie,
Les aesles couppe, et, sans aultre debat,
A ses enfantz le baille pour esbat :
Dont l'ung d'iceulx l'interrogea, disant :
« Mais qui es-tu, oyseau tant deplaisant?
— Helas! dict-il, pour vray je me pensoye
Une grande Aigle et ne me cognoissoye;
Mais je voy bien que je suis ung oyseau
Moindre de tous, qui m'appelle Corbeau.
C'est à bon droict s'il m'en est ainsi pris,
Pour ce que j'ay sur ma force entrepris. »

Voir Baudoin, 70.

La Fontaine a suivi Corrozet dans *le Corbeau voulant imiter l'Aigle.*

La fable ésopique a reçu une application historique. En 1686, le roi de Danemark essaya de prendre Hambourg et fut obligé d'en lever le siège; on frappa à cette occasion une médaille qui représente un Aigle emportant un mouton dans les airs, et un oiseau empêtré dans la toison d'un mouton, avec cet exergue : *Talia relinquas Aquilæ.* (Van Loon, *Histoire métallique des 17 Provinces unies,* t. III, p. 322.)

1. Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière créature
Pesoit plus qu'un fromage; outre que sa toison
Étoit d'une epaisseur extrême...
Elle empêtra si bien les serres du Corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite :
Le Berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

CLXXXVII. LE RENARD ET LE BUISSON

Un Renard, voulant franchir une haie pour s'échapper, grimpa sur un Buisson hérissé d'épines [1]. Voyant ses pattes déchirées et souffrant de piqûres cuisantes, il lui dit : « Hélas ! Je me réfugie vers toi pour trouver un secours, et tu me maltraites ! » Le Buisson lui répondit : « Tu t'es singulièrement trompé ; tu as voulu me prendre, moi qui prends tout. »

Ainsi me paraissent insensés les hommes qui ont recours à ceux dont la nature est de nuire aux autres.

Voir Corrozet, 73 ; Faërne, 65 ; Baudoin, 73.

1. Ung aultre Regnard, ayant peur
Du veneur, court vers une haye ;
Mais lors fut trompé le trompeur,
Quand pour gripper à mont s'essaye ;
Voullant trouver chemin et voye
Par dedans l'espineux Buisson,
Des poinctes receut mainte playe,
Dont il eut grief marrisson.
Lors, en gemissant et pleurant,
Dict au Buisson : « Je vien icy
Pour estre ton ayde implorant,
Et tu me navres sans mercy. »
Le Buisson lui respond : « Aussi,
Regnard, tu erres grandement ;
Car tu me pensois prendre ainsi
Qui prens les aultres caultement. » (Corrozet.)

CLXXXVIII. LE CHAT ET LE COQ

Un Chat avait pris un Coq et voulait le manger avec justice. Il commença donc à énumérer ses griefs. « Tu importunes les hommes, dit-il; tu chantes la nuit, tu ne les laisses pas dormir. — C'est pour leur utilité que je le fais, répliqua le Coq; je les réveille pour qu'ils aillent travailler[1]. — Tu commets des incestes en montant sur ta mère et sur tes sœurs. — Je rends service à mes maîtres en faisant pondre beaucoup d'œufs pour leur usage. — Tu ne manques pas de bonnes raisons pour te défendre; mais je n'ai pas l'intention de jeûner. »

Quand un être d'une méchante nature veut faire le mal, s'il ne trouve pas un prétexte spécieux, il fait le mal d'une manière cynique.

Cette fable est semblable à la fable 89 de Babrios, *le Loup et l'Agneau.*

Elle a été mise en vers par Corrozet, *du Chat et du Poulet.*

Ung Chat plein de feintise,
Remply de friandise,
Print ung Poulet d'assault;
Par ung tour de maistrise,
Sur luy la pate a mise,
Disant : « Mourir te fault;
Car tu cries si hault
Que chascun en tressault
A minuict, j'en suis seur.
Puis tu es un ribault,
Incestueux, si chault

1. Lucien développe cette idée au début du dialogue intitulé *le Songe ou le Coq.*



Qu'à monter ne te chault
Sur ta mere ou ta sœur. »
Le Poulet s'en excuse,
Disant : « Ainsi j'en use
Par la loy naturelle. »
Mais le Chat, plein de ruse,
Sa response refuse,
Comme beste cruelle,
Et par ceste querelle
Luy feit playe mortelle,
Puis son ventre s'en sent.
Tout ainsi, par cautelle
Et calomnie telle,
L'homme meschant flagelle
Et destruict l'innocent. (Corrozet.)

Voir Faërne, 42 ; Eaudoin, 72.

CLXXXIX. LES COQS ET LA PERDRIX

Un homme qui nourrissait chez lui des Coqs acheta un jour une Perdrix, et la lâcha avec eux. Battue par eux, elle s'affligeait de ce mauvais traitement, parce qu'elle pensait le devoir à ce qu'elle était étrangère. Peu après, elle les vit se battre entre eux. Alors elle se consola en se disant : « Je n'ai pas lieu de m'affliger ; car je les vois se battre entre eux. »

Les gens sensés supportent aisément les injures des autres, quand ils voient que ceux-ci ne s'épargnent pas entre eux.

La fable a été mise en vers par Corrozet.

Quelque laboureur acheta
Une Perdrix pour son plaisir,
Dedans son hostel la porta,
Et toute nuict la feit gesir
Avec les Coqs au poulailler[1]
Lesquelz la vindrent travailler,
Et de leurs becqs la picquoterent,
De leur fiente l'infecterent ;
Dont la Perdrix plainct et lamente,
Pensant que ce soit la maniere
Que, pour ce qu'elle est estrangere,
On la batte ainsi et tourmente[2].
Ceste Perdrix, ung peu aprés,
Veid ces Coqs qui s'entrebatoient,

1. Parmi de certains Coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise et turbulents,
Une Perdrix étoit nourrie. (La Fontaine, X, 8.)

2. Ce peuple, cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respec,
Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée ;

L'ung de l'aultre approchoient si prés
Que des ongles et becqs joustoient.
« Je n'ay, dict elle, de merveille
S'ainsi on me fasche et traveille,
Veu que ces Coqs d'une nature
Ont entre eulx une guerre dure. »
L'injure à porter est facile
Du maulvais et l'injurieux,
Qui d'une coustume incivile
Est à tous ainsi furieux.

La Fontaine a suivi Corrozet dans *la Perdrix et les Coqs*.

Mais sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola : « Ce sont leurs mœurs, dit-elle;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens. »

CXC. LES PÊCHEURS ET LA PIERRE

Des Pêcheurs traînaient un filet. Sentant qu'il était lourd, ils dansaient de joie, dans l'idée qu'il était plein de poissons. Quand ils l'eurent tiré hors de l'eau, ils n'y trouvèrent que quelques poissons et une énorme pierre. Alors ils s'affligèrent, moins d'avoir fait une mauvaise pêche que d'être déçus dans leur espoir. L'un d'eux, plus âgé que les autres, dit à ses compagnons : « Ne nous affligeons pas, camarades ; le plaisir est frère du chagrin. Il ne faut pas, après avoir éprouvé un excès de joie, nous livrer à un excès de douleur. »

CXCI. LE MEURTRIER

Un homme qui avait commis un meurtre était poursuivi par les parents du mort. Dans sa fuite, il rencontra un Lion sur le bord du Nil ; effrayé, il grimpa sur un arbre qui s'élevait près d'un canal, mais il trouva un Dragon sur la cime ; alors il se jeta dans le fleuve, et y fut aussitôt dévoré par un Crocodile.

Par le lieu de la scène et par les acteurs, cette fable paraît être un conte égyptien. La moralité en est qu'un meurtrier ne trouve de refuge ni sur la terre, ni dans l'air, ni dans l'eau.

C'est une des fables ésopiques imitées en arménien par Vartan.

Un Homicide prit la fuite et arriva auprès d'un fleuve nommé le Nil, et voulut le passer. Voyant un Lion sur le rivage, il se sauva. Il monta alors sur un grand arbre ; un énorme Serpent y avait placé son nid. Frappé de terreur, il se laissa glisser au bas de l'arbre ; un Crocodile sortit du fleuve et le dévora.

CXCII. LES PÊCHEURS ET LE THON

Des Pêcheurs n'avaient rien pris, et, complètement découragés, ils songeaient à s'en aller. Tout à coup un Thon, poursuivi par un gros poisson, sauta dans leur barque. Pleins de joie, ils allèrent vendre leur prise à la ville.

Souvent, où l'Art échoue, la Fortune donne le succès.

CXCIII. LES CHIENS ET L'HOMME

Un Homme, bloqué par l'hiver dans une maison située hors de la ville, manqua de nourriture comme un assiégé[1]. Il mangea d'abord ses Brebis, puis ses Chèvres. Comme l'hiver continuait, il égorgea aussi ses Bœufs. A cette vue, ses Chiens se dirent les uns aux autres : « Hâtons-nous de fuir d'ici; car, si le maître n'a pas épargné les Bœufs qui lui rendaient tant de services, il ne nous fera pas grâce non plus. »

Voir Corrozet, 53; Faërne, 86.

1. Ung laboureur, l'hyver durant,
Grand necessité endurant
Pour le fort temps qui lors estoit,
Mangea ses brebis et aigneaulx,
Chevreaux, cochons et jeunes veaulx,
Pour la faim qui le tourmentoit.
Quand tout cela fut devoré,
Que rien ne luy est demouré,
Fors que les bœufz de sa charrue,
Nonobstant leur labeur rusticque,
Oubliant son gaing et praticque,
En la fin pour manger les tue.
Ses Chiens, les voyantz mourir tous,
Disoient ainsi : « Que ferons-nous,
Puisque notre maistre inhumain
N'espargne non plus qu'adversaires
Les bestes qui sont necessaires?
Gardons de tomber en sa main. »

CXCIV. LA FEMME ET LES SERVANTES

Une Veuve laborieuse avait l'habitude d'éveiller ses servantes pendant la nuit dès qu'elle entendait le chant de son Coq[1]. Celles-ci, fatiguées d'un travail continuel, résolurent d'étrangler le Coq; car elles le regardaient comme l'auteur de leurs maux, parce qu'il réveillait leur maîtresse pendant la nuit[2]. L'exécution de leur projet les fit tomber dans une infortune plus grande encore : leur maîtresse, ignorant l'heure à laquelle chantent les Coqs, les fit lever de plus grand matin.

1. Aristophane, dans *les Oiseaux*, plaisante sur le rôle de réveille-matin que le Coq remplissait dans l'antiquité et auquel les Perses attachaient un caractère sacré.

FIDÈLE-AMI. Ce n'étaient pas les Dieux, mais les Oiseaux qui étaient autrefois les maîtres et les rois des hommes : nous en avons mille preuves. Et d'abord je vous citerai le Coq qui gouverna les Perses avant tous les autres monarques, avant Darius et Mégabyse, et, en souvenir de son règne, on l'appelle l'Oiseau de Perse.

BON-ESPOIR. C'est pour cela que maintenant encore, seul de tous les oiseaux, il porte, comme le grand roi, la tiare droite sur la tête.

FIDÈLE-AMI. Il était si fort, si grand, si redouté, qu'aujourd'hui même, par un effet de cette antique puissance, dès qu'il chante au point du jour, chacun saute du lit, forgerons, potiers, corroyeurs, cordonniers, baigneurs, marchands de farine, fabricants de lyres et de boucliers; tous se chaussent et vont au travail avant qu'il fasse clair.

2. Comme Lucien dans *le Coq*, La Fontaine reproche au Coq sa vigilance.

> Dès que l'Aurore, dis-je. en son char remontoit,
> Un misérable Coq à point nommé chantoit;
> Aussitôt notre Vieille, encor plus misérable,
> S'affubloit d'un jupon crasseux et détestable,
> Allumoit une lampe, et couroit droit au lit,
> Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
> Dormoient les deux pauvres servantes.
> L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras;
> Et toutes deux, très mal contentes,
> Disoient entre leurs dents : « Maudit Coq! tu mourras! »
> (La Fontaine, V, 6.)

La fable a été mise en vers par Corrozet, *De la Vieille et de ses Chambrieres.*

Qui veult fuyr et eviter le gouffre
De Caribdis, quand il vient prés de là,
Souvent il tombe au gouffre de Silla,
Auquel plus grand danger et peril souffre[1].

Une Vieille avoit des Servantes
Qu'elle esveilloit avant le jour;
Le chant du Coq bien observantes,
Se levoient sans faire sejour.
Voyantz doncques ce fascheux tour
Et ce tres ennuyeux resveil
Qui les excitoit du sommeil,
Dont le Coq chantoit la vraye heure,
Dirent ensemble : « Il fault qu'il meure! »
Lors, selon leur conclusion,
Du Coq feirent occision;
Mais leur malice en vain labeure.
Ces Chambrieres furent frustrées
De leur folle et vaine esperance[2];
Elles furent mal rencontrées
De la maistresse qui les tance :
Car sans paix, repos ne constance
Les eveille chascune nuict
Avec ung tumulte et grand bruict,
Et les fait plus matin lever.
Qui donc veult ung mal eschever
Par faict injuste et vicieux,
Chet en mal plus pernicieux
Qui d'avantaige peult grever.

1. La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par là
De Charybde en Scylla.

2. Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée;
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,
Que la Vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute sa demeure.

Iconographie. La scène décrite dans ces vers de La Fontaine a été peinte par Meynier dans un tableau photographié par Goupil.

CXCVII. L'HOMME MORDU PAR UN CHIEN

Un Homme, mordu par un Chien, cherchait un médecin. Un passant, qui connaissait ce qu'il cherchait, lui dit : « L'ami, si tu veux guérir, prends un morceau de pain, éponge avec lui le sang qui coule de ta blessure, et donne-le à manger au Chien qui t'a mordu. — Si je fais cela, répliqua l'autre, je serai certainement mordu par tous les chiens de la ville. »

Voir Phèdre, II, 3.

CXCVIII. L'OURSE ET LES VOYAGEURS

Deux amis rencontrèrent en chemin une Ourse. L'un, frappé d'épouvante, monta sur un arbre et s'y cacha. L'autre, incapable de lutter contre la bête, se jeta à terre et feignit d'être mort. L'Ourse, s'étant approchée de lui, flaira sa bouche et ses narines avec son museau. L'homme retenant sa respiration, l'Ourse crut qu'il était mort et s'éloigna : car on dit que cette bête ne touche pas à un cadavre[1]. Quand elle se fut éloignée, le voyageur qui s'était caché sur l'arbre en descendit, et vint demander à l'autre ce que l'Ourse lui avait dit : « Elle m'a dit, répliqua celui-ci, de ne point faire route avec des amis qui lâchent pied dans les dangers. »

Voir Avianus, 9[2]; Baudoin, 92.
La fable a été mise en vers par Corrozet, *des deux Amys et de l'Ourse.*

Deux Compaignons amys s'entr'appelloient,
Lesquelz ung jour parmy les champs alloient;
Une grande Ourse en leur chemin trouverent,
Et aussi tost que la beste adviserent,
L'ung d'eulx eut paour et du danger s'osta,
Et sur ung arbre illecques prés monta.
L'aultre, doubtant avoir force et puissance
Pour faire à l'Ourse aulcune resistance,
Se couche bas, faict du mort en grand peine,
Sans retirer aulcun vent ni allaine.
L'Ourse approcha, et ne sentant tirer

1. Voir ci-dessus fable 14, p. 46.
2. La Fontaine lui a emprunté un trait (V, 20) :
« C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent. »

Allaine ou vent, ni l'homme respirer,
Là le laissa, l'estimant comme mort :
Car aux corps mortz jamais elle ne mord[1].
Doncques aprés qu'elle s'en fut allée,
Le premier feit de l'arbre devallée,
Et demanda à l'aultre quel merveille
L'Ourse avoit dict si prés de son aureille.
Lors respondit par doulce urbanité :
« L'Ourse, dict il, m'a bien admonesté
Que je ne voise à jamais prés ou loing
Avecques ceulx qui laissent au besoing
Leurs compaignons; ceulx qui font telz deffaulx
On les peult bien appeller amys faulx,
Qui sont amys seulement de la bouche,
Mais par effect l'amour au cueur ne touche. »

La Fontaine a suivi Corrozet pour l'ensemble du récit; mais il lui a donné un tour plaisant en supposant, d'après un conte populaire rapporté par Comines[2], que les deux Compagnons, au lieu de rencontrer l'Ours par accident, vont au-devant de lui pour le tuer et avoir sa peau.

Deux Compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant,
Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.

Par suite, il a modifié la moralité de la fable et il lui a donné une conclusion qui est devenue proverbiale.

« Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre[3]. »

1. L'un des deux Compagnons grimpe au faite d'un arbre.
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'Ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut ni ne respire.

En disant que le Compagnon « se couche sur le nez, » La Fontaine dépeint la figure que Briot avait composée pour la fable 92 de Baudoin. Oudry, par une singulière méprise, a représenté le Compagnon couché sur le dos. Gustave Doré a corrigé sa faute.

2. H. Regnier, *Fables de La Fontaine*, t. I, p. 464.

3. La phrase est empruntée à Abstemius : « Monuit me ne deinceps Ursi pellem vendere velim, nisi eum prius ceperim. »

CXCIX. LA MÈRE ET LES FILLES

Une Femme, qui avait deux Filles, les maria à des artisans, l'une à un Jardinier, l'autre à un Potier. Elle alla visiter la première, et lui demanda, entre autres choses, comment allaient ses affaires. « Elles vont bien, répondit celle-ci; seulement prie les Dieux de nous accorder des pluies abondantes pour nos légumes, afin qu'ils puissent pousser hâtivement. » Ensuite elle alla visiter la femme du Potier, et lui fit les mêmes questions. « Nos affaires vont bien, répondit de même celle-ci; seulement prie les Dieux de nous accorder du beau temps et du soleil, afin que nos poteries puissent sécher promptement. — Eh bien! reprit la mère, je prie les Dieux de t'accorder à toi du beau temps, et à ta sœur des pluies abondantes. »

Ceux qui n'ont rien à donner font facilement largesse du bien des autres.

Le conte a été transformé dans une fable de Camerarius, *le Paysan et Jupiter*, mise en vers par Faërne, 98.

Un Paysan loua jadis une ferme de Jupiter, s'engageant à partager la récolte avec lui, pourvu que le Dieu lui donnât une saison à sa guise, lui accordât de la pluie, du beau temps, du vent, dès qu'il le demanderait. Dans ces conditions, le champ est mis en culture : les semences germent, les tiges poussent, pendant que Jupiter exécute les changements que réclame le Paysan et lui envoie à son gré des zéphyrs, du sec et de l'humide. La moisson est faite; mais les épis vides trompent l'espoir du Paysan qui s'attendait à une bonne récolte. Cette perte fait sourire, sans lui causer aucun regret, celui qui meut les cieux et gouverne les plaines terrestres. Cependant, pour donner au Paysan un exemple de sa sagesse, il lui dit : « Tu vois,

mon ami, à quoi t'a servi de régler l'année pour ta culture, de m'adresser des vœux que j'ai toujours exaucés et d'obtenir ainsi de moi une saison à ton gré. Maintenant, si tu y consens, agissons d'une autre manière l'année prochaine : laboure, sarcle, herse selon ton habitude ; laisse-moi régler la température, envoyer du vent, de la pluie et du beau temps à ma volonté. Tu verras combien ma sagesse l'emporte sur la tienne. » Le Paysan ayant consenti, la saison fut tout autre l'année suivante : une riche moisson remplit les greniers vides.

Depuis ce temps, l'homme a cessé de donner des conseils à Dieu et prend en bonne part tout ce qu'il reçoit de lui.

La Fontaine a tiré de là *Jupiter et le Métayer*. Laissant de côté toute discussion sur la Providence divine, il s'est proposé comme but de mettre en relief le caractère du Paysan, qui, ne gagnant rien que par de rudes labeurs, est difficile en affaires et se plaint toujours du temps.

CC. LES VOYAGEURS ET LE PLATANE

Deux voyageurs, pendant la saison de l'été, fatigués par la chaleur à l'heure de midi, aperçurent un Platane; ils s'empressèrent d'aller se reposer sous son ombre. Pendant qu'ils y étaient couchés, ils levèrent les yeux sur l'arbre et se dirent entre eux : « Ce Platane est inutile; car il ne porte aucun fruit. — Vous êtes des ingrats, répondit le Platane; vous jouissez de la fraîcheur de mon ombre, et vous m'appelez un arbre inutile et stérile! »

Virgile assigne le même rôle au Platane quand il décrit le jardin du vieillard de Tarente.

Il avait, rangés en ligne, l'orme tardif, le dur poirier, des pommiers sauvages déjà chargés de fruits, et des platanes prêtant déjà leur ombre aux buveurs. (*Géorgiques*, IV, 144-146.)

CCI. L'ANE ET LE JARDINIER

Un Ane servait un Jardinier qui lui donnait peu à manger et le faisait beaucoup travailler[1]. Il demanda à Zeus de le débarrasser du Jardinier et de lui donner un autre maître. Zeus envoya Hermès au Jardinier pour lui commander de vendre l'Ane à un Potier[2]. L'Ane se plaignit plus qu'auparavant, parce qu'il portait l'argile pour faire des briques. Il demanda donc encore à Zeus de changer de maître, et Zeus lui accorda d'être vendu à un Corroyeur[3]. Etant ainsi tombé entre les mains d'un maître pire que les précédents, l'Ane dit en gémissant : « Malheureux que je suis! J'aurais dû m'en tenir à mes premiers maîtres : car celui que j'ai maintenant ne manquera pas de corroyer ma peau, et, après ma mort, je n'aurai pas même un tombeau. »

I. Voir Corrozet, 65; Faërne, 69.
La Fontaine, dans *l'Ane et ses Maîtres*, a remplacé le Potier par un Charbonnier.

II. Horace, dans ses *Satires* (I, I, 1-22), a tiré de l'apologue ésopique un apologue qui lui est propre, *Nul n'est content de son sort*, qui a été traduit par Bonaventure des Périers.

Dont vient cela, amy, que jamais nul ne se contente

1. L'Ane d'un Jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'aurore.
(La Fontaine, VI, 11.)

2. L'Ane invoque une loi d'Athènes. Quand un esclave se trouvait maltraité par son maître, il pouvait le citer devant le magistrat et demander d'être vendu à un autre homme.

3. Le Sort de sa plainte touché
Lui donne un autre maître, et l'animal de somme
Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.

XII.



17. Nul n'est content de son sort.

de son estat[1], soit que Fortune le luy ait offert et donné, ou que luy mesme l'ait choisy pour certaine cause et raison ? « Que les marchands sont heureux! » dict le vieil souldart qui se sent tout rompu de peine et de coups. Et, au rebours, celuy qui est dessus la mer en marchandise dict ainsi quand il faict tormente : « Il faict bien meilleur à la guerre; qu'il ne soit vray, on s'y escarmouche de sorte qu'en un moment vient ou mort ou joyeuse victoire[2]. » Le conseiller ou l'advocat, quand il oyt le soliciteur hurter devant jour à sa porte, loue l'estat du laboureur. Le paysan, qui vient de loing pour comparoistre à sa journée, dict qu'il n'y a d'heureux que ceulx qui ont leur demeure en la ville. Et tant d'autres semblables choses que Fabius, ce grand causeur, se lasseroit à les compter. Mais, afin que ne te tienne trop longuement, escoute un peu là où c'est que tend mon propos. Si quelque Dieu disoit ainsi à telle maniere de gens : « Çà, que je donne à un chascun de vous ce que plus il desire. Toy qui estois souldart nagueres, à ce coup marchand deviendras; et vous, Monsieur le conseiller, serez bon homme de village. Or, puisqu'avez changé d'estatz, vuydez d'icy, allez vous en; sus, haye avant! qu'attendez vous? » Sire Dieu! ils grattent leurs testes : c'est signe qu'ilz sont mal contens. Et, toutes fois, ilz peuvent estre tous bien heureux, selon leur dire. A quoy tient-il que Jupiter, voyant cela, ne se despite à bon droict contre telles gens, disant que plus n'escoutera vœux ne prieres qu'on luy face[3].

1. Iconographie. Jean Cousin a, dans la planche 5 du *Livre de Fortune* publié par Ludovic Lalanne, figuré d'une manière ingénieuse cette maxime d'Horace que *Nul n'est content de son sort*. La traduisant par ce proverbe, *Chacun porte sa fortune sur ses épaules*, il a dessiné trois personnages : un Gentilhomme, ayant une épée à son côté et coiffé d'un casque, porte sur son épaule gauche une Fortune qui tient un glaive de la main droite; un Marchand, dans le costume du temps, porte sur son épaule gauche une Fortune qui tient dans la main droite une corne d'abondance; un Laboureur, ayant dans la main droite une cognée, porte sur son épaule gauche une Fortune qui tient dans la main droite une roue de charrue.

2. D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état?
Tel voudroit bien être soldat
A qui le soldat porte envie. (La Fontaine, XII, 9.)

3. Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête. (La Fontaine, VI, 11.)

CCII. LE LION, LE RENARD ET L'ANE

Un Renard et un Ane s'associèrent pour aller ensemble à la chasse. Un Lion se présenta à leur rencontre. Le Renard, voyant le péril qui le menaçait lui et son compagnon, s'approcha du Lion, et lui proposa de lui livrer l'Ane, à la condition d'avoir la vie sauve. Ayant vu sa proposition acceptée, il fit tomber l'Ane dans un piège. Alors le Lion, sûr que l'Ane ne pouvait lui échapper, se tourna vers le Renard et le dévora le premier.

CCIII. LE PAON ET LE GEAI

Les Oiseaux délibéraient pour se choisir un roi. Le Paon réclamait pour lui cette dignité à cause de sa beauté. Il allait obtenir tous les suffrages, quand le Geai lui dit : « Si tu étais roi et que l'Aigle fondît sur nous, comment pourrais-tu nous défendre? »

La fable a été mise en vers par Corrozet.

Les Oyseaulx n'avoient point de roy
Pour les gouverner et conduire,
Mais vivoient sans prince et sans loy,
Dont on void les regnes destruire.
Ung jour se meisrent en arroy,
Affin qu'ung roy peussent eslire :
Le Pan, sa beaulté allegant,
Se presenta comme arrogant.
Pour la beaulté de son plumaige
Il fut eslu, mais une Pie
Luy dict : « Nous te ferons hommaige
Si en toy n'est force assopie,
Et tu nous gardes de dommaige
Contre l'Aigle qui nous espie;
Mais si tu n'as point de vertu,
Comment nous deffenderas-tu?

Voir Faërne, 22.

CCIV. ZEUS ET LE SERPENT

Comme Zeus célébrait ses noces, tous les animaux lui offrirent des présents. Le Serpent lui apporta en rampant une rose avec sa langue. Dès que Zeus l'aperçut, il lui dit : « J'accepte les présents que m'offrent tous les autres animaux, même si c'est avec leurs pattes. Pour toi, je n'accepte point le présent que tu m'offres, quoique ce soit avec ta langue. »

I. La fable a été mise en vers par Corrozet.

Jupiter feit celebrer ung convive
Auquel chascun des haultains Dieux arrive,
Et pour parfaire et agrandir la feste
De chascun genre il y vint une beste,
Avec presentz et dons tres precieux
Pour presenter au souverain des cieulx.
Chascun s'efforce à faire son offrande
A Jupiter, soit petite ou soit grande,
Entre lesquelz le Serpent s'appareille
De luy offrir une rose vermeille.
Mais Jupiter à plein la refusa,
Et le donneur et le don desprisa,
Disant tout hault : « J'ay prins pour aggreables
Des aultres tous les presentz honorables;
Mais du Serpent, qui est la beste seule
Pleine de dol, qui m'apporte en sa gueule
Le sien present, pour ce qu'il est maulvais,
Le don offert je ne prendray jamais. »

II. Les artistes chaldéens et assyriens ont laissé un grand nombre d'intailles qui représentent des scènes religieuses. L'une d'elles offre une suite d'animaux[1] qui vien-

1. Iconographie. Voir Menant, *Glyptique orientale*, t. I, p. 113, fig. 66, et p. 209, pl. 3, n° 2.

nent rendre hommage à un Dieu. Cette figure fait comprendre la scène décrite par Babrios, et, dans le même ordre d'idées, la fable de Gilbert Cousin, *l'Oracle de Jupiter Ammon*, dont La Fontaine a tiré *Tribut envoyé par les animaux à Alexandre*[1].

Dans tout l'univers s'était répandue la renommée de l'oracle rendu par Jupiter Ammon, annonçant l'arrivée prochaine d'Alexandre qu'il reconnaissait pour son fils. Par suite, tous les rois de la terre s'empressaient de montrer leur dévouement pour Alexandre et de se concilier sa faveur par des présents. Entre autres, Ptolémée, roi d'Egypte, pour honorer le fils de son Dieu, prépara une grande quantité d'argent, qui représentait la recette faite en un jour aux douanes de l'embouchure du Nil et de Memphis; il y avait là des pièces de monnaie de toute espèce, dont le total montait à plusieurs milliers de talents; Ptolémée ordonna que la somme, sans aucun tri, fût offerte à Alexandre sous le nom de *Présent d'hospitalité*. Le Mulet, le Cheval, l'Ane et le Chameau, se chargèrent spontanément de transporter fidèlement tout cet argent. A deux journées de marche de Memphis, ils rencontrèrent le Lion qui, sachant qu'Alexandre voulait rendre hommage à Hercule, avait entrepris, dans son propre intérêt, de se rendre en Macédoine pour en saluer le roi. Après les politesses d'usage, ils dirent au Lion quel était le but de leur voyage, et, ayant appris qu'il suivait la même route, ils le prirent comme compagnon, afin d'avoir un protecteur contre les brigands qu'ils pouvaient rencontrer. Informé de la somme qu'ils portaient, le Lion dit qu'il avait aussi sur lui une certaine quantité de drachmes, mais qu'elles l'incommodaient fort parce qu'il n'avait pas l'habitude de porter des fardeaux; il les priait donc de lui rendre le service de se partager entre eux cette charge, de telle sorte qu'elle ajouterait peu à ce qu'ils avaient déjà. Ceux-ci le firent avec empressement, mirent dans leurs sacs les drachmes du Lion, et continuèrent leur route.

1. La Fontaine débute par ce vers :

Une fable avoit cours parmi l'antiquité.

La vérité est que cette fable a été rédigée au Moyen Age d'après des légendes orientales, qui ont été mises en œuvre dans l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon et dans les poèmes qui lui ont fait des emprunts.

Quand on fut arrivé dans les plaines fertiles de l'Asie, le Lion, voyant la multitude des troupeaux, jugea convenable d'y séjourner, et, feignant d'être fatigué, il déclara qu'il avait besoin de prendre quelques jours de repos. Il en profita pour redemander à ses compagnons l'argent qu'il leur avait confié. Ceux-ci ouvrent leurs sacs, et prient le Lion de reprendre ce qui lui appartient. Le Lion remarque qu'il y a dans chaque sac un grand nombre de drachmes marquées du même coin que les siennes, et, poussant un rugissement de joie, il s'écrie : « Mes drachmes ont produit bien des filles ! » Pour conclure, il s'adjuge toutes les pièces de monnaie qui ressemblaient aux siennes.

CCV. L'OISELEUR ET LA VIPÈRE

Un Oiseleur, ayant pris des gluaux, se rendit à la chasse. Il aperçut une grive perchée sur un arbre ; il étendit alors ses gluaux pour la prendre, les yeux attachés sur elle. Il marcha par mégarde sur une Vipère étendue à terre devant lui, et il fut aussitôt mordu par elle. Sur le point d'expirer, il se dit : « Malheureux que je suis, j'ai voulu faire ma proie d'un oiseau, et me voilà moi-même devenu la proie de la mort ! »

Horace cite la fable dans l'*Art poétique* (458), en supposant que l'Oiseleur, au lieu d'être mordu par une Vipère, tombe dans un puits comme l'Astrologue [1].

Tandis que le poète déclame ses vers et erre les yeux levés au ciel, si, comme l'Oiseleur dont le regard est fixé sur les Merles, il vient à tomber dans un puits ou dans une fosse, quoiqu'il appelle à son secours de toutes ses forces, on ne doit point s'occuper de le tirer de là. Si quelqu'un s'avise de le secourir et de lui jeter une corde : « Comment sais-tu, lui dirai-je, s'il ne s'y est pas jeté exprès [2] et s'il ne veut pas qu'on l'y laisse périr? »

Corrozet a mis la fable en vers.

Ung Oyseleur ung jour alloit
Chasser oiseaulx à la pipée;

1. Voir ci-dessus *l'Astrologue*, fable 156.
2. Allusion à la fable ésopique, *le Chien et le Jardinier*.

Le Chien d'un Jardinier tomba dans un puits. Le Jardinier descendit lui-même dans le puits pour l'en retirer. Le Chien, s'imaginant que le Jardinier voulait l'enfoncer dans l'eau, se tourna vers lui et le mordit. Alors le Jardinier, irrité de sa morsure, remonta en disant : « J'ai ce que je mérite. Pourquoi ai-je voulu sauver celui qui voulait se donner la mort? »

Il veid ung Coulom qui volloit,
Dont il pensoit faire grippée.
Le Coulom sur l'arbre se perche;
L'Oyseleur y va ses retz tendre,
Qui les poinctz et les moyens cherche
Comme il pourra le Coulom prendre.
Ainsi qu'il estoit d'adventure
En aguet, un Serpent caché
Luy feit au pied griefve poincture;
Car il avoit sur luy marché.
« O miserable que je suis!
Dict l'Oyseleur. Lorsque je pense
Surprendre aultruy, las! je ne puis;
Car ung aultre me faict offense.
J'avois à mon cas bien pourveu
Pour prendre l'oyseau en ma retz;
Mais j'ay esté à l'impourveu
Detenu et mis en arrestz. »
Homme qui veult homme tromper
Et faict à aultruy une fosse,
On le void en fin atrapper
Et tomber en ruyne grosse.

CCVI. L'ENFANT ET LES COLIMAÇONS

L'Enfant d'un laboureur faisait griller des Colimaçons. Les entendant chanter sur le feu, il leur dit : « Mauvaises bêtes, comment pouvez-vous chanter, quand vos maisons brûlent ? »

Voir Faërne, 32.

CCVII. L'ALCYON

Les Alcyons sont des oiseaux qui aiment la solitude et qui passent leur vie sur la mer. On raconte que, par crainte des chasseurs, ils font toujours leurs nids sur les rochers. L'un d'eux, sur le point de pondre, fit son nid sur un promontoire. En son absence, la mer soulevée par le vent monta jusqu'à son aire, et, débordant sur le rocher, noya ses petits. L'Alcyon dit, à son retour, en voyant le désastre : « Insensé que je suis ! Regardant la terre comme dangereuse, j'ai cherché un asile sur la mer qui est plus dangereuse encore. »

La fable fait allusion à la légende d'Alcyone (Ovide, *Métamorphoses*, XI, 746-748). « Pendant sept jours d'hiver, Alcyone couve ses petits dans son nid suspendu sur les vagues; alors les ondes sont paisibles, les vents sont contenus dans leurs prisons profondes, et, en faveur de ses enfants, Éole assure la tranquillité des mers. »

A la fable grecque correspond une fable indienne, *le Tittibha et la Mer*. Voir *Pantchatantra*, I, 13, p. 98; *Hitopadésa*, II, p. 111.

CCVIII. LES DEUX CHIENS

Un homme, qui avait deux Chiens, dressa de bonne heure l'un à aller à la chasse, et l'autre à garder la maison[1]. Si le premier prenait du gibier, le second en avait aussi sa part. Comme le Chien de chasse s'indignait que, tandis qu'il se fatiguait tous les jours, le Chien de garde, sans rien faire, était nourri par son travail, celui-ci lui dit : « Ce n'est point moi qu'il faut blâmer, mais notre maître, qui, au lieu de me dresser à la chasse comme toi, m'a habitué à me nourrir du travail d'autrui. »

Les enfants qui ne savent rien faire ne sont point blâmables quand leurs parents ne leur ont pas appris à travailler.

La moralité de cette fable fait allusion à une loi de Solon, en vertu de laquelle les enfants n'étaient point tenus de nourrir leurs parents dans leur vieillesse, quand ceux-ci ne leur avaient appris aucun métier.

Le sujet a été traité par La Fontaine dans *l'Éducation*.

1. Laridon et César, frères dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,
A deux maitres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom ;
Mais la diverse nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,
Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
(La Fontaine, VIII, 24.)

CCIX. LE CRABE ET LE RENARD

Un Crabe était venu paître sur le rivage. Un Renard affamé l'aperçut et se jeta sur lui pour le dévorer. Le Crabe dit au moment de mourir : « J'ai mérité mon sort en quittant la mer pour venir habiter la terre. »

CCX. HERMÈS ET LE CORDONNIER

Zeus ordonna un jour à Hermès de verser à tous les artisans une potion qui leur inspirât le mensonge. Hermès, l'ayant préparée, en versa des parts égales aux artisans. Quand il arriva au Cordonnier, il s'aperçut qu'il avait préparé une potion surabondante, et il lui donna tout le reste. Par suite, tous les artisans sont menteurs, mais le Cordonnier l'emporte beaucoup sur les autres.

Phèdre a changé cette fable en une anecdote également satirique, *le Cordonnier devenu médecin.*

Un mauvais Cordonnier, perdu de misère, alla exercer la médecine dans un lieu où il était inconnu; il y vendit un faux antidote, et acquit de la renommée par son verbiage. Le Roi de la ville, étant tombé malade, voulut le mettre à l'épreuve. Il demanda une coupe, puis, après y avoir versé de l'eau, il feignit de mêler du poison à l'antidote du Cordonnier, et ordonna à celui-ci de boire, en lui promettant une récompense. Le Cordonnier avoua alors, par peur de la mort, qu'il n'avait aucune connaissance de la médecine et qu'il devait sa réputation à la sottise du vulgaire. Le roi assembla les habitants et leur dit : « Votre crédulité est de la folie. Vous ne craignez pas de confier vos têtes à un homme à qui personne n'a voulu donner ses pieds à chausser ! »

CCXI. LES CHIENS AFFAMÉS

Des Chiens affamés aperçurent des peaux plongées dans un fleuve et ne purent les prendre. Alors ils firent tous ensemble cette convention : « Commençons par boire l'eau, puis nous approcherons de ces peaux. » Ils se mirent alors à boire; mais ils crevèrent avant d'atteindre les peaux.

Voir Phèdre, I, 30. 20

Plutarque mentionne la fable en la commentant. (*Des Idées communes*, § 19.)

Personne ne s'applique à la vertu avec sobriété. Nous errons tous à l'aventure, tenant une mauvaise conduite et menant une vie malheureuse. La philosophie stoïcienne nous confond et nous affole; elle nous rend semblables aux Chiens d'Ésope qui, voyant des peaux flotter sur la mer, voulurent la boire et crevèrent avant d'atteindre ce qu'ils convoitaient.

La Fontaine a tiré de là *les deux Chiens et l'Ane mort*, où il fait des réflexions analogues à celles de Plutarque :

« Si j'arrondissois mes États !
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire ! »
Tout cela, c'est la mer à boire;
Mais rien à l'homme ne suffit.

CCXII. L'HOMME ET LA CIGALE

Un Homme donnait la chasse aux Sauterelles pour en faire un repas. Il prit une Cigale qui chantait au milieu d'elles. Il allait la tuer, quand celle-ci lui demanda grâce : « Homme, ne me tue pas sans raison ; je n'ai point dévoré tes épis de blé et je ne t'ai jamais fait aucun tort. Je réjouis les voyageurs par le bruit de mes élytres ; tu ne trouveras rien en moi que la voix. » Quand la Cigale eut ainsi parlé, l'Homme la laissa s'envoler.

La fable est citée en prose dans la *Vie d'Ésope.*

L'innocence de la Cigale est célébrée dans une ode d'Anacréon.

Que je te trouve heureuse, ô Cigale, quand sur la cime d'un arbre, ayant bu un peu de rosée, tu chantes comme un roi! car tout ce que tu vois dans les champs et tout ce qui pousse dans la forêt t'appartient. Tu es l'amie du laboureur auquel tu ne causes aucun dommage ; les mortels t'honorent comme la douce messagère du printemps. Tu es chère aux Muses, chère à Phœbos lui-même, et il t'a donné une voix harmonieuse. La vieillesse ne te consume pas. Sage enfant de la terre, amante des chansons, exempte de maux, sans chair ni sang, tu es presque semblable aux Dieux.

CCXIII. LA FEMME ET LE LABOUREUR

Il y avait une femme qui, ayant depuis peu enseveli son mari, allait tous les jours à son tombeau et l'arrosait de ses larmes. Il arriva qu'un homme qui labourait la terre assez près de là devint amoureux de cette femme. Quittant ses bœufs, il alla au tombeau, où, s'étant assis, il se mit à pleurer comme la femme. Celle-ci lui en demanda la cause. « J'ai enseveli une épouse excellente, et je pleure pour soulager mon affliction. — Un pareil malheur m'est arrivé, dit la femme. — Puisque nous nous trouvons tous deux dans le même cas, reprit l'homme, pourquoi ne pas nous unir? Je te chérirai comme je chérissais mon épouse, et, de ton côté, tu m'aimeras comme tu aimais ton mari. » Par ces paroles, il persuada à la femme de s'unir à lui. Pendant ce temps, un voleur délia les bœufs et les emmena[1]. Quand l'homme revint, il ne trouva plus ses bœufs[2]; il se mit alors à frapper sa poitrine et à s'abandonner aux plaintes. A ce bruit, la femme accourut, et lui dit : « Pourquoi pleures-tu encore? — Je pleure en effet, répondit l'homme, mais c'est tout de bon. »

1. Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis au soin du garde.
(La Fontaine, *la Matrone d'Éphèse.*)

2. Le vol des bœufs se retrouve dans une fable de Florian, *le Vacher et le Garde-chasse.*

A la suite du chien qui crie,
Colin revient à la prairie.
Il trouve le garde ronflant.
De vaches point, elles étaient volées.

Cette fable est analogue à *la Matrone d'Éphèse* ; elle appartient donc à la classe des Fables milésiennes. Elle a été connue du Moyen Age, où elle a donné naissance à un fabliau qui figure dans le recueil de Legrand d'Aussy (*Fabliaux*, t. III, p. 328). Elle a ensuite suggéré à Abstemius *la Femme qui pleure son mari et le Père qui la console.*

Une femme était aux côtés de son mari qui rendait l'âme. Son père la consolait en disant : « Ne t'afflige pas tant, ma fille ; je t'ai trouvé un autre époux bien plus beau que celui-ci, et qui adoucira facilement le regret du premier. » La femme, emportée par la douleur (car elle avait pour son mari un ardent amour), non seulement ne voulait pas accueillir les paroles de son père, mais encore lui reprochait de venir mal à propos lui parler d'un autre mari. Cependant, aussitôt qu'elle vit son mari mort, au milieu de ses larmes et de son deuil, elle demanda à son père où donc était ce jeune homme qu'il voulait lui donner pour époux [1].

Sur ce grossier canevas, La Fontaine a composé sa charmante fable de *la jeune Veuve.*

1. Abstemius n'a songé qu'à trouver un bon mot qui frappât l'esprit du lecteur. Quant au récit, il n'a cherché que la brièveté, et il n'a pas remarqué qu'en ne donnant pas les détails qui expliquent comment la Veuve passe graduellement d'un sentiment à un autre, il péchait à la fois contre la vraisemblance et la plus vulgaire délicatesse. Il est, sous ce rapport, bien inférieur à Gautier le Long qui a composé sur un sujet analogue le fabliau de *la Veuve*, où il s'est appliqué à ménager les transitions et a fait un récit aussi naturel que malicieux. (Legrand d'Aussy, t. III, p. 322.)

CCXIV. L'HOMME ET SA FILLE

Un homme, épris de sa propre fille, envoya sa femme dans les champs, et, ayant gardé sa fille à la maison, abusa d'elle. Celle-ci dit : « Père, tu commets un inceste. J'aurais mieux aimé être violée par plusieurs hommes que de l'être par mon propre père. »

La Fable est citée dans la *Vie d'Ésope*.



18. L'Ane vêtu de la peau du Lion.

CCXV. L'ANE PORTANT LA PEAU DU LION

Un Ane, portant sur ses épaules la peau d'un Lion, se vantait d'être un Lion en regardant des Chevriers. Mais, quand il fut dépouillé de la peau du Lion, il songea au moulin et reconnut qu'il n'était pas à sa place[1].

I. Voir Avianus, 5; Baudoin, 88[2]; La Fontaine, V, 21.

II. L'apologue ésopique est cité par Platon dans le *Cratyle;* Socrate dit : « Puisque j'ai revêtu la peau du Lion, il ne faut pas que j'aie peur. »

Lucien indique l'origine de l'apologue. « L'Ane, vêtu d'une peau de Lion, s'imaginait être un Lion véritable, et les Cyméens, qui ne le reconnaissaient pas, avaient peur de ses braiments affreux, lorsqu'un étranger, qui se connaissait en Lions et en Anes, devina sa ruse et le chassa à coups de bâton. » (*Le Pêcheur.*)

A la fable ésopique correspond une fable indienne, *l'Ane vêtu de la peau d'un Tigre.* (*Pantchatantra,* IV, 8; *Hitopadésa,* III, p. 125; *Avadânas,* t. II, p. 59.)

1. La fable de Babrios est perdue. Nous donnons le quatrain d'Ignace qui la résume dans Nevelet, p. 361.
2. Voir ci-dessus, p. 19-20.

FABLES GRECQUES EN VERS

QUI ONT FOURNI DES SUJETS A LA FONTAINE

CCXVI. LE LION ET L'OURS[1]

Un Lion et un Ours, ayant rencontré ensemble une proie, se livrèrent un combat terrible. Épuisés par la lutte, ils s'étendirent à terre étourdis et demi-morts. Un Renard, qui rôdait par là, vit qu'ils étaient tombés et que la proie se trouvait entre eux; il s'en saisit et l'emporta au plus vite. Le Lion et l'Ours, ne pouvant remuer leurs pattes, dirent tous deux : « Infortunés que nous sommes, nous avons combattu pour un Renard ! »

I. La fable *le Lion et l'Ours* est d'origine orientale. (Voir ci-dessus *l'Art phénicien*.)

II. Les personnages de la fable grecque sont changés dans un récit qu'Érasme a composé sur ce sujet, *les deux Voyageurs et l'Ane*.

Deux hommes, passant par des lieux déserts, trouvèrent un Ane sur leur chemin. Ils commencèrent à se le disputer, chacun d'eux s'imaginant que la Fortune lui avait envoyé cette bonne aubaine. Mais, pendant qu'ils vidaient leur différend à coups de poing, l'Ane se déroba, et l'un et l'autre furent ainsi frustrés de leur espérance.

La Fontaine a tiré de là *les Voleurs et l'Ane*. Il a remplacé les deux Voyageurs par deux Voleurs, à l'exemple de Domenichi (*Facetie*, p. 104); ensuite, au lieu de supposer que l'Ane prend la fuite spontanément, il le fait saisir par un troisième voleur qui représente le Renard de la fable grecque.

1. Gitlbauer, p. 123, fable ïambique.

CCXVII. LE CHAMEAU ET ZEUS[1]

Un Chameau, ayant vu un Taureau se glorifier de ses cornes, en fut jaloux et voulut en avoir autant. Il se rendit donc devant Zeus et lui adressa sa requête : « O Zeus, accorde-moi d'avoir aussi des cornes sur ma tête. » Zeus indigné lui répondit : « Puisque tu ne te contentes pas de ta grandeur et de ta force, et que tu désires des choses inutiles, non seulement je ne te donne pas des cornes, mais encore je diminue la longueur de tes oreilles. »

Phèdre a imité cette fable en remplaçant le Taureau par le Paon (III, 18).

Le Paon vint se plaindre à Junon de ce qu'elle ne lui avait pas accordé la voix du Rossignol : cet oiseau était admiré de tous par son chant, tandis que lui-même excitait le rire dès qu'il poussait un cri. La déesse lui répondit pour le consoler : « Tu l'emportes par ta beauté et par ta grandeur; la couleur de l'émeraude brille à ton cou, et tu déploies une queue où étincelle l'éclat des pierreries. — A quoi me sert une beauté muette, si je le cède par la voix? — Le Destin a donné à chacun ses qualités : tu as la beauté, l'Aigle a la force, le Rossignol a le chant, le Corbeau annonce l'avenir, la Corneille effraie par de sinistres présages; chacun de ces oiseaux est content de son lot. »

N'envie point ce qui ne t'a pas été donné ; ton espoir déçu te laisserait des regrets.

La Fontaine, en imitant Phèdre dans *le Paon se plaignant à Junon*, fait allusion à la fable grecque.

« Cesse donc de te plaindre, ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage. »

1. Gitlbauer, p. 151, fable dactylique.

CCXVIII. LE CYGNE ET L'OIE[1]

Un homme riche nourrissait ensemble un Cygne et une Oie, mais dans des buts différents, le Cygne pour jouir de son chant[2], et l'Oie pour la faire servir sur sa table[3]. Quand arriva le temps où l'Oie devait subir sa destinée, les circonstances ne permirent pas de distinguer les deux oiseaux[4]. Le Cygne, emmené à la place de l'Oie, fit entendre un chant par lequel il préludait à sa fin; il manifesta sa nature par la douceur de ses accents, et il échappa ainsi à la mort.

La musique est un moyen de salut[5].

Voir Faërne, 25; La Fontaine, III, 12.

1. Gitlbauer, p. 139, fable ïambique.
2. Aristophane dit dans *les Oiseaux :*

Tels les cygnes sur les rives de l'Èbre unissent leurs voix pour chanter Apollon en battant des ailes; leurs accents s'élèvent au delà des nuages aériens; tous les hôtes des forêts s'arrêtent étonnés et ravis; le calme règne sur les eaux, et, dans l'Olympe, les Grâces et les chœurs répètent leurs mélodies.

3. Dans une ménagerie
De volatiles remplie
Vivoient le Cygne et l'Oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître;
Celui-ci pour son goût... (La Fontaine, III, 12.)

4. Un jour le Cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour Oison le Cygne; et, le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.
Le Cuisinier fut fort surpris
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.

5. Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe,
Le doux parler ne nuit de rien.

CCXIX. LES LOUPS ET LES BREBIS[1]

Les Loups dirent un jour aux Brebis : « Pourquoi y a-t-il entre nous une guerre sans trêve ni merci? La faute en est aux Chiens. Ces maudits animaux viennent toujours aboyer après nous quand nous n'avons fait aucun mal[2]. Éloignez-les, et nous ferons alors des traités confirmés par des serments. » Les Brebis donnèrent dans le piège; elles chassèrent les Chiens[3], et, n'ayant plus de gardiens, elles furent dévorées par les Loups[4].

Voir Baudoin, 43.

Dans la fable que La Fontaine a composée sur ce sujet, *les Loups et les Brebis*, les Chiens qui se reposaient sur la foi du traité, comme les Brebis, sont étranglés avec elles.

1. Gitlbauer, p. 140, fable ïambique. Voir ci-dessus la fable 93 de Babrios.

2. Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis.
(La Fontaine, III, 3.)

3. La paix se conclut donc : on donne des otages :
Les Loups, leurs Louveteaux; et les Brebis, leurs Chiens.

4. Le carnage des Brebis est dépeint dans l'*Iliade* (XVI).

Tels des Loups cruels fondant avec fureur, au sommet d'une montagne, sur des agneaux que l'imprévoyance des pâtres a dispersés, les ravissent à leurs mères et les déchirent tout tremblants, tels les Grecs se ruent sur les Troyens.

CCXX. LE CHAT ET LE RAT[1]

Il y avait beaucoup de Rats dans une maison. Un Chat le sut et s'y rendit; il se mit à les prendre et à les dévorer l'un après l'autre. Se voyant ainsi détruits sans trêve ni merci, les Rats se dirent entre eux : « Tenons-nous dans le plafond pour ne pas être exterminés : car le Chat ne peut monter ici. » Le Chat comprit qu'il avait besoin de recourir à la ruse pour les faire descendre. Étant monté sur une cheville, il s'y suspendit en feignant d'être mort[2]. Un Rat qui l'aperçut se pencha et lui dit : « Quand même tu serais sac, je n'approcherais pas[3]. »

I. Voir Phèdre, IV, 2; Baudoin, 76; La Fontaine, III, 18.

II. Une peinture égyptienne représente un Chat guettant un Rat[4]. La caricature de ce sujet est donnée par une pierre gravée antique qui représente un Chat faisant danser une Souris au son d'une flûte à double tuyau[5]. Aux images de ce genre correspond le proverbe : « Il se joue de lui comme le Chat de la Souris. » Ce proverbe est cité dans

1. Gitlbauer, p. 130, fable ïambique. — Voir ci-dessus la fable 17.

2. Comme il voit que dans leurs tanières
Les Souris étoient prisonnières,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
(La Fontaine, III, 18.)

3. « Car, quand tu serois sac, je n'approcherois pas. »

4. Iconographie. Voir Wilkinson, *The Manners and Customs of the ancient Egyptians*, t. II, p. 90.

5. Voir Champfleury, *la Caricature antique*, p. 78.

la *Satire Ménippée*. « Dans ce rets insensible vous attirastes le bon homme Monsieur le Cardinal de Bourbon, prince sans malice, et le sceutes si dextrement tourner et manier que luy mistes une folle et indiscrette ambition dedans la teste, pour faire de luy comme le Chat de la Souriz, c'est-à-dire, aprés vous en estre joué, de le manger. » La Fontaine a composé sur ce sujet le prologue de la jolie fable *le vieux Chat et la jeune Souris*.

CCXXI. LA BELETTE NOIRCIE[1]

Un Cordonnier avait une Belette de couleur blanche qui chaque jour donnait la chasse à un des Rats de la maison. Elle tomba par mégarde dans un vase rempli d'une eau noire où le Cordonnier faisait tremper ses cuirs, et elle en sortit avec peine complètement teinte en noir. Les Rats s'imaginèrent qu'elle n'allait plus manger de chair parce qu'elle avait pris une couleur uniforme. Par suite, ils se mirent à trotter sur le sol et à chercher en flairant les choses dont ils se nourrissent. La Belette, trouvant une si belle occasion de leur donner la chasse, ne put, à son grand regret, les prendre tous ensemble; elle se borna à en saisir deux et à les dévorer. Les autres s'enfuirent en s'étonnant que la Belette fût devenue plus cruelle depuis qu'elle avait une couleur uniforme.

Phèdre a remplacé la Belette noircie par la Belette blanchie (IV, 2).

Une Belette, affaiblie par les années et par la vieillesse, ne pouvait plus atteindre les Rats à la course. Elle s'enfarina et se jeta négligemment dans un coin obscur. Un Rat, croyant trouver à gruger, sauta sur la Belette, mais il fut pris et tué; un second et un troisième eurent le même sort. Après d'autres victimes de cette ruse, vint un vieux routier qui avait souvent évité pièges et ratières. Du plus loin qu'il aperçut la fourberie de l'ennemi, il s'écria : « Je te souhaite bonne chance, aussi vrai que tu es farine. »

La Fontaine a imité la fable de Phèdre dans *le Chat et un vieux Rat*, où il l'a jointe à la fable précédente.

1. Gitlbauer, p. 146, fable ïambique.

CCXXII. LE BERGER ET LA MER[1]

Un Berger qui faisait paître des Brebis au bord de la mer, voyant que l'eau avait un air calme, eut l'idée de naviguer et de commercer. Ayant donc vendu toutes ses Brebis, il acheta des dattes et s'embarqua. Mais, assailli par une violente tempête, il fut obligé de jeter à la mer toute la cargaison et n'échappa qu'avec peine sur son vaisseau vide[2]. Un jour, il vit un voyageur admirer le calme de la mer ; il lui dit : « Elle désire encore des dattes[3]. »

Les malheurs servent de leçons aux gens sages.

La Fontaine a tiré de là *le Berger et la Mer*.

1. Gitlbauer, p. 137, fable ïambique.

2. Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite.
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage. (La Fontaine, IV, 2.)

3. Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux :
« Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux!
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre;
Ma foi! vous n'aurez pas le nôtre. »

La scène a été peinte dans un tableau d'A. Bonheur photographié par Goupil.

CCXXIII. LE SINGE ET LE DAUPHIN[1]

On a l'habitude dans les voyages sur mer d'emmener avec soi des Chiens et des Singes pour se distraire. Un passager avait donc un Singe avec lui. Quand le vaisseau doubla le cap Sunium, promontoire de l'Attique, il s'éleva une violente tempête qui submergea le navire[2]. Le Singe se mit à nager avec tous les passagers. Un Dauphin l'aperçut, et, le prenant pour un homme, le fit monter sur son dos afin de le porter au rivage[3]. Quand il fut près du Pirée, port de l'Attique, il demanda au Singe s'il était d'Athènes. Le Singe répondit qu'il était originaire de l'Attique et qu'il y avait même des parents illustres. Le Dauphin lui demanda alors s'il connaissait le Pirée. Le Singe, croyant qu'il s'agissait d'un homme, n'hésita pas à dire : « C'est mon ami et mon compagnon. » Indigné de ce mensonge, le Dauphin plongea et noya le Singe.

Le sujet a été traité par La Fontaine dans *le Singe et le Dauphin*.

1. Gitlbauer, p. 142, fable ïambique.

2. C'étoit chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage. (La Fontaine, IV, 7.)

3. Un Dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme.

Ce que La Fontaine dit ici d'Arion est emprunté aux *Emblèmes* d'Alciat.

CCXXIV. LE CHAMEAU[1]

Quand les mortels virent un Chameau pour la première fois, ils s'enfuirent par l'épouvante que leur causa sa grandeur. Quand ils remarquèrent sa douceur, ils prirent peu à peu la hardiesse de s'approcher de lui. Enfin, quand ils reconnurent qu'il n'a point de colère, ils le méprisèrent au point qu'ils lui mirent un licou et le firent conduire par de jeunes garçons[2].

I. Voir La Fontaine, *le Chameau et les Bâtons flottants.*

II. Dans le défilé d'une armée, sur une coupe phénicienne, on voit un chamelier menant un Chameau par un licou[3]. Au Musée du Louvre, dans la salle de Milet, le sujet est idéalisé sur un petit bas-relief en marbre blanc qui représente un Chameau monté par un Génie; mais un grylle du Cabinet des médailles (n° 2162) en offre la caricature : un Dromadaire est conduit par un Chien au moyen d'un licou ; un second chien est juché sur la croupe de l'animal[4].

1. Gitlbauer, p. 136, fable ïambique.

2. Le premier qui vit un Chameau
S'enfuit à cet objet nouveau;
Le second approcha ; le troisième osa faire
Un licou pour le Dromadaire. (La Fontaine, IV, 10.)

3. Iconographie. Voir Perrot, *Phénicie*, p. 779, fig. 548.

4. Champfleury, *la Caricature antique*, p. 75.

CCXXV. LES VOYAGEURS ET LES BATONS FLOTTANTS[1]

Des Voyageurs, en côtoyant la mer, arrivèrent à un promontoire. Là, en portant au loin leurs regards, ils aperçurent des Bâtons flottants et les prirent pour un vaisseau; ils attendirent donc qu'il abordât. Ensuite, quand le vent poussa les Bâtons vers eux, ils crurent que c'était une barque au lieu d'un vaisseau. Enfin, quand ils virent les Bâtons toucher la côte, ils se dirent : « Nous avons attendu en vain ; ce n'est rien[2]. »

Des gens qui paraissent terribles de loin perdent toute valeur quand on les met à l'épreuve[3].

Cette fable est citée dans la *Vie d'Ésope*[4]. La Fontaine l'a réunie à la précédente dans *le Chameau et les Bâtons flottants*.

1. Gitlbauer, p. 142, fable ïambique.

2. On avoit mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques moments après l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde. (La Fontaine, IV, 10.)

3. J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendroit bien :
De loin, c'est quelque chose; et, de près, ce n'est rien.

4. La *Vie d'Ésope* nous apprend que cette fable était dirigée contre les Delphiens.

CCXXVI. LE RENARD ET LE MASQUE TRAGIQUE[1]

Un Renard entra un jour dans la maison d'un acteur tragique, et examina tout ce qui s'y trouvait. Il y distingua un masque qui était fort bien modelé et qui avait un air imposant. Il le prit dans ses pattes et se dit à lui-même : « O la belle tête ! mais elle n'a point de cervelle[2]. »

Cette fable s'applique à tous ceux qui ont un bel extérieur et une âme dénuée d'intelligence.

Phèdre réduit le récit à deux vers (I, 7).

Romulus a remplacé le Renard par un Loup et la maison d'un acteur tragique par l'atelier d'un sculpteur.

Voir Corrozet, 28 ; Faërne, 66 ; Baudoin, 30.

La Fontaine a combiné la fable grecque et la fable française dans *le Renard et le Buste ;* il y parle tour à tour de *masque* et de *buste*.

1. Gitlbauer, p. 155, fable élégiaque.

2. Ung Loup chez ung tailleur d'imaiges
Trouva, entre maintz personnaiges
Une teste d'homme bien faicte
Et par l'art de l'ouvrier parfaicte.
Il n'en veid jamais de pareille ;
Il la regarde et s'esmerveille,
Il la remue et touche aussi ;
Puis après il va dire ainsi :
« O belle teste en artifice,
Je recognois en toy ung vice :
Tu as de beaulté grand largesse,
Mais tu n'as ne sens ne saigesse. » (Corrozet.)

CCXXVII. L'AVARE[1]

Un Avare, ayant vendu tous ses biens, et ayant acheté un lingot d'or, l'enfouit dans un endroit qui se trouvait devant sa maison, et enfouit son âme avec lui[2]. Chaque jour il venait le contempler. Un ouvrier devina la chose et enleva l'or en l'absence de l'Avare. Quand celui-ci, à son retour, trouva la place vide, il pleura et s'arracha les cheveux. Un passant, l'ayant vu s'abandonner au désespoir et en ayant appris la cause, lui tint ce langage : « Ne te livre pas à l'excès de la douleur. Mets une pierre dans ce trou et figure-toi que c'est un lingot d'or. Tu le peux ; car, lorsque tu possédais ton or, tu n'en faisais aucun usage[3]. »

La possession d'un bien n'est rien sans l'usage[4].

Voir Faërne, 48.

La Fontaine, dans *l'Avare qui a perdu son trésor*, a emprunté son début à Horace qui fait allusion à cette fable dans une de ses Satires (I, I, 41-44).

« Quel plaisir trouves-tu à enfouir furtivement dans la terre un amas immense d'or et d'argent? — Si on l'entame, il se réduira à un misérable as. — Mais, si tu n'en fais pas usage, qu'a de beau cet amas ? »

1. Gitlbauer, p. 138, fable ïambique.

2. Il avoit dans la terre une somme enfouie,
   Son cœur avec, n'ayant d'autre déduit
   Que d'y ruminer jour et nuit,
   Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.
   (La Fontaine, IV, 20.)

3. « Je n'y touchois jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
   Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant.
   Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
   Mettez une pierre à la place;
   Elle vous vaudra tout autant. »

4. L'usage seulement fait la possession.

CCXXVIII. LE RENARD SANS QUEUE[1]

Un Renard, ayant eu la queue coupée par un piège, en avait tant de honte qu'il trouvait la vie intolérable. Il résolut de mettre les autres Renards dans le même état, afin de cacher sa propre mutilation par une mutilation générale. Les ayant donc rassemblés tous, il les engagea à se couper la queue : « Notre queue, dit-il, n'est pas seulement une chose disgracieuse ; c'est encore un poids incommode. » Un des assistants lui répliqua : « Ami, tu ne nous donnerais pas ce conseil, si tu n'y avais pas intérêt. »

La fable a été mise en vers par Corrozet.

Quelque Regnard par la queue estoit pris ;
Pour eschapper il la tranche et la couppe :
Par quoy craignant deshonneur et depris,
D'aultres Regnardz il evitoit la trouppe.
Lors il pensa ses compaignons tromper,
Les exhortant de leurs queues coupper[2],

1. Gitlbauer, p. 123, fable ïambique.

2. Un vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue ;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il étoit habile),
Un jour que les Renards tenoient conseil entre eux :
« Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe.
Si l'on m'en croit, chacun s'y résoudra. »
(La Fontaine, V, 5.)

Affin que soubz telle espece et tel nombre
Il peust cacher sa honte et son encombre,
Ainsi que font souvent les malheureux,
Qui, pour avoir confort, comme il leur semble,
Ne leur suffit d'avoir mal tout par eulx;
Ains ilz vouldroient comme ilz sont langoureux
Que chascun fust, pour avoir part ensemble.
De ces Regnardz la compaignie estoit
Dedans un champ; le Regnard escoué
Coupper la queue à tous admonestoit,
A celle fin qu'il ne fust defloué,
Leur suadant que la queue si large
Estoit pour eulx une pesante charge.
Lors ung Regnard, de ceulx qui estoient là,
En soubzriant pour tous ainsi parla,
Disant : « Amy, pour ce que l'accident
T'osta la queue, il est bien evident
Que, pour couvrir ton mal et infortune,
Tu vouldrois bien l'espece estre commune;
Mais ton conseil est sot et impudent[1]. »

Le sujet a été traité ensuite par Faërne, 61. La Fontaine s'est servi du récit de Corrozet.

1. La Fontaine a tout résumé en deux vers.

« Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe;
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra. »

CCXXIX. LE LABOUREUR ET SES ENFANTS[1]

Un laboureur, sentant que sa mort était prochaine, voulut que ses enfants s'appliquassent à l'agriculture. Il les réunit autour de lui et leur dit : « Mes enfants, la fin de ma vie est arrivée. Cherchez avec soin les choses qui sont cachées dans ma vigne et vous les trouverez toutes. » Ceux-ci, croyant qu'il s'agissait d'un trésor, fouillèrent diligemment toute la vigne, qui, étant bien labourée, produisit beaucoup de raisins et leur donna une abondante récolte.

Le travail est un grand trésor[2].

La fable a été mise en vers par Corrozet.

Ung Laboureur voyant finir sa vie
De bien pourvoir ses enfantz eut envie,
En desirant les faire riches gens
Par leur labeur, s'ilz estoient diligens.
Se mourant donc, il leur va dire ainsi :
« Mes beaulx enfantz, aprés ma mort, voicy
Que vous ferez : ma vigne fouillerez,
Et tout au fonds un thresor trouverez
Que j'y ay mis pour la succession,

1. Gitlbauer, p. 126, fable ïambique. — Le sujet est traité dans une épigramme de l'*Anthologie grecque* (trad. franç., t. I, p. 247, § 23) :

Le laboureur Archippe, atteint d'une maladie mortelle et prêt à descendre dans l'Hadès, dit à ses fils : « Mes enfants, aimez toujours la pioche et la charrue; gardez-vous de préférer les fatigues de la mer et le funeste métier de matelot. Autant une mère est plus douce qu'une marâtre, autant la Terre est plus digne de vos affections que l'Océan.

2. Iconographie. Une peinture antique figure cette pensée d'une manière ingénieuse : Mercure remet une bourse d'or à Cérès. Voir Roux et Barré, *Herculanum et Pompéi*, t. III, p. 96.

Dont je vous meetz en la possession [1]. »
Le père mort, les enfantz s'en allerent
Droict à la vigne, et soubdain la fouillerent
Avec hoyaux et houes jusqu'au fonds;
Mais nul thresor trouverent aux parfonds,
Dont ilz pensoient avoir esté deceuz.
Mais celle vigne, aprés les coups receuz
Des instrumentz servantz aux laboureurs,
Produict ses fruictz et ses raisins bien meurs;
Et, neantmoins qu'elle eust esté en friche,
Par ce lasbeur chascun d'iceulx feit riche [2].
Il appert donc que, quand on continue
A labourer, le bien ne diminue,
Mais il s'augmente et survient au besoing :
De peu à peu certes on va bien loing.
Plus est prisé ung bien ainsi acquis
Qu'ung bien trouvé ou ung thresor exquis [3].

Le sujet a été traité aussi par Faërne, 37. La Fontaine a suivi Corrozet, mais il a remplacé la vigne par un champ de blé.

1. Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans. » (La Fontaine, V, 9.)

La scène a été peinte par Duverger, dont le tableau se trouve au Musée du Luxembourg; et par Chantron, dont le tableau a été photographié par Fiorillo.

2. Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.

3. D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

CCXXX. LE RENARD ET LE SINGE[1]

Le Singe dansa un jour dans l'assemblée des animaux et leur fit tant de plaisir qu'ils le nommèrent roi[2]. Le Renard en conçut de la jalousie. Ayant remarqué un piège où il y avait pour amorce un morceau de chair, il y conduisit le Singe; il lui dit qu'il avait découvert un trésor, qu'il s'était abstenu d'y toucher, qu'il l'avait gardé pour lui comme privilège de la royauté, et qu'il l'engageait à le prendre. Le Singe s'avança imprudemment, fut saisi par le piège et accusa le Renard de l'avoir fait tomber dans une embûche : « O Singe, lui répondit le Renard, tu as une telle âme et tu règnes sur les animaux ? »

La fable a été inventée par Archiloque, comme nous l'avons expliqué ci-dessus dans les *Origines grecques*.

Voir Faërne, 81 ; Baudoin, 34 ; La Fontaine, *le Renard, le Singe et les Animaux.*

1. Gitlbauer, p. 150, fable dactylique.

2. La Fontaine, en traitant ce sujet, fait allusion à l'élection du pape Sixte-Quint qu'il nomme ailleurs (X, 14) :

> Le Singe aussi fit l'épreuve en riant;
> Et, par plaisir, la *tiare* essayant,
> Il fit autour force grimaceries,
> Tours de souplesse et mille singeries,
> Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
> Aux animaux cela sembla si beau
> Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.

CCXXXI. L'HOMME ET LA PUCE[1]

Une Puce sauta sur le pied d'un homme et le mordit. Celui-ci appela Hérakl̀ès à son secours[2]. Étant atteint d'une seconde piqûre, il dit en gémissant : « Héraklès, si tu n'as pas combattu avec moi contre une Puce, comment aideras-tu quelqu'un contre de plus forts antagonistes ? »

Voir Baudoin, 60; La Fontaine, VIII, 5.

1. Gitlbauer, p. 152, fable dactylique.

2. Un sot par une Puce eut l'épaule mordue.
   Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
   « Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
   La terre de cette hydre au printemps revenue! »
   (La Fontaine, VIII, 5.)

CCXXXII. LE COCHON ET LE RENARD[1]

Un homme, ayant placé sur un âne une Chèvre, une Brebis et un Cochon, les conduisait à la ville. Comme le Cochon poussait des cris tout le long du chemin, un Renard l'entendit et lui dit[2] : « Pourquoi pousses-tu ainsi des cris pendant que la Chèvre et la Brebis se taisent ? — J'ai sujet de me plaindre, répliqua le Cochon. Le maître, je le sais bien. ne prendra à la Brebis que sa toison et son lait. Il ne demandera pareillement à la Chèvre que de lui fournir des chevreaux et des fromages. Mais moi, qui n'ai de bon que ma chair, il m'offrira en sacrifice. »

On ne doit pas blâmer les hommes qui déplorent les maux qu'ils prévoient[3].

Le Renard est remplacé par le conducteur d'un chariot dans la fable d'Aphthonios, *le Cochon, la Chèvre et la Brebis*. La Fontaine en a tiré *le Cochon, la Chèvre et le Mouton*.

1. Gitlbauer, p. 135, fable ïambique.

2. « Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre ou du moins à te taire. »
(La Fontaine, VIII, 12.)

3. La Fontaine a changé la moralité.

Dom Pourceau raisonnoît en subtil personnage.
Mais que lui servoit-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

CCXXXIII. LE TROMPEUR ET LES DIEUX[1]

Un pauvre étant malade adressa ce vœu aux Dieux : « Si je guéris, je vous immolerai cent bœufs. » Pour l'éprouver, les Dieux lui accordèrent sa guérison. Une fois qu'il fut rétabli, comme il n'avait pas de bœufs, il façonna cent bœufs de suif; puis, les plaçant sur un autel, il en fit un holocauste en l'honneur des Dieux, en leur adressant ces paroles : « O Dieux, acceptez l'offrande que je vous ai promise[2]. » Pour se venger, les Dieux lui envoyèrent un songe agréable qui lui dit : « Va dans tel lieu; tu y trouveras dix mille drachmes attiques[3]. » Transporté de joie, notre homme courut au rivage. Là il rencontra des pirates qui le prirent et le vendirent. Il trouva mille drachmes de cette manière.

Avis aux trompeurs.

La Fontaine a modifié le début[4] et le dénouement de la fable dans *Jupiter et le Passager.*

1. Gitlbauer, p. 127, fable ïambique.

2. Un passager pendant l'orage
Avoit voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphants
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
(La Fontaine, IX, 13.)

3. Jupiter fit semblant de rire;
Mais, après quelques jours, le Dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.

4. Le fabuliste a emprunté son début à Rabelais (*Pantagruel*, IV, XVIII-XXIV) : Panurge, pendant la tempête, promet à saint Nicolas de lui élever une petite chapelle; puis, quand la tempête est passée, il proteste que la chapelle vouée à saint Nicolas sera une « chapelle d'eau rose ».

CCXXXIV. LE MILAN ET LE ROSSIGNOL[1]

Un Rossignol s'étant perché sur la cime d'un chêne chantait selon son habitude. Un Milan affamé l'aperçut et fondit sur lui. Le Rossignol le supplia de l'épargner : « Ne me dévore pas ; je ne peux remplir l'estomac d'un Milan ; tu as besoin de prendre de plus gros oiseaux. — Je serais insensé, lui répondit le Milan, si je lâchais la proie que j'ai dans les mains pour donner la chasse à des oiseaux que je ne vois pas. »

La fable a été transformée par Abstemius, 92.

Un Rossignol, saisi par un Milan affamé, le priait de ne pas le dévorer : « Si tu m'épargnes, je reconnaîtrai dignement ton bienfait. — Que me donneras-tu? lui dit le Milan. — Je remplirai tes oreilles de mes chants mélodieux. — J'aime mieux que tu remplisses mon ventre. Je n'ai pas besoin de tes chants pour vivre, et je ne puis me passer de nourriture. »

La Fontaine a développé la fable d'Abstemius dans *le Milan et le Rossignol.*

1. Gitlbauer, p. 123, fable ïambique. C'est une transformation de l'apologue d'Hésiode. Voir ci-dessus les *Origines grecques.*

CCXXXV. L'AMANT MALHEUREUX

Dans *Daphnis et Alcimadure*, La Fontaine dit qu'il a imité Théocrite[1]; il s'est servi de l'imitation que Baïf avait déjà faite de l'idylle XXIII en remplaçant le garçon aimé par une jeune fille.

L'AMOUR VENGEUR

Au temps jadis, en un païs de Grece,
Un jeune amant servit une maistresse
Bien accomplie en parfaite beauté,
Mais endurcie en toute cruauté.
De son amant elle estoit ennemie,
Et n'avoit rien de douce courtoisie,
Ne cognoissant Amour quel dieu c'estoit,
Quel estoit l'arc qu'en ses mains il portoit,
Ny comme grief par les fleches qu'il tire
Aux cœurs humains il donne grand martyre;
Mais, de tous points dure en toute rigueur,
Ne luy monstroit nul semblant de faveur,
N'en doux parler n'en douce contenance;
Ne luy donnant d'amour nulle allegeance,
Non un clin d'œil, non un mot seulement,
Non de sa levre un petit branlement,
Non le laissant tant approcher qu'il touche
Tant soit petit à sa main de sa bouche,

1. Dans sa première idylle, Théocrite donne d'une coupe une description qui rappelle plusieurs apologues ésopiques.

Une vigne plie sous le poids de ses raisins pourprés. Un jeune enfant la garde, assis sur un tronc d'arbre. Près de lui sont deux Renards; l'un se promène parmi les ceps, se gorgeant des grappes mûres (Babrios, 19); l'autre assiège la panetière du berger et ne veut s'éloigner qu'après avoir dévoré son déjeuner (Babrios, 86). Cependant le petit gardien tresse avec du jonc un piège pour prendre des Cigales (Ésope de Halm, 350), et semble moins occupé de sa panetière et des raisins que du plaisir qu'il prend à son travail.

Non luy laissant prendre un petit baiser
Qui peut d'amour le tourment apaiser.
Mais tout ainsi que la beste sauvage
Fuit le chasseur se cachant au boccage,
Elle, farouche et pleine de soupçon,
Fuioit cet homme en la mesme façon[1].
Luy cependant, cuidant venger l'injure
Que luy faisoit cette cruelle et dure,
Par un courroux cruel et despiteux,
Contre soy mesme, helas! fut impiteux :
Car en un rien ses deux levres tant belles
Se vont secher; il rouoit ses prunelles
Dedans deux yeux enfoncez, comme atteint
Jusqu'à la mort. Il perdit son beau teint;
Une jaunisse environna sa face.
Mais cependant pour tout cecy l'audace
De sa cruelle en rien n'adoucissoit,
Tant qu'à la fin ayant son ame outrée
De désespoir, il s'en vint où l'entrée
On luy avoit refusé tant de fois,
Ne luy faisant qu'un visage de bois,
Et, devant l'huys maudit de sa meurdriere,
Il sanglota sa complainte derniere,
Et, larmoyant, donne un baiser dernier
A l'huys ingrat; puis, se met à crier :
« Ingrate, ingrate; ô inhumaine, ô dure,
D'une lionne ô fiere nourriture,
Toute de fer, indigne d'amitié,
Puisque tu as en horreur la pitié,
Je suis venu devers toy pour te faire

1. Jadis une jeune merveille
Méprisoit de ce Dieu le souverain pouvoir;
On l'appeloit Alcimadure.
Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres lois
Que son caprice; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs!
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
(La Fontaine, XII, 29.)

Le dernier don d'un cordeau dont j'espere
Plus de confort que de toy : car l'ennuy
Que j'ay par toy se guerira par luy [1].
Je ne veu plus doresenavant estre
Tant importun, parlant à ta fenestre;
Mais je m'en va où tu m'as condamné,
Au lieu d'exil que tu m'as ordonné,
Par le sentier qu'on dit qui achemine
Là où se prend la seule medecine
Qui reste plus aux amants langoureux,
Dedans le lac de l'oubli bienheureux.
Mais, las, j'ay peur (tant d'une amour extresme
Je brusle tout) que, bien qu'estant à mesme
J'eusse en boivant tout ce lac épuisé,
Mon chaud desir n'en soit point apaisé.
Je vas mourir; par la mort desirée
Ma bouche ira bientost estre serrée ;
Je te diray, devant que m'en aller :
« La rose est belle et soudain elle passe;
Le lis est blanc et dure peu d'espace;
La violette est bien belle au printems
Et se vieillit en un petit de tems;
La neige est blanche, et d'une douce pluye
En un moment s'écoule evanouie ;
Et ta beauté, belle parfaitement,
Ne pourra pas te durer longuement.
Le tems viendra (si le destin te laisse
Jouïr un tems de ta belle jeunesse),
Le tems viendra qu'asprement à ton tour

1. Dans la fable de La Fontaine, l'amant, au lieu de se pendre, meurt de chagrin.

Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir.
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
Joignoit aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
« J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste. »

Tu languiras comme moy de l'amour.
Je va mourir, et de ma mort cruelle
Tu n'entendras par autre la nouvelle.
Mort à ton huys icy tu me verras,
Et sur moy mort tes yeux tu souleras :
Puisqu'en vivant je n'ay pu si bien faire
Qu'en un seul point je t'aye pu complaire,
Quelque plaisir, je croy, je te feray
Quand pour t'aimer tué je me seray.
Au moins, au moins, si mon trespas t'apporte
Quelque plaisir, et, en ouvrant ta porte,
Pour ton amour si tu m'avises mort,
Que j'ay' de toy ce dernier reconfort.
De ce cordeau dont tu me verras pendre
Desliē moy, aïde à me descendre.
Au moins des yeux repan moy quelque pleur,
Quelque soupir tire moy de ton cœur.
Si ta rigueur se peut faire tant molle,
Pers à moy sourd quelque douce parolle,
Et donne moy, pour ton deuil apaiser,
Et le prémier et le dernier baiser.
Non, ne crains point qu'il me rende la vie;
Ne laisse point d'en passer ton envie,
Et si tu as de moy quelque soucy
Sur mon tombeau fay escrire cecy :
Amour tua celuy qui se repose
Icy dessous; une belle en fut cause,
Demesurée en grande cruauté
Comme l'amant le fut en loyauté[1].
Quand il eut dit, une pierre il amene
Au seuil de l'huys, et la dresse à grand peine,
Monta dessus, et la corde attacha
A un crampon que bien haut il ficha :
D'un nœud coulant son gosier il enserre,
Puis de ses pieds il rejette la pierre,
Et se debat demeurant là pendu,
Tant qu'à la fin l'esprit il a rendu.
Au bruit qu'il fit frappant contre la porte,
Comme la mort à sa jeunesse forte

1. On gravera sur la bordure :
Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi.
Pleure et dis : Celui-ci succomba sous la loi
De la cruelle Alcimadure.

Se debattoit, un servant qui sortit
Vit ce mechef, et la dame avertit,
Qui venant là sans estre en rien emue
Eut bien le cœur de repaistre sa vue
Du pauvre cors qui pour elle estoit mort,
Et ne monstroit en avoir nul remord;
Nulle douleur sa dure ame ne perce,
De ses yeux fiers une larme ne verse,
Un seul soupir ne tire de son cœur,
Tant la meurdriere est pleine de rancœur.
Ce mesme jour cette femme inhumaine,
Qui ne devoit bien loing traisner la peine
De son forfait, afin qu'il fust vengé,
Vint droit au dieu qu'elle avoit outragé[1] :
Car en passant auprés d'une coulonne
(Dessus laquelle, en beau marbre, Diane
Tenoit la main de sa fille Venus,
Qu'accompagnoyent Plaisir et Desir nus),
Plaisir s'ébranle et chet sur la cruelle[2],
Et de son pois ecrazant sa cervelle,
La terrassa; la pauvre sous le coup
Perdit la vie et la voix tout à coup[3].
Riez, amants, puisque cette ennemie
De tout amour est justement punie;
Filles, aimez, puisque pour n'aimer point
Une cruelle est traittée en ce point.

1. A ces mots par la Parque il se sentit atteint;
Il auroit poursuivi; la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :
Elle insulta toujours au fils de Cithérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.

2. Ici Baïf s'est écarté de Théocrite qui ne parle que de la statue de l'Amour.

3. Le Dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Echo redit ces mots dans les airs épandus :
« Que tout aime à présent; l'insensible n'est plus. »

CCXXXVI. LE RENARD ET LES OISEAUX[1]

Quand le Renard aperçoit une troupe nombreuse d'Oiseaux, il se couche sur le côté, les jambes étendues, ferme les yeux et rapproche ses lèvres. En le regardant, on dirait qu'il est plongé dans un profond sommeil, ou même qu'il est mort. Car il gît à terre en retenant sa respiration, ce qui ne l'empêche pas de concerter des ruses. Les Oiseaux, le voyant en cet état, viennent à lui en foule, et grattent son poil de leurs pattes, comme pour insulter à son sort. Dès qu'ils sont arrivés à la portée de ses dents, le Renard, démasquant son stratagème, les saisit aussitôt et entraîne dans sa gueule une proie abondante, autant qu'il en peut prendre d'un bond.

La légende rapportée par Oppien a passé dans les *Bestiaires* du Moyen Age. Elle a été figurée dans des miniatures[2]. Elle a été sculptée pareillement dans un bas-relief de l'église Saint-Fiacre au Faouet (Morbihan), où l'on voit un coq et quatre poules becqueter un Renard étendu sur le dos[3]. Enfin elle a été mise sous forme de fable par Fénelon pour servir de thème au duc de Bourgogne.

Des Poulets d'Inde[4] avaient pris pour demeure le creux d'un saule que le fermier avait entouré d'un treillage. Le Renard ne savait que faire. Enfin, il feignit d'être mort,

1. Oppien, *la Pêche*, II.
2. Iconographie. Voir le P. Cahier, *Mélanges d'Archéologie*, t. II, pl. 21 ; *Nouveaux Mélanges d'Archéologie*, t. I, p. 127.
3. Voir Champfleury, *la Caricature au Moyen Age*, p. 48.
4. Fénelon parle de Poulets d'Inde parce qu'à Salignac, où il naquit, les stalles de l'église représentent des Renards encapuchonnés prêchant des Dindons. (Champfleury, *la Caricature au Moyen Age*, p. 153.)

en s'étendant sur un pré où l'herbe était abondante. Les Poulets d'Inde, le croyant mort, sortirent du creux de l'arbre. Dès que le Renard les vit à sa portée, il se jeta sur leur troupe sans défense, et, en les mangeant, il leur dit : « Le creux de votre saule ne vous mettra pas à l'abri de mes ruses. »

La Fontaine a tiré de là *le Renard et les Poulets d'Inde.*

CCXXXVII. LE RAT ET L'HUITRE[1]

Un de ces Rats gourmands, qui grignotent et dévorent tout dans nos logis, remarqua une Huître qui entrebâillait ses lèvres barbues. Il se mit à mordiller cette chair bâtarde ; mais soudain la maison d'écaille se referma avec bruit sous la sensation de la douleur ; et lui, ainsi pris sans pouvoir se dégager, trouva là son tombeau et la mort.

I. Cette épigramme a été mise sous forme de fable dans le recueil de Sadeler, 69.

Un Rat qui faisait bonne chère chez lui et à qui il ne manquait rien de tout ce qui est nécessaire à la vie, s'étant saoulé de viande, s'en alla un jour par friandise se promener au bord de la mer pour y manger du poisson. Y ayant trouvé une Huître ouverte, il fourra incontinent la tête entre les deux tets. Elle, qui sentit que le Rat la mordoit, se referma à l'heure même, prit celui qui vouloit prendre et lui écrasa la tête.

La Fontaine a tiré de là *le Rat et l'Huître*.

II. Sadeler a fait sur ce sujet une de ses meilleures compositions : A droite, la mer avec des bateaux, et, sur la côte, deux voyageurs ; à gauche, une campagne séparée du rivage par une suite de rochers qui aboutissent à un promontoire ; au milieu d'Huîtres jetées par les vagues sur la grève, une Huître entr'ouverte et un Rat y introduisant sa tête[2].

La Fontaine a décrit cette scène[3].

1. *Anthologie grecque*, trad. fr., t. I, p. 256, § 286.
2. Oudry a imité la composition de Sadeler.
3. Un Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
   Des lares paternels un jour se trouva sou.
   Il laisse là son champ, le grain et la javelle,
   Va courir le pays, abandonne son trou...

XIV.

19. Le Rat et l'Huître.

Au bout de quelques jours, le voyageur arrive
En un certain canton où Téthys sur la rive
Avoit laissé mainte huître; et notre Rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord...
Là-dessus, maître Rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs; car l'Huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

(La Fontaine, VIII, 9.)

CCXXXVIII. LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES[1]

Un homme, ayant trouvé de l'or, laissa sa corde ; un autre homme, n'ayant pas trouvé l'or qu'il avait laissé, se mit au cou la corde qu'il trouva.

Vauquelin de la Fresnaye a mis en vers l'épigramme grecque.

Celuy qui povre s'alloit pendre
Trouve un thresor dans un poteau.
Pour le thresor qu'il alla prendre,
Il laissa là son vil cordeau.
Mais celuy qui riche avoit mise
Sa pecune au poteau fendu
A du povre la corde prise
Et s'est miserable pendu.

Gueroult, dans *le premier livre des Emblèmes*, a développé l'épigramme grecque sous la forme d'une fable, *D'un Paisant et d'un Avaricieux*[2].

Povreté qui rend la pensée
De divers ennuis oppressée
Souvent contraint le povre à faire
Vilaine et deshonneste affaire.
A ce propos un jour advint
Qu'un païsant tant povre devint
Qu'il alla vers maints à recours,
Mais d'un seul ne receut secours,
Dont se trouva par tel refus
Triste, miserable et confus.

1. Platon, dans l'*Anthologie grecque*, trad. fr., t. I, p. 250, § 45.
2. Gueroult s'est servi aussi d'un apologue ésopique, *l'Homme et le Cyclope*, où le Cyclope, au lieu de se pendre, se perce de son épée.

Cest homme ainsi espouvanté
Fut du malin diable tenté
Si fort, qu'il osa entreprendre
De s'aller de desespoir pendre[1].
Enfin, pour son intention
Mieux mettre à execution,
Alla descendre dans un creux
Assez obscur et tenebreux.
Or ainsi qu'il alloit chercher
Endroit pour sa corde attacher,
Par la permission de Dieu
Il advise en ce mesme lieu
D'escuts luysants un grand monceau
Tassez dedans un grand vaisseau.
Si le gallant receut grand joye
Se voyant d'or telle montjoye,
Celuy assez le pensera
A qui tel cas escheu sera.
Tant y ha que son fol vouloir
Fut bientost mis en nonchaloir,
Et joyeux cet or emporta
Qui si à point le conforta,
Au lieu duquel il laissa là
Son cordeau, et puis s'en alla.
Or le Saint Escrit veritable
Nous dit ceste chose notable
Que l'avaricieux n'ha rien
Plus cher que le bien terrien,

1. Un homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre et finir lui-même sa misère,
Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendroit faire,
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devoit se passer l'aventure :
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
(La Fontaine, IX, 15.)

Et ha tousjours son cœur fiché
Là où son tresor est caché.
Ainsi, pour nos erres reprendre,
Monseigneur, il convient entendre
Qu'un riche homme plein d'avarice
Avoit en ce lieu tant propice
Ce tresor precieux caché,
Qui fut plus tost pris que cherché;
Ce de quoi l'avaricieux
Estoit craintif et soucieux.
Pourtant il voulut arrester
De l'aller un jour visiter.
Fut dit, fut fait. Il s'achemine
Avec sa triste et brusque mine,
Et tant fait qu'il s'est adressé
Là où son or avoit mussé.
Dedans ceste caverne obscure
A coup de descendre prit cure;
Où plus tost ne fut arrivé
Qu'à ses pieds son pot a trouvé
Vuide des beaux escuts luysants
Si aggreables et plaisants,
Que l'aise qu'il eust pu avoir,
C'estoit seulement de les voir.
Mais en la mesme heure et journée
Ceste chance fut bien tournée :
Car ayant les yeux remplis d'eau,
Au lieu d'eux il prit le cordeau,
Duquel le povre homme esperdu
Miserablement s'est pendu [1].
O Seigneur, ô Dieu redoutable,
Ta Providence est admirable.
Cil qui n'avoit de mort envie

1. Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
« Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme,
Je ne me pendrai pas? Et vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai. »
Le lacs étoit tout prêt; il n'y manquoit qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola peut-être
Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent, le licou trouva maître.

S'est ravy soy mesme la vie,
Et cil qui se vouloit occire,
Tu has gardé de mort, ô Sire,
Luy donnant bien non espéré,
A l'autre obit non desiré[1].

La Fontaine a tiré de l'épigramme de Vauquelin et de la fable de Gueroult *le Trésor et les deux Hommes.*

1. Mais que dire du troc que la Fortune fit?
Ce sont là de ses traits; elle s'en divertit:
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre;
Et celui qui se pendit
S'y devoit le moins attendre.

FABLES GRECQUES EN PROSE

QUI ONT FOURNI DES SUJETS A LA FONTAINE

CCXXXIX. LE VIEILLARD ET LA MORT[1]

Un Vieillard était allé faire un fagot sur une montagne et le rapportait sur ses épaules. Fatigué par la longueur du chemin, il mit bas le fagot et appela la Mort. Celle-ci vint sans tarder : « Pourquoi m'appelles-tu ? » dit-elle. « Pour que tu m'aides à recharger mon fagot, » répliqua le Vieillard.

La fable a été mise en vers par Corrozet.

Ung Vieillard portoit
Ung fardeau de bois,
Dont lassé estoit
Pour son trop lourd pois.
Doncques, tant lassé
De porter sa charge,
Auprés d'ung fossé
Son fardeau descharge[2] ;
Puis par désespoir
La Mort appella
Et tout son povoir,
Laquelle vint là
Disant : « Que veulx tu ?
Es tu las de vivre ?

1. Ésope de Furia, 50; Halm, 190. Voir Faërne, 10.
L'apologue est cité par Euripide dans *Alceste* (669-672) : « C'est vainement que les Vieillards souhaitent mourir, qu'ils accusent la vieillesse et la longueur de la vie. Si la Mort approche d'eux, nul ne veut mourir et ne trouve que la vieillesse est un pesant fardeau. »

2. Un pauvre Bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchoit à pas pesants,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
(La Fontaine, I, 16.)



Es tu abbatu?
Veulx tu la Mort suyvre?
— Non, dict le vieil homme,
Je ne veulx mourir;
Je t'appelle et somme
Pour me secourir[1].
Preste ung peu ta main
Pour me recharger;
Car c'est acte humain
D'aultruy soulager. »

La Fontaine a suivi Corrozet dans *la Mort et le Bûcheron*; mais il a ajouté à l'apologue ésopique la peinture des maux qui accablent le Bûcheron.

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

1. Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère. »

CCXL. L'AIGLE ET L'ESCARBOT[1]

Il y avait une fois un Lièvre, qui se voyant poursuivi de près par un Aigle et ne sachant où se cacher, [se réfugia près du gîte de l'Escarbot[2]], lui demandant sa protection. L'Escarbot commença à prier l'Aigle de faire grâce au pauvre suppliant, la conjurant par Jupiter de ne pas le mépriser, tout petit qu'il était[3]; mais l'Aigle irritée donna un coup d'aile à l'Escarbot, et, se jetant sur le Lièvre, le mit en pièces. L'Escarbot, offensé de cette injure, suivit l'Aigle, et, ayant reconnu l'endroit où elle avait son nid, il y entra, et, poussant hors du nid les œufs de l'Aigle qu'il y trouva, il les cassa tous. Une action si hardie irrita l'Aigle qui, pour n'être plus exposée à de semblables accidents, porta son nid plus haut; mais l'Escarbot y monta et jeta en bas pour la seconde fois les œufs de l'Aigle. Cet oiseau, ne sachant plus quel parti prendre, s'envola vers Jupiter qu'on dit être son protecteur, et mit ses œufs dans son sein, le suppliant de les prendre sous sa garde. Pendant ce temps-là, le malin Escarbot fit une pilule de fiente, et, étant monté au ciel, il la jeta dans le sein de Jupiter, qui, ne pensant pas aux œufs de l'Aigle, se leva promptement pour secouer cette ordure; ainsi les œufs

1. Furia, 223; Halm, 7. — Nous donnons la traduction de Baudoin parce que c'est sur elle que La Fontaine a composé sa fable.

2. Baudoin traduit : « entra dans la terrière de l'Escarbot. » Il a suivi la traduction latine : « *in* (au lieu de *ad*) lustrum Scarabei profugit. » La Fontaine a reproduit l'erreur de Baudoin : « Jean Lapin s'y blottit. » Il n'a pas compris que le Lièvre se réfugiait près du gîte de l'Escarbot, non pour s'y blottir (ce qui était impossible), mais pour y jouir du droit d'asile comme un suppliant qui embrassait un autel.

3. L'Escarbot joue ici le rôle d'emblème protecteur.

tombèrent et furent cassés. Jupiter ne condamna point l'Escarbot, quand il eut appris de quelle manière l'Aigle l'avait outragé ; au contraire, il la censura à son retour et lui dit que l'Escarbot avait eu raison de se venger ainsi. Cependant, comme il ne voulait point que la race des Aigles fût perdue, il commanda à l'Escarbot de se réconcilier avec l'Aigle, ce que celui-ci ne fit point. Sur quoi Jupiter ordonna que les Escarbots n'eussent point à paraître pendant tout le temps que les Aigles pondraient leurs œufs[1].

I. Aristophane parodie cette fable dans *les Guêpes*.

PHILOCLÉON. Un jour à Delphes, Ésope...

BDÉLYCLÉON. Peu m'importe.

PHILOCLÉON... fut accusé d'avoir volé une coupe sacrée. Mais il répondit que l'Escarbot...

BDÉLYCLÉON. Que tu m'assommes avec tes Escarbots !

Aristophane se moque encore de l'Escarbot dans *la Paix*.

LA JEUNE FILLE. Et quelle idée, papa, d'atteler un Escarbot pour s'envoler chez les Dieux !

TRYGÉE. On voit dans les fables d'Ésope que seul il put voler jusqu'à leur séjour.

LA JEUNE FILLE. Père, père, c'est un conte incroyable ! Un animal si puant serait allé chez les Dieux !

TRYGÉE. Il y est allé pour se venger de l'Aigle et briser ses œufs.

II. La Fontaine a traité le sujet d'après la traduction de Baudoin.

III. L'Escarbot est le Scarabée sacré de la mythologie égyptienne. Il y jouait le rôle d'amulette protectrice et était figuré sur les plafonds des temples[2]. D'un autre côté, l'Aigle dévorant le Lièvre a été souvent représenté par l'art grec sur les monnaies[3].

1. Les Escarbots se cachent pendant l'hiver dans des boules de fiente qu'ils roulent, et y pondent des larves d'où sortent leurs petits. (Aristote, *Histoire des Animaux*, V, 19.)

2. ICONOGRAPHIE. Voir Perrot, *Égypte*, p. 811-812; *Phénicie*, p. 642, fig. 436.

3. Voir Duruy, *Histoire des Grecs*, t. II, p. 522, tétradrachme d'Agrigente.

CCXLI. LE LION ET LE COUSIN[1]

Le Cousin vint un jour dire au Lion[2] : « Je ne te crains pas; tu n'es pas plus fort que moi. En quoi consiste en effet ta puissance? A déchirer avec tes griffes, et à mordre avec tes dents ? Une femme en fait autant quand elle combat contre un homme. Moi, je te suis bien supérieur. Si tu le veux, mesurons-nous ensemble. » Alors il sonna la charge et s'abattit sur le Lion, lui mordit le museau et le naseau[3]. Le Lion, transporté

1. Furia, 259; Halm, 234.

2. Dans l'apologue ésopique, l'attaque du Cousin n'est pas motivée. Au contraire dans la fable de La Fontaine, elle répond à une provocation.

« Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre ! »
C'est en ces mots que le Lion
Parloit un jour au Moucheron.
L'autre lui déclara la guerre :
« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie...? » (La Fontaine, II, 9.)

3. A peine il achevoit ces mots
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du Lion qu'il rend presque fou...
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une Araignée;
Il y rencontre aussi sa fin.

de fureur, se déchira lui-même de ses propres ongles. Le Cousin sonna sa victoire et s'envola. Mais il donna dans le filet d'une Araignée et fut dévoré par elle. « Vainqueur d'un puissant animal, s'écria-t-il en gémissant, je suis mis à mort par un misérable insecte. »

Ceux qui abattent de grands ennemis sont souvent abattus par de petits[1].

I. La Fontaine a tiré de là *le Lion et le Moucheron.*

II. A la fable grecque correspond une fable indienne, *le Moineau, le Grimpereau, la Mouche, la Grenouille et l'Éléphant*[2].

Dans une forêt habitaient deux Moineaux, mâle et femelle, qui avaient fait leur nid sur un arbre. Dans le cours du temps ils eurent de la progéniture. Un jour un Éléphant sauvage, tourmenté par la chaleur et cherchant de l'ombre, vint à cet arbre; puis, dans l'excès de sa fureur, il tira avec le bout de sa trompe la branche sur laquelle les Moineaux demeuraient et la brisa. Tous les œufs de la femelle du Moineau furent cassés. Celle-ci, chagrine de la destruction de ses œufs, fit des lamentations. Un Grimpereau, son ami, entendit ses plaintes, vint auprès d'elle et lui dit : « Vénérable, à quoi bon des lamentations inutiles? — C'est vrai, répliqua la femelle du Moineau; mais pourquoi ce méchant Éléphant a-t-il par fureur détruit ma progéniture? Si donc tu es véritablement mon ami, trouve un moyen de faire mourir ce vil Éléphant, afin que j'oublie le chagrin que m'a causé la perte de ma progéniture. — J'ai pour amie une Mouche nommée *Vinarava* (qui résonne comme la *vina*, luth à sept cordes). Je vais aller vers elle. » Il se rendit avec la femelle du Moineau auprès de la Mouche et lui dit : « Ma chère, cette femelle de Moineau, mon amie, a été outragée par un méchant Éléphant qui lui a cassé ses œufs. Je cherche

1. Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

2. *Pantchatantra*, trad. de Lancereau, I, 16.

un moyen de le faire mourir. Veuille donc me prêter assistance. — Moi aussi, lui répondit la Mouche, j'ai une excellente amie, une Grenouille, nommée *Méghanada* (qui retentit comme un nuage). Nous l'appellerons et nous agirons comme il convient. »

Ils allèrent tous trois auprès de la Grenouille et lui contèrent l'affaire : « Qu'est-ce, dit celle-ci, que ce misérable Éléphant en face d'une compagnie en colère. Il faut suivre mon conseil. Toi, Mouche, va et au milieu du jour fais à l'oreille de cet Éléphant furieux un bruit pareil au son du luth, afin qu'il ferme les yeux pour mieux goûter le plaisir de l'oreille. Ensuite le Grimpereau lui crèvera les yeux avec son bec. Devenu aveugle et tourmenté par la soif, il entendra mon cri pendant que je serai sur le bord d'une fosse avec ma suite, et, pensant que c'est un étang, il s'approchera. Puis, quand il sera arrivé à la fosse, il y tombera et périra. Il faut agir ainsi d'ensemble, pour que notre entreprise puisse réussir. »

L'Éléphant ferma les yeux de plaisir au chant de la Mouche; il eut les yeux crevés par le Grimpereau, et, comme au milieu du jour il errait tourmenté par la soif et suivait le cri de la Grenouille, il arriva à une grande fosse, y tomba et mourut.

CCXLII. LA COLOMBE ET LA FOURMI[1]

Une Fourmi ayant soif s'approcha d'un ruisseau. En voulant y boire, elle y tomba. Une Colombe, perchée sur un arbre qui étendait ses rameaux au-dessus de l'eau, vit que la Fourmi était entraînée par le courant; aussitôt elle coupa avec son bec une feuille et l'y jeta. La Fourmi s'empressa de monter sur la feuille et fut sauvée. En ce moment survint un Oiseleur : il prépara ses chalumeaux pour prendre la Colombe. A cette vue, la Fourmi piqua l'Oiseleur au talon; la douleur lui fit lâcher ses chalumeaux, et le bruit avertit la Colombe de s'envoler.

Puisque les brutes ont l'instinct de la reconnaissance, à plus forte raison nous devons témoigner de la gratitude à nos bienfaiteurs.

La fable a été mise en vers par Corrozet.

Une Formis alloit à la fontaine
Ayant grand soif, et, comme elle beuvoit,
Cheut dedans l'eaue par fortune soudaine.
Sur la fontaine ung bel arbre y avoit,
Et la Colombe estoit dessus perchée,
Qui la Formis dedans l'eaue nager void.
La voyant donc en l'eaue si empeschée,
Se submergeant, lui jecta une branche
Que de son bec elle avoit arrachée.
Lors la Formis à son povoir l'eaue tranche,
Et au rameau se joignit et saulva,
Remerciant une bonté si franche[2].

1. Furia, 118; Halm, 296. Voir Baudoin, 79.

2. Le long d'un clair ruisseau buvoit une Colombe,
Quand sur l'eau se penchant une Fourmis y tombe;

Ung peu aprés l'Oiselleur arriva,
Et ses fillez auprés d'illec tendit,
Ses chalumeaux aussi sonner il va.
Et ce pendant qu'à prendre il entendit
Celle Colombe, alors soubdainement
Vint la Formis qui au pied le mordit.
Lors, pour ce mal receu si promptement,
Jecte ses retz et chalumeaux à terre,
Dont la Colombe eut peur et tremblement[1].
Pour la frayeur s'envolla à grand erre,
Et la Formis remercia bien fort,
Qui son salut estoit venue acquerre.
Qui secourir aultruy faict son effort
Le delivrant de peril et d'angoisse,
Et puis il tombe en quelque desconfort,
C'est bien raison qu'aprés on le cognoisse.

La Fontaine a emprunté à Corrozet la matière de la fable qu'il a composée sur ce sujet.

Et dans cet océan l'on eût vu la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussitôt usa de charité.
Un brin dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.
Elle se sauve... (La Fontaine, II, 12.)

1. Et là-dessus
Passe un certain croquant qui marchoit les pieds nus :
Ce croquant, par hasard, avoit une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit dans son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La Fourmis le pique au talon.
Le vilain retourne la tête.
La Colombe l'entend, part et tire de long.
Le soupé du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole.

CCXLIII. LE COQ, LE CHIEN ET LE RENARD[1]

Un Coq et un Chien s'étant liés d'amitié faisaient route ensemble. A la nuit tombante, le Coq se percha sur un arbre et s'y endormit, tandis que le Chien se blottit dans un creux du tronc. Le matin, le Coq chanta selon son habitude. Un Renard l'entendit, accourut, et, se tenant au pied de l'arbre, pria l'oiseau de descendre parce qu'il désirait le baiser pour sa belle voix[2]. « Il faut, répliqua le Coq, que tu commences par réveiller le portier qui dort au pied de l'arbre, afin que celui-ci m'ouvre et que je puisse descendre[3]. » Le Renard se

1. Furia, 88; Halm, 225. Voir Faërne, 30.
Phèdre a imité l'apologue ésopique dans *l'Alouette et le Renard.*

Une Alouette rencontra un jour un Renard plein de fourberie. A sa vue, elle s'élança dans les airs. « Salut, lui dit le Renard; pourquoi me fuis-tu? Ne trouvé-je pas assez de nourriture dans la prairie, des grillons, des escarbots, des sauterelles en abondance? Tu n'as rien à craindre; je te chéris pour ta douceur et tes vertus. — Tu parles bien, lui répliqua l'Alouette. Je te suis égale dans les airs, si je ne le suis pas à terre. Viens me trouver; je te confie mon salut. »

2. Dans *le Coq et le Renard* de La Fontaine, le fourbe demande à l'oiseau le baiser de paix.

« Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle. »

C'est une imitation du *Roman de Renart* où le fourbe dit à la Mésange : « J'arrive bien à propos, commère; descendez, je vous prie; j'attends de vous le baiser de paix. » (Paulin Paris, *les Aventures de maître Renart*, p. 40-43 : Comment Renart ne put obtenir de la Mésange le baiser de paix.)

3. La Fontaine a transporté la ruse du Coq dans *le Loup et le Chien maigre.*

Le Loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son Chien n'est pas meilleur à prendre;
Mais le drôle étoit au logis.

mit à appeler le portier; alors le Chien s'élança sur lui et l'étrangla.

Les gens habiles adressent leurs ennemis à ceux qui sont plus forts qu'eux.

Pogge a transformé la fable ésopique dans *le Coq et le Renard*[1].

Un Renard, ayant faim, cherchait par ruse à s'emparer de quelques poules réfugiées, à la suite d'un Coq, sur le sommet d'un arbre élevé qu'il ne pouvait atteindre[2]. Il s'avança gracieusement vers le Coq, et le salua avec politesse. « Que fais-tu là-haut? lui dit-il. Tu ne sais donc pas les excellentes nouvelles qui nous sont arrivées? — Pas le moins du monde, répondit le Coq; dis-nous-les donc. — Je viens exprès te les annoncer pour te faire plaisir, reprit le Renard. Tous les animaux ont tenu entre eux un grand conseil et conclu entre eux une paix perpétuelle; il n'y a plus de crainte à avoir; aucun animal ne peut plus être traqué ni molesté par un autre; tous doivent vivre en paix et dans la concorde la plus parfaite; chacun peut aller en toute sûreté, même seul, où il lui plaît. Descends donc de là-haut et fêtons ensemble ce beau jour. » Le Coq ne fut pas dupe de la ruse du Renard[3] : « Tu

Il dit au Loup par un treillis :
« Ami, je vais sortir, et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure à toi. »

1. Pogge, *Facéties*, 79; trad. de Liseux, t. I, p. 125.

2. Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux Coq adroit et matois.
« Frère, dit un Renard adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse :
Ne me retarde point, de grâce;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir,
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle. » (La Fontaine, II, 15.)

3. « Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais

m'apportes là, lui dit-il, une bonne nouvelle; cela me fait bien plaisir, » et en même temps il tendait le cou, se dressait sur ses pattes pour voir plus loin, et prenait un air tout étonné. « Que regardes-tu donc ainsi? dit le Renard. — Je regarde, répondit le Coq, deux Chiens qui viennent par ici, la gueule ouverte. » Le Renard se mit à trembler : « Adieu, s'écria-t-il, il faut que je me sauve avant qu'ils n'arrivent, » et il se disposa à fuir[1]. « Pourquoi t'en vas-tu donc? reprit le Coq; que crains-tu, puisque la paix est faite? — Je ne sais pas trop, répliqua le Renard, si ces maudits Chiens ont eu connaissance du traité. »

Ainsi la ruse fut déjouée par la ruse.

La fable de Pogge a été mise en vers par Gueroult[2].

Le Regnard, par bois errant,
Va querant
Pour sa dent tendre pasture,
Et si loin en la fin va,
Qu'il trouva
Le Coq par mesadventure.

Le Coq, de grand'peur qu'il ha,
S'envola

Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux Lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous. »

1. Dans la fable de La Fontaine, le Renard n'avoue pas qu'il a peur des Chiens, et motive son départ par un prétexte plausible.

« Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire.
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. » Le galant aussitôt
Tire ses grègues, gagne au haut,
Mal content de son stratagème.
Et notre vieux Coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

2. Crapelet, dans *les Poëtes français*, donne un texte tronqué et incorrect, et attribue faussement la fable à Habert.

Sur une ente haulte et belle,
Disant que maistre Regnard
N'a pas l'art
De monter dessus icelle.

Le Regnard, qui l'entendit,
Luy ha dit,
Pour mieulx couvrir sa fallace :
« Dieu te garde, amy tres cher !
Te chercher
Suis venu en ceste place,

Pour te raconter un cas
Dont tu n'as
Encore la cognoissance ;
C'est que tous les animaux,
Laidz et beaux,
Ont faict entre eux alliance.

Toute guerre cessera :
Ne sera
Plus entre eulx fraude maligne ;
Seurement pourra aller
Et parler
Avecque moy la geline.

De bestes un million
Le lyon
Meine jà par la campaigne[1] ;
La brebis avec le loup,
A ce coup,
Sans nul danger s'accompaigne[2].

Tu pourras voir icy bas
Grands esbats
Desmener chascune beste ;
Descendre donc il te fault
De là hault
Pour solenniser la feste. »

1. Nec magnos metuent armenta leones.
(Virgile, *Églogues*, IV, 22.)

2. Nec lupus insidias pecori, nec retia cervis
Ulla dolum meditantur. (Virgile, *Églogues*, V, 60.)

Or feust le Coq bien subtil :
« J'ay, dit-il,
Grande joy' d'une paix telle ;
Et je te remerci' bien
Du grand bien
D'une si bonne nouvelle. »

Cela dict vient commencer
A hausser
Son col et sa creste rouge,
Et son regard il espart
Mainte part
Sans que de son lieu se bouge.

Puis dict : « J'entend par les boys
Les abboys
De troys Chiens qui cherchent proye ;
Ho ! compère, je les voy
Prés de toy ;
Va devers eux par la voye. »

Lors respond le Regnard cault :
« Il me fault
Prendre la course bien viste.
Car si l'un d'eulx, quel qu'il soit,
M'apperçoit,
J'y demourray pour le giste.

— Comment ? dict le Coq crestu ;
Que crains tu ?
M'as tu pas dict la nouvelle
Que les bestes d'accord sont,
Qu'elles ont
Faict alliance nouvelle ?

— Ha ! dict-il, ceulx cy n'ont pas
Sceu le cas
Tout ainsi comment il passe ;
Et pourtant pour cette fois
Je m'en vois
De peur que n'aye la chasse. »

Ainsi feust par un plus fin
Mise à fin
Du subtil Regnard la ruse.

Qui ne veult estre deceu
A son sceu
D'un tel engin fault qu'il use.

Ces stances, où l'on reconnaît l'imitation maladroite de Ronsard, sont dans un mètre peu convenable pour la fable. Aussi Hégémon a-t-il essayé de traiter à son tour le même sujet d'une manière plus naturelle.

Un cault Regnard, cherchant pour se repaistre,
Trouva aux champs un Coq qui s'esbatoit,
Lequel voyant le Regnard si proche estre
Vola dessus l'arbre qui là estoit.
Dont le Regnard fasché, en cest esmoy,
Luy dict ainsi d'un propos amiable :
« Pourquoy fuis-tu, amy? Demeure coy,
Sans estimer que sois pour t'arrester.
Car criée est la paix trés desirable
Entre animaux, sans nul d'eulx excepter.
Et pour ce donc, descen pour converser
Sans difference entre nous icy bas;
Car tu auras des biens pour t'avancer
En grans honneurs, où prendras tes esbas.
— Certes, respond le Coq, je n'aimois pas
Que guerre fust. Donc, puisque paix est faicte,
Je descendray vers toy tout de ce pas.
Car aussi bien voy je bande complette
De fort gros Chiens droict vers nous accourir
Avec lesquels pourrons nous esjouir. »
De ce estonné le Regnard vint à dire :
« De quel costé viennent ces Chiens mordans?
— Par derrier' toy, dist le Coq, sont venans; »
Et le Regnard de l'autre costé tire.
Alors le Coq, en se prenant à rire,
Luy va disant : « Pourquoy fuis tu, Regnard?
Car puisque paix ensemble nous attire,
Craindre ne fault qu'on te gratte ton lard.
— Ha! compagnon, respondit-il, ceulx cy
N'y sont comprins, ainsi comme je croy.
— Je voy donc bien, dist le Coq, par cecy
Qu'il fault des Chiens pour se garder de toy. »

La Fontaine a suivi Pogge.

CCXLIV. LE LION ET L'ANE CHASSANT[1]

Un Lion et un Ane s'étant associés allèrent chasser. Quand ils furent arrivés à une caverne où il y avait des Chèvres sauvages, le Lion se posta à l'ouverture pour guetter celles qui sortiraient, tandis que l'Ane entra pour les faire sortir et se mit à braire pour les effrayer. Voyant que le Lion avait pris la plupart d'entre elles, il sortit et lui demanda s'il s'était bravement comporté et s'il avait bien mis en fuite les Chèvres. Le Lion lui répondit : « Sache-le bien, j'aurais été effrayé moi-même, si je ne savais pas que tu es un Ane. »

Phèdre s'est approprié cet apologue dans *le Lion et l'Ane chassant*.

Le lâche qui vante sa valeur peut bien en imposer à ceux qui ne le connaissent pas, mais il est la risée de ceux qui le connaissent.

Le Lion, voulant chasser en compagnie de l'Ane, le couvrit de feuillage et lui commanda de braire pour mettre en fuite les fauves par le son inconnu de sa voix, tandis que lui-même les saisirait au passage. L'animal aux longues oreilles se met soudain à braire de toutes ses forces et effraie les fauves par un bruit extraordinaire. Dans leur épouvante, ils se précipitent par la route frayée et le Lion les terrasse d'un bond impétueux. Enfin, rassasié de carnage, il appelle l'Ane et lui ordonne de se taire. Alors celui-ci dit d'un ton insolent : « Ne trouves-tu pas que je t'ai bien servi? — Fort bien, répliqua le Lion; si je n'avais connu ton caractère et ta race, j'aurais été moi-même effrayé. »

I. La fable est d'origine orientale. Dans les immenses plaines de la Mésopotamie, il y avait des steppes où pul-

1. Furia, 99; Halm, 259.

lulaient les lions, les onagres, les bœufs sauvages, les sangliers, les bouquetins, les autruches. Les rois d'Assyrie allaient y chasser en grande pompe, entourés d'une nombreuse escorte comme pour une expédition militaire, ainsi que le pratiquaient les khalifes au Moyen Age, et comme le font encore aujourd'hui les schahs de Perse et les rajahs de l'Inde[1]. Notre fable fait allusion à cette coutume : le Lion représente le prince, et l'Ane les rabatteurs qui forçaient les animaux à sortir de leurs repaires par un véritable tintamarre.

II. La Fontaine, en imitant Phèdre, a insisté sur l'idée de tintamarre.

L'Ane à messer Lion fit office de cor.
Le Lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiroient de leurs maisons.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
    A la tempête de sa voix ;
L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable.
La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois ;
Tous fuyoient, tous tomboient au piège inévitable
    Où les attendoit le Lion.

Le poète s'est inspiré ici de la description pittoresque que Gauchet avait faite d'un genre de chasse appelé *le Tintamarre*[2].

Ainsi donc bien armez, aux rais de la clarté
Suivons à l'œil Thibault d'un pas diligenté ;
Entrez dans la forest, nous commençons à prendre
Les instruments sonnants, et, sans rien plus attendre,
Tel bruit dedans le ciel, dans les champs, dans les bois
Se porte que qui l'oit peult dire à ceste fois
Que tout l'Enfer, laissé de sa troupe homicide,
Estant ore en repos, soit de ministres vuide ;
Et semble de nouveau que du bois alentour
Pour l'heure il ait choisi son horrible sejour.
Les lievres, les renards et les loups fameliques,
Les biches et les cerfs de leurs places antiques
Quittent le seur sejour, et loing loing du grand bruit,

1. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. V, p. 18.
2. Gauchet, *le Plaisir des champs*, éd. Blanchemain, p. 326.

Qui decà, qui delà, par le boscage fuit.
Les conils à l'instant au profond de la terre
Se cachent pour n'oïr l'effroyable tonnerre;
Le sanglier ronfle et souffle, et par deserts affreux
Loing du bruit entendu fuit et brousse peureux.
Loing le chevreuil desloge, et n'arrestant sa course
Tant qu'il oït le bruit, sans fin, sans cesse brousse.
Jamais l'horrible cor d'Astolphe ne porta
Telle peur dans les cœurs, quand si bien escarta
Le feminin troupeau; et, quoy qu'on puisse dire,
Jamais d'un si hault son ne s'est entendu bruire
Que cil que les chauldrons, les tabours, les bassins,
Les chauldieres d'airain portent aux lieux voisins.

CCXLV. LES PIEDS ET L'ESTOMAC[1]

L'Estomac et les Pieds se disputaient la prééminence. Les Pieds se disaient supérieurs en force parce qu'ils portaient l'Estomac. « Si je ne vous nourrissais pas, mes amis, répliqua l'Estomac, vous ne pourriez pas vous porter vous-mêmes. »

L'apologue a été développé dans le recueil de Romulus (III, 16), d'où il a passé dans Corrozet, *Des Membres et du Ventre.*

Ung jour s'emeut à tort et par excés
Un grand debat et dangereux procés
Des Piedz et Mains à l'encontre du Ventre,
Luy reprochant que dedans son sac entre
Tout leur labeur, voire du bien autant
Qu'ilz en gaignoient, et n'estoit point content,
Dont à la fin se voulurent distraire
De luy bailler le vivre nécessaire.
Le Ventre crie et demande à manger;
Les Piedz et Mains ne s'y veullent renger.
Par la faim donc qu'il avoit endurée,
N'estoit possible avoir plus de durée;
Son sang, ses nerfz, s'en vont affoiblissans,
Et quant et luy les membres perissans.
Lors les deux mains, lasses de tant souffrir,
Boire et manger lui voulurent offrir;
Mais c'est trop tard; car en brief il fina,
Et quant et quant les Membres ruyna.
Tout ainsi donc qu'ung membre a son recours
A l'aultre membre en demandant secours,
Par mutuelle et tres bonne amitié,
Devons avoir l'ung de l'aultre pitié.

1. Furia, 286; Halm, 197; apologue cité par Plutarque dans la *Vie de Coriolan.*

La Fontaine, dans *les Membres et l'Estomac*, a joint à l'apologue ésopique quelques traits qu'il a tirés de Rabelais[1]. Quant à la mise en scène, il l'a empruntée à la fable de Ménénius Agrippa[2].

Du temps que l'unité qui règne aujourd'hui dans le corps n'existait pas encore, mais que chaque membre avait son indépendance et son langage, les autres parties s'indignèrent de n'avoir d'autre soin, d'autre travail, d'autre fonction, que de satisfaire les besoins de l'Estomac, tandis que, placé au milieu d'elles, dans une molle oisiveté, il jouissait des plaisirs qu'on lui préparait. Elles formèrent contre lui une conspiration : les Mains convinrent de ne plus porter les aliments à la bouche, la Bouche de ne plus s'ouvrir pour les recevoir, les Dents de ne plus les broyer. Ce complot, dont le but était de soumettre l'Estomac par la famine, réduisit les Membres et tout le corps à un extrême épuisement. On reconnut alors que l'Estomac ne restait pas oisif; que, s'il était nourri par les autres parties, il les nourrissait à son tour, en leur rendant par la digestion ce sang qu'il élabore et répand pour entretenir notre vie et nos forces.

1. C'est à Rabelais que La Fontaine a emprunté l'expression de *Messer Gaster*.
2. Tite Live, II, XXXII.

CCXLVI. LE LOUP ET LE CHEVREAU[1]

Un Chevreau, étant resté en arrière du troupeau, se voyait poursuivi par un Loup. Il se retourna et lui dit : « O Loup, je sais que je ne peux t'échapper ; mais, pour que je ne meure pas sans honneur, joue de la flûte et fais-moi danser[2]. » Le Loup se mit à jouer de la flûte, et le Chevreau à danser. A ce bruit, les Chiens accoururent et donnèrent la chasse au Loup[3]. « J'ai ce que je mérite, dit le Loup en se tournant vers le Chevreau ; étant boucher, je ne devais pas faire le joueur de flûte[4]. »

Au Moyen Age, l'apologue ésopique a été transformé dans *l'Apologue du Loup et du Mouton* de Jehan Molinet[5].

1. Furia, 74 ; Halm, 134.

2. ICONOGRAPHIE. Un papyrus satirique égyptien représente un Loup qui porte son bagage sur une épaule (comme faisaient les bergers égyptiens), et qui souffle dans un double chalumeau, en conduisant un troupeau de Gazelles. Voir Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art égyptien d'après les monuments*, t. II de l'atlas ; Champfleury, *la Caricature antique*, p. 24.

3. La Fontaine a reproduit ce dénouement.

Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre Loup, dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

4. Le Loup tient le même langage dans *le Cheval et le Loup*.

« C'est bien fait, dit le Loup, en soi-même, fort triste ;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'arboriste,
Et ne fus jamais que boucher. »

5. *Les Faictz et Dictz de feu de bonne mémoire maistre Jehan Molinet*, 1531, folio 93.

Un Loup famys[1] issit d'un verd bosquaige,
Querant sa proye en ung plain maresquaige
Où gras moutons et aigneletz paissoient,
Ouvrit la gueule et cueillit son dismaige[2].
Bergers effrayes[3], voyans ce gref dommaige,
Courent aprés, et chiens qui les passoient
Le Loup chanu[4] de si prés aggressoient
Qu'emmy les plains[5] son aignelet laissa.
Bergers et chiens, qui jà plus n'y pensoient,
S'endormirent; chascun d'eulx se lassa.
Donc le luiton[6] subtil et anciens[7]
Por decepvoir bergers, brebis et chiens,
Prist manteau gris, chappellet[8] et moufflette[9];
Puis s'en revint comme pharisiens[10],
Comme bergers discretz et paciens[11],
La muse au col et au poing la houllette.
Maistre Ysengrin[12] à la rousse barbette
Prist et choisit, pour causer son esbat,
Un Mouton gras qui paissoit sur l'herbette,
De qui s'en vint le cauteleux debat.

Le Loup engage la conversation avec le Mouton, le séduit par de belles paroles, et finit par l'entraîner dans le bois où il le dévore en lui disant :

Où force regne, droit n'a lieu.
Puisque je te tiens en mes las[13],
Tu es arrivé au meilleu[14]
De tous maulx à toujours. Mais, las!
A malle heure tu te meslas
D'accointer si fin cirurgien[15].

Enfin, Verdizotti a composé d'après la tradition la fable *le Loup et les Brebis*, qui a servi à La Fontaine pour *le Loup devenu berger.*

Un Loup s'affubla de la défroque d'un berger pour tromper les innocentes Brebis par un déguisement, en cachant sa peau trop bien connue. Un bâton à la main, une

1. Affamé. — 2. Sa dime. — 3. Effrayés. — 4. Chenu, c'est-à-d. blanc. — 5. Au milieu des plaines. — 6. Lutin. — 7, 10, 11. Molinet suit l'ancienne orthographe qui indiquait le nominatif par *s*. — 8. Chapeau. — 9. Gant. — 12. Loup. — 13. Lacs. — 14. Milieu.
15. Voir ci-dessus, page 377, note 4.

XV.



20. Le Loup devenu berger.

gourde au dos, une musette au côté, il se dirigea vers le troupeau voisin, espérant le conduire dans un bercail qu'il avait établi dans une caverne obscure, et se préparer ainsi de quoi faire bombance pendant une année sans aucune fatigue. Mais, quand le brigand fut arrivé au milieu du troupeau qui ne le craignait pas, le prenant pour le Berger d'après son vêtement, il essaya de parler pour diriger les Brebis vers le chemin qu'il voulait; alors il fit entendre un hurlement si horrible que toutes les Brebis s'arrêtèrent épouvantées, et que, regardant en arrière dès qu'elles entendirent ce cri trop connu, elles se mirent à fuir en toute hâte vers leur bergerie. Le Loup demeura ainsi seul avec son désespoir.

La Fontaine, en s'appropriant ce récit, en a modifié le dénouement d'après l'apologue ésopique.

CCXLVII. LA FEMME ET LE MARI IVROGNE[1]

Une femme avait un mari ivrogne. Voulant le guérir de son vice, elle imagina l'expédient suivant. Elle saisit le moment où son mari était assoupi par l'ivresse et privé de sentiment comme s'il avait cessé de vivre. Elle le chargea sur ses épaules, le porta dans un tombeau et s'en alla. Quand elle pensa qu'il était dégrisé, elle frappa à la porte du tombeau. « Qui frappe là? dit le mari. — Celui qui apporte à manger aux morts[2]. — Ne m'apporte pas à manger, mon ami; apporte-moi plutôt à boire; car tu me fais de la peine, en me parlant de nourriture sans me parler de boisson. — Malheur à moi! dit la femme; ô mon mari, non seulement tu ne t'es pas corrigé, mais tu es devenu pire encore; car ton ivrognerie est passée en habitude. »

La Fontaine a tiré de là *l'Ivrogne et sa Femme*. Il a d'ailleurs combiné avec la fable grecque un conte de Bonaventure des Périers, et un conte de Verboquet le Généreux; au premier, il a emprunté le portrait de l'Ivrogne[3]; au second, le tableau de l'Ivrogne mis dans une bière[4].

« La troisième commère, qui désiroit avoir le prix de la tromperie, avoit du plus matin porté son mari dans une bière découverte comme un mort à l'entrée de l'église, lequel, se sentant encore des fumées du soir, douta bien fort de sa vie, se voyant en une bière avec chandelles allumées. »

1. Furia, 234; Halm, 108.
2. Allusion aux banquets funèbres. Voir Collignon, *Archéologie grecque*, p. 220; Duruy, *Histoire des Grecs*, t. II, p. 668.
3. Bonaventure des Périers, éd. Jannet, t. II, p. 262, *Du bon yvrogne Janicot*.
4. Louandre, *Chefs-d'œuvre des Conteurs français*, t. II, p. 27.

CCXLVIII. LE MALIN ET APOLLON[1]

Un Malin avait fait le pari de convaincre d'imposture l'Oracle de Delphes. Ayant pris un moineau dans sa main, et l'ayant caché sous son manteau, il entra dans le sanctuaire, et, s'approchant du trépied, il fit cette question : « Ce que je tiens est-il en vie ou non? » Il voulait, si Apollon répondait que l'oiseau était mort, le montrer vivant; si Apollon répondait que l'oiseau était en vie, l'étouffer et le montrer mort[2]. Le dieu devina sa malice : « Assez, mon ami; il dépend de toi que ce que tu tiens soit en vie ou non. »

Voir Faërne, 41, *le Trompeur et Apollon;* La Fontaine, *l'Oracle et l'Impie.*

1. Furia, 32; Halm, 55.

2. Dès qu'il fut en son sanctuaire :
« Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non? »
Il tenoit un moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt
Pour mettre Apollon en défaut. (La Fontaine, IV, 19.)

CCXLIX. LE BUCHERON ET HERMÈS[1]

Un Bûcheron coupait du bois près d'une rivière, quand il arriva par mégarde que sa cognée tomba dedans[2]. Alors, bien affligé de cet accident, il s'assit sur le bord de la rivière pour pleurer. Pendant ces choses, Mercure ému de pitié lui apparut, et s'enquit de la cause de sa plainte. Il ne l'eut pas plus tôt connue qu'il plongea dans le fleuve, et, lui montrant une cognée d'or, lui demanda si c'était la sienne. Le pauvre homme ayant répondu franchement que ce ne l'était pas, il lui en apporta une d'argent, que ce bon homme confessa pareillement n'être pas à lui. A la fin, le même dieu lui en fit voir une emmanchée de bois, que le Bûcheron reconnut pour celle qu'il avait perdue. Alors Mercure, jugeant de sa probité par une si libre déclaration, les lui donna toutes trois. Le Bûcheron, fort aise d'une si bonne fortune, alla trouver ses compagnons et leur raconta par le menu tout ce qui s'était passé. Ce récit fit prendre fantaisie à l'un d'entre eux d'éprouver, s'il était possible, une pareille aventure. Il s'en alla donc pour cet effet près de la même rivière, et jeta de son bon gré sa cognée dans l'eau, puis s'assit sur le bord et fit semblant de pleurer. Mercure accourt immédiatement avec une cognée d'or, et, connaissant l'hypocrisie du galant, lui demanda si c'était la sienne. « C'est elle-même, » lui répondit l'imposteur. Mais le dieu, voulant le punir de son impudence et de son mensonge, ne lui donna

1. Furia, 127; Halm, 308. Voir Faërne, 62.
2. Nous donnons la traduction de Baudoin, parce qu'elle a servi à La Fontaine.

ni la cognée d'or, ni la cognée que cet artificieux avait exprès jetée dans la rivière. (Baudoin.)

La Fontaine a composé sa fable, *le Bûcheron et Mercure*, sur la traduction de Baudoin. Il l'a développée à l'aide d'un conte de Rabelais, *le Bosquillon et Mercure*[1], et a modifié le dénouement d'après lui.

Son fils Mercure aux criards vient encor;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : « La voilà! »
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

1. Rabelais, *Nouveau Prologue du livre IV*.

« S'il prend aultre que la sienne [dit Jupiter à Mercure], coupez luy la teste avec la sienne propre, et desormais ainsy faictes à ces perdeurs de coignées. »

CCL. LE SERPENT ET LA LIME[1]

Un Serpent, étant entré dans l'atelier d'un forgeron, demanda aux instruments qu'il y trouva de lui faire l'aumône. Après l'avoir obtenue, il s'adressa à la Lime, et la pria de lui donner quelque chose. Celle-ci lui répondit : « Tu es fou de t'imaginer que tu emporteras quelque chose de moi qui ai l'habitude de prendre à tout le monde. »

Voir Phèdre, IV, 8. — Corrozet l'a suivi.

Un Serpent de toute force
Si s'efforce
Pour une Lime ronger ;
A l'entour sa queue a torse,
Se renforce
Et la cuide enfin manger.

« Cuides tu rompre et changer,
Abreger
Mon dur fer? ce dict la Lime.
L'acier qui se faict forger
Trop legier
Contre mon povoir j'estime.

Que fais tu, meschante beste?
Dentz et teste
Rompras ains que me grever[2].

1. Furia, 271 ; Halm, 147.

2. « Pauvre ignorant! et que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit Serpent à tête folle :
Plutôt que d'emporter de moi
Le quart seulement d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents. »
(La Fontaine, V, 16.)

Qui blesser aultruy s'apreste
Et s'arreste,
Il void sa force achever.

Avant donc que d'estriver,
N'eslever,
Regarde à qui tu prens guerre,
Et vueille noyse eschever,
Ou priver
Te verras d'honneur acquerre. »

La Fontaine a imité le récit de Corrozet; mais il n'a pas adopté sa morale. Il a appliqué la fable aux critiques qui dénigrent les bons ouvrages par envie. Il a trouvé cette idée dans Horace :

« Quelque inférieur que je sois à Lucilius en dignité et en génie, l'envie elle-même sera forcée d'avouer que j'ai comme lui vécu avec les grands; et, voulant broyer un objet fragile, elle se brisera les dents contre le fer. » (*Satires*, II, I, 77.)

Il a pensé aussi au livre que Sagon écrivit contre Clément Marot, et auquel celui-ci répondit sous le nom de son valet Fripelipes :

Un tas de rithmasseurs nouveaulx,
Qui cuydent eslever leur nom
Blasmant les hommes de renom;
Et leur semble qu'en ce faisant
Par la ville on ira disant :
« Puis qu'à Marot ceulx cy s'attachent,
Il n'est possible qu'ilz n'en sçachent. »

Il a exprimé la même idée dans ces beaux vers :

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

CCLI. LE MARI ET LA FEMME ACARIATRE[1]

Un homme, ayant une femme qui était l'ennemie de tous ses domestiques, voulut savoir si elle avait les mêmes sentiments à l'égard des domestiques de son père. Il l'envoya donc chez son père sous un prétexte plausible. Lorsqu'elle revint quelques jours après, il lui demanda comment elle avait trouvé les domestiques de son père. « Les bouviers et les bergers me regardaient de travers, » répondit-elle. « Femme, reprit l'homme, si tu hais des gens qui emmènent des troupeaux le matin et les ramènent le soir, que peuvent espérer ceux qui passent toute la journée avec toi? »

Haudent a développé cet apologue pour le mettre en vers, et a fourni quelques traits à La Fontaine dans *le mal Marié*.

Un aultre quidam fut encoire
Qui eut une femme assez belle[2];
Mais estoit si plaine de gloire,
Maulvaise, fiere et rebelle,
Que ne pouvoient durer vers elle
Les serviteurs de son mary,
Tant leur menoit guerre mortelle;

1. Furia, 246; Halm, 52.

2. Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme.
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point...
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse
Querelleuse, avare et jalouse. (La Fontaine, VII, 2.)

De quoy il estoit fort marry[1].
Or pour voir quelle pourroit estre
Aux servantz de son propre pere,
Le mary luy voulut permettre
D'y faire quelque temps repaire;
Mais, pour vray, la faulse vipere
Durant ce temps à chascune heure
A iceulx disoit impropere
Sans qu'el' leur fust en rien meilleure.
Quand icelle femme revint
Du lieu où s'estoit transportée,
Son mary enquerir la vint
Comme elle s'y estoit portée,
Et s'elle s'estoit deportée
D'estre aux serviteurs odieuse
Par noyse et querelle portée
Et par estre trop glorieuse.
El' luy respond quant à ce point :
« Les bouviers et les pastoureaulx
Qui au logis n'arrestoient point
Pour aux champs garder leurs taureaulx,
Vaches, moutons, brebis et veaulx,
Ne pouvoient avec moy durer
Quand ils ramenoient leurs troupeaulx,
Ne moy aussi d'eulx endurer[2]. »
Le mary luy vint à redire :
« Si tu ne puis vivre avec ceulx
Qui ne sont pour jour, à vray dire,
Avecques toy qu'une heure ou deux,
Sans crier ou tencer à eulx,
Comment pourrois estre en recoy
Sans tencer aux servantz[3], lesqueulx
Sont au long du jour avec toy? »

1. Les valets enrageoient, l'époux étoit à bout.

2. Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. « Eh bien! qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait?
— Assez, dit-elle : mais ma peine
Étoit de voir les gens plus paresseux qu'ici;
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savois bien dire, et m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux. »

3. « Eh! madame, reprit son époux tout à l'heure,

La Fontaine a tiré de là *le mal Marié*. Il lui a donné une conclusion par un bon mot qu'il a emprunté à Bebel[1].

« Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés! »

Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchainée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?

1. C'est la facétie intitulée *les Paysans et le Loup*.

Des paysans prirent un Loup vivant, et, comme ils ont contre ces animaux une haine implacable au point qu'ils sévissent même contre leurs cadavres, ils voulurent lui infliger un supplice raffiné. L'un d'eux, qui avait deux femmes, s'avança au milieu d'eux, et dit qu'il fallait donner au Loup deux épouses; il jura qu'il ne connaissait pas et qu'il ne croyait pas qu'on pût imaginer un plus grand supplice. (*Facetiæ Bebelianæ*, Tubingæ, 1506.)

CCLII. LE LION, LE LOUP ET LE RENARD[1]

Un Lion, accablé de vieillesse, était étendu dans son antre, en proie à la souffrance. Tous les animaux étaient venus lui rendre visite, à l'exception du Renard. Le Loup saisit l'occasion de l'accuser auprès du Lion, lui reprochant de ne faire aucun cas du Roi des animaux, puisqu'il ne daignait même pas venir le voir. Le Renard arriva sur ces entrefaites, et entendit les dernières paroles du Loup. Le Lion rugit à sa vue. Celui-ci demanda la permission d'expliquer sa conduite. « Qui des assistants, dit-il, t'a rendu un aussi grand service que moi, qui ai voyagé afin de consulter un médecin pour ta maladie et qui ai appris de lui un remède? — Quel est ce remède? dit le Lion. — C'est, répliqua le Renard, de t'appliquer sur le corps la peau toute chaude d'un Loup écorché vif. » Le Loup fut aussitôt étendu à terre, et le Renard lui dit : « Cela t'apprend qu'il ne faut pas exciter le maître à la malveillance, mais à la bienveillance. »

L'apologue grec a été de bonne heure traduit en latin et a exercé les fabulistes du Moyen Age et de la Renaissance. Il figure dans le *Romulus de Marie de France*[2].

Le Lion étant malade, tous les animaux venaient le voir et lui disaient qu'il avait besoin d'un savant médecin. « Mais où trouver ce médecin? demanda le Lion. — Personne, sire, n'est plus savant que Renard[3], qui sait parler

1. Furia, 233; Halm, 255.
2. Robert, *Fables inédites*, t. II, p. 559; Hervieux, *Phèdre*, t. II, p. 495.
3. *Renard* est ici un nom propre. Il ne faut donc pas mettre *le Renard*, comme l'a fait Saint-Marc Girardin dans *La Fontaine et les Fabulistes*.

aux bêtes comme aux oiseaux, et qui traite souvent des affaires avec les unes et avec les autres. » Renard fut mandé près du Roi ; mais il resta caché plusieurs jours. Une nuit, sortant secrètement de sa demeure, il vint se poster dans un trou près de la chambre royale, et là, prêtant l'oreille, il écouta le prince qui entretenait les assistants de sa maladie. Il recueillit avec soin les réponses, et déjà il avait entendu beaucoup d'opinions diverses, lorsque arriva Ysengrin, qui dit : « Rien n'empêche Renard de venir donner des soins à notre souverain, si ce n'est son naturel pervers, et pour cela je le dénonce comme traître à la santé du Roi et le juge digne de mort. » Renard alors, entrant dans la salle à pas comptés, l'air grave, salua le Roi de la part des docteurs de la ville de Salerne[1]. Le Roi le menaçant du dernier supplice pour avoir tant tardé à venir, il dit : « Qu'aurais-je fait, Sire, si je ne t'avais apporté une guérison assurée? Aussitôt que j'eus reçu ton ordre, je me mis à parcourir divers pays et je suis allé consulter les médecins de Salerne. Je leur ai expliqué ta maladie, et je t'annonce de leur part qu'il n'y a pour toi qu'un moyen de recouvrer la santé, c'est de t'envelopper la poitrine avec la peau d'un Loup écorché vif, encore chaude et fumante de sang. En trois jours au plus, ce remède, Sire, te rendra la santé. » Aussitôt, par l'ordre du Roi, Ysengrin est saisi, écorché vif, et sa peau imbibée de sang est appliquée sur la poitrine du Lion. Ysengrin, délivré enfin des gardes du Roi, s'enfuit sans peau dans la forêt, suivi de Renard, qui lui criait de loin : « Combien sont heureux les conseillers du Roi vêtus ainsi de pourpre et d'écarlate! Quant à toi, comme tu as percé des traits de ta langue ton prochain absent, souffre maintenant les piqûres des mouches et des guêpes. »

La fable a été introduite dans *le Roman de Renart*[2], puis mise en vers par Haudent.

Jadis advint qu'un orgueilleux Lyon,

1. L'École de Salerne fut célèbre au Moyen Age par la science de ses docteurs qui ont composé de nombreux traités en latin, outre le recueil d'aphorismes connu sous le nom de *Schola Salernitana*. (Daremberg, *la Médecine*, p. 123.)

2. Rothe, *les Romans de Renard*, p. 206 : « C'est la branche de Renart si come il fut mires. »

Fier et despit dessus un million,
Malade fut, par quoy toute autre beste
Le vint à voyr et à luy faire feste
Pour et affin de luy congratuler,
Porter honneur, complaire et aduler,
Fors le Regnard qui durant ce temps là
Pour quelque affaire onc n'y fut ny alla;
Par quoy le Loup l'est venu à blasmer
Vers ce Lyon, et à le proclamer
Digne d'amende et de punition
Sans qu'il en peust avoir remission,
Comme un subject superbe et arrogant
Et à l'honneur de son roy derogant.
Par telz propos que ce Loup a pu dire
Le Lyon fut meu de fureur et d'ire,
Tant qu'il se print à jurer que de faict
Puny seroit le Regnard par effect.
Or ce pendant qu'ilz estoient sur ce cas,
Cestuy Regnard fort loing d'eulx n'estoit pas,
Qui escoutoit un peu caché dehors
Tous les propos qu'iceulx tenoient alors,
Disant en luy : « O faulx Loup, sans mentir
Je te feray, si je puis, repentir
De ce conseil qu'au Lyon as donné;
Car aultrement en sera ordonné. »
Sur telz propos s'en alla barbouiller
En un bourbier et vaultrer et souiller,
Puis est venu par un cauteleux soing
En tel estat à saluer de loing
Cestuy Lyon, faignant prez de son roy
N'oser venir en si ord desarroy;
Mais neantmoins c'estoit de paour et crainte
Que sur son corps il n'eust aucune attaincte.
Or ainsi donc, pour et à celle fin
De nous remettre en propos, cestuy fin
Et cault Regnard ne voulut approcher,
Bien cognoissant qu'il luy pourroit trop cher
Par ce Lyon à l'heure estre vendu;
Pourtant de loing, comme bien entendu,
Luy vint à dire : « O puissant et cher Sire,
Long temps y a qu'à vous veoir je desire,
Mais n'ay voulu vers vous me transporter
Jusques à tant qu'eusse à vous rapporter

Chose qui peust en santé vous remettre;
Ce que j'ay faict, mais ce a esté par m'estre
Fort travaillé et en maint lieu transmis[1]
Tant qu'en piteux estat je m'en suis mis,
Dont pour avoir tousjours à pied trotté
Je suis ainsi ord, fangeux et crotté,
Qui est la cause, o cher Sire, pourquoy
N'ose approcher et venir prez de toy. »
Quand ce Lyon eut bien ouy le dire
De ce Regnard, il modera son ire
Et la fureur qu'il avoit contre luy
Peu concevoir, et lors à iceluy
A commandé dire, pour abreger,
Ce qu'il entend qui le puisse alleger
Sa maladie et restituer sain.
A quoy respond le Regnard pour certain :
« Bien mal me faict, o mon Seigneur, le dire,
Mais n'oseroye en rien vous contredire.
Puis qu'ainsi est qu'il vous plaist le sçavoir,
C'est qu'il vous fault la peau d'un Loup avoir
Et l'appliquer sur le lieu principal
Où vous sentez la douleur et le mal.
Par ce moyen et en ceste maniere
Recevrez au corps santé plainiere. »
Pas n'eut si tost ce Regnard cault et fin
Son dict propos et narré mis à fin,
Que ce Lyon plus soubdain ne vint prendre
Ce povre Loup à qui peut tant mesprendre
Qu'il l'écorcha pour en avoir la peau,
Ce qu'à ce Loup ne sembla pas fort beau;
Mais neantmoins, fut à tort ou à droict,
Il luy convint passer par ce destroict.
Quand le Regnard en tel estat a veu
Ce povre Loup, de pitié n'en est meu,

1. Haudent s'est contenté de reproduire l'assertion vague de l'apologue grec. Faërne enchérit sur le Romulus :

Omnes medentes, fana consului omnia.

La Fontaine a développé la pensée :

« Mais j'étois en pèlerinage
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants, leur ai dit la langueur
Dont votre Majesté craint à bon droit la suite. »

Ains est venu à s'en mocquer et rire
Et en secret en l'oreille luy dire :
« O povre fol, pour me vouloir blasmer
Envers aultruy, pour un goust bien amer
Le puis sentir; mais au fort toutes fois
Rien n'as perdu, entendu que te vois
Porter habit rouge comme cendal (santal),
Monstrant comme es devenu cardinal. »

La Fontaine s'est servi de la fable de Haudent en la modifiant. Il a imaginé pour la fin une plaisanterie plus convenable :

« Messire Loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre. »

Il a aussi changé le dénouement. Au lieu de supposer, contre toute vraisemblance, que le Loup écorché a la force de s'enfuir dans un bois, il le fait manger par le Lion.

On écorche, on taille, on démembre
Messire Loup. Le monarque en soupa
Et de sa peau s'enveloppa.

CCLIII. DÉMÉTER, L'HIRONDELLE ET L'ANGUILLE[1]

Un jour que Démade haranguait les Athéniens, il remarqua qu'on ne l'écoutait point. Il demanda alors aux assistants la permission de leur raconter un apologue ésopique[2], et il leur dit : « Déméter faisait route avec une Hirondelle et une Anguille. Elles rencontrèrent une rivière : l'Anguille la traversa à la nage et l'Hirondelle vola par-dessus. » A ces mots il s'arrêta. « Et que fit Déméter? lui crièrent les assistants. — Elle se mit en colère contre vous, reprit Démade, parce que vous négligez les affaires de l'État et que vous écoutez des apologues ésopiques. »

Abstemius a traduit ce récit dans la préface de ses fables, et La Fontaine en a tiré *le Pouvoir des Fables*. Il a d'ailleurs pu s'aider de Desmay, qui avait déjà traité ce sujet dans *l'Ésope de ce temps* (2, *Éloge de la fable*).

Un orateur athénien,
Non orateur à la douzaine,
Qui vous entonne à gorge pleine

1. Furia, 54; Halm, 117.
2. Plutarque raconte pareille chose de Démosthène dans les *Vies des dix Orateurs*.

Un jour Démosthène, impatienté de l'inattention de son auditoire, se mit à raconter l'histoire d'un jeune homme qui avait loué un Ane pour aller à Mégare. Vers midi, on s'arrête pour se reposer. Le jeune homme veut se coucher à l'ombre de l'Ane; l'ânier lui dit qu'il a loué son Ane et non l'ombre; de là contestation. L'auditoire est attentif et attend la fin de la dispute; mais l'orateur s'arrête. Cris des Athéniens qui demandent la fin de l'histoire; sortie de Démosthène qui les gourmande de leur frivolité : « Quoi, vous m'écoutez quand je parle de l'ombre d'un Ane, et vous ne m'écoutez pas quand je parle d'affaires sérieuses! »

Un grand tantarare, et puis rien;
Mais un autre Isocrate, un autre Démosthène,
Faisoit harangue au peuple et le haranguoit bien.
En vain l'orateur se travaille
Pour se faire prêter la moindre attention,
Chacun s'endort ou cause ou baille,
Comme si l'orateur ne leur dît rien qui vaille.
Lui, sans montrer la moindre émotion,
S'arrête et dit : « Messieurs, écoutez cette fable;
Elle est plaisante et d'un sel admirable. »
Chacun à cette fiction
Lève le nez, prête un profond silence.
L'orateur se mouche et commence.

Cérès, trouvant un jour l'Anguille en son chemin,
Causoit en marchant avec elle,
Et, voyant passer l'Hirondelle,
Cérès l'arrête et dit : « Nous irons même train,
Je veux vous dire une nouvelle. »
L'Hirondelle les joint. — Cérès entre en discours
Et les conduit marchant toujours
A vingt pas d'un prochain village.
Là, trouvant un torrent creux, d'un rapide cours,
L'oiseau pour le passer vole et l'anguille nage.
Il ne leur dit rien davantage.
« Et Cérès? lui dit-on. — Et Cérès, répond-il,
Se plaint de vous, et qu'un conte puéril
Qui tient si fort du badinage,
Attache plus qu'un discours fin, subtil,
Dont vous pouvez tirer un plus grand avantage. »
Le rouge leur monte au visage.
Lui, prenant pour sûr témoignage,
Que son auditoire incivil
Par ce reproche adroit est devenu plus sage,
De son discours reprend le fil.
Le peuple bâille encore et frotte son sourcil,
Et dit, trouvant le cas étrange,
Que l'orateur avoit raison,
Et cependant se lève et gagne la maison.

Phèdre, Ésope, ces vers sont à votre louange :
La nature qui parle est pure dans l'oison ;
Dans l'homme la raison n'est guère sans mélange.

La nature va pas à pas.
On la suit, et souvent on perd l'autre de vue.
Un discours simple insinue
Une pensée ingénue.
Le sublime ne plaît pas
Qui la guinde dans la nue.
La vérité toute nue
N'a pour l'homme nul appas.

La Fontaine conclut de même :

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si *Peau-d'âne* m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on; je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

CCLIV. PHILOXÈNE ET LES POISSONS[1]

Le poète Philoxène de Cythère aimait fort la bonne chère. Soupant un jour chez Denys, il vit placer devant celui-ci un gros mulet, tandis qu'on lui en servit un petit à lui-même. Le prenant dans ses mains, il l'approcha de son oreille. « Que fais-tu là? lui demanda Denys. — Écrivant un poème sur Galatée, je demandais à ce poisson certains détails sur Nérée[2]; mais il m'a répondu qu'il ne pouvait me satisfaire parce qu'il avait été pris trop petit. Le mulet qui t'a été servi, étant plus âgé, sait fort bien tout ce que j'ai besoin d'apprendre. » Denys éclata de rire et envoya à Philoxène le mulet qu'il avait devant lui.

Abstemius a transformé cette anecdote dans la fable qu'il a intitulée *le Convive qui interrogeait les petits Poissons sur la mort de son père.*

Un savant, invité à dîner chez un prince, fut mis à la dernière place et remarqua que, tandis qu'on servait de gros poissons aux autres convives, on ne lui en donnait que de petits à lui-même. Il n'en mangea aucun, mais il approcha chacun d'eux d'abord de sa bouche, puis de son oreille, comme s'il avait une question à lui faire, puis il le remettait sur son assiette. « Que fais-tu là? lui demanda le maître de la maison. — Il y a deux ans, mon père a fait naufrage dans ces régions, et je n'ai pu savoir ce qu'était devenu son corps. Je demandais donc à ces poissons s'ils savaient quelque chose de lui; mais ils me répondent

1. Phanias d'Éresse (dans l'île de Lesbos), disciple d'Aristote; dans *le Banquet* d'Athénée, livre I, p. 6, e-f.

2. La nymphe Galatée était fille de Nérée et de Doris. Théocrite lui a consacré l'idylle XI. On peut se figurer par elle ce qu'était la *Galatée* de Philoxène.

qu'ils n'étaient pas nés à cette époque. J'aurais donc besoin d'en interroger de plus gros. » Charmé de cette plaisanterie, le prince lui fit servir de plus gros poissons, et dans la suite il le mit au nombre de ses principaux convives.

La fable montre que les savants plaisent aux ignorants moins par leur érudition que par leurs facéties et leurs bons mots.

La Fontaine a tiré de là *le Rieur et les Poissons*.

CCLV. LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE[1]

Un Loup, s'étant jeté sur un Chien qui dormait à la porte d'une étable, allait le dévorer. Celui-ci, poussant des cris plaintifs et lamentables, supplia le Loup de ne point le manger : « Tu vois combien je suis maigre, lui dit-il; accorde-moi du moins un court délai. Demain il y aura une noce dans la maison; on y fera bombance, et j'aurai ma part; j'engraisserai donc, et je deviendrai pour toi une proie succulente. » Le Loup crut le Chien, et lui laissa la vie. Il revint quelques jours après, et le trouva couché dans une partie élevée de la maison; il lui cria de descendre, en lui rappelant leur convention. Celui-ci se mit à rire, et lui répondit en plaisantant : « O Loup, si tu me trouves encore une fois dormant devant l'étable, n'attends plus qu'il y ait une noce chez nous. »

Voir Faërne, 28.

La Fontaine, dans *le Loup et le Chien maigre*, a ajouté à ce récit un dénouement plaisant qu'il a emprunté à la fable 243. Voir ci-dessus, p. 366.

1. Furia, 86; Halm, 231.

CCLVI. LA PERDRIX ET LE CHASSEUR[1]

Quand la Perdrix voit approcher de son nid un Oiseleur qui la menace elle et ses petits, elle se traîne aux pieds de celui-ci et lui fait croire qu'il peut la prendre. Pendant qu'il se baisse pour saisir sa proie, la Perdrix fuit adroitement en sautillant; de leur côté, ses petits s'élancent hors du nid et se dérobent à l'ennemi qui les presse. Quand la Perdrix les voit hors de danger, alors, rassurée sur leur sort, elle cesse d'occuper l'Oiseleur à une vaine poursuite; elle s'élève dans les airs, le laissant la bouche béante. Délivrée enfin du danger, elle appelle ses petits, qui, reconnaissant la voix de leur mère, accourent à ses cris.

La Fontaine a, dans *le Discours à Mme de La Sablière*, composé sur ce sujet un tableau qui est parfait par le style et par l'art de la versification.

1. Le fait qui forme le sujet de cette fable a été mentionné par Aristote (*Histoire des animaux*, IX, VIII), par Pline (X, LI), par Plutarque (*De la Sagacité des animaux*, XVI); mais c'est Élien, dont nous donnons le récit, qui en a fait le meilleur tableau dans son traité *De la nature des animaux* (III, XVI), où il s'est proposé de comparer les facultés et les qualités des hommes et des animaux, en recueillant toutes les légendes qui avaient cours dans l'antiquité sur ce sujet. En terminant son ouvrage, il se félicite d'avoir écrit sur une matière de laquelle il espère tirer plus de gloire que s'il s'était occupé de politique. « Je n'ignore pas que des hommes avides de richesses ou bien ambitieux d'honneurs et de pouvoir me reprocheront d'avoir consacré mon temps à une pareille étude, quand je pouvais m'acquérir de la renommée auprès du vulgaire, avoir du crédit dans les cours ou arriver à une grande fortune. Pour moi, je passe en revue les mœurs du Renard, du Lézard, du Scarabée, les habitudes de la Panthère, la piété de la Cigogne, le chant du Rossignol, la sagesse de l'Éléphant, les diverses espèces de Poissons, les migrations des Grues, les différentes natures des Dragons et les autres choses

dont j'ai traité dans cet ouvrage. J'aime mieux cela que d'être compté au nombre des riches ou d'être classé parmi les grands. »

La Fontaine a donné un tour poétique à cette pensée :

Grâce aux Filles de Mémoire,
J'ai chanté les animaux;
Peut-être d'autres héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le Loup en langue des Dieux
Parle au Chien dans mes ouvrages :
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages. (IX, 1.)

CCLVII. LE RENARD ET LA GRUE[1]

Le Renard servit à la Grue une purée bien grasse sur une large pierre, et la tortura par la faim en même temps qu'il rit à ses dépens : car la purée étant liquide, la Grue ne put, avec son long bec, en attraper la moindre miette. La Grue à son tour invita le Renard à souper ; elle mit le ragoût dans une bouteille qui avait un col étroit et long, de telle sorte qu'elle pouvait facilement y introduire son bec et se rassasier, tandis que le Renard, étant incapable d'en faire autant, fut attrapé à son tour comme il le méritait.

Le sujet a été traité par Phèdre d'après l'apologue ésopique, puis par Corrozet dont la fable a servi de matière à celle de La Fontaine.

Qui faict la tromperie
Tromperie luy vient,
Et en fin il convient
Qu'on s'en mocque et s'en rie[2].

Le fin Regnard convia de souper
Une Cigoigne, et, pour mieulx la tromper,
Sur un tranchoir luy mist de la bouillie.
De son long bec ne la povoit happer;
Mais luy, qui n'a en finesse son per,
En la lechant sa pance en a remplie.
Lors s'en alla la Cigoigne abusée,
Et pense d'estre aultre fois plus rusée,
Et, s'elle peult, luy rendre la pareille :
Car jeu pour jeu, finesse pour finesse,

1. Plutarque, *Banquet des sept sages.*

2. Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille. (La Fontaine, I, 18.)

N'est à blasmer quand au pareil s'adresse.
De le tromper adoncques s'appareille.
Ung temps aprés la Cigoigne invita
Celluy Regnard vers lequel s'aquita
En luy jouant un beau tour de maistrise.
De verre cler la fiolle apresta,
Et le manger dedans lui présenta,
Mais il n'y a ne dent ne langue mise;
Tant seulement la leche par dehors,
Sans que viande entrer puisse en son corps;
Il la void bien et meurt de faim auprés,
Et la Cigoigne en prend à sa plaisance[1].
Ung deceveur doit noter bien exprés
Qu'il est en fin deceu par decevance.

1. Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la Cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant, pour toute besogne,
Avoit un brouet clair; il vivoit chichement.
Le brouet fut par lui servi sur une assiette :
La Cigogne au long bec n'en put attraper miette,
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là la Cigogne le prie...
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cigogne y pouvoit bien passer,
Mais le museau du sire étoit d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

L'avant-dernier vers fait allusion à la fable 65 de Baudoin, *du Renard trahi par le Coq.*

CCLVIII. LE LOUP ET LES BERGERS[1]

Un Loup, voyant des Bergers manger un mouton dans leur tente, s'approcha d'eux et leur dit : « Quels cris vous pousseriez si j'en faisais autant ! »

Cet apologue a été développé par Camerarius.

Des Bergers, ayant tué une brebis, la mangeaient sous une tente. Un Loup, qui rôdait autour du parc pour attraper une proie, les aperçut et leur cria : « Si j'avais pris un agneau, quel tumulte il y aurait eu ! Et des Bergers dévorent impunément la mère d'un agneau ! — Larron, lui répondit un de ceux-ci, nous mangeons une brebis qui nous appartient, et non une brebis volée. »

La fable de Camerarius a été versifiée par Hégémon.

Quelques pasteurs conduisans paistre
Aux champs leurs moutons et brebis,
Se trouvans tous en tres bon estre,
Se fascherent de leur pain bis[2].

1. Plutarque, *Banquet des sept sages*.
2. Dans la farce de *Maistre Pathelin*, Thibault mangeoit pour la même raison les brebis du drapier.

THIBAULT. J'ay affaire à ung entendeur
(Entendez-vous bien, mon doulx maistre ?)
A qui j'ay longtemps mené paistre
Ses brebis, et les luy gardoye.
Par mon serment ! Je regardoye
Qu'il me payoit petitement...
Diray-je tout ?
PATHELIN. Dea, seurement ;
A son conseil doit-on tout dire.
THIBAULT. Il est vray et vérité, sire,
Que je les luy ay assommées ;
Tant que plusieurs se sont pasmées
Maintesfois, et sont cheutes mortes,
Tant feussent el' saines et fortes...
Car, par sainct Jean ! je les mangeoye.

Et pour ce entre eux prindrent advis
De manger l'aigneau le plus tendre
Du troupeau ; et sur ce devis
En leur loge se viennent rendre ;
Où le Loup, qui espioit prendre
Cet aigneau, les vit fort joyeux :
Car, le mangeans, le disoient tendre.
Dont luy fasché cria à eux :
« Oh ! quel bruit vous feriez, meschans,
Si je faisois ce que vous faites !
Faultes d'aultruy allez preschans,
Mais des vostres conte n'en faites,
Et qui pis est, sans conscience,
Vous me mettrez sur telle offence. »

La Fontaine a tiré de là *le Loup et le Berger*, mais il a beaucoup ajouté au sujet.

Il dépeint d'abord le repentir du Loup d'après Marie de France [1].

Un Loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.

1. « Deux Loups s'entretenaient ensemble des brigandages de leur vie scélérate : car les méchants ont quelquefois des retours de vertu. « Nous sommes en exécration, disait l'un d'eux ; aussi nous fait-on sans cesse la guerre et vivons-nous dans des transes continuelles. Changeons de conduite, essayons de bien vivre ; et alors, loin d'avoir nous-mêmes à craindre, nous serons partout honorés et chéris. — Tu as raison, répondit l'autre, soyons bons ; mais qu'imaginerons-nous pour l'être, et surtout pour convaincre de notre changement ? » En parlant ainsi, il aperçoit dans la campagne des moissonneurs qui coupaient les blés. Il propose à son camarade d'aller les aider. Celui-ci y consent, et voilà nos deux pénitents qui s'approchent des travailleurs. Mais, dès qu'on les voit, on crie après eux et on les chasse avec des pierres et des bâtons. « Tu vois, dit alors un des Loups, nous avons beau faire, on nous en veut, et tout, jusqu'à nos services, nous est imputé à crime. Eh bien ! puisque nous sommes haïs, méritons de l'être ; retournons au bois, et faisons pis encore qu'auparavant. » Ils le firent et tinrent parole. » (Marie de France, *les deux Loups*, fable mise en prose par Legrand d'Aussy, *Fabliaux*, t. IV, p. 366 ; Voir aussi Hervieux, *Phèdre*, t. II, p. 544.)

Il part de là pour formuler la plainte du Loup en termes énergiques d'après Bebel[1].

« Je suis haï, dit-il, et de qui? de chacun.
    Le Loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois s'assemblent pour sa perte;
C'est par là que de Loups l'Angleterre est déserte,
    On y mit notre tête à prix.
    Il n'est hobereau qui ne fasse
    Contre nous tels bans publier[2].
    Il n'est marmot osant crier,
Que du Loup aussitôt sa mère ne menace[3],
    Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
    Dont j'aurai passé mon envie.

1. « Maudite soit la race des paysans qui me poursuit injustement d'une haine acharnée! On me refuse le droit que la nature accorde à chacun de prendre les aliments dont il a besoin pour se nourrir. Si, poussé par la faim, je prends une poule ou une oie, ou si, ce qu'il y a de plus détestable, j'essaie d'écorcher le cadavre d'un cheval, on lance contre moi une meute de chiens, on prend les armes en poussant des cris, on accourt pour me tuer et me mettre en pièces avec plus de fureur qu'on n'en montre pour les ennemis les plus odieux. » (Bebel, *la Plainte du Loup*, analyse d'un violent pamphlet composé en vers allemands contre la noblesse.)

2. La publication d'un ban contre un Loup est décrite par Gauchet dans *le Plaisir des champs*, p. 149.

... Il nous le fault poursuyvre
Et chasser jusqu'au bout, avecques tel effort
Que nous mettions en paix le pays par sa mort.
On fera publier par chascune paroisse,
Alors qu'on prosnera dimanche à la grand'messe,
Que tous les villageois qui sont és environs
Viennent prez de ces bois lorsque nous chasserons.

3. La Fontaine renvoie à la fable *le Loup, la Mère et l'Enfant*, où il dit :

« Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette... »

C'est une allusion à *la Chasse du Loup* de Gauchet, qui raconte comment un villageois demande vengeance d'un Loup qui lui a ravi son enfant. Les gentilshommes organisent une battue avec les villageois contre l'animal.

Voicy venir Thienot avec sa fourche fiere,
Qui sans trembler de peur l'assaille brusquement,
Luy presentant aux flancs le mortel ferrement.

Il ajoute une conclusion où il s'inspire également de Bebel[1].

Ce Loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux ; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons!

A ce coup, il s'effroye, et, se mettant en fuite,
Va traisnant aprés soy des chiens toute la suite.

Enfin, le Loup est atteint par les chiens et tué par un chasseur. Deux valets lui coupent la tête et la promènent par le village.

Thienot et Valentin, pour loyer et guerdon
D'un si louable faict, de maison en maison
Recevant d'un chascun prix pour telle conqueste
Portent au bout d'un bois le fort-hu de la beste.

La Fontaine a tiré de là sa description de la mort du Loup dans *le Loup, la Mère et l'Enfant.*

1. « Paysans, voyez votre aveuglement et votre folie! Vous vous obstinez à me refuser ce qui est permis par le droit naturel, et cela parce que, pour subvenir à mes besoins, je vous enlève de temps à autre une brebis ou un bœuf! » (Bebel.)

CCLIX. LA LIONNE ET LE SANGLIER[1]

Un Taureau, ayant trouvé un Lion endormi, le perça de ses cornes. La mère du Lion, étant arrivée, se mit à déplorer sa mort. Un Sanglier, qui la vit s'abandonner à la douleur, lui dit en se tenant loin d'elle : « O combien d'hommes sont plongés dans le chagrin[2], parce que tu as tué leurs fils ! »

Le sujet est développé dans une fable indienne, *la Lionne et l'Ourse*[3].

Une Lionne avait deux petits que, pour aller à la chasse, elle mit en sûreté, à ce qu'elle croyait. Un chasseur les découvrit, les tua, leur enleva la peau et laissa leurs cadavres écorchés. A son retour, la Lionne vit ses petits mis à mort et dépouillés. Transportée de douleur, elle se livra à de tels gémissements qu'elle en faisait retentir toute la forêt. Une Ourse, qui était son amie, vint la consoler. « Quel chagrin t'accable? lui dit-elle. Pourquoi te lamentes-tu? Quel malheur t'est-il arrivé? — Comment pourrais-je ne pas pleurer? répondit la Lionne; comment pourrais-je ne pas rugir et me désoler, après avoir perdu mes deux petits? Je les avais cachés dans un buisson; un chasseur les a découverts, les a tués et écorchés.— Mais, mon amie, reprit l'Ourse, tu dois supporter ton malheur avec d'autant plus de résignation qu'il est mérité; car tu as souffert ce que tu fais à autrui. Cesse donc tes lamen-

1. Furia, 332; Halm, 395.
2. On trouve une pensée semblable dans le livre des *Juges*. Agag, roi des Amalécites, avait été fait prisonnier par Saül. Samuel le fit approcher et le condamna à mort. Agag s'écria : « Certes, la mort est amère. — Ton épée, lui répondit le prophète, a fait bien des mères sans enfants; c'est à ta mère maintenant à être sans fils. »
3. Le P. Poussines, *Specimen sapientiæ Indorum veterum*, Dissertation parabolique XIII, p. 618.

tations ; rappelle-toi à combien de mères tu as pris leurs enfants, et ne t'afflige pas ainsi parce qu'on t'a rendu la pareille. — Je le reconnais. — Réfléchis aussi quel est ton genre de nourriture, depuis combien d'années tu dévores des animaux. — Tu sais bien que je suis carnivore. — Sans doute ; mais qui te fournissait la chair dont tu te nourrissais ? — Je chassais chaque jour sur la montagne, et je dévorais les bêtes que je pouvais prendre. — Eh bien ! ces bêtes n'avaient-elles ni père ni mère ? — Elles en avaient. — Comment se fait-il donc que nous n'entendions pas gémir tant de pères et de mères auxquels tu as pris leurs enfants ? S'ils se taisent, quoique leur malheur ne soit pas mérité[1], est-il convenable que tu ne supportes pas qu'on t'ait rendu une fois la pareille ? Tu ne te serais pas conduite de la sorte envers les autres animaux, si tu avais pensé que tu éprouverais toi-même le mal que tu faisais aux autres. » Comprenant qu'elle s'était attiré son infortune, la Lionne se repentit de la vie qu'elle avait menée jusque-là, et, s'abstenant désormais de manger de la chair, se nourrit des fruits des arbres.

La Fontaine a tiré de là *la Lionne et l'Ourse*.

1. L'Ourse enfin lui dit : « Ma commère,
Un mot sans plus ; tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avoient-ils ni pères ni mères ?
— Ils en avoient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leurs morts n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi ? » (La Fontaine, X, 13.)

CCLX. LE BOUC ET LE RENARD[1]

Un Renard était tombé dans un puits[2] et y demeurait forcément, ne sachant comment s'en tirer[3]. Un Bouc altéré passa près du puits et demanda au Renard si l'eau était bonne. Le fourbe, charmé de l'aventure, fit au Bouc un pompeux éloge de l'eau : « Tu ne saurais rien faire de mieux que de descendre ici; l'eau est excellente. » Le Bouc descendit sans réflexion pour satisfaire sa soif. Quand il eut bien bu, il demanda au Renard comment tous deux pourraient sortir du puits. « J'ai trouvé le moyen de nous tirer d'affaire, lui

1. Furia, 4; Halm, 45. Cette fable est une variante de la fable 174 de Babrios. La Fontaine a remplacé le Bouc par le Loup (XI, 6).

2. La Fontaine suppose que le Renard, au lieu de tomber dans un puits, y est descendu parce qu'il a pris le disque de la lune pour un fromage.

Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits. L'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisoient le liquide élément :
Notre Renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenoit suspendu.

L'assimilation de la lune à un fromage et la manœuvre des seaux sont des idées empruntées à un conte de Pierre Alphonse qui se trouve dans la *Discipline de Clergie*, XXI, p. 142 (Société des Bibliophiles français, 1824). La Fontaine l'a lu dans les *Fabulæ collectæ* publiées à la suite des fables de Romulus.

3. Voilà l'animal descendu
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé
De la même image charmé
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?
(La Fontaine, XI, 6.)

répondit le Renard. Si tu veux bien appliquer au mur tes pieds de devant et incliner tes cornes, je monterai sur ton dos et je te ferai sortir d'ici. » Le Bouc y ayant consenti, le Renard sauta sur son dos, puis monta sur ses cornes, gravit la margelle du puits et laissa là son compagnon. L'entendant se plaindre de ce qu'il n'observait pas leurs conventions, il se retourna et lui dit : « Mon ami, si tu avais autant d'idées que tu as de poils au menton, tu ne serais pas descendu ici avant de savoir comment tu en sortirais. »

Phèdre a mis cette fable en vers en l'abrégeant (IV, 9). La Fontaine l'a transformée en la combinant avec un conte de Pierre Alphonse, où le Renard, voulant duper le Loup, l'attire dans un puits en y descendant lui-même.

« Le Goupil alla çà et là, dévoya le Loup tant qu'il put, et l'emmena par une nuit obscure à un puits profond. Alors il lui montra la forme de la lune demi-pleine qui luisait au fond du puits, et lui dit : « Ici est le fromage que je t'ai promis ; descends, s'il te plaît, et mange[1]. — Descends le premier, répliqua le Loup, et, si tu ne le peux apporter seul, je te viendrai en aide et je ferai ce que tu me dis. » Tandis qu'ils parlaient, ils virent dans le puits une corde aux deux bouts de laquelle pendaient deux seaux par tel engin que, quand un seau descendait, l'autre montait. Dès que le Goupil vit l'engin, feignant d'obéir aux prières du Loup, il entra dans un seau et descendit au fond du puits. Le Loup, plein de joie, lui dit : « Pourquoi ne m'apportes-tu pas ce fromage ? — Je ne puis te l'apporter, répondit le Goupil, à cause de sa grandeur ; mais entre dans l'autre seau, et viens-moi en aide comme tu l'as promis. » Le Loup entra dans l'autre seau ; ce seau, entraîné par son poids, descendit promptement au fond, tandis que le seau où était le Goupil remonta parce que celui-ci ne pesait pas tant. Arrivé au bord du puits, le Goupil sauta dehors et laissa le Loup dans le puits. »

1. Compère Loup, le gosier altéré,
Passe par là. L'autre dit : « Camarade,
Je vous veux régaler : voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait...
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès. »

CCLXI. LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE PLONGEON[1]

Le Plongeon, le Buisson et la Chauve-Souris, s'étant jadis associés pour faire le commerce, mirent en commun, le premier des vases de bronze, le second des étoffes, le troisième de l'argent emprunté. Ayant chargé leurs marchandises sur un vaisseau, ils voguaient, quand une violente tempête se déchaîna sur les malheureux et engloutit le navire avec les marchandises. Eux-mêmes échappèrent avec peine à la fureur des flots. Depuis ce temps le Plongeon se tient sur les rivages, observant si les vagues y ramènent ses vases; le Buisson accroche les vêtements des passants, dans l'espoir de reprendre ce qu'il a perdu. Quant à la Chauve-Souris, qui doit depuis longtemps une somme grossie par les intérêts, elle ne sort que la nuit, parce qu'elle craint d'être arrêtée pendant le jour.

Voir Faërne, 11 ; Baudoin, 115.

Malgré la bizarrerie de ce sujet, La Fontaine a, dans *la Chauve-Souris, le Buisson et le Canard*, composé un récit qui ne choque point par l'invraisemblance, si l'on considère la Chauve-Souris, le Buisson et le Canard comme des hommes. A ce point de vue, le Buisson peut figurer un solliciteur acharné, le Canard un chercheur infatigable, la Chauve-Souris un grand seigneur qui, lorsqu'il ne paie pas son créancier de belles paroles, comme Don Juan se joue de M. Dimanche, fait attendre dans son antichambre et s'enfuit par un escalier dérobé.

1. Furia, 124; Halm, 306.

CCLXII. LE RENARD, LES TIQUES ET LE HÉRISSON[1]

Ésope défendait à Samos un démagogue accusé d'un crime capital. Il fit le récit suivant :

« Un Renard, en traversant un fleuve, tomba dans une fondrière. Ne pouvant en sortir, il resta longtemps dans un état pitoyable, et beaucoup de Tiques vinrent sur son corps. Un Hérisson, qui passait par là, vit le Renard, en eut pitié et lui dit : « Veux-tu que je te délivre de ces insectes ? — Non, répondit le Renard. — Pourquoi ? reprit le Hérisson. — C'est que ces insectes sont déjà rassasiés et me tirent peu de sang. Si tu les enlèves, il en viendra d'autres qui, étant affamés, me tireront le sang qui me reste. »

« De même, dit Ésope aux Samiens, ce démagogue ne vous fait plus de mal ; car il est riche. Si vous le faites périr, il en viendra d'autres qui, étant pauvres, dilapideront le trésor public[2]. »

La Fontaine a tiré de là *le Renard, les Mouches et le Hérisson*.

1. Aristote, *Rhétorique*, II, xx.
2. Abstemius cite l'apologue ésopique dans sa préface, en ajoutant que l'empereur Tibère s'autorisait de celui-ci pour laisser longtemps en place les gouverneurs des provinces. La Fontaine a développé cette pensée.

> Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas ;
> Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
> Aristote appliquoit cet apologue aux hommes.
> Les exemples en sont communs,
> Surtout au pays où nous sommes.
> Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

LES SOURCES DES FABLES DE PHÈDRE

Dans le prologue du livre Ier, Phèdre, à l'imitation de Babrios (p. 27), se borne à dire qu'il a mis en vers des fables qu'il avait prises dans un recueil qui portait le nom d'Ésope.

« Ésope a inventé les sujets de ces fables ; je les ai traités en vers ïambiques. Ce petit livre a un double mérite : il fait rire et il donne de sages conseils pour la conduite de la vie. Si l'on prétend nous critiquer parce que nous faisons parler les arbres (p. 214) aussi bien que les bêtes, on doit remarquer que nous plaisantons dans des fables imaginées pour égayer l'esprit. »

Dans le prologue du livre III, Phèdre affirme avoir inventé plus de fables que n'en avait laissé Ésope. C'est pourquoi, ajoute-t-il dans le prologue du livre IV, il les appelle *Fables ésopiques* pour montrer qu'elles ne sont pas d'Ésope, qu'elles reproduisent seulement son esprit et sa méthode.

Les fables dont Phèdre s'attribue l'invention ont des origines assez diverses. D'abord il y a des anecdotes grecques, comme *Simonide préservé par les Dieux*. Ensuite il y a les sujets qu'il a pris aux Grecs en leur donnant un tour nouveau ; ainsi *le Paon se plaignant à Junon* est une transformation de l'apologue *le Chameau et Zeus* (p. 320). On en trouve un autre exemple dans *le Frère et la Sœur*.

« Un homme avait une fille très laide et un fils remarquable par sa beauté. Un jour, en se livrant à des jeux de leur âge, ils voient un miroir posé sur la chaise de leur mère[1]. Ils s'y regardent : le garçon vante sa beauté ; la

1. Iconographie. Un beau type de miroir est celui qui présente un disque ayant pour pied une Aphrodite et supporté par deux Éros. (Collignon, *Archéologie grecque*, p. 353.) Il fait penser à l'épigramme de Platon.

« Moi, cette fière Laïs, dont la Grèce était le jouet et qui avais à ma porte un essaim de jeunes amants, je consacre à Aphrodite ce miroir, parce que je ne veux pas me voir telle que je suis, et que je ne peux pas me voir telle que j'étais. » (*Anthologie grecque*, trad. franç., t. I, p. 69, § 1.)

fille se fâche et ne peut supporter les plaisanteries de son frère; elle prend tous ses propos pour des injures. Afin de se venger, elle court vers son père, et elle reproche à son frère d'avoir, lui homme, touché à un meuble de femme. Le père les serre dans ses bras, les baise, et, partageant entre eux les témoignages de son affection, il dit : « Je veux que chaque jour vous fassiez usage de ce miroir ; toi, mon fils, pour que tu n'altères pas ta beauté par la laideur du vice; et toi, ma fille, pour que tu fasses oublier ta laideur par tes bonnes qualités. »

L'idée est empruntée à Socrate.

« Quand Socrate voyait des jeunes gens se regarder dans des miroirs, il leur conseillait, s'ils étaient laids, de réparer ce désavantage par leur vertu ; s'ils avaient de la beauté, de ne pas la ternir par le vice. De même une femme, quand elle est devant son miroir, doit se dire, si elle est laide : « Que serait-ce donc si je n'étais pas sage? » En effet, n'est-il pas plus glorieux à une femme d'être aimée pour son caractère, malgré sa laideur, que d'être aimée uniquement pour sa beauté? » (Plutarque, *Préceptes de mariage.*)

Dans *la Réponse d'Ésope à un bavard* et dans *les Jeux d'Ésope,* Phèdre a mis sous le nom d'Ésope des bons mots qui ne sont pas de lui[1].

I. « Un Athénien aperçut Ésope jouant aux noix au milieu d'une troupe d'enfants. Il s'arrêta et se mit à rire, prenant Ésope pour un fou. Le vieillard s'en aperçut ; habitué à rire des autres plutôt qu'à les faire rire à ses dépens, il posa au milieu du chemin un arc débandé. « Holà ! l'homme sage, devine ce que j'ai voulu faire. » Le peuple se rassemble. L'homme se met l'esprit à la torture sans

1. Phèdre agissait ainsi par système.
« Si je fais entrer parfois dans mes fables le nom d'Ésope, auquel j'ai rendu depuis longtemps tout ce que je lui dois, sache bien que c'est uniquement pour m'appuyer sur son autorité. Ainsi font dans notre siècle certains artistes qui trouvent à vendre leurs œuvres plus cher en inscrivant le nom de Praxitèle sur un marbre ou celui de Myron sur une statue d'argent. Puissent mes fables avoir le même succès à l'aide de leur couleur antique, puisque l'envie épargne plus les œuvres de l'antiquité que celles de notre siècle! » (Prologue du livre V.)

pouvoir résoudre le problème; il finit par s'avouer vaincu. « Hé bien! dit le sage victorieux, tu ne tarderas pas à rompre un arc, si tu le tiens toujours tendu. Débande-le, et il te servira quand tu en auras besoin. »

C'est un bon mot d'Amasis.

« Les amis du roi Amasis lui disaient : « Tu devrais, homme vénérable assis sur un trône vénérable, t'occuper d'affaires toute la journée. » Il leur répondit : « Ceux qui ont un arc le tendent quand ils veulent s'en servir et le détendent quand ils s'en sont servis; car, si celui-ci était continuellement tendu, il se briserait; ils ne le bandent donc pas au delà du besoin. De même l'homme doit ménager son tempérament; s'il voulait s'appliquer sans relâche et ne faire aucune part aux divertissements, il ne manquerait pas de devenir maniaque ou stupide. Je le sais, et je partage mon temps entre les affaires et les plaisirs. » (Hérodote, II, 173.)

II. « Ésope composait à lui seul toute la maison de son maître. Un jour il reçut l'ordre de préparer le souper plus tôt que d'habitude. Il courut de maison en maison pour avoir du feu et trouva enfin où allumer sa lampe. Pour abréger son chemin au retour, il traversa la place publique. Un bavard lui cria du milieu de la foule : « Ésope, que fais-tu de cette lumière en plein midi? — Je cherche un homme, » répondit Ésope, et il se hâta de rentrer chez lui.

Le bon mot est de Diogène.

« Diogène, se promenant avec un flambeau allumé en plein jour, disait : « Je cherche un homme[1]. »

1. Cette pensée se trouve aussi dans une parabole bouddhique des *Avadânas* de Stanislas Julien (I, 62).

« Il y avait un brahmane qui était doué d'une rare prudence et d'une rare pénétration. Il avait lu tous les livres, et rien n'échappait à sa science. Il se vantait avec emphase et se croyait sans égal dans le monde. Il cherchait partout des docteurs qui voulussent lutter contre lui; mais personne n'osait lui répondre. Nuit et jour il marchait un flambeau à la main. Comme il traversait le marché de la ville, quelqu'un l'interrogea et lui dit : « Pourquoi marches-tu en tenant nuit et jour un flambeau à la main? » Le brahmane lui répondit : « Tous les hommes sont plongés dans les ténèbres, et ne voient goutte le jour comme la nuit. Si je porte un flambeau, c'est pour les éclairer. »

Enfin, Phèdre a inséré dans son recueil des contes populaires comme ***Mercure et les deux Femmes, l'Amant riche et l'Amant pauvre.***

« Deux femmes avaient reçu Mercure avec une économie sordide ; l'une d'elles avait un enfant au berceau ; l'autre exerçait le métier de courtisane. Voulant les récompenser selon leurs mérites, Mercure leur dit au moment de partir : « Vous voyez en moi un dieu ; j'exaucerai le souhait que formera chacune de vous[1]. » La mère souhaite que son enfant ait de la barbe le plus tôt possible ; la courtisane souhaite que tout ce qu'elle touchera la suive. Mercure s'envole, et les deux femmes rentrent chez elles. L'enfant pousse des vagissements ; il a déjà de la barbe[2]. La courtisane, à cette vue, éclate de rire ; par suite, son nez se remplit de morve ; voulant donc se moucher, elle porta la main à son nez et l'allongea jusqu'à terre[3]. Ainsi, après s'être moquée, elle devint elle-même un objet de moquerie. »

« Deux jeunes gens, l'un riche et l'autre pauvre, courtisaient une jeune fille. La fortune du premier l'emporta sur la noblesse et la beauté du second. Quand arriva le jour fixé pour les noces, l'amant pauvre, ne pouvant maîtriser sa douleur, se rendit tristement dans un jardin voisin au delà duquel la maison de campagne de l'amant riche devait recevoir la vierge au sortir des bras de sa mère, parce que la maison de ville était trop étroite pour la cérémonie. La pompe se déploie, la foule accourt sur son passage, et Hyménée porte la torche nuptiale[4]. Or l'âne,

1. Dans *les Souhaits ridicules* de Perrault, Jupiter dit au bûcheron.

« Cesse d'avoir aucune crainte.
Je viens, dit Jupiter, touché de ta complainte,
Te faire voir le tort que tu me fais.
Écoute donc, je te promets,
Moi qui du monde entier suis le souverain maître,
D'exaucer pleinement les trois premiers souhaits
Que tu pourras former sur quoi que ce puisse être. »

2. *L'Enfant barbu* fait penser à *Riquet à la houppe*. « Il vint au monde avec une petite houppe de cheveux sur la tête. » (Perrault.)

3. Au nez de l'épouse irritée
L'aune de boudin s'attacha.

4. Iconographie. La peinture d'une amphore athénienne offre une image gracieuse d'un cortège nuptial (figure 20). La marche s'ouvre



21. Cortège nuptial.

qui servait au pauvre pour gagner sa vie, était attaché à sa porte. On le prend pour que la fatigue de la marche ne blesse pas les pieds délicats de la vierge. Tout à coup le ciel, par la faveur de Vénus, est balayé par les vents, retentit de coups de tonnerre, et se couvre de nuages qui forment une nuit épaisse. La lumière disparaît, et la grêle disperse le cortège effrayé; chacun cherche un asile où il peut. L'âne se rend instinctivement au toit de son maître, et annonce son arrivée par son braiement. Les garçons accourent; ils voient et admirent la belle vierge; puis ils annoncent son arrivée au maître. Celui-ci, couché devant une table avec quelques amis, essayait de noyer son chagrin dans le vin. A cette nouvelle, transporté de joie, sous les auspices de Bacchus et de Vénus, il achève joyeusement les noces au milieu des applaudissements de ses compagnons. Les parents réclament leur fille par un héraut; le riche pleure la perte de sa fiancée. Lorsque le peuple connut l'aventure, il approuva unanimement ce que les Dieux avaient fait.

par une femme qui tient une torche de chaque main. Ensuite vient un homme couronné de myrte jouant de la double flûte. Une jeune fille, vêtue d'un péplos à large bordure, tient à deux mains une amphore semblable à celle où est figuré le sujet décrit. La fiancée, étroitement drapée dans un manteau, s'avance la tête inclinée; une couronne de myrte est figurée dans le champ au-dessus d'elle; un Amour ailé vole au-devant d'elle et lui tend les mains. Derrière la fiancée marche une femme drapée dans un manteau à riche bordure et portant un long flambeau. Le cortège est fermé par une femme qui tient la main droite élevée.

LES SOURCES DES FABLES DE LA FONTAINE

A Monseigneur le Dauphin.

La Fontaine a, dans sa dédicace en vers, résumé sous une forme poétique sa dédicace en prose[1]. Elle rappelle la dédicace de Corrozet au Dauphin Henri, fils de François Ier.

J'ay cest espoir qu'un jour devant ta face
Ce livre mien trouvera quelque grace,
Non pour la langue ou pour le translateur,
Mais pour le sens et pour son propre autheur,
Qui l'a escript en graec premierement,
Et par lequel il a joyeusement
Loué vertu, blasmé faictz deshonnestes,
Introduisant oyseaulx, poissons[2] et bestes,
Pour reformer les hommes mal vivantz,
D'iniquité les traces ensuyvantz
Et leur donner une reigle de vivre
Non pour peché, mais pour la raison suyvre[3].

LIVRE PREMIER

1. *La Cigale et la Fourmi*[4]. Voir p. 209-210.
2. *Le Corbeau et le Renard,* p. 124.
3. *La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf,* p. 63.
4. *Les deux Mulets.* — Phèdre, I, 7 : c'est une transformation de la fable ésopique, *l'Ane et le Cheval,* mise en vers par Corrozet, fable 67.
5. *Le Loup et le Chien,* p. 155.

1. Dans sa dédicace en prose, La Fontaine a emprunté des idées aux préfaces d'Avianus et d'Abstemius.

2. Tout parle en mon ouvrage et même les poissons.
(La Fontaine.)

3. Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

4. Le sujet a été peint par Metzmacher, dont le tableau a été photographié par Goupil.

6. *La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion*, p. 110-111.

7. *La Besace*[1], p. 98 et 109.

8. *L'Hirondelle et les petits Oiseaux*, p. 236-237.

9. *Le Rat de ville et le Rat des champs*, p. 169-171.

10. *Le Loup et l'Agneau*, p. 138.

11. *L'Homme et son Image*.

12. *Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues*. — Anecdote orientale.

13. *Les Voleurs et l'Ane*, p. 319.

14. *Simonide préservé par les Dieux*. — Phèdre, IV, 24, anecdocte grecque citée par Quintilien (VI, II).

15. *La Mort et le Malheureux*. — Bon mot de Mécène cité par Montaigne (II, XXXVII).

16. *La Mort et le Bûcheron*, p. 357-358.

17. *L'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses*, p. 55.

18. *Le Renard et la Cigogne*, p. 402-403.

19. *L'Enfant et le Maître d'école*, p. 238.

20. *Le Coq et la Perle*. — Phèdre, III, 12 ; Corrozet, 1.

C'est une transformation de *l'Ane devant la Lyre* (Phèdre, *Fables nouvelles*, 12), qui correspond à une caricature égyptienne (figure 5).

« Un Ane trouva une lyre étendue à terre dans un pré. Il s'en approcha et toucha les cordes de son pied. Elles rendirent des sons : « Bel instrument ! dit-il ; par malheur, je ne sais pas en jouer. Si un musicien eût trouvé cette lyre, il aurait charmé les oreilles par des sons mélodieux. »

21. *Les Frelons et les Mouches à miel*. — Phèdre, III, 13.

22. *Le Chêne et le Roseau*, p. 72-73.

LIVRE DEUXIÈME

1. *Contre ceux qui ont le goût difficile*. — La Fontaine, transformant Phèdre (IV, 7), passe en revue l'Apologue ésopique, l'Épopée (le Cheval de Troie[2]) l'Idylle (Amarylle et Alcippe).

1. Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché.

Imitation de Voiture (*Œuvres*, édit. d'Ubicini, t. II, p. 88). « Quand je vis l'Éléphant, je dis qu'il sembloit que ce fût une figure qui n'étoit qu'ébauchée par la nature. »

2. ICONOGRAPHIE. Le Cheval de Troie a été représenté par l'art antique. Une peinture d'Herculanum est remarquable : le Cheval est introduit dans Troie avec la pompe religieuse décrite par Virgile

2. *Conseil tenu par les Rats*[1] (p. LXIV et p. LXXV). — Abstemius, 96, *les Rats qui voulaient attacher une sonnette au cou du chat.*

« Les Rats s'étaient réunis pour examiner de quelle manière ils pouvaient échapper aux embûches que leur tendait le Chat. L'un d'eux, à qui son âge et son expérience donnaient la prééminence, prononça ces paroles : « J'ai trouvé le moyen d'éviter les périls qui nous menacent, si vous consentez à suivre mon avis; c'est d'attacher au cou du Chat un grelot dont le son nous avertira de son approche. » Tous d'une voix unanime déclarèrent que ce moyen était excellent et qu'il fallait s'en servir. Alors un vieillard se leva et réclama le silence. « Moi aussi, dit-il, j'approuve cet avis; mais qui est-ce qui osera attacher le grelot au cou du Chat? » Tous déclinèrent cette mission, et la délibération n'aboutit à aucun résultat. »

3. *Le Loup plaidant contre le Renard par devant le Singe.* — Phèdre, I, 10.

4. *Les deux Taureaux et une Grenouille.* — Phèdre, I, 30[2].

5. *La Chauve-Souris et les deux Belettes,* p. 181-183.

6. *L'Oiseau blessé d'une flèche,* p. 220.

7. *La Lice et sa Compagne.* — Phèdre, I, 19, d'après un apologue ésopique cité par Justin (XLIII, 4).

8. *L'Aigle et l'Escarbot,* p. 359-360.

9. *Le Lion et le Moucheron,* p. 361-363.

10. *L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel,* p. 174.

11. *Le Lion et le Rat,* p. 166.

12. *La Colombe et la Fourmi,* p. 364-365.

13. *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits,* p. 234-235.

14. *Le Lièvre et les Grenouilles,* p. 59.

15. *Le Coq et le Renard,* p. 366-371.

16. *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle,* p. 275-276.

(*Énéide*, II, 235); des acteurs de cette scène portent des masques qui figurent des têtes de chiens. (Voy. Roux et Barré, *Herculanum et Pompéi*, t. III, 5e série, pl. 1.)

1. Le sujet a été peint par Couturier, dont le tableau a été photographié par Lecadre.

2. Sur une patère phénicienne trouvée à Curium sont figurées trois scènes qui se suivent : deux Taureaux se livrent un combat; le Taureau vainqueur suit la Génisse; la Génisse allaite un Veau. Voir Perrot, *Phénicie*, p. 789, fig. 552.

17. *Le Paon se plaignant à Junon,* p. 320.
18. *La Chatte métamorphosée en femme,* p. 68.
19. *Le Lion et l'Ane chassants,* p. 372-374.
20. *Testament expliqué par Ésope.* — Phèdre, IV, 5.

LIVRE TROISIÈME

1. *Le Meunier, son Fils et l'Ane*[1], p. LXXXIV.
2. *Les Membres et l'Estomac,* p. 375.
3. *Le Loup devenu berger,* p. 377-379.
4. *Les Grenouilles qui demandent un Roi,* p. 251-252.
5. *Le Renard et le Bouc,* p. 259.
6. *L'Aigle, la Laie et la Chatte.* — Phèdre, II, 4.
7. *L'Ivrogne et sa Femme,* p. 380.
8. *La Goutte et l'Araignée.* — Lucien, *Tragopodagra;* Pétrarque, *Epistolæ,* III, 13 ; Gerbel, *de Podagra et Aranea;* Haudent, 159, *De la Goutte et de l'Yraigne.*
9. *Le Loup et la Cigogne,* p. 143.
10. *Le Lion abattu par l'Homme,* p. 274.
11. *Le Renard et les Raisins,* p. 52.
12. *Le Cygne et le Cuisinier,* p. 321.
13. *Les Loups et les Brebis,* p. 322.
14. *Le Lion devenu vieux.* — Phèdre, I, 21.
15. *Philomène et Progné,* p. 42.
16. *La Femme noyée.* — Pogge, *Facéties,* p. 60 ; Faërne, fable 41.

La Fontaine débute par ces deux vers :

Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie. »

C'est une allusion à un conte de Gérard Bontemps, *le Mari dissimulé,* où un gentilhomme fait noyer par son frère, au passage d'une rivière, sa femme qui se conduisait mal. Le frère la mène en trousse, et, quand il est au milieu de l'eau, il donne de bons coups d'éperon à son cheval, lâche la ceinture où madame assuroit sa main et vous la jette à l'eau. Le mari, qui avoit passé le premier, fait semblant de s'arracher les cheveux, criant à haute voix : « Je perds ma femme ; il faut que je me perde avec elle. » Le frère crioit de son côté : « Au secours ! Au secours ! » Ceux qui passoient près de là y accoururent ; mais, apprenant ce que c'étoit, ils n'en firent pas grand état, et c'est de ce jour

1. Le sujet a été peint par Lejeune, dont le tableau a été photographié par Goupil.

que l'on a dit : *Ce n'est rien, ce n'est qu'une femme qui se noie.* (Louandre, *Chefs-d'œuvre des Conteurs français*, t. III, p. 194.)

17. *La Belette entrée dans un grenier*, p. 134.

18. *Le Chat et le vieux Rat*, p. 323-324.

LIVRE QUATRIÈME

1. *Le Lion amoureux*, p. 152-153.

2. *Le Berger et la Mer*, p. 326.

3. *La Mouche et la Fourmi.* — Phèdre, IV, 24, d'après la fable ésopique *la Fourmi et l'Escarbot*; Horace, *Satires*, I, I, 33-38, *la Fourmi*; Lucien, *Éloge de la Mouche*; Corrozet, *de la Mouche et de la Formis.*

La Mouche, en prenant son esbat,
Eut à la Formis un debat :
Plus qu'elle noble se disoit,
Comme vile la desprisoit,
Disant : « Tu marches sur la terre,
Et je volle en l'aer par grand erre.
Tu habites en la caverne,
Avec les Roys je me gouverne.
Tu manges bled, avoine et orge,
Et je me pais à pleine gorge
De viandes délicieuses.
Les belles filles gracieuses
Je baise aussi en mon repos. »
La Formis, rompant son propos,
Luy dict : « Je ne suis point villaine;
Si je gaigne ma vie en peine,
Il me suffit, je suis contente;
Je suis stable, tu es vagante;
Je mange mes grains en grand paix,
Et du reste tu te repais.
L'homme prend exemple sur moy
Et chascun te chasse de soy;
L'hyver tu mourras de froidure,
Ou de faulte de nourriture.
Sur moy donc ne te glorifie;
Car celluy est fol qui se fie
En son cuyder, et vivre pense
Sans peine, labeur et science.

4. *Le Jardinier et son Seigneur.* — La Fontaine a pris

dans *le Plaisir des champs* de Gauchet les éléments de ses descriptions : le plan du clos possédé par le Jardinier (Gauchet, p. 114), l'invitation à la chasse[1], le repas champêtre (*ibid.*, p. 61), la chasse donnée au lièvre Pied-de-fer qui ne peut être atteint par les lévriers, y compris Miraut (*ibid.*, p. 47-53); par suite, la chasse n'a pas de dénouement.

5. *L'Ane et le petit Chien*, p. 200-201.

6. *Le Combat des Rats et des Belettes*, p. 66-67.

7. *Le Singe et le Dauphin*, p. 327.

La Fontaine caractérise le bavardage du Singe dans une plaisante parenthèse :

> De telles gens il est beaucoup
> Qui prendroient Vaugirard pour Rome,
> Et qui, caquetant au plus dru,
> Parlent de tout et n'ont rien vu.

C'est une allusion au *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac (I, iv).

Charlot. J'ai trop voyagé, j'en suis las. — Pasquier. Qui? vous? Je vais gager que vous n'avez jamais vu la mer que dans une huitre à l'écaille. — Et toi, Pasquier, en as-tu vu davantage? — Oui da : j'ai vu les Bons Hommes, Chaillot, Saint-Cloud, Vaugirard. — Et qu'y as-tu remarqué de beau, Pasquier? — A la vérité, je ne les vis pas trop bien, parce que les murailles m'empêchoient.

8. *L'Homme et l'Idole de bois*, p. 186-187.

9. *Le Geai paré des plumes du Paon*, p. 116-118.

10. *Le Chameau et les Bâtons flottants*, p. 328-329.

11. *La Grenouille et le Rat*, p. 269-270.

12. *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre*, p. 300-302.

13. *Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf*, p. 239-241.

14. *Le Renard et le Buste*, p. 330.

15. *Le Loup, la Chèvre et le Chevreau*. — Corrozet (d'après l'*Æsopus*).

> Une Chèvre alloit en pasture
> Pour y prendre sa nourriture;
> Son Chevreau dans le tect enferme,

1. « Je vous feray, dict-il, s'il vous vient à plaisir,
Tel lievre courre aux champs qu'il vous fera plaisir,
Voire le Pied-de-fer, qui court de telle sorte,
Qu'il semble non qu'un pied, ains qu'une aesle le porte;
Il a esté couru plus de cinquante fois
Des meilleurs levriers qui voisinent ce bois. » (Gauchet, p. 44.)

tort qu'il lui avait causé contre son gré; il ajouta que, d'après la peinture que celui-ci lui avait faite de ses petits, il n'aurait pas cru que son opinion fût si éloignée de la réalité. »

19. *Le Lion s'en allant en guerre.* — Abstemius, 95, *l'Ane qui sert de trompette et le Lièvre qui sert de courrier.*

« Le Lion, roi des quadrupèdes, voulait livrer bataille aux Oiseaux (p. 181). Au moment où il rangeait son armée, l'Ours lui dit : « A quoi bon faire figurer parmi les combattants l'Ane qui est lourd et le Lièvre qui est timide? » Le Lion lui répondit : « L'Ane, par son braiement, remplira l'office de trompette pour exciter les soldats au combat, et le Lièvre, par sa légèreté, nous servira de courrier. »

La Fontaine a pris des types auxquels il a donné une valeur emblématique. Le Lion figure Louis XIV, qui assigne un rôle à chacun de ses alliés ainsi qu'à ses propres ministres; l'Éléphant[1], le roi de Danemark, avec lequel il se ligua contre l'Angleterre en 1666; l'Ours, les princes allemands, qu'il faisait servir à l'exécution de ses desseins; le Renard, de Lionne, ministre des affaires étrangères; le Singe, un ambassadeur de France, comme dans *l'Éléphant et le Singe de Jupiter.* L'Ane a conservé la fonction qu'il avait dans *le Lion et l'Ane chassants,* et le Lièvre a gardé la dignité que lui avait assignée Abstemius.

20. *L'Ours et les deux Compagnons,* p. 291-292.

21. *L'Ane vêtu de la peau du Lion,* p. 315.

LIVRE SIXIÈME

1. *Le Pâtre et le Lion,* p. 56-57.
2. *Le Lion et le Chasseur,* p. 141.
3. *Phébus et Borée,* p. 51.
4. *Jupiter et le Métayer,* p. 293-294.
5. *Le Cochet, le Chat et le Souriceau.* — Verdizotti, 21, d'après Philelphe.

« Un Souriceau sortit du bois où sa mère l'avait gardé jusqu'à ce moment. Il rencontra un Chat et un Cochet qui le mit en fuite. « Mère, j'ai vu en me promenant deux animaux. L'un d'eux est d'une couleur semblable à celle de ton poil; il a des yeux brillants et doux, une longue queue

1. Allusion à l'ordre de l'Éléphant. Le roi de Danemark est figuré par l'Éléphant dans les médailles historiques du XVIIe siècle.

teinte de diverses nuances; ce qui me plaît le plus en lui, il est si gentil qu'à ma vue il n'a pas bougé et qu'il a gardé une attitude humble et pieuse, si bien qu'il m'a enhardi à l'approcher. Mais l'autre a deux pieds, un crête rouge comme le sang et des yeux farouches qui semblent de feu; il m'a paru cruel et superbe; car, du plus loin qu'il m'a vu, il s'est élancé vers moi avec un air féroce et orgueilleux, il a ouvert ses ailes en poussant un cri aigu qui m'a rempli d'épouvante. Dans la crainte d'être dévoré par lui, j'ai pris la fuite. — Ah! mon fils, lui répliqua sa mère, comme ta simplicité t'induit en erreur! Sache que l'animal qui t'a paru si humble et si bon est le plus malfaisant qui se trouve sur la terre, l'ennemi naturel de ton espèce. S'il se montrait à toi avec un air bénin, c'était pour t'enhardir à t'approcher de lui afin qu'il pût assouvir sa gourmandise à tes dépens. Quant à l'autre, qui t'a paru si féroce, il est simple comme toi. Ne crains donc point sa vaine impétuosité, et redoute celui qui séduit de loin ta simplicité par sa gentillesse. »

6. *Le Renard, le Singe et les Animaux*, p. 336.
7. *Le Mulet se vantant de sa généalogie*, p. 105 et p. 64.
8. *Le Vieillard et l'Ane*. — Phèdre, I, 15.
9. *Le Cerf se voyant dans l'eau*, p. 80-81.
10. *Le Lièvre et la Tortue*, p. 255.
11. *L'Ane et ses Maîtres*, p. 296-297.
12. *Le Soleil et les Grenouilles*, p. 58.
13. *Le Villageois et le Serpent*, p. 242.
14. *Le Lion malade et le Renard*, p. 159-160.
15. *L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette*. — Abstemius, 3, *l'Épervier poursuivant une Colombe*.

« Un Épervier poursuivait une Colombe, lorsque, s'abattant dans une grange, il fut pris par un Paysan. Quand il se vit en ses mains, pour essayer de s'en retirer, il se mit à le flatter, et eut recours aux prières, lui disant qu'il ne croyait pas l'avoir offensé. « Tu as raison, lui répliqua le Paysan; mais la Colombe que tu poursuivais ne t'avait pas offensé non plus. »

La Fontaine a transformé la fable d'Abstemius en y introduisant la chasse de l'Alouette au miroir[1], dont il avait lu

1. Le miroir qui sert à cette espèce de chasse est un morceau de bois en forme d'oiseau, tout couvert de miroirs qui reluisent au soleil. Éblouies par le branlement de cette machine, les Alouettes approchent de deux filets suspendus sur des gaules et se trouvent prises quand on les tire.

la description dans *le Plaisir des champs,* de Gauchet, p. 272.

16. *Le Cheval et l'Ane,* p. 37.

17. *Le Chien qui lâche sa proie pour l'Ombre,* p. 126.

18. *Le Chartier embourbé,* p. 53.

19. *Le Charlatan* (p. LXXXVII). — Abstemius, 133, *le Grammairien qui s'était chargé d'instruire un Ane.*

« Un Grammairien se vantait d'être si habile dans son art que, moyennant un prix convenable, il se chargeait d'instruire, non seulement des enfants, mais un Ane même. Le prince apprit la chose. Il fit venir l'homme et lui dit : « Veux-tu, pour cinquante écus d'or, te charger d'instruire un Ane *en dix ans?* » Le Charlatan répondit : « Je consens à être pendu si, dans dix ans, cet Ane ne sait pas lire et écrire. » Étonnés de cette promesse, les amis du Grammairien le blâmèrent de s'être engagé à faire une chose non seulement difficile, mais encore impossible, et ils lui exprimèrent la crainte de le voir pendu par ordre du prince quand le terme serait arrivé. Il les rassura par cette parole : « Avant dix ans, l'Ane mourra, ou le Roi, ou moi-même. »

20. *La Discorde*[1], p. 114.

21. *La jeune Veuve,* p. 312-313.

ÉPILOGUE. — Phèdre, épilogue du livre IV.

A MADAME DE MONTESPAN. La Fontaine a combiné d'une manière ingénieuse l'éloge de l'Apologue avec celui de Madame de Montespan dont il vante l'esprit et la beauté en termes pleins de grâce et de délicatesse.

1. Si l'on cherche pourquoi La Fontaine loge la Discorde dans la maison de l'Hyménée, on en trouve la raison dans Vauquelin (*Œuvres*, éd. de J. Travers, t. I, p. 200).

Mais comment pourroit-il arriver quelque noise
Par une femme belle, humble, douce et courtoise?
Il en peut arriver pour des petits joyaux,
Pour une bague, un chiffre ou des habits nouveaux.
Que veut dire cela? Rien autre chose à dire,
Sinon qu'une femme est bien tost surprise d'ire
Pour une opinion prise d'un affiquet,
D'un carcan, d'un bouton ou d'un plaisant bouquet,
Ou de chose pareille : entrant en fantaisie
Par soupçon dédaigneux, par fausse jalousie,
De sorte qu'elle veut seule à part demeurer,
Soit à droit, soit à tort, de mari séparer.

LIVRE SEPTIÈME

1. *Les Animaux malades de la peste,* p. LXXXIV.

2. *Le mal Marié,* p. 386-388.

3. *Le Rat qui s'est retiré du monde*[1]. — C'est une transformation d'une fable du *Dialogue des Créatures* de Nicolas de Pergame, *le Chardonneret en cage.*

4. *Le Héron*[2]. — Sadeler, 123, *de l'Oiseleur et du Roitelet.*

« Un Oiseleur avait tendu ses filets de bon matin avec intention de faire grande chasse ; et, comme il n'y eut que peu d'oiseaux à la fois qui se présentèrent à lui, il méprisa toujours la médiocrité de la proie, et ne daigna jamais tirer ses filets, jusqu'à ce qu'enfin, lassé de trop attendre et voyant que le jour allait finir, il tira et prit deux Roitelets. »

5. *La Fille.* — Martial, Épigrammes, V, 17.

« Gellia, tu ne parlais que des grands noms de tes aïeux, tu dédaignais la condition d'un chevalier romain, tu déclarais ne pouvoir épouser qu'un personnage revêtu du laticlave; tu viens cependant de prendre pour mari un portefaix. »

6. *Les Souhaits,* p. LXXXV.

7. *La Cour du Lion,* p. 157-158.

8. *Les Vautours et les Pigeons.* — Abstemius, 196, *la Guerre des Éperviers entre lesquels les Colombes rétablirent la paix.*

« Les Éperviers, ennemis les uns des autres, se faisaient une guerre continuelle et laissaient tranquilles les autres oiseaux. Les Colombes, affligées de ce spectacle, rétablirent entre eux la concorde par leur intervention. A peine les Éperviers furent-ils réconciliés qu'ils tombèrent sur les oiseaux plus faibles, principalement sur les Colombes, et en firent leur proie. « Hélas ! dirent alors les Colombes, la discorde des Éperviers nous était plus utile que leur concorde. »

1. Le sujet a été peint par Couturier, dont le tableau a été photographié par Lecadre.

2. Le Héron ne joue aucun rôle dans les fables ésopiques ; il ne figure que dans une branche du Roman de Renart : « Si comme Renart menja Pinçart le Hairon. » (Rothe, *Romans de Renart,* p. 271.)

9. *Le Coche et la Mouche.* — Phèdre, III, 6, *la Mouche et la Mule*; Camerarius, *la Mouche et le Chariot de blé*.

La Fontaine a tiré, de sa *Relation d'un voyage de Paris en Limousin*, la scène *le Coche et les Voyageurs*.

« Nous traversâmes la vallée de Caucatrix après avoir monté celle de Tréfou. Tout ce que nous étions d'hommes dans le Carrosse, nous descendîmes afin de soulager les chevaux. »

10. *La Laitière et le Pot au lait*, p. LXXXV.

La Fontaine compare à la Laitière l'homme qui fait des *châteaux en Espagne*, Picrochole (Rabelais, *Gargantua*, XXXIII), Pyrrhus (Boileau, *Épitres*, I), le capitan qui se donne pour le vainqueur du Sophi de Perse[1].

11. *Le Curé et le Mort.* — Lettre de Madame de Sévigné (26 février 1672).

12. *L'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit.* — La Fontaine a emprunté trois types à Érasme (*Éloge de la Folie*, traduction de Develay, p. 144 et p. 201), la Fortune, l'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit. 1° La Fortune excite les plaintes des hommes[2] par son inconstance et par son aveuglement. 2° L'aventurier se rend à la cour où il assiste avec les nobles au lever et au coucher du prince, puis s'enrôle parmi les roturiers qui allaient commercer en Orient, comme Chardin et Tavernier, enfin revient dans son pays. 3° A son retour, il trouve la Fortune assise à la porte de son ami plongé dans le sommeil.

13. *Les deux Coqs*, p. 35.

14. *L'ingratitude et l'injustice des hommes envers la For-*

1. « Sache que je porte à mon côté la mère nourrice des fossoyeurs, et que de la tête du dernier Sophi je fis un pommeau à mon épée. » (Cyrano de Bergerac, *le Pédant joué*, II, II.)

2. Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux,
Et le voilà devenu pape.

C'est une allusion à l'élévation de Sixte-Quint, qui commença par garder des moutons, puis des porcs. Un jour, un Franciscain, qui s'était égaré dans la campagne, lui demanda le chemin d'Ascoli. L'enfant laissa là ses bêtes pour conduire le religieux à la ville, lui plut et obtint d'entrer dans son couvent. Il n'était pas de ceux qui attendent la Fortune dans leur lit; car, le Franciscain lui ayant demandé s'il voulait aller avec lui jusqu'à Ascoli, il répondit qu'il était prêt à le suivre non seulement jusqu'à Ascoli, mais encore jusque dans l'enfer. (Gregorio Leti, *Vita di Sisto V*, t. I, p. 39.)

tune. — Abstemius, 199, *l'Homme qui se regardait lui-même comme la cause de son bonheur et la Fortune comme la cause de son malheur.*

« Un homme qui désirait s'enrichir avait entendu dire que c'est dans le commerce qu'on gagne le plus. Ayant vendu son patrimoine, il trafiqua par mer, et, favorisé de la Fortune, il eut bientôt de grandes richesses. Un ami lui demanda comment, en si peu de temps, il avait amassé tant d'argent : « C'est par mon savoir-faire, » répondit-il. Cependant, n'étant pas satisfait des richesses qu'il avait acquises, il voulut devenir encore plus riche : il fit deux ou trois fois naufrage, perdit ce qu'il possédait, et se trouva réduit à la misère. Son ami lui demanda alors comment, de riche qu'il était, il était devenu si pauvre : « C'est la Fortune qui en est cause, » répondit-il. La Fortune l'entendit et le réprimanda avec colère, parce qu'il attribuait ses succès à son propre mérite, et ses revers à la Fortune. »

La Fontaine a approprié la fable à son temps en prenant pour personnage un armateur enrichi dans le commerce avec les grandes Indes, pour lequel une compagnie avait été créée en 1664.

15. *Les Devineresses.* — C'est une allusion aux histoires de devineresses qui coururent dans le public après le procès de la Brinvilliers, 1676.

16. *Le Chat, la Belette et le petit Lapin,* p. LXXVIII.

17. *La Tête et la Queue du Serpent,* p. 207.

18. *Un Animal dans la Lune.* — Au XVIIe siècle, trois systèmes de philosophie se partageaient les esprits : le Péripatétisme scolastique était enseigné dans l'Université de Paris et dans les collèges des Jésuites ; le Spiritualisme de Descartes s'était concilié les gens du monde et une partie des savants ; le Sensualisme de Gassendi, qui avait restauré l'Atomisme d'Épicure, avait un petit nombre d'adeptes qui formaient entre eux une sorte de société. Molière, élève de Gassendi, compare en passant ces trois systèmes dans *les Femmes savantes* (III, II). La Fontaine, témoin de discussions philosophiques sur Descartes et sur Gassendi dans la société qu'il fréquentait, trouva intéressant d'établir un parallèle entre ces deux philosophes [1] sur une question déjà traitée

1. Descartes, que La Fontaine appelle ailleurs le rival d'Épicure (X, 1), enseigne dans les *Principes de la Philosophie* (I, § 72) que les jugements fondés sur le témoignage des sens sont pleins d'erreurs si la raison n'intervient pour les rectifier. Gassendi s'approprie dans

par Montaigne (II, xii), la valeur du témoignage des sens. Il la résout d'après la *Logique de Port-Royal* (I, xi), en distinguant les connaissances propres à chaque sens (perceptions naturelles) et les inductions que nous en tirons à l'aide d'une association d'idées (perceptions acquises). A ce sujet, il cite une anecdote plaisante qui se trouve dans un poème facétieux de Butler[1], *The Elephant in the moon* (*l'Éléphant dans la Lune*).

LIVRE HUITIÈME

7. *La Mort et le Mourant.* — Abstemius, 99, *le Vieillard qui priait la Mort d'attendre.*

« Un Vieillard, voyant que la Mort était venue pour le prendre, la priait de lui donner un délai, afin qu'il eût le temps de faire son testament et de préparer les choses nécessaires pour un si grand voyage. « Pourquoi ne t'es-tu pas préparé, lui répondit la Mort, quand je t'ai averti tant de fois? — Je ne t'ai jamais vue, reprit le Vieillard. — Lorsque j'enlevais chaque jour non seulement les hommes de ton âge, dont il reste à peine quelques-uns, mais encore les jeunes gens, les adolescents, les enfants, ne t'avertissais-je pas que tu étais mortel? Lorsque tu sentais ta vue baisser, ton ouïe faiblir, tes autres sens s'émousser, ton corps s'alourdir, ne te disais-je pas que j'approchais? Et tu prétends que tu n'as reçu aucun avis! Allons, point de retard. »

2. *Le Savetier et le Financier.* — La Fontaine a combiné un conte populaire du Moyen Age[2] avec un conte de Bonaventure des Périers, *du Savetier Blondeau.*

3. *Le Lion, le Loup et le Renard,* p. 389-393.

4. *Le Pouvoir des Fables,* p. 394-396.

5. *L'Homme et la Puce,* p. 337.

6. *Les Femmes et le Secret.* — Abstemius, 29, *l'Homme qui avait dit à sa Femme qu'il avait pondu un œuf.*

« Un homme voulut éprouver si sa femme était capable de garder un secret. Pendant qu'il était au lit avec elle, il lui dit : « Je te raconterais un prodige qui m'est arrivé si tu

sa *Logique*, en l'accommodant au progrès des sciences, le principe d'Épicure que le témoignage des sens est la source de toute certitude.

1. H. Regnier, *Fables de La Fontaine*, t. II, p. 196.

2. H. Regnier, *Fables de La Fontaine*, t. II, p. 215-216.

devais n'en parler à personne. Je n'ose le faire parce que les femmes ont la réputation d'être bavardes. — Tu ne me connais point, reprit la femme, puisque tu me juges d'après les autres. J'aimerais mieux mourir que de trahir ta confiance. Je te le jure. » Alors l'homme, feignant d'avoir confiance en elle : « J'ai pondu un œuf, dit-il en lui montrant un œuf qu'il avait pris avec lui pour se mettre au lit. Mais n'en dis rien à personne, je t'en prie. Tu comprends qu'on rirait de moi; on prétendrait que d'homme je suis devenu poule. » La nuit parut longue à la femme. Aux premières lueurs du jour, elle court chez sa commère lui raconter que son mari avait pondu un œuf. Celle-ci à son tour dit à une autre femme que son compère avait pondu deux œufs. Bref, avant le coucher du soleil, la nouvelle courait toute la ville qu'un homme avait pondu quarante œufs[1]. »

Guicciardini a porté le nombre des œufs à cent (*Detti et Fatti notabili*, p. 43). La Fontaine l'a suivi.

7. *Le Chien qui porte à son cou le diner de son maître.* — Du Puget, *le Chien politique* (H. Regnier, *Fables de La Fontaine*, t. II, p. 507).

8. *Le Rieur et les Poissons*, p. 397-398.

9. *Le Rat et l'Huître*, p. 348-349.

1. Les quarante œufs remplacent les quarante corbeaux d'un conte pieux du Moyen Age qui figure dans *le Violier des Histoires romaines* (éd. Jannet, p. 425).

« Jadis estoient deux freres, l'un clerc et l'autre lay. Le lay avoit ouy dire souvent à son frere que les femmes ne pouvoient celer aucune chose, par quoy il voulut le vray experimenter. Il dist une nuyt a sa femme que, s'elle vouloit tenir son cas secret, il luy diroit merveilles ; mais, au contraire, qu'elle le feroit confuz et infame. « Ne crains point, dist la femme; car tu scez bien que toy et moy ne sommes qu'ung corps. Jamais ton secret ne revelleray. » Par quoy il luy dist que, en allant à son secret de nature, il luy estoit de la partie postérieure sailly un corbeau noir comme un dyable, dont il estoit dolent. « Tu en dois estre joyeux, dist sa femme, puisque tu es de telle passion delivré. » Le lendemain, sa femme s'en alla à sa voisine luy denuncer comment du derriere de son mary estoient saillis et vollez deux corbeaulx. Desjà elle mettoit en double sorte ; car son mary ne luy avoit parlé que d'ung corbeau, et encore n'estoit il pas vray. Ceste voisine fist encore plus; car elle dist à l'aultre que le mary de telle pour vray avoit fait trois corbeaulx. Celluy appella le peuple, luy comptant toute la verité, comment il avoit experimenté le mensonge des femmes. Puis sa femme mourut, et il se fit moine. »

10. *L'Ours et l'Amateur des jardins.* — *Le Livre des Lumières,* I, 25, *d'un Jardinier et d'un Ours* (*Fables de Bidpaï*, I, édition Delagrave, p. 465).

11. *Les deux Amis.* — *Le Livre des Lumières,* III, 8 (*Fables de Bidpaï,* III, p. 483).

12. *Le Cochon, la Chèvre et le Mouton,* p. 338.

13. *Tircis et Amarante.*

14. *Les Obsèques de la Lionne.* — Abstemius, 148, *le Lion irrité contre le Cerf au sujet de la mort de la Lionne.*

« Le Lion avait invité tous les quadrupèdes à honorer de leur présence les funérailles de la Lionne. Tandis que tous les autres se montraient profondément affligés de la mort de la reine, le Cerf seul, dont elle avait dévoré les enfants, ne témoignait aucune douleur et ne versait point de larmes. A cette vue le Lion, appelant près de lui le Cerf pour le mettre à mort, lui demande pourquoi il ne déplore pas comme les autres le trépas de la reine. « Je l'aurais fait, répond le Cerf, si la reine ne me l'avait défendu. Comme j'approchais d'ici, j'ai vu apparaître son âme bienheureuse qui se rendait aux Champs-Élysées; elle m'a dit qu'il ne fallait pas pleurer de ce qu'elle avait quitté la terre; car elle se rendait dans les bois agréables où habitent les bienheureux. » Le Lion fut charmé de ces paroles et pardonna au Cerf. »

15. *Le Rat et l'Éléphant.* — Phèdre, I, 29, *l'Ane raillant le Sanglier*; Anonyme de 1670, fable 12 (H. Regnier, *Fables de La Fontaine,* t. II, p. 285).

16. *L'Horoscope,* p. 217-219 et p. 178, note 3.

17. *L'Ane et le Chien.* — Abstemius, 109, *le Chien qui ne secourt point l'Ane contre le Loup parce que celui-ci ne lui avait pas donné de pain.*

« Un Chien, assez fort pour combattre les Loups et même les Ours, cheminait avec un Ane qui portait un sac plein de pains. Pendant le long trajet qu'ils avaient à faire, ils eurent faim : l'Ane, trouvant un pré, se remplit l'estomac d'herbe verte; le Chien, de son côté, pria l'Ane de lui donner un peu de pain pour ne pas périr de besoin. Or l'Ane, non seulement ne lui donna pas de pain, mais encore le railla en lui conseillant de brouter avec lui. Sur ces entrefaites, ayant aperçu un Loup, il implora le secours du Chien. « Tu m'as conseillé, lui répondit le Chien, de paître l'herbe pour apaiser ma faim. Je te conseille à mon tour de te défendre contre le Loup avec les fers que tu as aux pieds. » A ces mots, abandonnant son compagnon déso-

bligeant, il ne lui donna aucun secours contre le ravisseur qui venait le dévorer. »

18. *Le Bassa et le Marchand*, p. 199.

19. *L'Avantage de la science*. — Abstemius, 145, *le Riche illettré et le Pauvre savant*.

« Un homme riche, mais illettré, se moquait d'un homme savant, mais pauvre, parce qu'il avait amassé de grandes richesses par son industrie, tandis que celui qui possédait tant de science se trouvait dans l'indigence. Celui-ci lui répondit : « Il n'y a là rien d'étonnant, puisque tu t'es appliqué à gagner de l'argent, et moi, à acquérir de la science, chose bien préférable aux richesses. » Alors s'éleva entre eux la question de savoir qui l'emporte de la fortune ou de l'instruction. Leur différend ne pouvait être résolu, parce que chacun d'eux avait de nombreux partisans, surtout le riche. Enfin un événement démontra la supériorité de la science sur la richesse : des discordes civiles obligèrent nos deux hommes d'abandonner leur patrie, et de se rendre dans une autre ville sans rien emporter de ce qu'ils possédaient. Là le savant fut engagé comme professeur avec de beaux honoraires, et jouit d'une grande considération. Quant à celui qui avait été riche, il dut aller mendier son pain de porte en porte et reconnaître son erreur. »

20. *Jupiter et les Tonnerres*.

21. *Le Faucon et le Chapon*. — Æsopus, 61.

« Un Faucon farouche, voyant un Chapon s'enfuir à l'appel de son maître, lui dit : « Pourquoi fuis-tu? Réjouis-toi à l'approche du maître et fais-lui fête, comme je le fais moi-même. — Le sort infortuné de mes frères m'épouvante, répond le Chapon. Après avoir subi le martyre, ils ont été engloutis dans un estomac insatiable. Voilà pourquoi je redoute la vue du maître et je crois prudent de me cacher pour échapper à la mort. »

La Fontaine a combiné cette fable avec une fable analogue du *Livre des Lumières*, I, *d'un Faucon et d'une Poule*. Il a tiré de là le bon mot de la fin.

Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons
Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

22. *Le Chat et le Rat*. — Le P. Poussines, *Specimen sapientiæ Indorum veterum*, p. 608 (*Fables de Bidpaï*, VII, p. 505).

Digitized by Google

23. *Le Torrent et la Rivière.* — Abstemius, 5, *le Paysan qui veut traverser une rivière.*

« Un Paysan cherchait un gué pour traverser un torrent qui était gonflé par les pluies. Ayant d'abord sondé la partie de la rivière qui paraissait calme et tranquille, il la trouva plus profonde qu'il ne pensait. Il reconnut ensuite que le gué était peu profond et sûr dans un endroit où la rivière coulait avec grand fracas. Il se dit alors : « Nous devons confier notre vie plutôt aux ondes bruyantes qu'aux ondes calmes et silencieuses. »

24. *L'Éducation,* p. 307.

25. *Les deux Chiens et l'Âne mort,* p. 310.

26. *Démocrite et les Abdéritains.* — Bompart, *Conférences d'Hippocrate et de Démocrite* (H. Regnier, *Fables de La Fontaine,* t. II, p. 340).

27. *Le Loup et le Chasseur.* — *Le Livre des Lumières,* III, 6 (*Fables de Bidpai,* III, p. 481).

LIVRE NEUVIÈME

1. *Le Dépositaire infidèle,* p. LXXXI-LXXXIII.

La Fontaine énumère dans un prologue les vices qu'il a personnifiés par des animaux, et ajoute :

Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs :
« Tout homme ment, dit le Sage. »

Ce proverbe sert d'épigraphe dans un recueil de facéties, *la nouvelle Fabrique des excellents traits de vérité par Philippe d'Alcripe, sieur de Neri en Verbos*[1].

2. *Les deux Pigeons.* — Horace, *Épitres,* I, x ; *le Livre des Lumières,* prologue (*Fables de Bidpaï,* prologue).

3. *Le Singe et le Léopard,* p. 257.

4. *Le Gland et la Citrouille.* — Tabarin, *Si la Nature fait quelque chose en vain.*

GRATTELARD. Mon maître, nous sommes entrés aujourd'hui en grande dispute, moi et un philosophe. Je voulois soutenir que la Nature faisoit de grands manquements en ce qu'elle produisoit, et lui me disoit le contraire. J'ai enfin

1. C'est l'anagramme de *Philippe le Picard, seigneur de rien en bourse.* L'exemplaire que possède la Bibliothèque nationale (Y², 644) a figuré dans la bibliothèque du savant Huet, auteur du *Traité de l'origine des Romans,* avec lequel La Fontaine eut des relations suivies.

été contraint d'avouer au philosophe ce qu'il disoit être vrai. En me promenant dans le jardin, j'ai aperçu une grosse citrouille qui étoit pendue en l'air. J'admirois comment la Nature avoit eu si peu d'esprit de dire qu'un si gros fruit fût soutenu par une si petite queue qui, au moindre vent, se pouvoit rompre. Mais, quand j'ai été plus avant dans le bois qui est à l'autre extrémité du jardin, j'ai bien changé d'opinion. Car, en passant par-dessous un grand chêne, j'entendis chanter un oiseau qui, par son doux ramage, m'arrêta tout court, et, comme je voulois regarder en haut, un gland me tomba sur le nez. Je fus alors contraint d'avouer que la nature avoit bien fait; car, si elle eût mis une citrouille au sommet d'un chêne, cela m'eût fort bien cassé le nez. »

La Fontaine y a joint un bon mot qu'il a trouvé dans Cyrano de Bergerac (*le Pédant joué,* II, II). Châteaufort y dit du paysan Gareau : « Quel docteur ! il en sait autant que son curé. »

5. *L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin,* p. 61.

6. *Le Statuaire et la Statue de Jupiter,* p. 20 et p. 65.

7. *La Souris transformée en fille.* — *Le Livre des Lumières.* IV, 11 (*Fables de Bidpai,* IV, p. 494).

8. *Le Fou qui vend la sagesse.* — Abstemius, 185.

« Un Fou parcourait les villes, en criant qu'il vendait la sagesse. Un homme lui en ayant demandé pour de l'argent, il lui donna un soufflet et un long fil ; puis il lui dit : « Tu seras sage, si tu mets la longueur de ce fil entre toi et les fous. »

9. *L'Huître et les Plaideurs.* — La Fontaine a emprunté le cadre de sa fable à un conte populaire mis en vers par Boileau. Il y a ajouté le tableau d'une contestation plaisante qu'il a trouvée dans *les Facétieuses Nuits de Straparole* (VIII, 1).

« Un jour, ces trois rustres allant à Rome et devisans ensemble, advint que Gourdin jetta la veue en bas, et, regardant contre terre, vit reluire parmy les cailloux une bague d'or dans laquelle estoit enchassée une fort belle et riche pierre précieuse ; mais Fentuze l'avoit premierement montrée, et Semuce la releva et la mit à son doigt. De là sourdit un grand debat entre eux, c'est à sçavoir à qui elle devoit appartenir : « Car, disoit Gourdin, elle est mienne parce que je l'ay veue le premier. — Mais elle m'appartient, disoit Fentuze, d'autant que je l'ay premierement monstrée. — Ainsi de tout droict et equité elle doit estre à moy,

disôit Semuce ; car je l'ay relevée et mise à mon doigt... » Le seigneur Colonne, ayant entendu la cause de leur differend, leur dict : « Eh bien! compagnons, me voulez-vous faire juge de votre differend ? — Nous en sommes contens, respondirent-ils tous d'une voix... »

La Fontaine a remplacé le seigneur Colonne par Perrin Dandin (Rabelais, *Pantagruel*, III, XLI) et lui a fait prononcer une sentence semblable à celle du fol Seigni Joan dans le différend entre le Facquin et le Rostisseur (*Pantagruel*, III, XXXVII) : « Ordonne la dicte Court que chascun se retire en sa chascuniere, sans despens, et pour cause. »

10. *Le Loup et le Chien maigre*, p. 399.

11. *Rien de trop.* — Abstemius, 187, *les Brebis qui mangeaient le blé avec excès.*

« Un Laboureur se plaignait de ce que les Brebis dévastaient toutes ses moissons : Jupiter leur ordonna de brouter les blés en herbe avec modération. Comme elles n'obtempéraient pas à cet ordre, il enjoignit au Loup de punir les Brebis avec modération. Mais celui-ci fit tant, que le Berger se plaignit de voir tout son troupeau égorgé. Alors Jupiter irrité prescrivit au Chasseur de tuer le Loup, ce que le Chasseur s'empressa de faire. »

12. *Le Cierge.* — Abstemius, 54, *le Cierge désirant acquérir de la dureté.*

« Un Cierge gémissait d'être mou et de ne pouvoir résister au moindre coup. Il remarqua que des briques, faites d'une argile plus molle qu'il n'était lui-même, avaient été si bien durcies par le feu qu'elles duraient plusieurs siècles. Par suite, il se jeta dans le feu pour acquérir la même dureté. Mais il fondit aussitôt et brûla. »

13. *Jupiter et le Passager*, p. 339.

14. *Le Renard et le Chat.* — Baudoin, 66.

« Le Renard, devisant avec le Chat, se vantoit d'être si fin qu'il avoit, disoit-il, une besace pleine de tromperies. A quoi le Chat répondit qu'il n'en avoit qu'une seule, mais qu'il s'en tenoit bien assûré. Comme ils en étoient sur ce discours, ils ouïrent aboyer des chiens qui s'en vinrent droit à eux. Le Chat alors monta vîtement sur un arbre ; ce que le Renard ne pouvant faire fut à l'instant assiégé des chiens qui le prirent. »

15. *Le Mari, la Femme et le Voleur.* — *Le Livre des Lumières*, IV, 7 (*Fables de Bidpaï*, IV, p. 490).

16. *Le Trésor et les deux Hommes*, p. 350-353.

17. *Le Singe et le Chat.* — Sadeler, 64.

« Un Singe, qui avait pris garde à des marrons qu'on faisait cuire sous la braise, eut grande envie d'en manger; mais il ne savait comment faire pour les tirer sans se brûler la patte. A la fin, après y avoir un peu pensé, il prit la patte d'un Chat, et s'en servit sans avoir aucun égard à ses cris ni au mal qu'il lui faisait endurer. »

18. *Le Milan et le Rossignol*, p. 340.

19. *Le Berger et son Troupeau*. — Abstemius, 127, *le Berger qui harangue son Troupeau contre le Loup*.

« Un Berger, qui avait un grand troupeau de Chèvres et de Brebis, voyait leur nombre diminuer chaque jour parce qu'elles étaient la proie du Loup. Il les rassembla donc, et, dans une longue harangue, les conjura de ne pas craindre le Loup : elles étaient fortes par leur nombre et elles avaient des cornes, avantage que le Loup ne possédait pas; il leur suffisait d'avoir une volonté unanime et de se prêter un secours mutuel contre les attaques du brigand, d'autant plus que lui-même viendrait à leur secours. Encouragées par cette harangue, toutes promettent et jurent de tenir bon contre le Loup. Cependant, ayant peu après entendu dire que le Loup approchait, elles furent si frappées de terreur que les paroles du Berger ne purent les empêcher de prendre la fuite. Celui-ci se dit alors à lui-même : « Il est impossible de changer le naturel. »

LIVRE DIXIÈME

1. Discours a Madame de La Sablière. La Fontaine a emprunté le plan de sa dissertation à Baudoin qui, dans un Discours moral sur un apologue ésopique, *de la Corneille et de la Cruche*, a démontré que tout poète, qui fait agir et parler les animaux, doit se former une conception philosophique des facultés qu'il leur attribue. Mais, tandis que Baudoin s'est proposé d'exposer la doctrine péripatéticienne, La Fontaine s'est occupé de réfuter l'automatisme cartésien, qui, ôtant aux bêtes le langage et la sensation, réduisait la fable à un pur jeu de l'imagination. Dans ce but, il a résumé avec une admirable concision la différence entre l'homme et la bête, telle qu'elle est exposée dans le *Discours de la méthode*, puis il a passé en revue les exemples qui lui paraissaient réfuter l'automatisme; enfin il a cherché une solution dans l'hypothèse des deux âmes, l'une matérielle et l'autre immatérielle. Cette hypothèse est d'origine ancienne : Platon, dans le *Timée*, a distingué l'âme mor-

telle et l'âme immortelle; Aristote, dans la *Métaphysique* (XII, 3), l'âme sensitive et l'intellect; mais sa doctrine, formulée avec une extrême concision, a été interprétée de manières diverses par Alexandre d'Aphrodisie, Averroès, saint Thomas d'Aquin, Pomponazzi, Telesio. Ce dernier a suggéré à Bacon l'idée d'affirmer que l'hypothèse des deux âmes est autorisée à la fois par la Bible et par l'expérience (*De Augmentis scientiarum*, IV, III; édition Bouillet, t. I, p. 232). Hobbes a donné à l'hypothèse une forme plus simple et plus précise. Gassendi s'en est servi pour concilier la doctrine d'Épicure avec la foi chrétienne, et Bernier a résumé ses idées dans l'*Abrégé de la philosophie de Gassendi* (tomes VI et VII). La Fontaine n'a fait que mettre en vers ce qu'il lui avait entendu dire dans la conversation chez Mme de La Sablière[1].

La Fontaine a inséré dans sa dissertation cinq exemples qui forment autant de fables.

Le Cerf. — Gauchet a, dans *le Plaisir des champs* (p. 172), fait une longue et curieuse description d'une chasse à courre le Cerf. Molière se l'est appropriée, en l'abrégeant, dans *les Fâcheux* (II, VII). La Fontaine, à son tour, a résumé les ruses du Cerf en quatorze vers où se peint la sensibilité de son âme.

La Perdrix. — Voir p. 400.

Le Castor. — Bernier a, dans l'*Abrégé de la philosophie de Gassendi* (t. VII, p. 381), tracé de l'industrie du Castor un tableau qui a servi de modèle à La Fontaine.

Les Renards du nord. — La Fontaine nous apprend qu'il tient de Jean Sobieski ce qu'il dit des Renards du nord dont le nom est *boubaks*, et qui sont propres à l'Ukraine. Le cardinal de Polignac a décrit leurs combats dans l'*Anti-Lucrèce* (VI, 178-226).

Les Rats. — L'anecdote relative aux deux Rats est plaisante, mais invraisemblable. Le seul fait qui s'en rapproche est celui qui est rapporté par Pline (VIII, XXXVII).

« Les Rats des Alpes, qui sont de la taille des Marmottes, se cachent aussi; mais ils portent préalablement du foin dans leurs cachettes. Quelques-uns racontent que le mâle et la femelle, tenant tour à tour un tas d'herbes entre leurs pattes et étendus sur le dos, se tirent alternativement jusqu'à leur retraite par la queue qu'ils saisissent avec les

1. La question a été traitée au point de vue actuel de la science par M. Joly dans *l'Homme et l'Animal* (1877).

dents, et que pour cela ils ont le dos pelé dans cette saison. »

2. *L'Homme et la Couleuvre.* — *Le Livre des Lumières,* III, 3 (*Fables de Bidpaï,* III, p. 479).

3. *La Tortue et les deux Canards,* p. 178-180.

4. *Les Poissons et le Cormoran,* p. LIV.

5. *L'Enfouisseur et son Compère.* — Abstemius, 170, *l'Homme qui avait enfoui un trésor et son Compère.*

« Un homme riche avait enfoui un trésor dans une forêt, sans que personne en sût rien, à l'exception de son compère en qui il avait pleine confiance. Mais, au bout de quelques jours, étant allé visiter son trésor, il le trouva déterré et enlevé. Soupçonnant à bon droit qu'il avait été pris par son compère, il alla le trouver : « Compère, mon intention est d'enfouir encore mille écus d'or dans l'endroit où j'ai caché mon trésor. » Le compère, espérant augmenter son gain, rapporta le trésor dans sa cachette. Peu après le propriétaire légitime vint le visiter, le trouva et l'emporta chez lui. Ayant ensuite rencontré son compère, il lui dit : « Fripon, ne te donne pas la peine de rendre visite à mon trésor ; car tu ne le trouveras plus. »

6. *Le Loup et les Bergers,* p. 404-407.

7. *L'Araignée et l'Hirondelle.* — Abstemius, 4.

« L'Araignée était irritée contre l'Hirondelle, qui happait des mouches dont elle espérait se nourrir elle-même. Pour la prendre, elle avoit suspendu une toile à une porte où elle la voyait voler souvent. Mais l'Hirondelle, passant par là, enleva cette toile avec celle qui l'avait tissue. Alors l'Araignée, pendant en l'air et sentant qu'elle allait périr, se dit à elle-même : « J'ai mérité mon sort ; ayant peine à prendre de petits insectes avec un grand travail, j'ai été folle de croire que je pouvais enlacer des oiseaux dans mes filets. »

8. *La Perdrix et les Coqs,* p. 280-281.

9. *Le Chien à qui on a coupé les oreilles,* p. 161.

10. *Le Berger et le Roi.* — *Le Livre des Lumières,* II, 4 (*Fables de Bidpaï,* II, p. 470) ; *Histoire d'Alibée*[1].

11. *Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte,* p. 39.

12. *Les deux Perroquets, le Roi et son Fils.* — Le P. Poussines, *Specimen sapientiæ Indorum veterum,* p. 609 (*Fables de Bidpaï,* VIII, p. 510).

13. *La Lionne et l'Ours,* p. 408-409.

1. La Fontaine a connu l'*Histoire d'Alibée* par Fénelon qui l'a insérée dans ses Fables.

14. *Les deux Aventuriers et le Talisman*, p. 415. — *Le Livre des Lumières*, I, 6 (*Fables de Bidpaï*, I, p. 416).

15. DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD. La Fontaine s'est proposé de démontrer la ressemblance qu'ont les défauts des hommes avec ceux des animaux. Il cite à ce sujet deux exemples, dont le premier, *les Lapins*, est emprunté à une phrase du morceau de La Rochefoucauld que nous allons citer, et le second développe le début d'une fable d'Abstemius, *les Chiens de ville poursuivant un Chien de campagne*.

Voici le morceau de La Rochefoucauld.

« Il y a autant de diverses espèces d'hommes qu'il y a de diverses espèces d'animaux, et les hommes sont, à l'égard des autres hommes, ce que les différentes espèces d'animaux sont entre elles et à l'égard les unes des autres. Combien y a-t-il d'hommes qui vivent du sang et de la vie des innocents : les uns comme des tigres, toujours farouches et toujours cruels; d'autres comme des lions, en gardant quelque apparence de générosité[1]; d'autres comme des ours, grossiers et avides[2]; d'autres comme des loups, ravissants et impitoyables[3]; d'autres comme des renards, qui vivent d'industrie et dont le métier est de tromper[4]! Combien y a-t-il d'hommes qui ont du rapport aux chiens! Ils détruisent leur espèce; ils chassent pour le plaisir de celui qui les nourrit, les uns suivent toujours leur maître, les autres gardent la maison[5]. Il y a des lévriers d'attache qui vivent de leur valeur, qui se destinent à la guerre et qui ont de la noblesse dans leur courage[6]; il y a des dogues acharnés qui n'ont de qualité que la fureur[7]; il y a des chiens plus ou moins inutiles, qui aboient souvent et qui mordent quelquefois; il y a même des chiens de jardinier[8]. Il y a des singes et des guenons qui plaisent par leurs

1. La Fontaine, *les Animaux malades de la peste*.
2. La Fontaine. *l'Ours et les deux Compagnons*.
3. La Fontaine, *le Loup et l'Agneau*.
4. La Fontaine, *le Renard et les Poulets d'Inde*.
5. La Fontaine, *le Loup et le Chien*.
6. La Fontaine, *l'Éducation*.
7. La Fontaine, *le Chien à qui on a coupé les oreilles*.
8. L'origine de cette idée se trouve dans un apologue ésopique traduit par Baudoin, *du Chien envieux et du Bœuf*.

« Le Chien étoit couché dans une crèche toute remplie de foin, où le Bœuf voulut venir repaître; mais le Chien se leva pour l'en empêcher. Ce que voyant le Bœuf : « Malheur t'advienne, lui dit-il,

manières, qui ont de l'esprit et qui font toujours du mal[1]. Il y a des paons qui n'ont que de la beauté, qui déplaisent par leur chant[2], et qui détruisent les lieux qu'ils habitent.

Il y a des oiseaux qui ne sont recommandables que par leur ramage et par leurs couleurs. Combien de perroquets qui parlent sans cesse et qui n'entendent jamais ce qu'ils disent[3]; combien de pies et de corneilles qui ne s'apprivoisent que pour dérober[4]; combien d'oiseaux de proie qui ne vivent que de rapines; combien d'espèces d'animaux paisibles et tranquilles qui ne servent qu'à nourrir d'autres animaux[5]!

Il y a des chats toujours au guet, malicieux et infidèles, et qui font patte de velours[6]; il y a des vipères dont la langue est venimeuse et dont le reste est utile[7]; il y a des araignées, des mouches, des punaises et des puces, qui sont toujours incommodes et insupportables[8]; il y a des crapauds qui font horreur et qui n'ont que du venin; il y a des hiboux qui craignent la lumière[9].

Combien d'animaux qui vivent sous terre pour se conserver[10]! Combien de chevaux qu'on emploie à tant d'usages et qu'on abandonne quand ils ne servent plus[11]; combien de bœufs qui travaillent toute leur vie pour enrichir celui qui leur impose le joug[12]; de cigales qui passent toute leur vie à chanter[13]; de lièvres qui ont peur de tout[14]; de lapins qui s'épouvantent et se rassurent en

puisque tu es si envieux, que tu ne veux ni manger de foin ni permettre que j'en mange. »

Le Chien du jardinier est le titre d'une comédie de Lope de Véga et d'un opéra-comique français.

1. La Fontaine, *le Thésauriseur et le Singe*.
2. La Fontaine, *le Paon se plaignant à Junon*.
3. Fénelon, fable 19 : *le Singe changé en Perroquet*.
4. Allusion à l'histoire de *la Pie voleuse*, qui a fourni le sujet de l'opéra italien *la Gazza ladra*.
5. La Fontaine, *les Poissons et le Cormoran*.
6. La Fontaine, *le Singe et le Chat*.
7. La Vipère était employée dans la pharmacie de l'époque.
8. La Fontaine, *la Goutte et l'Araignée ; l'Homme et la Puce*.
9. La Fontaine, *l'Aigle et le Hibou*.
10. La Fontaine, XII, 1 : *Exemplum ut Talpa*.
11. La Fontaine, *le Cheval s'étant voulu venger du Cerf*.
12. La Fontaine, *l'Homme et la Couleuvre*.
13. La Fontaine, *la Cigale et la Fourmi*.
14. La Fontaine, *le Lièvre et les Grenouilles*.

un moment[1]; de pourceaux qui vivent dans la crapule et dans l'ordure; de canards privés qui trahissent leurs semblables et les attirent dans les filets; de corbeaux et de vautours qui ne vivent que de pourriture et de corps morts[2]!

Combien d'oiseaux passagers qui vont si souvent d'un monde à l'autre, et qui s'exposent à tant de périls pour chercher à vivre! Combien d'hirondelles qui suivent toujours le beau temps[3]; de hannetons inconsidérés et sans dessein; de papillons qui cherchent le feu qui les brûle! Combien d'abeilles qui respectent leur chef et qui se maintiennent avec tant de règle et d'industrie[4]! Combien de frelons, vagabonds et fainéants, qui cherchent à s'établir aux dépens des abeilles[5]! Combien de fourmis dont la prévoyance et l'économie soulagent tous leurs besoins[6]! Combien de crocodiles qui feignent de se plaindre pour dévorer ceux qui sont touchés de leurs plaintes! Et combien d'animaux qui sont assujettis parce qu'ils ignorent leur force[7]!

Toutes ces qualités se trouvent dans l'homme, et il exerce à l'égard des autres hommes tout ce que les animaux dont on vient de parler exercent entre eux[8].

16. *Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, le Fils du roi.* — Le P. Poussines, *Specimen sapientiæ Indorum veterum*, p. 616 (*Fables de Bidpaï*, XIV, p. 546).

La moralité est empruntée à Mellin de Saint-Gelais, *les Sept Arts libéraux et le Mendiant*.

Un Maistre-es-arts mal chaussé, mal vestu,
Chez un paisant demandoit à repaistre,
Disant qu'on doit honorer la vertu
Et les Sept Arts dont il fut passé maistre.
« Comment Sept Arts? respond l'homme champestre,
Je n'en scay nul hormis mon labourage;
Mais je suis saoul quand il me plaist de l'estre,
Et si nourris ma femme et mon mesnage. »

1. Cette phrase a fourni à La Fontaine le sujet des *Lapins*.
2. La Fontaine, *les Vautours et les Pigeons* (début).
3. La Fontaine, *l'Hirondelle et les petits Oiseaux*.
4. Virgile, *Géorgiques*, IV, 210.
5. La Fontaine, *les Frelons et les Mouches à miel*.
6. La Fontaine, *la Mouche et la Fourmi*.
7. La Fontaine, *le Chameau*.
8. La Fontaine, *le Bûcheron et Mercure* (prologue).

LIVRE ONZIÈME

1. *Le Lion.* — *Le Livre des Lumières,* prologue, *le Léopard et le Lion* (*Fables de Bidpaï,* prologue, p. 403).

2. *Les Dieux voulant instruire un Fils de Jupiter.* — La Fontaine fait allusion à la détermination que prit Louis XIV de donner au duc du Maine pour gouverneur de Jussac et pour précepteur Le Ragois. Il commente une lettre que le jeune prince avait écrite à *Flore* (Mademoiselle de Thianges, nièce de Mme de Montespan) sous la dictée de Mme de Maintenon [1].

« Quand j'ai su la nouvelle de votre mariage, j'ai été fort affligé, et rien ne m'en pourra consoler. Cela vous fait voir l'amour que j'ai pour vous. A vous dire franchement, je suis en colère de ce que vous consentez à vous marier. Après ce que je vous ai dit de mon extrême passion, vous devriez en avoir beaucoup pour moi. Je crains bien, grosse vilaine, que vous ne demandiez pas mieux que d'être mariée. — Votre amant [2]. »

La Fontaine commente aussi une lettre adressée à Mme de Montespan.

« Madame de Maintenon travaille tous les jours pour mon esprit. Elle espère bien d'en venir à bout, et Mignon aussi, qui fera ce qu'il pourra pour en avoir, mourant d'envie de plaire au Roi et à vous [3]. »

3. *Le Fermier, le Chien et le Renard.* — Abstemius, 149, *le Père de famille irrité contre son Chien à cause de la perte de ses Poules.*

« Un Père de famille oublia de fermer le poulailler dans lequel ses Poules passaient la nuit. Le matin, quand il se leva, il les trouva toutes égorgées et emportées par le Renard. Indigné contre le Chien, qu'il accusait d'avoir fait mauvaise garde, il l'accabla de coups. Celui-ci lui dit : « Si toi, à qui les Poules donnaient des œufs et des poulets,

1. *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans,* 1678, imprimerie royale. (Bibliothèque nationale, Z, 2261.)

2. *Flore* aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.

3. L'Amour avoit raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire ?

tu as négligé de fermer le poulailler, est-il étonnant que moi, qui ne tirais d'elles aucun profit, j'aie cédé au sommeil et je ne me sois pas aperçu de l'arrivée du Renard? »

4. *Le Songe d'un habitant du Mogol.* — Saadi, *Gulistan,* II, 16.

« Un dévot personnage vit en songe un roi dans le paradis et un religieux dans l'enfer. Il demanda : « Quelle est la cause des degrés d'élévation de celui-là et des degrés d'abaissement de celui-ci? Car nous pensions le contraire de cela. » Une voix se fit entendre qui lui répondit : « Ce roi est dans le paradis à cause de son amitié pour les derviches, et ce religieux est dans l'enfer à cause de la fréquentation des rois. »

5. *Le Lion, le Singe et les deux Anes.* — La Fontaine a emprunté le cadre de sa fable à la conversation de Dabchelim et de Bidpaï dans le prologue du *Livre des Lumières.* Il a tiré d'Érasme *les deux Anes.*

« Est-il rien de plus complaisant que deux Mulets qui se grattent mutuellement? ... Le plus joli, c'est de voir ces fous et ces ignorants se louer entre eux tour à tour. « Vous êtes un Alcée, » dit le premier. « Vous êtes un Callimaque, » répond le second. » (*Éloge de la Folie,* trad. de Develay, p. 135 et p. 154.)

6. *Le Loup et le Renard,* p. 410-411.

7. *Le Paysan du Danube.* — Antonio de Guevara, *l'Horloge des Princes,* trad. d'Herberay des Essars, le Discours du Paysan du Danube.

8. *Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.* — Abstemius, 168, *le Vieillard greffant des arbres.*

« Un jeune Homme se moquait d'un Vieillard et le traitait d'insensé, parce que celui-ci greffait des arbres dont il ne devait pas voir les fruits. Le Vieillard lui répondit : « Et toi, tu ne cueilleras peut-être pas les fruits des arbres que tu veux greffer aujourd'hui. » La prédiction ne tarda pas à se réaliser. Le jeune Homme tomba d'un arbre, sur lequel il était monté pour couper des branches, et se brisa la tête. »

9. *Les Souris et le Chat-Huant.*

Épilogue. — Virgile, *Géorgiques,* 559-566.

A Monseigneur le duc de Bourgogne. Éloge du jeune prince et de Louis XIV.

LIVRE DOUZIÈME

1. *Les Compagnons d'Ulysse.* — Plutarque, *Ulysse et Gryllus*; Fénelon, *Dialogues des morts*, 6, *Ulysse et Gryllus.*

2. *Le Chat et les deux Moineaux.*

3. *Le Thésauriseur et le Singe.* — *Les Facétieuses Nuits de Straparole*, VIII, 4; Tristan l'Hermite, *le Page disgracié*, II, 41.

4. *Les deux Chèvres.* — Pline l'ancien, VIII, LXXVI.

Je m'imagine voir, avec Louis le Grand
Philippe quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.

Allusion à un fait historique consigné dans des médailles : 1° médaille de 1658 : *Colloquium ad Bidassoam*, l'île des Faisans avec un temple de la Paix ; 2° jeton de 1660 : deux ponts conduisant dans l'île des Faisans; 3° médaille de 1660 : *Regum congressio*, *Pax ad Pyrenæos*, etc.[1].

5. *Le Chat et la Souris*, p. 323-324.

Le vieux Chat et la jeune Souris.

6. *Le Cerf malade*, p. 84-85.

7. *La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard*, p. 412.

8. *La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.* — Haudent, 161.

9. *Le Loup et le Renard*, p. 297. — Fable de Fénelon mise en latin par le duc de Bourgogne.

10. *L'Écrevisse et sa Fille*, p. 172.

11. *L'Aigle et la Pie.* — Abstemius, 26, *l'Aigle et la Pie.*

« La Pie demandait à l'Aigle de l'admettre dans sa familiarité; elle pensait le mériter par la beauté de son corps et par la volubilité de sa langue qui la rendait apte à transmettre des messages. « Je le ferais volontiers, lui répondit l'Aigle, si je ne craignais de te voir, par ta loquacité, publier partout ce qui se fait chez moi. »

12. *Le Milan, le Roi et le Chasseur*, p. 95.

13. *Le Renard, les Mouches et le Hérisson*, p. 413.

14. *L'Amour et la Folie*[2]. — Louise Labé, *Débat de Folie et d'Amour*, 1555.

15. *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.* — Le

1. ICONOGRAPHIE. Voir Van Loon, *Histoire métallique des 17 Provinces des Pays-Bas*, t. II, p. 438-447.

2. Le sujet a été peint par Lionel Royer, dont le tableau a été photographié par Braun.

Livre des Lumières, III, 1 (*Fables de Bidpaï*, III, p. 477).

16. *La Forêt et le Bûcheron*, p. 214-215.

17. *Le Renard, le Loup et le Cheval.* — Philelphe, fable traduite par Baudoin.

« Le Renard et le Loup convinrent de s'en aller en quête à la campagne, et de partager entre eux tout le butin qu'ils pourraient faire. Ils firent rencontre d'un beau Cheval qui paissoit dans une prairie. Ils en tressaillirent d'aise aussitôt; et, s'imaginant qu'ils le tenoient déjà comme une proie dont ils se nourriroient plusieurs jours, ils résolurent de l'attaquer. Ce ne fut pas toutefois sans crainte, si bien qu'ils trouvèrent plus à propos de sonder premièrement le Cheval pour tâcher de l'avoir par finesse. Le Renard donc l'aborda, et, l'amadouant par de belles paroles : « Oblige-moi, lui dit-il, de me déclarer qui tu es, quel est ton nom et quelle est ta race. Car je me trompe fort si elle n'est noble, étant si bien fait comme tu es et si agréable à voir. » A ces mots, le Cheval se tenant sur ses gardes : « Je suis fâché, répondit-il, de ne te pouvoir éclaircir ce que tu veux apprendre. Car, au temps que je perdis ma mère, j'étois si petit que je ne sais qui je suis ni même comme je m'appelle. Toutefois, puisque tu désires si fort le savoir, tu n'as qu'à me regarder au pied, où tu verras écrit tout ce que tu demandes. — Je ne sais pas lire, repartit le Renard ; il vaut mieux que je m'adresse à mon compagnon. » Il retourna vers le Loup auquel il raconta l'affaire. Le Loup, qui se croyoit plus savant que le Renard, s'en alla droit au Cheval, et l'abordant avec des yeux étincelants : « Qui es-tu? lui dit-il, quel est ton père? quelle est ta naissance? — Tu sauras tout cela, lui répliqua le Cheval, si tu regardes sous mon pied où mon père l'écrivit avant que de mourir. — Je le veux bien, dit le Loup ; car j'ai appris autrefois à lire. » Le Cheval leva le pied là-dessus et frappa le pauvre Loup si rudement qu'il l'étendit par terre tout meurtri de sa chute. Ce que voyant, le Renard : « Or sus, dit-il, monsieur le Loup, voilà le fruit que vous avez recueilli de votre grand savoir. De moi je n'ai jamais rien appris, et votre exemple me fait résoudre à ne jamais rien apprendre. Si j'eusse été docte, il m'en eût pris comme à vous. Voilà pourquoi, quand j'aurois cent enfants, le plus beau conseil que j'aurois à leur donner seroit de ne s'amuser jamais à lire ni à écrire. Car, à ce que je vois, ceux qui se piquent de trop de suffisance n'en sont ni plus sages ni plus avisés. »

18. *Le Renard et les Poulets d'Inde*, p. 346-347.

19. *Le Singe.*

20. *Le Philosophe scythe.* — Gilbert Cousin d'après Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XIX, XII. La Fontaine a changé les personnages en empruntant Anacharsis à Lucien et le Vieillard de Tarente à Virgile.

21. *L'Éléphant et le Singe de Jupiter.* — La Fontaine a transformé une fable de Sadeler, 95, *d'un Rhinocéros et des Éléphants.*

« Des Éléphants étant attroupés attaquèrent un Rhinocéros, qu'ils vainquirent après un long et sanglant combat. Ils lui demandèrent pourquoi il n'avait pas pris la fuite, plutôt que de s'exposer contre tant d'ennemis à la fois : « Fuir! leur dit-il, cela est bon pour vous qui n'avez pas d'honneur; mais, pour moi, j'aime beaucoup mieux mourir en combattant généreusement que de sauver ma vie par une si lâche action. »

La Fontaine a tiré de là son début :

Autrefois l'Éléphant et le Rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos[1].

Il a donné de l'actualité à son récit en l'appliquant à l'entreprise de Christian V, roi de Danemark, qui assiégea Hambourg[2] sans succès en 1686. Le Singe de Jupiter est un envoyé de Louis XIV qui voulait maintenir la paix pour faire échouer le projet que le prince d'Orange avait conçu de détrôner son beau-père Jacques II.

22. *Un Fou et un Sage.* — Phèdre, III, 5; Abstemius, 172.

23. *Le Renard anglois.* — *Le Roman de Renart* (Rothe, p. 224; P. Paris, p. 270), le Renard caché dans des peaux.

24. *Le Soleil et les Grenouilles.* — Le P. Commire, *Sol et Ranæ.*

La fable de La Fontaine fait allusion à plusieurs médailles. 1° Un Soleil brillant[3] éclaire le globe terrestre avec

1. Le roi de Danemark (désigné par l'Éléphant) voulait obliger la ville de Hambourg à lui rendre hommage.

2. Le fait est figuré sur une médaille satirique frappée à Hambourg : au droit, *Hamburgium obsessum et liberatum, anno* 1686; au revers, un Éléphant portant une tour remplie de soldats dont les armes et les boucliers tombent à terre. (Van Loon, *Histoire métallique des 17 Provinces des Pays-Bas*, t. III, p. 322.)

3. Louis XIV étant né un dimanche, en latin *dies Solis* (le jour du Soleil), on lui donna pour emblème un Soleil levant dans une médaille frappée pour son horoscope; au droit, la tête de Louis XIII; au revers, les douze signes du zodiaque, et au milieu le char du Soleil

cette devise prise par Louis XIV en 1663 : *Nec pluribus impar* (Il pourrait éclairer plusieurs globes). 2° Pallas, représentant Louis XIV, couvre d'un bouclier orné de trois fleurs de lis la tête d'une femme (la République hollandaise) qui se tient auprès d'un autel (*Religio fœderum*); exergue : *Bataris terra marique defensis* (Paix de Bréda).

Les Filles du limon tiroient du roi des astres
Assistance et protection.

3° Au droit, le Soleil levant éclaire les Pays-Bas, la France, l'Espagne et l'Angleterre ; exergue : *Ecquis cursum inflectet?* (Une main dans un nuage.) Au revers, Josué ordonne au Soleil de s'arrêter : *Stetit sol in medio cœli.* (Paix imposée à la France par la Hollande et l'Angleterre en 1668[1].)

Le Soleil, à leur dire, alloit tout consumer ;
Il falloit promptement s'armer
Et lever des troupes puissantes.

25. *La Ligue des Rats.* — La Fontaine fait allusion à une médaille sur la prise de Bouchain. Louis XIV, sous la figure de Persée, présente la tête de Méduse à l'ennemi que cet aspect remplit d'effroi et pétrifie. La ville de Bouchain, figurée par une femme qui a la tête couronnée de tours, présente des clefs au Roi. Exergue : *Hoste vidente et perterrito. Buchemium capta.* (Van Loon, t. III, p. 184.)

Dans la fable, Louis XIV est le Chat qui tient la Souris par la tête et marche au-devant de la troupe ennemie. Les Hollandais sont les Rats qui ont mis chacun dans son sac un morceau de fromage de Hollande.

26. *Daphnis et Alcimadure,* p. 341-345.

27. *Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.* — Arnauld d'Andilly, *Vies des saints Pères du désert.*

conduit par la Victoire (parce que Louis XIV naquit au milieu des victoires de son père), avec cet exergue, *Ortus Solis gallici* (lever du Soleil de la France). Voir le P. Menestrier, *Histoire du roi Louis le Grand par les médailles.*

1. Van Loon, *Histoire métallique des 17 Provinces des Pays-Bas,* t. II, p. 518, p. 531, et t. III, p. 17.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

L'ART PHÉNICIEN. XLII

LES ORIGINES GRECQUES

LES FABLES EN VERS.

LES FABLES EN PROSE.

LES FABLES FRANÇAISES DU MOYEN AGE.

LES FABLES INDIENNES DU MOYEN AGE.

COMPARAISON DES FABLES INDIENNES ET DES FABLES ÉSOPIQUES.
LE GUIDE DES ROIS.

LA TRADITION ORALE.

LES AVADANAS.

LES FABLES ORIENTALES DU MOYEN AGE.

HISTOIRE DES FABLES DE BABRIOS. 1

LES MYTHIAMBES ÉSOPIQUES DE BABRIOS 25

FABLES GRECQUES EN VERS QUI ONT FOURNI DES SUJETS A LA FONTAINE.

FABLES GRECQUES EN PROSE QUI ONT FOURNI DES SUJETS A LA FONTAINE.

LES SOURCES DES FABLES DE PHÈDRE

LES SOURCES DES FABLES DE LA FONTAINE

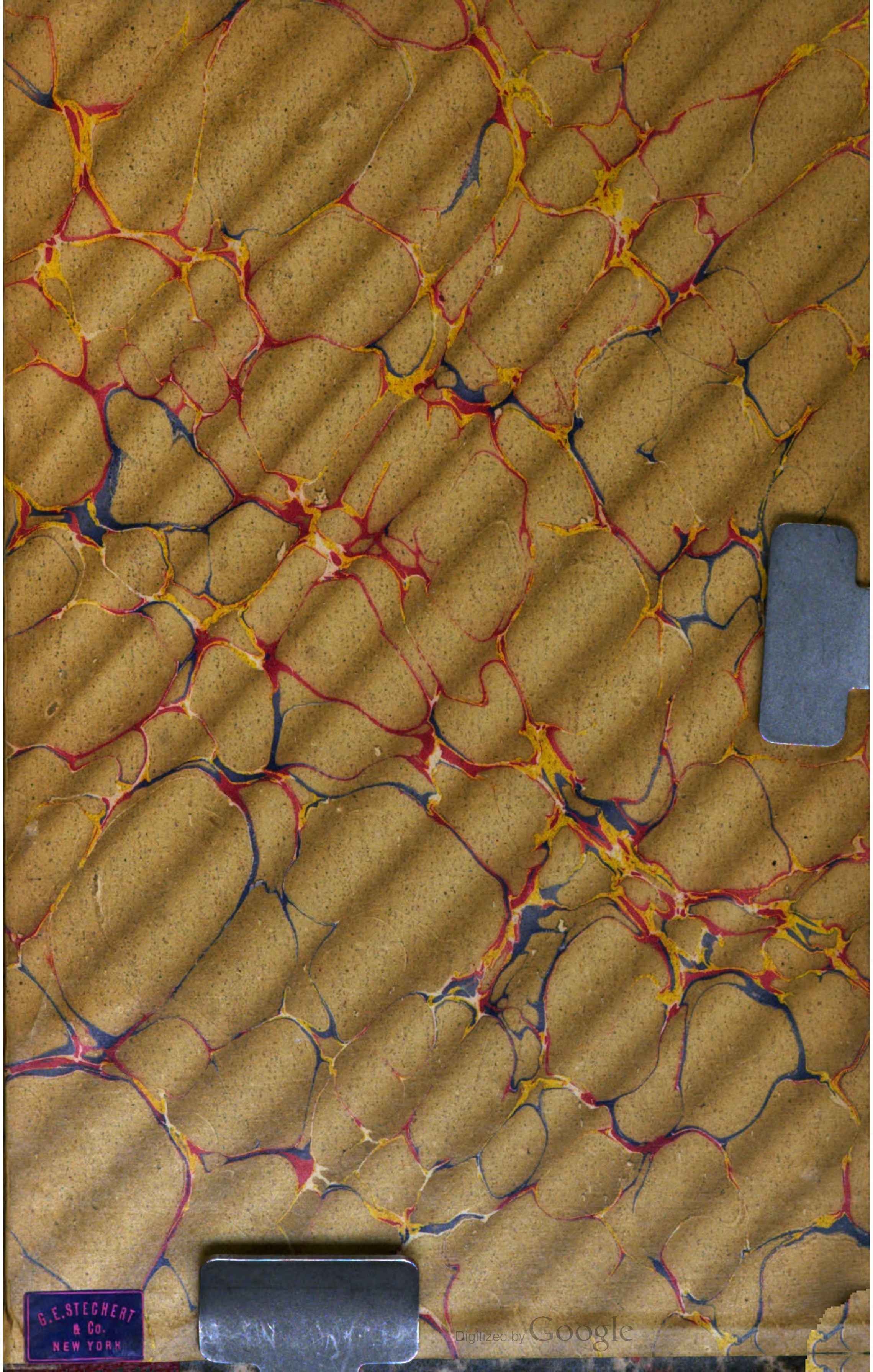
OUVRAGES CITÉS POUR L'ICONOGRAPHIE

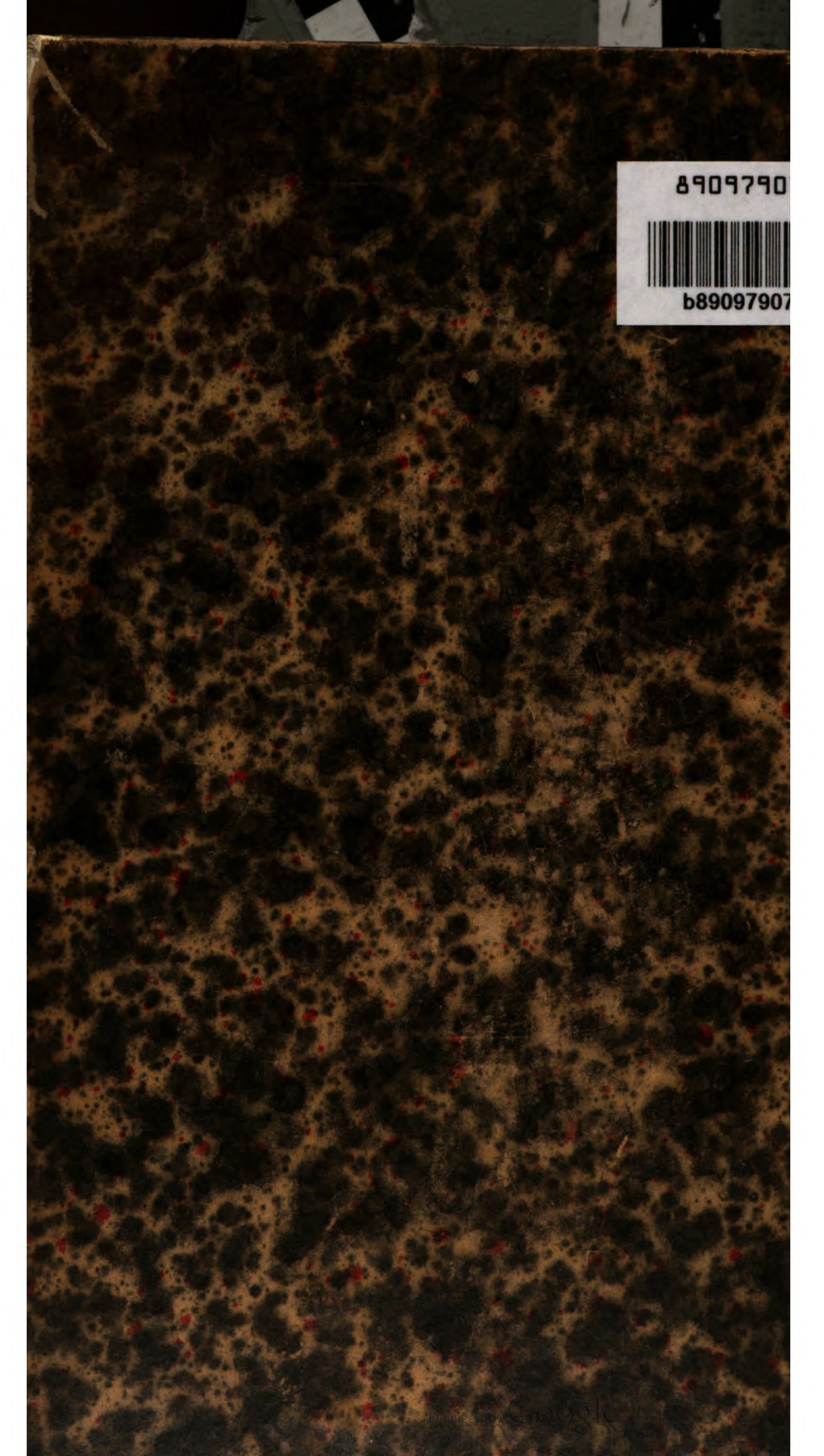
Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'antiquité.* I. Egypte. II. Chaldée et Assyrie. III. Phénicie, Cypre. IV. Judée, Sardaigne, Syrie, Cappadoce. V. Perse, Phrygie, Lydie et Carie, Lycie.
Fr. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient,* 9e éd., 6 vol.
Menant, *Glyptique orientale,* 2 vol.
Champollion-Figeac, *Égypte ancienne.*
Roux et Barré, *Herculanum et Pompéi,* 7 vol.

Fr. Lenormant et Robiou, *Chefs-d'œuvre de l'art antique,* 7 vol.
Galerie de Florence, 4 vol.
Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines.*
Duruy, *Histoire des Grecs,* 3 vol.; *Histoire des Romains,* 7 vol.
Boissier, *Promenades archéologiques.*
Collignon, *Mythologie figurée de la Grèce, Archéologie grecque.*
Martha, *Archéologie étrusque et romaine.*
Gerspach, *Mosaïque.*
Bayet, *Art byzantin.*
Le Labyrinthe de Versailles, avec figures de Le Clerc, 1677.
Van Loon, *Histoire métallique des 17 Provinces des Pays-Bas.*
Le P. Menestrier, *Histoire de Louis le Grand par les médailles.*
Champfleury, *Histoire de la caricature*, 3 vol.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.


89097907778
B89097907778A


G. E. STECHERT
& Co.
NEW YORK


89097907
b89097907